+ 4/-

87

MEMOIRES
DE MADAME
DE
BARNEVELDT.

TOME PREMIER.

MEMOIRES
DE MADAME
DE
BARNEVELDT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { MICHEL GANDOUIN, Quay de Conty, aux trois Vertus.
ET
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë S. Jacques, à Ste Therese.

MDCCXXXII.

Avec Approbation & Privilege.

PQ
1954
A88M3

LIBRARY
AUG 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur s'attend d'ordinaire à trouver dans des Memoires, quelques faits particuliers qui ont échapé aux recherches des Historiens ; des intrigues de Cour, des secrets de Cabinet , des conjurations , des entretiens avec les Princes & les Ministres , des lettres qu'on leur écrit, ou qu'on reçoit d'eux ; en un mot , des anecdotes interressantes & curieuses , par raport aux affaires publiques. Le nom

de Barneveldt qui eſt à la tête de ces Memoires, ne permettra pas d'abord de douter, qu'au moins une partie de tout cela ne s'y trouve. On ſçait que Jean Olden de Barneveldt, Penſionnaire de la Republique de Hollande, a eu des relations particulieres avec les Cours de France & d'Angleterre, & perſonne n'ignore la vie & la mort funeſte de ce grand homme. On ſçait auſſi que ſon fils aîné eut la tête tranchée, pour avoir tramé une conſpiration contre le Prince d'Orange,

dans le deſſein de venger la mort de ſon pere: tout cela a rendu fameux le nom de Barneveldt dans l'Europe, & peut engager à croire naturellement, que des Memoires, qui portent ce nom, ſont remplis de traits hiſtoriques & politiques, capables de donner de grandes lumieres ſur l'hiſtoire de ce tems-là.

Mais ce préjugé diſparoîtra bientoſt, lors qu'on ſera informé qu'il s'agit ici de la vie d'une femme, qui née & élevée d'une façon très-ſinguliere, aprés avoir eu un grand nom-

bre d'avantures dans le monde, épousa enfin en Flandre le second fils de Jean Olden de Barneveldt, étant veuve d'un Florentin, nommé Rosino, qu'elle avoit connu à Paris. Il est vrai qu'elle raconte assez en détail ce qui causa les malheurs de son beau-pere & de son beau-frere; mais si l'on excepte ces traits, & l'expulsion des Espagnols de la Citadelle de Monaco par René de Grimaldy II. du nom (évenement dont il n'est fait presque aucune mention dans l'Histoire du Regne de Louis XIII.) on

n'y voit rien qui regarde les armes, la politique, ou les affaires du grand monde. Ce ne ſont que des avantures, où il entre, tantôt du comique, tantôt du tragique, & aſſez de galanterie, mais de cette galanterie dont l'image n'eſt point dangereuſe, & qui ne bleſſe point, ce me ſemble, la regle des mœurs; & on remarquera avec édification que ſous l'habit d'homme que Madame de Barneveldt porte les premieres années de ſa vie, il ne lui échape rien de contraire à la pudeur. Si les

Portraits plaiſent dans des Memoires, on en trouvera quelques-uns dans ceux-ci; non, à la verité, des portraits d'hommes de guerre & d'Etat, mais de gens de Lettres, que l'Auteur de ces Memoires a connus dans les lieux où elle a vécu. Ceux qui ont étudié l'Hiſtoire litteraire de ſon tems, auront la bonté de deviner leurs noms, s'ils le peuvent; car comme elle n'a pas jugé à propos de les déclarer, je n'ai pas été d'humeur de m'en informer, pour les mettre à la marge, ainſi que d'au-

tres éditeurs plus ſçavans que moi auroient pû faire. On verra dans le ſecond volume, de quelle maniere les Mahometans s'y prennent quelquefois pour pervertir les Chrétiennes eſclaves, & on avoüera que la Religion & la vertu de Madame de Barneveldt furent miſes à Tunis à une rude épreuve, qu'elle ſoutint pourtant aſſés dignement, pour meriter de recouvrer ſa liberté d'une façon ſinguliere, à laquelle elle ne devoit pas naturellement s'attendre.

On voudroit peut-être

que je rendiſſe compte de la maniere dont ces Memoires ſont tombés entre mes mains. C'eſt ce que ne font pas d'ordinaire les Editeurs de Memoires, qui ne croiroient pas tirer beaucoup de gloire de cet aveu. Pour moi au contraire je craindrois de paroître mal-à-propos chercher la loüange, ſi je diſois la verité ſur cet article. Le public en croira ce qu'il jugera à propos, & je l'aſſure que je ſerai très-flaté, s'il daigne goûter l'ouvrage que j'oſe publier.

SOMMAIRE
DE CE QUI EST CONTENU DANS LES MEMOIRES DE MADAME DE BARNEVELDT.

TOME PREMIER.

L'Auteur de ces Memoires raconte qu'elle eſt née dans la forêt des Ardennes. Un vieux Solitaire, qui l'habitoit, prend ſoin de ſon enfance, & lui donne une éducation vertueuſe. Lorſqu'elle eſt parvenuë à l'âge de douze ans, il l'inſtruit de ſon ſexe, ſans bleſſer ſa pudeur. Après lui avoir fait un portrait de

tous les hommes en general, il lui dit de quelle maniere elle doit un jour ſe comporter avec eux. Il repond à pluſieurs queſtions qu'elle lui fait, ſur l'eſclavage des hommes qui vivent dans le monde, & lui fait connoître ce qui les a engagez à ſe choiſir des Maîtres pour les gouverner, & à établir des loix pour maintenir l'ordre & la ſureté dans la ſocieté civile. Lorſqu'elle a atteint un âge plus avancé, il lui raconte l'hiſtoire de ſa jeuneſſe, & de ſes amours, & ſon mariage avec une fille parfaite, que la jalouſie, la vengeance, & la trahiſon d'une rivale firent perir par une calomnie, & dont la

mort, source de sa douleur & de ses regrets, fut cause de sa retraite dans les Ardennes. Il apprend ensuite à sa jeune Eleve de quelle maniere il l'a autrefois trouvée dans la forêt; & lui en rapporte les circonstances, pour la mettre en état de connoître un jour ceux dont elle tient la vie. Le Vieillard tombe malade: l'approche de la mort l'effraye: mais sa vertu le rassure, & il meurt en Philosophe. L'Auteur quitte les Ardennes, & va d'abord se loger chez un Laboureur. Elle s'habille en homme, pour être plus libre dans ses voyages. Elle cherche dans la Flandres ses parens, & surtout sa mere. Son arrivée à Lisle, d'où

elle est contrainte de sortir, à cause d'une avanture qu'elle a dans cette ville. Elle vient à Malines. Genie & mœurs des Flamands en general. Elle lie amitié avec une femme, qui la prenant pour un homme lui propose de l'épouser. Elle est forcée de reconnoître un enfant, dont cette femme qui en est accouchée, assure en Justice que l'Auteur est le pere. Elle sort de Malines, & se rend à Dunkerque, où sa complaisance pour un Officier de Marine, par rapport à une galanterie, lui devient funeste. L'Auteur abandonne la Flandre, & vient à Paris, où elle fait connoissance avec un jeune Italien, nommé Rosino, ha-

billé en fille, & qu'elle croit telle. Elle ſent pour cet Italien un tendre penchant. Combattuë par ſes remords, elle veut renoncer à ſa paſſion. Elle découvre enfin le veritable ſexe de l'objet de ſon amour, caché ſous les habits d'une fille, après lui avoir appris qu'elle en eſt une cachée ſous ceux d'un homme. L'Italien l'inſtruit des motifs de ſon déguiſement, & elle lui fait à ſon tour la même confidence. Hiſtoire de Roſino; ce qui lui arrive à Genes: mœurs des Genois. Ils partent enſemble pour l'Italie, dans le deſſein de s'épouſer: l'un & l'autre prennent à Lyon les habits convenables à leur ſexe. Ils arrivent à Marſeille. Ils

visitent les Galeres. Histoire d'un Afriquain. Ils se rendent à Monaco. Resolution courageuse d'Honoré II. qui chasse les Espagnols de sa Citadelle, après avoir conclu un traité avec la France. Rosino & l'Auteur se rendent à Florence, où ils se marient.

TOME SECOND.

ROsino mene sa femme chez un de ses parens, où elle trouve une assemblée de beaux esprits, dont on lui peint les divers caracteres. Portraits d'un riche & ridicule Mecêne, d'une impertinente & fausse Sçavante,

d'un ardent & opiniâtre Contradicteur, d'un Metaphysicien subtil & precieux, d'un petit Commentateur fade & galant, d'un Avanturier dans la Litterature, aussi insolent qu'ignorant. Portraits de quelques excellens Auteurs, vrais beaux esprits. Portrait d'un grand parleur, menteur agreable, qui raconte deux histoires singulieres. Rosino & sa femme partent de Florence. Ils s'embarquent à Livourne, pour aller à Smyrne recueillir une riche succession. Un Corsaire les attaque. Rosino est tué dans le combat; sa femme est prise, & remise ensuite à un Marchand de Tunis. De son esclave elle devient sa maîtresse. Peril

que court ſa pudeur. Elle eſt obligée d'écouter un Iman, qui entreprend de la rendre Muſulmane. Comme il raiſonne avec elle; il met les deux Religions en parallele; il s'efforce de prouver follement, que Mahomet n'eſt point un impoſteur. Il tâche de juſtifier toute la conduite de ce faux Prophête, & repond ſubtilement à tout ce qu'elle lui oppoſe, pour défendre ſa Religion & attaquer celle de l'Iman. L'Auteur ſort d'eſclavage, & eſt racheté par une ſupercherie adroite de la femme du Marchand Tuniſien jalouſe d'elle. Elle s'embarque & arrive à Barcelonne. Hiſtoire d'un homme qu'on avoit crû tué, & qui reparoît

en cette ville, quelque tems après que ſon pretendu aſſaſſin a été condamné à mort. L'Auteur eſt arrêtée par l'ordre du Tribunal de l'Inquiſition, à cauſe de ce qu'elle avoit dit ſur le vaiſſeau, en preſence d'un Moine, au ſujet du Paradis de Mahomet. Elle ſort des priſons de l'Inquiſition, & enſuite de Barcelonne, & ſe rend à Madrid. Monſieur de Barneveldt la connoît, & devient amoureux d'elle. Il lui raconte les malheurs de ſa famille, & ce qui les a cauſez. Generoſité galante de Monſieur de Barneveldt à l'égard de l'Auteur. Ils partent enſemble de Madrid pour ſe rendre en Hollande. Ils ſont attaquez en che-

min par des Brigands. Monsieur de Barneveldt est blessé & laissé pour mort sur la place. Fuite de l'Auteur, qui croit avoir perdu son amant. Elle arrive à Cadis, & s'y embarque pour la Hollande. Elle fait connoissance sur le vaisseau avec une jeune Espagnole, qui lui raconte comment la vaine superstition de son pere, causa la mort de deux de ses freres, & hâta la fin de ses jours. L'Auteur & l'Espagnole arrivent à Amsterdam. L'état où se trouvoit alors cette ville opprimée par le Prince d'Orange. Mœurs de ses habitans. Un Moine, qui reconnoît l'Auteur à Amsterdam, lui apprend de qui elle tient la vie.

Il lui raconte l'histoire des amours de son pere, le Marquis des Ramais, dont il a été autrefois le Secretaire ; & les suites funestes de sa passion pour la Comtesse de Raucour, dont l'Auteur est fille ; mais dont elle ignore le sort. Elle quitte Amsterdam & son amie, pour chercher sa mere à Bruxelles. Elle lie amitié dans cette ville avec une Dame vertueuse & fort retirée. Elle apprend alors que Monsieur de Barneveldt, qu'elle croyoit mort en Espagne, est à la Haye. Il vient à Bruxelles, & y retrouve celle qu'il aimoit si tendrement en Espagne. Il lui propose de l'épouser. Elle refuse d'y consentir, jusqu'à ce

qu'elle ait retrouvé sa mere, qu'elle reconnoit enfin être cette même Dame, qui, depuis son arrivée à Bruxelles, étoit devenuë son intime amie, & lui avoit donné les plus vives marques d'attachement & de tendresse. Elle épouse enfin Monsieur de Barneveldt.

MEMOIRES
DE MADAME DE BARNEVELDT.

JE ſuis née au milieu de la forêt des Ardennes, & je dois mon éducation à un Solitaire, qui s'y étoit retiré. Il m'avoit, diſoit il, préſervée d'une mort cruelle ; & comme, en ce ſens, c'étoit de lui que je tenois la vie, je le regardois avec raiſon comme mon pere. De ſon côté il m'aimoit comme ſa propre fille, & me donnoit toutes les marques d'une tendreſſe vraiment paternelle. Nous logions tous deux dans une

cabane qu'il avoit bâtie lui-même, & nos vêtemens étoient faits de la peau des bêtes qu'il avoit tuées; ses armes étoient un arc & des fleches, & dès que l'âge m'eut fait acquerir assez de forces pour m'en servir, il m'en donna de pareilles, & me mena à la chasse avec lui; nous n'interrompions cet exercice, que pour cultiver un petit jardin placé derriere notre cabane, & le même ruisseau qui servoit à nous désaltérer, l'arrosoit, & y portoit la fertilité.

Le Solitaire, qui ne négligeoit rien pour me donner une bonne éducation, m'apprenoit à connoître un Etre superieur, indépendant, & maître absolu de toutes choses; il m'expliquoit tous ces grands principes de Religion, qu'on ne doit ni ignorer, ni oublier, & qui portent l'ame à suivre le chemin de la vertu. Il m'en

faiſoit admirer la ſageſſe ; & au lieu de ces mots dont on charge la memoire des enfans, ſans leur fournir aucune idée claire de ce qu'on leur enſeigne, il tâchoit de me faire tout comprendre avec les ſeules lumieres de la raiſon naturelle. Il me parloit ſans ceſſe du Maître ſouverain, que toute la terre adore ſous des noms & des ſymboles differens. C'eſt ſa providence, me diſoit-il, qui m'a conduit dans cette forêt, où je vous ai préſervée d'une mort inévitable ; c'eſt ce Dieu qui m'a fait ſentir pour vous des entrailles de pere, & à qui vous devez le jour qui vous éclaire, les habits qui vous couvrent, les alimens qui vous nourriſſent, l'eau qui vous déſaltere, & l'air que vous reſpirez.

Le vieillard me parloit ainſi, & m'exhortoit à cherir la vertu. Elle ſeule, me diſoit-il, peut vous pro-

curer cette heureuſe tranquillité de cœur & d'eſprit, que l'on cherche preſque toûjours où elle n'eſt pas. Comme il prévoyoit que j'abandonnerois un jour cette ſolitude, pour aller dans le monde, il m'inſtruiſoit, dans la vûë de m'en faire éviter les écueils.

Une partie de mon enfance ſe paſſa ainſi. N'ayant jamais vû que la forêt où j'étois élevée, je m'imaginois au commencement que ſes bornes étoient celles du monde, & que le vieillard & moi en étions les ſeuls habitans. Lorſque je ſçus que la terre étoit beaucoup plus ſpacieuſe, & qu'elle étoit couverte d'hommes comme nous, je ne ſouhaitai point d'aller me mêler parmi eux; accoûtumée à la ſolitude, rien ne m'y paroiſſoit triſte: je parcourois ſans ceſſe les bois, un arc & des fleches à la main, & je ne concevois pas qu'il

pût y avoir d'autres plaiſirs que ceux de la chaſſe.

Cependant j'avançois en âge ; j'avois vû douze fois les arbres ſe dépouiller de leur verdure, & la douceur du Printems ſucceder aux frimats. Ce changement de ſaiſons m'étonnoit ; je ne pouvois comprendre comment un froid rigoureux faiſoit place à des chaleurs exceſſives. Le vieillard m'expliquoit ces choſes, & prenoit plaiſir à voir les progrès de ma raiſon, & le fruit de ſes leçons.

Juſqu'alors il m'avoit toûjours fait mille tendres careſſes, & m'avoit procuré tous les amuſemens proportionnez à mon âge ; mais peu à peu je lui vis prendre des manieres plus graves & plus ſérieuſes ; il avoit même un air réſervé & reſpectueux , ſans pourtant que ſon amitié en fût réellement refroidie. La mienne s'en

allarma, & je lui demandai la cauſe d'un changement qui m'inquietoit. Ma fille, me répondit-il, j'ai toûjours le même cœur ; mais la bienſéance exige que j'agiſſe comme je fais. Je vous ai dit il y a quelque tems, que le monde étoit peuplé d'un nombre infini d'habitans ; mais je vous ai laiſſé ignorer une difference eſſentielle qui eſt entre eux. Vous avez aſſez bien profité des leçons que je vous ai données, & votre eſprit eſt aujourd'hui aſſez ouvert, pour comprendre ce que je vais vous dire.

La ſurface de la terre eſt couverte d'habitans, appellez hommes & femmes, qui n'ont d'autre difference entre eux, que celle que la nature a miſe, par exemple, entre les Cerfs & les Biches. Le Ciel a formé les uns & les autres, pour perpetuer leurs races ; & de mê-

me que vous voyez le Cerf ſuivre les traces de la Biche ſa compagne, de même la nature porte l'homme à ſuivre la femme, qu'elle a formée pour le rendre heureux : il eſt néanmoins un âge, où il n'a plus de ces ſortes de déſirs, qui ne ſervent ſouvent qu'à le rendre miſerable, & qui le tyranniſent dans ſa jeuneſſe.

Il y a long-tems, continua le vieillard, que je ſuis arrivé à cette ſaiſon, où ce penchant naturel ne ſe fait plus ſentir ; & je m'en applaudis, puiſque par-là je ſuis plus libre. Cependant je dois garder avec vous la plus exacte bienſéance, & je veux que le reſpect que j'ai pour votre ſexe, ſoit le modele de celui que vous vous ferez rendre un jour par les hommes, lorſque vous ſerez dans le monde. Car vous n'habiterez pas toûjours cette forêt ; vous vous trouverez

un jour environnée d'une foule d'hommes & de femmes, & comme dans un nouveau monde, où tout conſpirera à vous ſéduire. Là les femmes ſont diſtinguées des hommes par un habillement particulier, qui déſigne exterieurement leur ſexe, & par un certain reſpect d'habitude qu'elles s'attirent de la part des hommes. Je n'ai point jugé à propos, ma fille; (continua-t-il,) de vous donner ici un vêtement different du mien, & qui eût la forme de ceux que les femmes portent dans le monde, de peur de ſcandaliſer les voyageurs, qui pourroient s'égarer dans ces bois. Malgré cette précaution, ſi nous habitions les villes, il ſeroit peut-être aiſé à des yeux clairvoyans de découvrir votre ſexe. Car dans le monde on ne s'occupe jamais de ſoi-même, mais des autres. Chacun

veille ſur ceux dont il eſt environné, & quand le mal ne s'offre point à ſes regards, il s'offre toûjours à ſes ſoupçons. Il faut un aliment réel ou imaginaire à la malignité humaine ; elle eſt en quelque ſorte mortifiée par une conduite ſans reproche. Heureuſement votre déguiſement , & les déſerts que nous habitons, ne permettent point aux hommes d'empoiſonner le ſoin que je prends de votre éducation ; mais, ma fille, ſi nous vivions dans le monde, l'amitié ſainte & pure qui me lie à vous, feroit bien-tôt naître dans l'eſprit des hommes corrompus des ſoupçons injurieux à votre ſageſſe & à la mienne : cachez donc votre ſexe le plus qu'il vous ſera poſſible ; & ſi par hazard vous rencontrez quelques hommes dans ces forêts , fuyez-les comme des ennemis : vous avez tout à crain-

dre d'eux. Ce conſeil m'étonnoit fort; il me les a peints, diſois-je, comme des êtres raiſonnables, faits pour moi, & il me les repréſente maintenant comme mes ennemis.

Un jour m'étant éloignée beaucoup de la cabane, je rencontrai trois perſonnes; l'une des trois portoit un habit court, avoit le viſage bazané, & les traits plus grands que les deux autres. Celles-ci paroiſſoient délicates, & leurs bras preſque nuds ſembloient n'avoir jamais manié d'arc ni de fleches; leurs habillemens avoient auſſi quelque choſe d'agréable & de galant. Je ne me trompai point en les prenant pour deux femmes, & celui qui les accompagnoit pour un homme. Celui-ci avoit un air robuſte & fier; ſa voix étoit forte; il montoit, comme les deux femmes, un animal qui paroiſſoit leger & plein de feu, & qui reſſem-

bloit assez à un grand Cerf. La tête de cet animal étoit ornée de longs crins, & on le conduisoit sans peine. Le vieillard ne m'avoit point dit, que les hommes montoient ainsi sur de grands animaux, & qu'ils les conduisoient à leur gré. Je les pris d'abord pour des monstres, & ils me causerent une grande frayeur. Ces gens me demanderent le chemin pour sortir de la forêt; la surprise m'empêcha de leur répondre : je les considerai tous trois attentivement, & ensuite je voulus m'enfuïr, mais ils m'arrêterent. A chaque parole qu'ils me disoient, je paroissois si étonnée, qu'ils me prirent pour un jeune garçon sauvage. Mes habillemens de peaux, joints à un silence stupide & à un air extrêmement déconcerté, les confirmerent dans cette idée; & ayant sans doute pitié de mon sort,

ils voulurent m'emmener avec eux. Ce fut alors qu'extrêmement effrayée, je pouſſai un cri, qui fit retentir la forêt, & les épouvanta eux-mêmes. J'ajuſtai en même tems une fleche ſur mon arc, & je me retirai en menaçant. Je leur parus un petit garçon ſi féroce, qu'ils abandonnerent le deſſein de me pourſuivre.

Le Solitaire continuoit à m'inſtruire de tout ce qui pouvoit m'être un jour néceſſaire. Il me parloit non-ſeulement du monde, mais encore des differens Princes qui regnoient ſur les peuples, des guerres, des révolutions, & des victoires remportées par une nation ſur une autre; des differens interêts qui partageoient les Monarques; des progrès que faiſoient les Arts & les Sciences dans un état libre & bien gouverné, & de l'ignorance qui regnoit dans

un autre, en proye à la tyrannie & à l'injuſtice, qui ſont les fleaux des lettres, & les ſuites du mépris qu'on en fait. Il m'apprenoit auſſi les traits les plus remarquables de l'Hiſtoire ; & comme il avoit vêcu dans le grand monde, & dans des emplois, qui ne ſe donnoient alors qu'au mérite, & non à de frivoles égards, il étoit éclairé ſur toutes choſes.

Il avoit ſervi dans les troupes de France, ſous le regne de Henry IV. & avoit été témoin des révolutions arrivées du tems de Charles IX. & de Henry III. Ces trois Regnes ſi remplis de combats, de rebellions, d'injuſtices, de haines, de vengeances, de victoires, de déſaſtres, de ſupplices, d'aſſaſſinats, étoient parfaitement gravez dans ſon eſprit : une memoire heureuſe & fidele lui en retraçoit juſqu'à la moindre idée, & me ſervoit de livre.

Comme il m'avoit ſouvent parlé de l'eſclavage, où étoient les hommes, par la perte d'une liberté, dont ils s'étoient eux-mêmes privez; je lui demandai un jour ce qui les avoit engagez à s'aſſujettir. Pourquoi, lui diſois-je, les hommes n'ont-ils pas aſſez de force pour ſoutenir le poids de leur liberté? Ne pouvoient-ils pas ſe conduire, ſans autre guide que leur raiſon & leur vertu? Falloit-il que la crainte & la violence fiſſent en eux ce que ne pouvoit l'amour du devoir, & ne pouvoient-ils être vertueux ſans le ſecours des loix? Falloit-il enfin qu'un ſeul homme ſe chargeât du ſoin pénible d'en gouverner pluſieurs? Que ne reſtoient-ils dans l'état heureux & tranquille où le Ciel les avoit fait naître, jouiſſant de cette douce liberté ſi chere aux grandes ames, & pour laquelle,

à ce que vous m'avez dit, des peuples ſacrifient quelquefois leurs biens & leurs vies mêmes ? Je vous apprendrai quelque jour, me répondit le vieillard, ce qui a engagé les hommes à en choiſir un parmi eux, pour les gouverner tous ; & je vous ferai connoître en même tems le beſoin que nous avons d'être ſoumis & de craindre. L'égalité, quoique naturelle, produiroit d'affreux déſordres ; il faut une autorité ſuperieure, ou pour les prévenir, ou pour les reprimer : & les ames vulgaires (qui ſont le grand nombre) ont bien meilleur marché de ſe ſoumettre à une aveugle obéïſſance, que de prendre le ſoin de ſe conduire elles-mêmes. Le prudent Solitaire me parloit en quelque ſorte, comme s'il avoit été au milieu d'un Etat deſpotique : il ſembloit craindre encore, & avoir des égards politiques.

Cependant je voyois combien il cheriſſoit la liberté. Né dans les Pays-Bas, il avoit combattu pour elle, & il parloit ſouvent de la généreuſe réſolution de ſes compatriotes, qui s'étoient délivrez du joug accablant des Eſpagnols. N'eſt-ce point l'envie de paſſer vos jours ſeul avec vous-même, & de ne reconnoître d'autres maîtres que vos volontez, qui vous a fait chercher une retraite dans ces forêts, lui demandai-je ? Non, ma fille, me répondit-il : quand on eſt dans le monde, il faut bien des choſes pour nous en dégoûter. Ses trompeuſes amorces nous arrêtent malgré nous; un bonheur chimerique paſſe pour réel dans l'eſprit d'un homme du ſiécle. Aveugle adorateur de mille objets qui le captivent, il veut devoir à ſes paſſions & à ſes ſens, & non à la raiſon, la félicité où il aſpire ; content de jouir, il ſe met peu en peine de

penſer : il eſt peut-être heureux, parce qu'il ignore ſa miſere. Il y a cependant des hommes qui penſent, & qui s'élevant au-deſſus du vulgaire, connoiſſent qu'ils ſont dans l'eſclavage ; & ils tâchent de s'en délivrer.

Ce n'eſt point, ajoûta-t'il, ce qui m'a engagé à venir m'enſevelir dans cette forêt des Ardennes : c'eſt une juſte douleur de la perte que j'ai faite, & qui eſt toûjours préſente à mon eſprit ; c'eſt pour pleurer une épouſe que j'adorois, & pour n'être plus compté au nombre des habitans d'un monde, qu'elle n'habite plus. C'eſt ici que j'ai acquis la véritable liberté, qui eſt celle de l'ame. C'eſt ici que j'ai connu, plus encore qu'auparavant, combien cette épouſe étoit eſtimable, puiſque tout détaché que je ſuis de la terre, je la pleure encore.

Eh ! quel coup vous enleva une tête ſi chere, lui demandai-je ? C'eſt ma coupable crédulité, & la fourberie d'une femme artificieuſe, qui cherchoit à ſe vanger, me répondit-il, & qui par-là ſe plongea elle-même dans un abîme de maux. La curioſité ſi naturelle aux perſonnes de mon ſexe me fit preſſer le vieillard de me conter cette hiſtoire. Je le veux bien, me dit-il ; je vais vous peindre le plus noble caractere du monde ; j'aurai au moins la conſolation de vous voir plaindre une perſonne, que je regrette depuis tant d'années, & vos larmes ne ſeront point inutiles à ma douleur.

Je ſuis né à Anvers, dit-il, & j'ai paſſé dans cette Ville ma premiere jeuneſſe. Parvenu à cet âge, où tous les hommes payent un tribut à l'amour, j'aimai Mademoi-

ſelle Walbek, qui étoit une fille accomplie pour les graces du corps & de l'eſprit, mais à qui la fortune avoit refuſé ce qui attire d'ordinaire la plus grande attention des hommes, je veux dire, les richeſſes. Comme ſa naiſſance répondoit à la mienne, & que j'étois également touché de ſes charmes & de ſa vertu, je ſongeai à l'épouſer: mais elle ne voulut point conſentir à un mariage, qui lui paroiſſoit diſproportionné, & capable de me faire tort dans le monde; en vain ſes parens lui repréſenterent les avantages que lui procuroit mon alliance; elle ne les écouta, que pour leur répondre ce qu'elle m'avoit déja fait ſçavoir. Je ne veux point, diſoit-elle, m'unir à un homme, qui croiroit peut-être me devoir à ſa fortune; il faut que tout ſoit égal, ou jamais je n'aurai d'époux. Je pris d'abord

cette excuſe pour un honnête refus, & je ne la fis pas preſſer davantage de me rendre heureux. Je crus que l'abſence pourroit me guérir d'un amour, auquel on ne vouloit pas répondre. Avant que de partir, je voulus faire un dernier effort auprès d'elle, mais il fut inutile. Contente dans ſon humble fortune, elle ne vouloit point livrer ſon cœur à l'interêt, ni même qu'on l'en ſoupçonnât. Un caractere ſi rare redoubla encore un amour, qui n'étoit déja que trop violent. Déſeſperé de ne pouvoir la gagner, quelque choſe que je fiſſe pour en venir à bout, je perſiſtai dans le deſſein de m'éloigner d'Anvers.

Les Pays-Bas étoient alors plongez dans des troubles cauſez par la tyrannie. Le Duc d'Anjou, frere de Henry III. Roi de France, y combattoit contre le Duc de Par-

me, pour les interêts de notre liberté & ceux de sa fortune. Il étoit de mon devoir de porter les armes sous le premier de ces deux Princes : je saisis cette occasion pour m'absenter du lieu de ma naissance, & je me rendis à l'armée du Duc d'Anjou. Jamais campagne ne fut si funeste à ma patrie en general, & à moi en particulier ; le Prince François obligé, faute d'argent, de congédier ses troupes, vit prendre à ses yeux toutes nos meilleures places par le Duc de Parme, sans pouvoir les défendre, & nous perdîmes en peu de tems tout ce que nous avions conservé jusqu'alors par notre prudence & notre courage. La pluspart de mes biens étoient situez autour des villes prises par les Espagnols : ainsi j'en perdis la plus grande partie, & il ne me resta que peu de chose. Graces au

Ciel, dis-je alors, me voilà digne de Mademoiſelle Walbek; je n'ai plus ces richeſſes, qui mettoient obſtacle à mon bonheur: mais le mépris qu'elle avoit pour elles, prétextoit peut-être celui qu'elle avoit pour ma perſonne, & je n'oſe eſperer de devenir jamais poſſeſſeur du ſeul bien où j'aſpire.

Le Duc d'Anjou vint à Bruxelles; je l'y ſuivis, & après l'entrepriſe d'Anvers, qui ne lui réüſſit pas, il repaſſa en France, où il mourut à Château-Thierry. Ce fut alors qu'accablez par les Eſpagnols, nous offrîmes en vain nos Pays au Roi de France, pour l'engager à nous donner du ſecours. Il chanceloit ſur un Trône, qui bien-tôt après fut teint de ſon ſang. Sa puiſſance affoiblie par les factions differentes, qui déchiroient ſon Etat, ne pouvoit nous proteger. Abandonnez de tout le monde, le ſeul

désespoir nous soutint contre des ennemis puissans, dont nous avions tout à craindre. Que ne peut le désir d'être libre, & de ne devoir son salut qu'à soi-même! La valeur de l'Infanterie Espagnole céda à la fureur des troupes Flamandes, & nous achetâmes enfin notre liberté, à force de sang.

Cependant mon amour pour Mademoiselle Walbek augmentoit chaque jour. Je retournai à Anvers, j'allai me loger proche d'elle; j'eus le plaisir de la voir; mais craignant d'essuyer de nouveaux refus, je n'osois lui parler. Un jour néanmoins l'ayant rencontrée à la promenade, je hazardai de m'approcher d'elle: Vous voyez, lui dis-je, le malheureux Comte de P. . . . il ne peut maintenant vous offrir que son cœur; la fortune l'a abandonné, & il ne lui reste rien de précieux que son

amour ; je n'ose demander que vous y répondiez , ajoûtai-je : celui qui n'a pû vous toucher dans l'opulence , vous rendroit-il sensible dans la médiocrité ? La réponse de Mademoiselle Walbek me fut favorable : elle m'accorda même la permission d'aller lui rendre visite , & son cœur changé avec ma fortune , me parut aussi tendre que généreux.

Dans une de ces visites que l'amour me faisoit lui rendre , je reconnus toute la délicatesse & la grandeur de ses sentimens ; Je vous avouë , me dit-elle , en rougissant, que j'ai toûjours senti du penchant pour vous : mais je l'ai combattu , tant que j'ai vû trop de distance entre nous deux ; je ne voulois pas qu'on crût que j'avois aimé vos richesses ; je ne voulois pas non plus m'exposer aux infortunes, qui suivent presque toûjours les unions inégales ;

inégales : comme je vous aimois pour vous-même, je voulois que vous me dûssiez à moi seule. Le respect & l'admiration, lui dis-je, se joignent à l'amour que j'ai pour vous ; le sort en m'ôtant des biens que je n'estimois pas, m'a fait un present plus cher, en vous rendant sensible pour moi. Cependant je ne puis plus m'empêcher de regretter ma fortune passée. Qu'il me seroit doux de la pouvoir partager avec vous ! Ce sont les richesses qui contribuent à rendre la vie douce & tranquille. Notre caractere suffit pour nous rendre heureux, me répondit-elle ; il ne nous manque à l'un & à l'autre qu'un superflu, dont un esprit solide sçait se passer. Pour moi j'ai toûjours été contente de mon sort. Eh bien, lui dis-je, quand joindrons-nous au nom d'Amans celui d'Epoux ? J'a

toûjours eu une invincible aversion pour le mariage, repartit-elle; & je ne crois pas pouvoir jamais la vaincre. Le mariage refroidit les plus vives ardeurs; l'amour n'est qu'une suite de desirs : il s'éteint & s'allume avec eux. Je sens les raisons que vous m'alléguez, lui repartis-je : il est vrai que l'amour exige une extrême délicatesse ; mais enfin il n'a pour but que celui où je tends, & les tendres amans se sont toûjours unis. Je crois fortement que le mariage refroidit l'amour, & cause des repentirs , répondit Mademoiselle Walbek. Je ne veux point m'exposer à en avoir, & à être moins aimée de vous. Un Amant fatigué de la vertu de sa Maîtresse veut à quelque prix que ce soit satisfaire des desirs, qu'une longue resistance a rendu plus violens; il se pare du nom

d'Epoux, & alors pouvant être heureux, il ne ſe ſoucie plus de l'être. Ces idées ſont gravées dans mon eſprit ; je ne veux point m'expoſer à vous voir indifferent: je ſuis menacée de perdre votre cœur, ſi je vous donne ma main ; il me ſemble qu'il m'arriveroit quelque choſe de ſiniſtre ; je ne puis y ſonger ſans frayeur.

Je ne preſſai pas davantage Mademoiſelle Walbek, ſur une choſe dont elle me paroiſſoit ſi éloignée. Les douceurs d'un commerce innocent me tinrent lieu de celles que le mariage autoriſe : ſenſiblement occupé de ma paſſion, j'oubliois le reſte des hommes. Mais on prenoit garde à mes démarches ; les frequentes viſites que je rendois à cette Demoiſelle, firent parler ſa famille & ſon voiſinage: tout Anvers fut bien-tôt inſtruit de notre amour ;

&il courut des bruits fâcheux dans la ville. Mademoiselle Walbek, dont le cœur & les intentions étoient pures, laissa assez long-tems le champ libre aux calomniateurs ; je n'aime que vous, me disoit-elle, il me suffit de jouir de votre estime, & de meriter celle du public. On a, lui dis-je, quelque chose à se reprocher, lorsqu'on donne lieu aux reproches. Vous avez commencé mon bonheur, achevez-le ; ne craignez point qu'une passion inspirée par vos charmes puisse jamais s'éteindre : votre merite vous est un garant de sa durée ; le don de votre main peut seul faire cesser des bruits injurieux à votre vertu.

Eh bien, me répondit Mademoiselle Walbek, je vais surmonter la répugnance excessive que je sens pour le mariage ; je cede enfin, puisqu'il le faut ; je crains bien

de m'en repentir, & nous allons peut-être, l'un & l'autre, devenir malheureux. Banniſſez de vaines allarmes, lui repartis-je : qu'avez-vous à redouter, en accordant votre main à un Amant qui vous adore? Je ne puis diſtinguer ce qui trouble mon eſprit, interrompit-elle : mais il eſt plein de choſes fâcheuſes, que j'entrevois avec peine, & que je ne puis vous exprimer; je crois qu'il m'arrivera quelque choſe ; mais pour vous ſatisfaire, & mettre à couvert une réputation qui vous touche, je veux ſacrifier tout, juſqu'à mon bonheur même.

Comme elle étoit alors maîtreſſe de ſon ſort, je fus bien-tôt heureux, & je ne me laſſai point de l'être ; le jour qui ſucceda à celui de notre hymen, & ceux qui le ſuivirent, amenérent avec eux de ſenſibles plaiſirs, qui nous paru-

rent toûjours nouveaux. Mais les hommes ne ſont pas faits pour un bonheur durable : voici le commencement de mes peines & la fin de mes plaiſirs : je vous dis, ma fille, continua-t-il, les moindres circonſtances de mon hiſtoire. Toutes les paroles, que je proferois dans ce tems-là, ſont devenues chéres à ma memoire & à mon cœur; je m'en rappelle, avec un plaiſir mêlé de douleur, le précieux ſouvenir.

Madame Vanker, jeune Veuve aſſez riche, & dont les charmes égaloient preſque ceux de la Comteſſe mon épouſe, par un effet du malheur qui commençoit à me pourſuivre, troubla les plaiſirs de ma nouvelle union. Son eſprit étoit égal à ſa beauté : mais elle étoit artificieuſe & entreprenante : hardie dans ſes projets, elle les exécutoit avec une vivacité téme-

raire ; fourbe & vindicative, rien n'étoit plus redoutable que ſa haine. Je voyois ſouvent cette femme, dont le caractere dangereux ne m'étoit point alors connu. Elle m'aima, & me le laiſſa appercevoir. Je ne répondis point à une paſſion contraire à celle dont je brûlois légitimement pour ma nouvelle épouſe. Madame Vanker vit bien qu'elle en étoit cauſe, & elle la regarda dès-lors, comme ſon ennemie ; ſon amour augmentoit avec la froideur, que je lui faiſois paroître ; & ne gardant plus de meſures, elle m'avoua elle même ce qu'elle ſentoit pour moi. Dès-lors je ceſſai d'aller chez elle.

Ma femme s'en étant aperçûe, m'en demanda long-tems la cauſe, ſans pouvoir la ſçavoir; il ne m'ouvre plus ſon cœur, diſoit-elle ; ſans doute qu'il ne m'aime plus ; il ne va moins ſouvent chez

Madame Vanker, que pour mieux cacher peut-être l'intrigue qu'il a avec elle. Son imagination un peu portée à la jalousie, lui fit bien-tôt voir en moi un Epoux infidéle ; elle devint triste & rêveuse : sa melancolie m'allarma. Pour la guérir de son inquiétude, je lui declarai ingenûment l'amour de Madame Vanker, & mes sentimens, afin de lui faire sentir que ses soupçons étoient mal fondés. Je connus dès-lors, que j'avois été indiscret : je me reprochai d'avoir revelé un secret, dont dépendoit la réputation d'une femme de qualité. Mais que ne peut une femme sur l'esprit d'un homme qui l'adore ! je la conjurai de ne point divulguer ce que je lui confiois : mais malgré mes instances, elle fit sentir à sa rivale qu'elle étoit instruite de sa passion, & lui donna des marques de

mépris, qui l'irritérent extrêmement; l'indignation & la jalousie se joignirent à l'amour, & Madame Vanker resolut de se venger de la Comtesse & de moi-même. Elle avoit raison; elle devoit me punir d'une indiscretion coupable, & j'aurois été l'objet de sa vengeance, sans me plaindre, si elle ne s'étoit point étenduë sur mon épouse innocente. Madame Vanker resista long-tems au desir pressant de la vengeance; mais par malheur pour la Comtesse & pour moi le public fut instruit de sa foiblesse; la Comtesse en avoit laissé échaper quelque chose, devant des gens qui n'étoient pas plus secrets que nous.

Madame Vanker crut n'avoir plus rien à ménager; elle ne songea qu'à nous perdre; mais elle poussa trop loin les effets d'une vengeance, qui rejaillit dans

la ſuite ſur elle-même ; car une femme irritée ne réflechit qu'après avoir porté ſes coups. Pour nous envelopper tous deux dans la même punition, elle affecta pour moi beaucoup d'indifference, & fit ſemblant de ne point être inſtruite des bruits fâcheux qui couroient ſur ſa conduite, & dont la Comteſſe étoit cauſe. Sans paroître s'en ſoucier, elle ſçut nous engager à la voir comme auparavant ; ſa diſſimulation trompa la Comteſſe même, qui s'en défioit plus que moi, & oubliant qu'elle avoit été ſa rivale, elle ne la regarda plus que comme ſon amie.

Aprenez, ma chere fille, la funeſte intrigue, qui m'a privé de toute la douceur de ma vie, ajoûta le Solitaire en ſoupirant. Hélas! je n'ai été que trop puni de ma funeſte credulité & d'une im-

prudence impardonnable : l'infortunée Comteſſe fut la premiere victime immolée à la vengeance de ſon ennemie .... Les larmes du Vieillard l'empêchérent d'achever : ſon affliction étoit auſſi vive, que s'il eut perdu depuis peu l'épouſe qu'il pleuroit depuis tant d'années. Elle ſembloit l'avoit ramené à ces tems de douleur, où ſon deſeſpoir l'avoit conduit dans la forêt. Il pourſuivit ainſi :

Charmé de l'indifference que Madame Vanker me faiſoit paroître, je continuai de la voir, & la Comteſſe alla ſouvent chez elle, pour réparer en quelque ſorte le mal que notre indiſcrétion avoit cauſé. Deux mois ſe paſſérent ainſi ; & Madame Vanker, qui rouloit dans ſon eſprit des projets de vengeance, ne laiſſoit paroître ſur ſon viſage aucu-

ne animoſité. Elle louoit quelquefois la beauté & la vertu de mon épouſe, & me felicitoit du bonheur d'en être aimé. Mais quelque tems après, elle affecta de ne m'en plus parler, & s'il lui arrivoit de m'en dire quelque choſe, c'étoit d'un air ſi embaraſſé, que je ne pûs m'empêcher de lui en demander la cauſe. Elle s'en deffendit d'abord, mais d'une maniere à me mettre des ſoupçons fâcheux dans l'eſprit. Je la preſſois en vain: elle faiſoit ſemblant de me vouloir cacher une choſe, que je ne devois point aprendre; elle laiſſoit enſuite échaper des paroles, qui me jettoient dans un trouble mortel.

Pendant qu'elle me tenoit ainſi dans l'incertitude, je reçûs pluſieurs lettres anonymes, ſur la conduite de la Comteſſe; je crûs, que Madame Vanker pouvoit

me donner quelques lumieres ; je lui confiai ma peine, & je la pressai de m'éclaircir : je n'ai rien à vous dire sur ce point delicat, me répondit-elle : je ne suis ni indiscrete ni médisante. D'ailleurs ce n'est point à moi à contenter une curiosité de cette nature Je n'aurai point de repos, lui repliquai-je, tant que durera mon incertitude : aprenez-moi mon sort, & soyez sure que, quel qu'il soit, je le crains moins que votre silence. Vous vous repentirez de m'avoir tant pressée, me repartit-elle ; mais puisque vous le voulez absolument, il faut donc vous dire ce que tout le monde sçait. Sçachez donc, mon cher Comte, que la Comtesse ... Ah ! n'achevez pas, lui dis-je, penetré de douleur : vous m'en avez dit plus que je n'en devois entendre ; on m'a déja donné des avis sur sa

conduite : ſeroit-il poſſible qu'elle fût capable de me trahir ? mais il n'eſt que trop vrai : elle eſt infidele ; & votre ſilence me le confirme. Mais daignez me dire, je vous en conjure, comment vous le ſçavez, & quelle preuve vous avez de ſon crime; ſi elle eſt coupable, je l'abandonnerai à ſon mauvais ſort ; je lui ôterai un cœur, qu'elle poſſedoit tout entier ; ſi quelque choſe peut me conſoler de ſa perfidie, ce ſera la part que vous prendrez à mon malheur : oui, ajoûtai-je, j'apporterai à vos genoux ce même cœur, que l'infidele a outragé. Ce ne ſera point le dépit qui me fera faire ce ſacrifice. Je connois votre mérite & vos charmes ; je m'y ſerois rendu, ſans la fidélité, que j'avois jurée à la Comteſſe : mais puiſqu'elle rompt la premiere les liens qui l'attachoient à moi, je rom-

prai ceux qui m'unissent à elle, & je ne porterai d'autres chaînes que les vôtres. Que la jalousie est une passion aveugle & insensée! je me fiois au témoignage de la personne dont je devois le plus me défier, & je soupçonnois la vertu même, sur le rapport qui me devoit sembler le plus suspect. J'étois alors, je l'avouë, le plus extravagant de tous les hommes, & le plus foible. J'avois un bandeau sur les yeux, & je voulois voir.

Il est vrai, me répondit modestement Madame Vanker, que j'ai eu quelque penchant pour vous: mais je l'ai vaincu, & j'ai vû sans peine le triomphe legitime des appas de la Comtesse sur les miens. Cependant je n'ai pû voir qu'une femme, pour qui vous avez dédaigné un cœur plus constant & plus sensible que le sien, osât devenir ingrate: j'ai senti vivement

toute la noirceur d'un pareil procedé ; plus je vous trouvois estimable, & plus je blâmois sa conduite. Il est donc vrai, m'écriai-je, que la Comtesse est infidele, & je ne puis plus douter de sa perfidie ! celle pour qui j'aurois tout sacrifié me sacrifie ! Mais quel est celui qui partage son infamie ? c'est sur lui que je veux me venger : il a seduit son cœur vertueux : nommez-le moi. Je ne le connois point, repartit-elle. On dit qu'il est étranger & arrivé depuis peu dans cette Ville. Perfide, m'écriai-je, vous avez pû si-tôt changer! qu'est devenue cette vertu qui m'a ébloui ? cette austere pudeur n'étoit donc peinte sur votre visage, que pour me tromper mieux ; ces protestations de tendresse, ces sermens d'un amour éternel, vous les avez donc oubliés. Je pressai Madame Vanker de

de me dire tout ce qu'elle ſçavoit de mon épouſe, & je ne ſortis de chez elle que certain de mon malheur. Je rentrai chez moi, le deſeſpoir dans le cœur : j'allai m'enfermer dans mon appartement ; & comme Madame Vanker m'avoit promis, après les plus fortes inſtances de ma part, de me faire voir de mes propres yeux le crime de la Comteſſe & ma honte, j'attendois l'effet de ſes promeſſes avec une impatience pleine de fureur.

La Comteſſe s'aperçût aiſément du trouble qui regnoit dans mon ame : elle voulut entrer dans ma peine, ſans en ſçavoir la cauſe : elle ne paroiſſoit occupée que de l'inutile ſoin de me conſoler : elle me demandoit le ſujet de ma peine, avec une douceur charmante : elle vouloit l'aprendre, diſoit-

elle, moins par curiosité que pour la partager avec moi. Qu'elle étoit aimable ! s'écria le Solitaire en cet endroit ; mais plus elle le paroissoit à mes yeux, plus je me trouvois malheureux, de croire que son cœur étoit le partage d'un autre. Mon cher mari, me disoit-elle, qu'avez-vous de fâcheux dans l'esprit ? pourquoi n'avez-vous plus de confiance en moi ? ai-je merité de la perdre ? pourquoi me faire un mystere de ce qui a refroidi votre cœur ? le mien n'a rien de caché pour vous. Ses larmes coulérent alors ; mais je n'en fus point touché, & je ne lui répondis, que par de tristes regards.

La Comtesse au desespoir, s'informa de tous les lieux où j'avois été la veille ; après d'exactes recherches, elle aprit enfin, que j'avois eu un entretien secret &

long avec Madame Vanker. Elle ne douta plus alors, que je ne fusse veritablement amoureux de cette Dame : le secret que je lui tenois sur notre tête à tête, la confirma dans cette idée ; & elle fut bien-tôt aussi affligée de ma prétenduë perfidie, que je l'étois de l'idée de la sienne.

Dans cet état elle vint me trouver, & me dit les choses du monde les plus tendres, & les plus capables de remettre le calme dans un esprit moins prévenu que le mien. Me voyant également insensible à ses reproches & à ses larmes, elle revint plusieurs fois, pour tâcher de decouvrir mes sentimens à son égard ; ce qui ne lui fut pas possible. S'imaginant de plus en plus que j'aimois Madame Vanker, elle ne pût retenir sa douleur : helas, me dit-elle, vous ne m'aimez plus ;

voilà ce que j'avois prédit, avant que de former les nœuds qui nous unissent l'un à l'autre ; je prévoyois qu'un amour aussi ardent que le vôtre ne pouroit être de longue durée. Pour faire votre bonheur, j'ai sacrifié le mien ; une autre que moi possede un cœur qui n'est dû qu'à moi ; que n'ai-je eu la force de resister à vos empressemens ; je vous ai trop aimé : je n'ai pû vous refuser ma main : je me suis livrée à un homme, qui en m'abandonnant, ne me laisse que le souvenir douloureux d'en avoir été tendrement aimée ; mais je vais, puisqu'il le faut, ceder à ma rivale un Epoux trop cheri, sans lequel je ne pourai vivre long-tems ; je vais, si vous le trouvez bon, m'éloigner de vous, & me retirer dans un Couvent, pour y pleurer mon sort ; je ne ferois que vous acca-

bler par d'inutiles plaintes : un cœur qui veut changer, ne se regagne point par des reproches : heureuse, si je puis, en m'éloignant de vous, vous affranchir des remords que votre changement vous causera. Ah ! lui dis-je, que mon amour pour vous, n'est-il moins violent ! je vous aime, je vous adore, & je n'en suis que plus malheureux.

Depuis quel tems tenez-vous un si funeste langage, reprit la Comtesse ? depuis quand votre amour vous est-il à charge ? ah ! vous n'en avez plus ; vous détruisez vous-même ce que vous venez de dire ; je vois, & je suis certaine que vous en aimez une autre que moi, & que je n'ai plus d'époux ; vous êtes trop honnête homme pour m'abandonner sans quelque regret ; vous combattez encore contre un nouveau pen-

chant ; ah, s'il ſe peut, rendez-moi ce cœur, qui faiſoit tout le bonheur du mien ; ſongez que vous ne pouvez changer, ſans mettre au tombeau celle à qui vous avez juré tant de fois une paſſion auſſi durable que vos jours ; reſiſtez au penchant criminel, qui vous conduit vers un autre objet ; ſouvenez-vous de vos ſermens, de vos liens, & de toute la douceur de notre amour.

Je ne répondois que par des ſoupirs à l'infortunée Comteſſe ; mon cœur étoit preſſé d'une douleur ſi amére, que je ne pouvois proferer aucune parole. Je ne puis donc eſperer de vous toucher, ajoûta-t-elle : mes larmes ne peuvent plus rien ſur vous : non, je ne doute plus de votre inconſtance; il eſt inutile de m'abuſer moi-même ; je vois toute l'étenduë de mon malheur, je vois les remords

qui vous agitent : votre changement & mes pleurs vous causent quelques momens fâcheux ; mais comparez-les à ceux que je passerai, éloignée de vous. Eh pourquoi voulez-vous me quitter, lui demandai-je avec une froideur qui la consterna ? Pouvez-vous me le demander, cruel, me répondit-elle en gemissant ? je ne vois que trop combien je vous suis peu chere : ma presence vous importune ; j'ai pris ma résolution ; je vais fuir pour jamais celui que j'aurois voulu suivre jusqu'au tombeau. Je n'ai vêcu que pour vous : je veux vous rendre heureux, s'il se peut, même à mon préjudice ; je cede les droits que j'ai sur votre cœur, pourvu que ce cœur soit satisfait.

Des sentimens si tendres & si genereux ne pouvoient partir que d'une ame sincere. Mais alors mon

esprit aveuglé ne distinguoit plus le mensonge de la verité, ni le vice paré des dehors de la vertu d'avec la vertu même.

Tout ce que me disoit la Comtesse me touchoit sensiblement ; mais ce que m'avoit dit Madame Vanker, joint aux avis que j'avois reçus de differens endroits, me la faisoit regarder comme une femme artificieuse, qui vouloit abuser de ma foiblesse pour elle ; Laissez moi, lui disois-je, m'affliger en liberté ; je vous confierai dans quelques jours le sujet de ma peine, & vous verrez si elle est bien ou mal fondée. Croyez vous que je l'ignore, me répondit-elle ? Vous tâchez en vain de m'en déguiser la cause ; vous ne m'abuserez pas, & je vais vous dire adieu : J'en mourrai ; mais du moins en expirant j'aurai la consolation de n'avoir jamais aimé que vous.

Elle

Elle sortit, en disant ces paroles ; & malgré toute la tendresse que je ressentois pour elle dans le fond de mon cœur, je ne fis aucun effort pour la retenir. Cependant elle n'alla point dans un Couvent, comme elle m'en avoit menacé, & mon malheur la retint chez moi. Plongé dans l'amertume, je faisois les plus tristes reflexions. Je sentois combien elle m'étoit chere encore, & quelle peine j'aurois à la punir & à la perdre ; je faisois d'inutiles efforts, pour l'arracher d'un cœur qu'elle possedoit.

Madame Vanker avoit promis de m'écrire, dès qu'elle se seroit plus exactement informée de la conduite de ma femme, comme je l'en avois priée ; & j'attendois de ses nouvelles avec autant de crainte que d'impatience, lorsque je reçus ce billet de sa part.

» Puiſque vous voulez abſolu-
» ment être inſtruit, & que profi-
» tant de l'amitié que j'ai pour vous,
» vous m'avez engagée à vous pro-
» curer un éclairciſſement fatal,
» mais pourtant néceſſaire à vo-
» tre repos, abſentez-vous pour
» deux jours : ſur le ſoir du troi-
» ſiéme rendez-vous chez moi,
« & vous ſçaurez à quoi vous en
» tenir. Cachez bien vos demar-
» ches, & que tout le monde les
» ignore.

VANKER.

Après la lecture de ce billet, je ne doutai point que cette Dame ne fût ſuffiſamment inſtruite de l'infidelité de la Comteſſe. Je friſſonnai, comme ſi j'en euſſe alors appris la premiere nouvelle ; ſes larmes & ſes careſſes m'avoient rendu preſque incertain ;

mais ce que Madame Vanker venoit de me mander, ne me laissa plus de doute, & je la crus tout-à-fait en état de me tenir parole. Je m'aprêtai à partir le lendemain, & je dis à la Comtesse que j'allois à une petite terre que nous avions à douze lieuës d'Anvers, & que j'y demeurerois plusieurs jours. Je lui apris mon départ d'un air si embarassé & si inquiet, qu'elle ne pût retenir ses larmes ; je ne pûs moi-même m'empêcher d'en répandre, & mes soupirs se joignirent aux siens : Vous partez, me dit-elle, parce que je ne me suis point éloignée de vous, comme je vous l'avois promis ; l'amour m'a retenuë, & il ne vous retient point. Allez, mais je crois qu'à votre retour vous n'aurez plus d'épouse. Et peut-être aussi, lui répondis-je, que vous n'aurez plus d'époux. Je la quittai en pro-

ferant ces funeftes paroles ; & au lieu d'aller à ma terre, j'allai m'enfermer dans une maifon, à quelques lieuës de la Ville, & j'en donnai auffi-tôt avis à Madame Vanker.

Sur le foir je reçus d'elle une feconde Lettre : je fens beaucoup de répugnance, m'écrivoit-elle, à tenir la parole que je vous ai donnée : je rendrai votre époufe malheureufe,& votre bonheur dépend du fien ; je fuis bien fâchée d'avoir commencé à vous ouvrir les yeux : mais vous l'avez voulu abfolument. J'ai par malheur attaqué une erreur que vous cheriffiez ; je m'en repens ; peut-être même qu'à la rigueur la Comteffe n'eft point coupable. Quoi qu'il en foit, j'aime mieux vous la laiffer croire innocente ; j'appréhende trop les fuites de cette fâcheufe découverte ; j'en

ſerois la cauſe, & cette idée me fait fremir. Elle finiſſoit, en me laiſſant connoître, qu'il ne tenoit qu'à elle de me prouver l'infidélité de la Comteſſe, mais qu'elle étoit retenuë par la crainte de me jetter dans de funeſtes extrêmités.

Je lui répondis auſſi-tôt, qu'elle ne devoit craindre de ma part aucun emportement. Si mon épouſe eſt coupable, lui écrivis-je, je l'abandonnerai à elle-même & à ſes remords, & je ne la punirai pas autrement : achevez de m'éclaircir, je vous en conjure ; je vous aurai l'obligation de m'avoir déſabuſé d'une femme, qui merite ſi peu ma tendreſſe. Madame Vanker feignit d'accorder à mes inſtances ce qu'elle donnoit à ſon reſſentiment ; & le lendemain elle me manda de me trouver chez elle ſur le ſoir. Vous

m'avez pressée vous-même, me dit-elle, en me voyant, d'accomplir ce que vous m'avez forcée à vous promettre : prenez garde de vous en répentir, & de vous emporter àdes violences qui pouroient vous nuire. Contentez - vous de vous séparer de votre épouse ; elle sera assez punie par le malheur de vous perdre. Je lui promis de ne point attenter sur les jours de la Comtesse, ni sur la vie de celui qui causoit son crime : à ce prix, me dit-elle, je vais vous faire tout connoître : restez chez moi, & laissez moi agir.

Pendant trois heures que Madame Vanker me laissa seul, je fus dans un état affreux : les reflexions se présentoient en foule à mon esprit affligé ; je passois du desespoir à un état plus tranquille, & de cette fausse tranquillité à une douleur violente ; mille idées differentes se succedoient,

& se détruisoient tour à tour; j'adorois la Comtesse; je croyois la haïr, je lui rendois mon cœur; je le lui arrachois; je me livrois aux fureurs de l'amour, & de la haine : mais helas! dans le fond de mon cœur, je sentois bien que l'amour en étoit toûjours le maître.

Madame Vanker revint enfin & me tira de cet état fâcheux, pour me plonger dans une situation mille fois plus horrible; elle me laissa entre les mains d'un homme qui lui étoit devoué, & qui me conduisit secrettement chez moi; la femme de chambre de la Comtesse, gagnée par Madame Vanker, m'ouvrit une porte de derriere & me conduisit dans un Cabinet, qui étoit proche de l'appartement de la Comtesse. J'en pris la clef, pour l'ouvrir, quand on m'en donneroit le signal : lieux funestes, disois-je, vous avez été

témoins de notre amour & de nos plaiſirs, vous l'êtes maintenant de ma fureur & de mon déſeſpoir.

Enfin l'heure fatale arriva : celui que Madame Vanker m'avoit donné pour me conduire, me dit d'ouvrit la porte du Cabinet, & me porta, pour ainſi dire, juſqu'auprès du lit de ma femme: il n'y avoit aucune lumiere; mais dans l'inſtant il en parut pluſieurs : les rideaux ſe tirérent comme deux mêmes. Ciel, quel ſpectacle je vis alors ! la Comteſſe profondément endormie, & un homme preſque entre ſes bras ! Le cri, que la douleur & la ſurpriſe me firent pouſſer, éveilla la Comteſſe; elle ouvrit ſes yeux, & je fus le premier objet qu'ils rencontrérent. Elle les tourna enſuite vers celui qui étoit couché auprès d'elle, & à cet aſpect elle s'évanoüit. On s'empreſſa pour la faire revenir : moi-

même je voulus la ſecourir. Malgré l'horreur qu'elle m'inſpiroit, je ne ſçais quoi me parloit pour elle dans le fond de mon cœur. Pendant ce tems-là l'auteur de la perfidie s'enfuit, & échappa à ma fureur. La Comteſſe revint enfin ; mais ſes yeux me fuioient : elle ſembloit vouloir également ſe cacher à elle-même & ſe derober à mes regards ; j'ai vû, je ſuis témoin de votre crime & de ma honte, lui dis-je, & je vous dis adieu pour jamais. En même tems je ſortis, & peu de tems après je me rendis chez Madame Vanker.

On me trahiſſoit, lui dis-je ; je ne l'ai que trop vû ; il ne me reſte qu'à mourir. Me voyant troublé, & hors de moi-même, elle ſe repentit de ce qu'elle avoit fait : ſes jouës ſe couvrirent d'une mortelle pâleur ; elle n'eut pas la force de me parler, & ſembla plain-

dre plus encore le ſort de la Com·
teſſe que le mien ; elle me fit ſi-
gne de me retirer, & en jettan
les yeux ſur elle, j'apperçus ur
trouble, auquel je ne m'attendoi
pas. Je ſortis de chez elle, je re-
tournai dans la maiſon de campa·
gne, que j'avois quittée le matin
& dans le fort de ma douleur, j'é·
crivis cette Lettre à la Comteſſe

» Je vous pardonne l'affront
» que vous m'avez fait, en faveu
» de l'amour que j'ai ſenti pou
» vous ; mais je ne me ſouvien-
» dr. i plus de cet amour, que pou
» mépriſer davantage une perſon
» ne capable de trahir avec tan
» de noirceur un homme qui l'a·
» doroit. »

LE COMTE DE...

Je lui envoiai cette Lettre ; elle
la lut, & ſon deſeſpoir en fut ſ
grand, qu'il la mit bien-tôt aux
portes du tombeau ; elle me fi

dire d'aller la voir, de lui accorder encore cette grace, & qu'elle pourroit peut-être se justifier. Comme je ne croyois pas qu'il lui fût possible de le faire, aprés ce que j'avois vû, je ne voulus point la voir, & je me determinai à quitter ma patrie pour toûjours. Le soir, je reçûs la nouvelle même, que la Comtesse étoit à l'extrêmité, & en même-tems une Lettre qu'elle m'écrivoit. Elle est des plus touchantes, & je l'ai conservée jusqu'ici ; elle me retrace le caractere de mon épouse infortunée. J'ai quelquefois le triste plaisir de gemir en la relisant ; c'est une satisfaction inconnuë aux cœurs qui n'ont point aimé. Le Solitaire, qui la portoit toûjours sur lui, la prit alors, & la lut, en répandant des pleurs.

» Je vous écris presque dans
» les bras de la Mort, & prête à

» ſubir le jugement de celui qui con-
» noît le fond des cœurs. Le mien
» étoit tout entier à vous ; je ne
» vivois que pour vous : tout mon
» regret eſt de ne point expirer
» dans vos bras. Les plus fortes
» apparences dementent ces ſen-
» timens ; tout ce que je pourrois
» alleguer ici pour ma juſtifica-
» tion ne ſerviroit peut-être qu'à
» me rendre plus coupable à vos
» yeux ; je laiſſe au tems à dévoi-
» ler mon innocence ; mais non ;
» je ſouhaite que vous n'en ſoyez
» jamais inſtruit ; vous me re-
» gretteriez ſans doute, & votre
» cœur en ſeroit déchiré. Croyez-
» moi donc toûjours coupable,
» puiſque cette idée ſera peut-être
» neceſſaire à votre repos, & ſoyez
» auſſi heureux, que je ſuis mal-
» heureuſe, ſans l'avoir merité.

La Comtesse de...

Attendri par cette Lettre, je résolus de me rendre chez moi, pour entendre ce que la Comtesse pourroit me dire ; mais la détestable Vanker m'envoya prier de passer chez elle : je m'y rendis, & la trouvai dans son lit toute hors d'elle-même, & portant sur son visage l'image affreuse des déchiremens de son cœur. Ah ! s'il en est tems encore, reparez tous les maux que j'ai faits, s'écria-t-elle: vous voyez l'état où m'ont mis mes cruels remords. Je crains qu'ils ne me causent bien-tôt la mort, & que le Ciel ne me punisse de ma noire trahison. Pour la reparer, il faut vous déclarer tout. Votre épouse est innocente, & je suis la seule coupable.

Elle est innocente, m'écriai-je ! . . Mais comment cela se peut-il ? Mes yeux m'ont-ils trompé ?

Oüi, interrompit-elle ; vous ſçavez le ſujet que j'avois de haïr la Comteſſe; j'ai feint pendant longtems de n'être point inſtruite des bruits cauſez par ſon indiſcretion & par la vôtre ; mais je ne l'étois que trop, & j'ai voulu m'en venger. Pour réuſſir dans ce projet, j'ai diſſimulé avec vous & avec la Comteſſe ; je vous ai fait faire de faux raports ſur ſa conduite; je l'ai accuſée moi-même, & vous m'avez cruë; vous m'avez même commis le ſoin d'examiner les preuves qu'il pouvoit y avoir contre elle; tout conſpiroit enfin à flatter ma vengeance ; j'ai gagné auſſi ſa femme de chambre avec de l'argent & des promeſſes ; & je ſuis convenuë avec elle, que quand la Comteſſe ſeroit endormie, elle m'introduiroit dans ſon apartement, & de là dans ſon lit. Malheureuſe ! je frémis, en vous avouant ce noir complot.

Depuis votre départ, sa douleur xtrême l'avoit empêchée de se ivrer aux douceurs du repos. Le ommeil, qui l'avoit fui depuis rois jours, sembla se prêter à mon lessein ; elle s'endormit profondement, & sa femme de chambre étant venuë m'en avertir, je me hâtai de me travestir en homme: je mis une fausse barbe, * & m'étant renduë chez vous, je me mis dans le lit de la Comtesse, sans qu'elle s'éveillât: c'est moi-même que vous y avez vûë; c'est moi qui vous l'ai fait trouver coupable, & moi seule qui le suis. Je rends à une femme vertueuse toute son innocence, ajoûta-t-elle: l'effort que je me suis fait, pour dissimuler l'agitation où j'étois pendant le cours de ma fatale intrigue, l'horreur & la crainte que j'ai senties, lorsque vous m'avez trouvé

* En ce tems-là la barbe étoit encore à la mode, sur-tout en Flandre.

couchée auprès de votre épouſe, les remords qui m'ont troublée dès cet inſtant, & qui me déchirent à preſent, toutes ces choſes ont contribué à me mettre dans l'état où je ſuis; inſtruit de l'innocence de la Comteſſe, rendez-lui votre amour : faites enſorte qu'elle me pardonne le crime horrible que j'ai commis envers elle; excuſez-moi vous-même, s'il ſe peut : vous ſçavez que je vous ai aimé; je vous en rapelle le ſouvenir, en rougiſſant; mais c'eſt pour paroître moins coupable dans votre eſprit. Puiſſe le Ciel, que j'ai irrité par cette indigne trahiſon, me pardonner un ſi grand crime, & me ſeconder dans le déſir qu'il m'a inſpiré de le reparer par la plus ſévere pénitence, ſi je puis ſurvivre à mes remords.

Je la regardai avec horreur, ſans lui répondre, parceque mon reſ-

ſentiment étoit égal à ma honte. Je m'éloignai de ce monſtre avec précipitation, étant moi-même un monſtre à mes yeux, & je courus chez moi, pour aller me jetter aux pieds de celle que j'avois ſi injuſtement outragée. J'allois lui reporter toute ma tendreſſe, & lui demander ma grace ; je frapai à la porte ; je montai à ſon apartement, avec une vivacité que me donnoit la joye de retrouver une épouſe fidele.

Mais, grand Dieu, quelle vûë pour moi ! Moment funeſte, vous ſerez toûjours preſent à mon ſouvenir ! La Comteſſe venoit d'expirer, & il ne reſtoit d'elle qu'un corps défiguré par les traits de la Mort. Chere épouſe, c'eſt moi qui t'ai oté la vie, m'écriai-je ; je vais me punir & te rejoindre. En même tems, je veux attenter ſur mes jours ; mais on arrête mon

bras. Ah! cruelle & infame Vanker, m'ecriai-je alors, ta vengeance eſt conſommee; je ne puis te faire ſentir maintenant tout le poids de la mienne; mais le juſte Ciel ne laiſſera point un crime, tel que le tien, impuni.

Dans cet endroit de ſon recit le Solitaire paroiſſoit hors de lui-même. Ce n'étoit plus ce ſage vieillard, maître de tous les mouvemens de ſon ame: c'étoit un homme tranſporté de fureur: toutes les paſſions ſe peignoient tour à tour ſur ſon viſage animé: la voix lui manquoit, les ſanglots lui en ôtoient l'uſage: ſuffoqué par la douleur, il reſta comme immobile, & garda un long ſilence, qu'il rompit enfin de cette maniere.

Après avoir donné les plus ſenſibles témoignages d'une extrême affliction, proportionnée à mon

malheur, je fis bâtir un Mausolée pour y mettre le corps de l'infortunée Comtesse. L'étonnante catastrophe qui me l'avoit enlevée, fut gravée sur le marbre, comme un monument éternel de sa haute vertu, de mes funestes soupçons, & de mon juste repentir. Madame Vanker, malade à l'extrêmité, m'envoya offrir tout son bien; mais je n'en voulus point, & le tems ne l'ayant point affranchie des cruels remords qui la déchiroient jour & nuit, elle se jetta dans un Couvent, dès qu'elle se porta un peu mieux. Pour moi je me retirai dans une chambre de ma maison, où le jour pénétroit à peine; j'avois sans cesse entre les mains le portrait de ma charmante Epouse; mais il étoit bien plus vivement peint dans le fond de mon cœur; je ne prenois aucune nourriture, & j'attendois

avec impatience l'heureux moment qui devoit me rejoindre à elle.

On aprit dans Anvers l'excès de ma douleur : mes amis s'empressérent de me consoler ; mais on n'oublie jamais une perte aussi grande que la mienne. Cependant on vint à bout de me tirer de ma ténébreuse retraite : on me rendit à la lumiere que j'abhorrois, depuis que la Comtesse ne la partageoit plus avec moi. Je n'en fus que plus affligé : la comparaison des plaisirs que j'avois autrefois goûtez, avec les peines que je ressentois alors, me rendoit plus chagrin ; je ne pouvois voir un époux heureux & une femme aimable, sans me rapeller le souvenir de mon bonheur passé, & sans verser des larmes sur mes maux presens : les consolations, que tout le monde me donnoit

en vain, me faisoient mieux sentir, que je ne pourrois jamais oublier la Comtesse; je ne trouvois rien dans la nature qui l'égalât, ni qui pût l'effacer de mon esprit; tout étoit au-dessous de ses charmes & de ma douleur; je cherissois des maux dont elle étoit l'objet; & persistant dans la resolution que j'avois de la rejoindre, je voulus qu'une mort honorable me délivrât d'une importune vie.

Je vendis tout ce qui me restoit de bien, & me rendis en France, où je pris parti dans les troupes de Henri IV. contre le Duc de Mayenne & la Ligue, Comme je cherchois la mort, j'eus part à toutes les actions perilleuses, & je trouvai, sans me soucier de la gloire, le moyen d'en acquerir. Bien-tôt Henri le Grand fut contraint d'opposer ses armes à celles du Duc de Parme, Général ha-

bile, mais qui avoit à ménager les troupes du Roi d'Eſpagne & ſa propre réputation, contre un vrai Roi, qui s'expoſoit aux plus grands perils, pour finir promptement une guerre qui déchiroit ſon Royaume. Cependant le Duc eut quelques avantages ſur Henri, & ſans l'extrême valeur de ce Prince, il les auroit pouſſez plus loin. Je reſtai au ſervice de France pendant le reſte de la guerre, & je fus témoin des fameuſes batailles qui décidérent de la Religion & de la Couronne de Henri, & procurérent la reddition de la Capitale de ſes Etats.

L'image de mon épouſe infortunée venant inceſſamment ſe peindre à mon eſprit, je reſolus, puiſque je ne pouvois mourir, de quitter le monde, & de fuir entierement les hommes. Me regardant comme banni de la terre, je

choisis pour ma retraite la vaste & sombre forêt des Ardennes. Dans cette terre presque inhabitée je trouvai la solitude que je cherchois : je crûs d'abord qu'aucun mortel n'avoit encore pénétré jusqu'à l'endroit où je m'étois retiré : j'y trouvai néanmoins les vestiges d'une espece d'habitation; je bâtis en cet endroit une cabane, & je me mis à labourer près de là un champ, qui paroissoit avoir eu autrefois quelque culture, & j'en formai un jardin assez agréable. Ces bois ont toûjours été un séjour de tristesse ; ils convenoient à ma situation : je m'y établis, & depuis cinquante ans j'y coule une vie aussi paisible que le douloureux souvenir de mes malheurs peut me le permettre. L'Image de mon épouse est toûjours presente à mon esprit ; mais je ne m'en souviens plus que d'une ma-

niere digne de moi ; j'ai tâché de mettre des bornes à ma douleur, en adorant la main puiſſante qui s'étoit apeſantie ſur moi. Pour occuper mon eſprit, je me ſuis appliqué à connoître la nature : ſans livres, & ſans autre maître que la nature même, j'ai pénétré pluſieurs de ſes myſteres. Exilé du monde, j'ai cultivé la ſcience des mœurs : loin des hommes, & libre de ces préventions dangereuſes, & de ces faux principes qui les abuſent, & les excuſent toûjours auprès de leurs ſemblables, corrompus comme eux, je me flatte d'avoir fait plus de découvertes dans la morale & dans la connoiſſance du cœur humain, que ſi j'euſſe continué de vivre au milieu des hommes.

Ces paroles du Vieillard firent beaucoup d'impreſſion ſur mon eſprit. Le malheur de ſa femme,

ou plûtôt le sien, me pénétra de douleur. Comme j'avois vû pour la premiere fois toutes les passions peintes sur son visage avec la même vivacité qu'elles étoient exprimées dans son discours, j'en admirois l'effet; mais j'en ignorois les mouvemens & les ressorts, & je ne pouvois croire que j'y serois sujette un jour; je plaignois le sort des hommes, dont la vie étoit exposée à tant d'accidens & de revers; & il me paroissoit que la retraite & la solitude étoit le parti le plus sage qu'on devoit suivre pour être heureux.

Cependant le Solitaire, qui se sentoit accablé par le poids de la vieillesse, se hâtoit de m'informer de tout ce qu'il m'importoit de sçavoir. Ma fille, me disoit-il, en quittant le monde, j'aportai ici quelques pierreries: depuis ce tems-là il m'en est tombé d'autres

entre les mains, & vous ſçaurez bien-tôt de quelle maniere cela eſt arrivé. Elles ſont d'un aſſez haut prix pour vous faire quelque jour une fortune conſidérable ; mais prenez bien garde d'en abuſer. Rien n'eſt ſi eſtimé dans le monde que la richeſſe, & rien pourtant n'eſt ſi dangereux, & peut-être ſi peu eſtimable. La véritable richeſſe eſt d'avoir de quoi ſubſiſter, ſans être obligé de dépendre, & ſans être dépourvû du néceſſaire & du commode. Le faſte & le luxe ſont une véritable miſere, puiſqu'ils multiplient nos beſoins, & ne rempliſſent jamais nos deſirs.

Hélas ! il ne continua pas longtems à me donner de ces conſeils ſalutaires, dont la ſageſſe eſt ſi utile aux jeunes gens des deux ſexes; je le voyois s'affoiblir de jour en jour. Il ne pouvoit plus ſortir

de la cabane qu'avec mon ſecours; au milieu de ſa foibleſſe & de ſa langueur, ſon ame conſervoit toute ſa force. Ma fille, me diſoit-il, je ſens que je vais vous quitter bien-tôt. Le froid de la vieilleſſe a glacé mon ſang. La mort s'aproche de moi chaque jour, & je crois qu'elle viendra bien-tôt me ravir la lumiere. Profitez bien des inſtructions que je puis encore vous donner; il ne me reſte que la voix, n'attendez pas que je la perde. Ces paroles me touchérent ſi vivement, que je ne pûs retenir mes larmes. Ne pleurez point, me dit-il, la mort n'eſt point un mal pour moi: je quitte la vie avec quelque regret, parce que je vous perds, & que vous me perdez; mais privée de mon ſecours, vous aurez celui de votre vertu & le ſouvenir de mes leçons. Les conſeils qu'elle vous donnera

alors, vous les rapelleront : vous êtes aſſez forte maintenant pour marcher ſeule ; vous avez dû prévoir que je ne ſerois pas toûjours ſur la terre. Je vous ai apris comment vous deviez vous comporter dans le monde ; il ne vous manque plus que l'experience.

Mais il eſt tems enfin, ajoûta-t-il, que je vous aprenne de quelle maniere vous êtes tombée entre mes mains, & quel deſtin vous a fait naître dans cette forêt, où vous avez vêcu juſqu'ici. Je ne vous ai pas donné la vie, mais je vous l'ai conſervée : ſans moi vous alliez périr en naiſſant. J'ai vû le poignard levé ſur votre ſein ; & celle qui vous a donné la vie, prête à expirer ſous le même coup. Je vous épargnerois ce recit funeſte, ma chere fille, s'il vous étoit déſormais indiffé-

rent de ſçavoir ou d'ignorer votre origine.

Il y avoit déja près de trente années que je vivois dans cette forêt : aucun autre objet que les arbres n'y avoit frapé ma vûë, & je m'eſtimois heureux d'y être ſeul avec moi-même. Un jour que fatigué d'une longue chaſſe, je m'étois couché ſur l'herbe pour y prendre un peu de repos, des cris, qui partoient d'un lieu peu éloigné de moi, frapérent mon oreille. J'y courus, & craignant quelque ſurpriſe, je me cachai dans un endroit d'où je pouvois voir ſans être vû: après avoir jetté les yeux de différens côtez, j'aperçûs deux femmes, dont l'une, qui étoit la maîtreſſe de l'autre, tenoit un jeune enfant entre ſes bras; O infortunée, diſoit la Suivante, qu'allez-vous devenir? nous ne pouvons eſperer qu'une mort certai-

ne dans ces bois ; & cet enfant, pour qui vous méprisez la vie, y perira avec vous. L'autre ne répondoit que par des larmes aux plaintes que la douleur arrachoit à sa suivante ; elle serroit entre ses bras l'objet de toute sa tendresse: vous étiez cet enfant, ajoûta le Solitaire, en me regardant, & vous étiez la cause des pleurs & des soupirs de votre triste mere ; elle parla enfin, mais ce ne fut que pour éclater en plaintes & en reproches.

Pere dénaturé, disoit-elle, viens voir maintenant une fille infortunée, que tu as reduite dans le triste état ou elle se trouve; viens la voir abhorrer le jour qu'elle a reçû de toi ; errante dans les forêts inhabitées, elle ne cherche qu'à perir, & à conserver, s'il est possible, le fruit d'un amour que tu as condamné. C'est toi-même qui

l'a plongée dans cet abîme de maux qui l'accablent. Il eſt vrai que je te dois la vie ; mais je te dois auſſi tous mes malheurs. Epoux barbare, à qui j'ai été immolée, ſi je t'ai trahi, c'eſt malgré moi ; mais non, je ne t'ai point été infidele : j'ai gardé la foi que je t'ai vouée. C'eſt toi qui t'es emparé des droits d'un autre, & qui as uſurpé ce qui lui apartenoit. Pourquoi me punis-tu d'un crime que tu as commis toi-même, en m'épouſant malgré moi ? Et toi, cher amant, que j'ai vû dans un état affreux, ſouffrir pour moi ſans te plaindre, ſans doute que tu as perdu la vie, & que tu m'attens dans la nuit du tombeau ; je t'aurois déja rejoint ſans cet enfant infortuné, qui nous doit la vie, & qui la perdroit ſi je mourois ! Elle tomba en diſant ces paroles, & parut dans une foibleſſe extrême.

Qu'allez-vous devenir ? diſoit celle qui l'accompagnoit. Tâchez de reprendre un peu de force pour ſortir de la forêt; nous gagnerons quelque village où nous pourrons trouver du ſecours.

Voyant deux femmes dans une ſituation déplorable, continua le Vieillard, je me préparois à leur aller offrir tout ce qui dépendoit de moi: mais dans l'inſtant j'entendis le bruit d'un cheval, qui accouroit au galop, & ſur lequel étoit monté un homme dont le viſage paroiſſoit furieux ; il s'empreſſoit pour arriver à l'endroit où étoit celle qui vous a donné le jour ; le bruit & les menaces qu'il fit, en la voyant, la tirérent de l'eſpece d'aſſoupiſſement où la douleur l'avoit plongée;elle ſembla le regarder avec horreur: Barbare, s'écria-t-elle, ne te laſſeras-tu point de me perſecuter? viens-

tu encore m'enlever un enfant que je chéris, & lui donner la mort? Frape, voilà mon ſein, mais épargne le ſien ; pourquoi veux-tu le punir ? Il n'eſt point coupable ; je la ſuis ſeule ; ne l'immole point avec moi. Cruel, ſi ton cœur étoit ſenſible à la pitié, ne ſerois-tu point touché du triſte état où je ſuis ? Ta barbarie augmentera-t-elle à meſure que je ſouffrirai davantage, & rien ne pourra-t-il rallentir ta fureur ? Mais helas ! tu es mon époux, & je te dois compte de ma fuite. C'eſt toi-même qui m'a forcée à te fuir.

Le Cavalier ne répondoit point; ſes yeux enflâmés de colere cherchoient une victime, il ne ſçavoit laquelle choiſir ou de l'enfant, ou de la mere. Enfin il tire ſon poignard: votre courageuſe mere preſente ſon ſein nud ; mais le bras de ſon époux refuſe de ſe prêter à ſon

cruel deſſein ; plus elle mépriſe la vie , moins il peut la lui ravir. Je ne te punirois point aſſez , lui dit-il , en te donnant la mort : je veux te percer le cœur ſans t'ôter la vie : en même tems il veut lui arracher l'enfant qu'elle tenoit ſerré entre ſes bras.

Elle n'auroit pû long-tems vous défendre, ajouta le Vieillard , ſi tout-à-coup il n'eut paru une troupe d'hommes armez ; leur Chef vint fondre à toute bride ſur ce barbare , & lui preſentant le piſtolet , lui cria de mettre bas les armes : celui-ci , furieux , ne répondit que par un coup de poignard , dont il bleſſa le cheval de celui qui le menaçoit ; il s'élance en même tems ſur le ſien , avec une vîteſſe étonnante , & s'enfuit à toute bride. Quelques-uns le pourſuivent : celle à qui vous devez la lumiere , & ſa ſuivante ſe

ſauvent d'un autre côté de la forêt; les Cavaliers la ſuivent, la font monter en croupe avec la fille qui l'accompagnoit, & malgré ſes efforts & ſes cris, laiſſent ſon enfant dans la forêt, à la merci des bêtes féroces. Je fus émû de pitié, & je courus promptement recueillir cet enfant pour l'emporter dans ma cabane. Je fus fort étonné de trouver auprès de lui une boëte de pierres précieuſes. Quoiqu'elles ne le fuſſent pas pour moi, je les aportai avec vous dans ma demeure; car comme je vous l'ai déja dit, vous étiez cet enfant infortuné. J'eus d'abord beaucoup de peine à vous élever, & ſans le ſecours d'une Biche, je n'aurois ſans doute pû y réuſſir. Elle vous allaita d'abord, juſqu'à ce que vous fuſſiez en état d'uſer des mêmes alimens que moi.

Vous ſçavez, continua-t-il, que

j'ai toûjours eu pour vous une extrême tendresse ; vous l'avez méritée, & je vous souhaite une destinée plus heureuse que celle dont la fortune sembloit vous menacer en naissant. Voilà ce que j'avois à vous aprendre : retenez-le bien. Peut-être que le recit de cette triste avanture servira à vous faire retrouver un jour vos parens. Puissiez-vous revoir celle qui vous a donné le jour ! Peut-être qu'elle respire encore.

Avant que de sçavoir que j'avois des parens dans le monde, j'avois vêcu sans songer que je devois en avoir ; mais depuis que le Solitaire m'eut dit que ma mere vivoit encore, qu'il l'avoit vûë me tenant entre ses bras, & me donnant toutes les marques de la plus vive tendresse, je plaignis son sort, je souhaitai d'être auprès d'elle pour la consoler, & parta-

ger ſes malheurs ; je ſentis enfin pour elle un amour fondé ſur la nature, & ſur la reconnoiſſance ; je demandai au Vieillard de quelle maniere je pourrois un jour la trouver. Le hazard ſeul peut vous la rendre, me répondit-il, ſon nom & ſa patrie me ſont inconnus: j'ignore dans quel lieu elle s'eſt retirée, ni même ſi elle jouit encore de la lumiere.

Le lendemain le Solitaire ſe trouva plus foible qu'il n'avoit encore été. Je ſens que mon heure eſt proche, me dit-il ; je vais quitter la terre, & vous dire adieu pour jamais. Toute ma Philoſophie m'abandonne dans cet inſtant redoutable, & je ſuis effrayé, ſans pouvoir me raſſurer. Ce n'eſt point la ſéparation du corps & de l'ame qui m'épouvante ; l'incertitude ſeule m'accable : je doute, & je crains.

Bien-tôt le Solitaire ne pût proférer aucune parole; une foiblesse mortelle s'empara de tout son corps : j'étois dans la plus cruelle douleur, en le voyant dans cet état; j'aurois volontiers donné la moitié des jours qu'il m'avoit conservez, pour ajouter à ceux qu'il alloit perdre; il passa encore une nuit entre la vie & la mort. Mais comme une lumiere, sur le point de s'éteindre, jette un éclat plus vif, prêt d'expirer, il sortit comme d'un profond sommeil; il recouvra la voix : ses yeux se ranimérent, & il s'écria: J'ai vêcu en honnête homme; j'ai toûjours marché dans le chemin de la vertu, je n'ai point été injuste; j'ai cherché, j'ai crû connoître & suivre la vérité; le Souverain Etre connoît la droiture & la pureté de mon ame; il est juste, & je ne crains plus. En disant ces paroles, il meurt.

Jamais embarras ne fut pareil au mien. Je n'avois pas la force d'ensevelir son corps, & je prévoyois qu'il alloit être la pâture des bêtes féroces. Le parti que je pris, après l'avoir long-tems arrosé de mes larmes, fut de le laisser sur le lit ou il étoit expiré ; de bien fermer la cabane, & d'en faire son tombeau. Je pris alors les pierreries qu'il m'avoit laissées, & armée de mon arc & de mes fleches, je partis, & m'éloignai en gémissant. J'allai boire, pour la derniere fois, au ruisseau qui m'avoit si long-tems desalterée. Je quittai avec regret des lieux où j'avois passé mon enfance, & je marchai avec crainte vers un monde que je ne connoissois pas. J'avois alors environ dix huit ans.

Je suivis en tremblant la route que le Solitaire m'avoit indiquée, pour sortir des Ardennes ; je pen-

ſai m'égarer dans ces affreux deſerts ; mais enfin j'en ſortis, & pour la premiere fois de ma vie, je vis de grandes plaines & pluſieurs maiſons dans l'éloignement; je remarquai auſſi des hommes occupez à défricher la terre: la ſueur leur tomboit du front, & ils paroiſſoient las & accablez de leur travail. M'étant aprochée d'eux, mon habillement les ſurprit extrêmement. Ils me demandérent d'où je venois. Je leur répondis que j'étois parti de Bruxelles il y avoit trois jours; que je m'étois égaré dans les Ardennes, & que des voleurs m'avoient dépouillé entierement, & pris tout ce que je poſſedois; qu'ayant eu recours à la charité d'un habitant de la forêt, il m'avoit donné les peaux dont ils me voyoient couverte, pour me ſervir de vêtemens. Que je m'étois fait des armes de cet arc

&

& de ces fleches, pour me défendre des bêtes féroces.

Les Payſans, qui m'interrogeoient, me crurent. Je me tournai enſuite vers celui d'entr'eux, dont la phyſionomie me plut davantage, & je lui demandai s'il vouloit bien me conduire chez lui, pour y prendre un peu de nourriture & de repos. Volontiers, me répondit-il, ſi vous pouvez attendre que j'aye fini ce qui me reſte à faire : ſi vous ne le pouvez pas, allez au village que vous voyez, & perſonne ne vous refuſera ce que vous demandez. J'aimai mieux attendre, ne voulant point m'expoſer aux inſultes que pouvoit m'attirer mon habit. J'aidai même le laboureur à achever ſon ouvrage, & voyant qu'il cultivoit lui ſeul un champ capable de nourrir cent perſonnes, je lui en demandai la raiſon. Pourquoi

vous donnez-vous tant de peine ; lui dis-je ? Rendez-vous ſervice à vos amis, ou à vos voiſins, ou votre famille eſt-elle aſſez nombreuſe pour conſommer la recolte d'une terre comme celle que vous cultivez ? Non, me répondit-il ; & la dixiéme partie me ſuffiroit à moi, & à ma famille : mais ce champ que je cultive avec tant de peine, & que, pour ainſi dire, j'arroſe de ma ſueur, n'eſt point à moi : un homme, qui demeure dans les villes, jouit du fruit de mon travail, & ne m'en accorde qu'une petite partie : encore ce qu'il me laiſſe ne me reſte pas en entier ; il faut que je paye encore le droit de m'épuiſer. Vous avez donc un maître dur & cruel, lui répartis-je ? Au contraire, me répondit-il, nous ſommes ſoûmis à un maître auſſi grand que débonnaire ; il aime le peuple que le Ciel

lui a confié ; mais il y a de certains hommes barbares & inexorables, qui se servent de son nom pour nous enlever tout ; appuyez par des Ministres qui y trouvent leur compte, ils abusent de son pouvoir pour nous accabler sans cesse : nez dans la misere & dans l'obscurité, ils ne doivent leur opulence & leur éclat qu'à la cruauté qu'ils exercent. Votre état est bien fâcheux, lui dis-je, & je vous plains. Nous serions bien plus malheureux, repliqua-t-il, si nous n'étions accoûtumez depuis longtems à l'être.

Il cessa alors de travailler, & me demanda, si je voulois le suivre. Nous arrivâmes dans sa maison, où tout ressentoit la simplicité qui regnoit dans notre cabane des Ardennes : ce qui m'en rapella le triste souvenir. Dès que nous y fumes entrez, sa femme

&deux enfans qu'il avoit vinrent le careſſer, & le plaindre de la peine qu'il prenoit tous les jours pour eux. Voila toute ma conſolation, me dit-il, en me les montrant; ce ſont eux qui me font ſoutenir le poids de mon travail; je ne puis me laſſer, en ſongeant que ma peine eſt utile à une femme que j'aime, & à deux enfans à qui j'ai donné la vie.

Pendant qu'il m'entretenoit, ſa femme ſe hâtoit de préparer un repas frugal; elle tâchoit par ſes empreſſemens & par ſes ſoins, de reconnoître ceux de ſon mari. Nous étant mis à table, nous mangeâmes du pain, avec quelques herbes cuites. Mon hôte me preſenta un verre d'une liqueur, qui me parut extrêmement forte: j'en bus quelques coups, & cette boiſſon faiſant tout l'effet, qu'elle devoit faire ſur un corps accoûtu-

mé à l'insipidité de l'eau, je m'assoupis peu à peu; mes yeux se fermérent malgré moi, & ayant demandé un lit, j'y goûtai toute la douceur d'un profond sommeil.

Le lendemain dès que je fus éveillée, j'apellai mon hôte, & lui donnant un diamant: Voilà heureusement ce que les voleurs m'ont laissé, lui dis-je; ce diamant est, je crois d'un assez grand prix; faites-moi le plaisir de l'aller vendre à la plus prochaine ville, & de m'en aporter tout ce qui m'est nécessaire pour mon voyage. Il me rendit obligeamment ce service que je lui demandois; & étant parti à l'heure même, il revint le lendemain avec un habit complet, un assez beau cheval, & quelque peu d'argent.

Je n'avois osé découvrir mon sexe à ce paysan, qui me prenoit pour un jeune garçon: ainsi il

m'aporta des habits d'homme. J'avois resolu cependant d'en prendre un convenable à mon sexe, quand j'en trouverois la commodité ; mais l'inconvenient de paroître en fille dans les villes où j'étois entrée en homme, m'arrêta long-tems ; d'ailleurs, sans parens que je connusse, sans amis qui me protégeassent, j'aurois été obligée peut-être de me retirer dans un Couvent, pour suivre les regles de la bienséance ; l'état où je me trouvois ne convenoit point à ce genre de vie ; celle de qui j'avois recû le jour vivoit encore ; du-moins je m'en flattois, & je devois la chercher. Je ne le pouvois sous l'habit de fille, par raport aux voyages que je me promettois d'entreprendre : je me serois trouvée exposée à tous les accidens qui menacent une personne de mon sexe, quand elle est seule &

ſans ſoutien; l'habit d'homme me mettoit à couvert des ſéductions des hommes, & je n'eus jamais aucun deſſein d'en abuſer.

Je reſtai encore quelques jours chez mon hôte, pour m'accoûtumer aux habits gênans, qu'il m'avoit aportez J'apris auſſi à me tenir un peu bien à cheval; enfin ayant demandé un guide pour me conduire, je m'aprêtai à partir. La veille de mon départ, je fis un preſent à mon hôte, dont il eut lieu d'être ſatisfait, & il m'en remercia en des termes polis, qui m'affermirent dans l'idée, qu'il ne pouvoit être un ſimple payſan. Le Vieillard des Ardennes m'avoit aſſez inſtruite de la différence des états, pour ne m'y point tromper.

Avant que de partir, je demandai à mon hôte s'il avoit toujours demeuré dans ce village. Non, me répondit-il; j'ai habité les

villes, mais ma fortune a changé, & je ne me plains point de mon fort. La Religion a fait mon malheur ; si l'on peut apeller ainsi ce que l'on souffre pour elle ; je n'ai point voulu changer celle de mon pere, sucée avec le lait, dans une de ces persecutions, si frequentes en France, pendant que Catherine de Médicis regnoit sous le nom de ses fils ; je fus contraint de sortir de ma province ; & tout le bien que je pouvois avoir fut dissipé, ou envahi. Destitué de tout secours, j'adorai la main qui me dépouilloit, & charmé de souffrir pour le culte que je professois, je vins dans ce pays chercher un repos que je ne pouvois goûter dans le sein de ma patrie. Catherine, apuyant toûjours le plus fort parti, se rangea quelquefois du nôtre, & rendit plusieurs Edits en notre faveur ; je ne pus en profiter

ter : ceux qui s'étoient emparez de mes biens ne voulurent point me les rendre , & je reſtai dans ce pays en vivant du fruit de mon travail : on n'y tyranniſe point les eſprits & les conſciences ; chacun penſe librement ,& à ſa maniere , & nous n'avons point à craindre les délateurs.

Après avoir remercié mon hôte , je partis dans la réſolution de parcourir les villes & les villages les plus voiſins de la forêt , pour tâcher de découvrir quelques traces de ma mere. Mais comme je n'avois rien pour la reconnoître , ni pour en être reconnuë, ma recherche fut inutile,& je ſentis que le Vieillard avoit eu raiſon de me dire que le hazard ſeul pouvoit me la rendre. Je continuai cependant à parcourir la Flandre: j'allai à Bruxelles , à Mons , à Valenciennes , & je me rendis enſuite à Lille.

Je vais raconter ici avec ingénuité les differentes avantures qui m'arrivérent, & que mon déguisement fit naître. On connoîtra par ce recit, combien il est dangereux de prendre ce parti, & combien le plaisir de tromper les yeux, & de cacher son sexe, coûte toûjours cher à celles qui, sous une fausse apparence, se flattent de jouir d'une plus grande liberté. Je demande grace pour l'âge & le peu d'expérience que j'avois alors. Je ne crois pas qu'aucune fille s'avise jamais de m'imiter: je me flatte aussi qu'on voudra bien ne me point soupçonner de libertinage, par un travestissement dont j'ai dit la raison.

Je restai assez long-tems dans cette derniere ville, ou je fis quelques cõnoissances. J'allois souvent chez un Bourgeois, nommé Dubreuil, qui s'y étoit établi, & dont la fem-

me étoit tres-aimable ; je ne ſçai ce qui lui parla pour moi ; mais elle me fit bien-tôt paroître quelque inclination. Son mari s'en étant aperçû, épia mes démarches, & celles de ſa femme, d'une maniere à ne point faire douter de ſa jalouſie : cette découverte la chagrina beaucoup, & elle tâcha de ménager ſon amour & ſon devoir. Malgré tous ſes ſoins, Dubreuil étoit ſans ceſſe dans les allarmes ; il ne pouvoit me voir ſans faire paroître quelque émotion, & cependant il me recevoit toûjours avec politeſſe. Comme je ne connoiſſois ni les effets de l'amour, ni ceux de la jalouſie, je fus longtems à m'apercevoir que ces deux paſſions troubloient le repos de la femme & du mari. Je continuai de les voir l'un & l'autre avec beaucoup d'aſſiduité ; & prenant peu à peu dans la maiſon certai-

nes familiaritez, j'augmentai les ſoupçons du mari; il ne pût ſe contenir, & dit des choſes fort dures à ſa femme, qui me les raporta. Je ne veux point troubler la paix qui doit regner entre vous, lui dis-je: & j'aime mieux perdre juſqu'au plaiſir de vous voir, que d'être cauſe de votre peine. Vous voulez donc me quitter, me dit-elle, les larmes aux yeux? Je voulus alors ſoûtenir le rôle de galanthomme, & je repliquai avec vivacité: ſi je croyois vous perdre, Madame, en ne venant plus chez vous, j'aimerois mieux m'expoſer à la mort, que de m'en abſenter; mais ſi vous m'aimez, nous pourrons trouver les occaſions de nous voir, loin des yeux qui nous obſedent l'un & l'autre. Votre mari ne me voyant plus ici, deviendra tranquille, & vous rendra ſa confiance: nous ne ſerons point expoſez

aux accidens qui peuvent nous arriver, & nous tromperons les yeux les plus clairvoyans.

Je n'en avois jamais tant dit à cette femme, depuis que j'avois été instruite de son amour : aussi fut-elle charmée de ma réponse. J'ai combattu long-tems contre la passion naissante qui s'élevoit pour vous dans mon cœur, me dit-elle, mais enfin j'ai senti que vous étiez né pour le posseder tout entier. Votre caractere, vos manieres, tout me plaît en vous; & l'amour ne m'y laisse voir aucun défaut. Puissiez-vous n'avoir point celui de l'ingratitude, & répondre à l'estime que j'ai pour vous! Je puis vous jurer, lui répondis-je, que je ne vous serai jamais infidele en faveur de quelque femme que ce soit, & que j'ai pour vous tout l'attachement dont je suis capable.

Quelques jours après, elle me

fit sçavoir qu'elle iroit se promener dans un jardin public, où toute la ville s'assemble les Dimanches, mais où il y a peu de monde les autres jours, à cause du commerce qui occupe presque tous les habitans. Je m'y rendis; j'eus un long entretien avec elle, & je la trouvai plus tendre que jamais. Son mari aprit notre entrevûë, & notre longue conversation : il en fut inquiet; mais il fut obligé de dévorer son chagrin, sans oser le faire paroître : il se promit de nous immoler à sa fureur, s'il nous trouvoit coupables. Comme je continuai de voir assidûment Madame Dubreuil, dont l'amour innocent ne me réjouissoit pas moins, que l'inquiétude de son mari jaloux, je ne puis exprimer jusqu'à quel point il en fut outré. Il prit cependant un parti modéré, qui fut de me faire parler.

Ayant confié à un de ſes amis & des miens le ſujet de ſa peine, celui-ci vint me trouver, & me pria de ne plus troubler la tranquilité d'un ménage, où tout étoit en paix avant mon arrivée. Dubreuil, ajoûta-t-il, a de l'honneur, & il ne ſouffrira pas impunément qu'on lui enleve ainſi le cœur de ſa femme. Je le crois, répondis-je, mais ne s'abandonne-t-il point trop à la jalouſie, & ne mérite-t-il pas d'être puni d'oſer douter de la vertu d'une femme, qui m'en a toûjours fait paroître? Conſeillez-lui, ajoûtai-je, d'être plus modéré & moins crédule; & dites-lui de ma part, que quand même (ce qui n'eſt pas, & ce qui ne peut être) ſa femme ceſſeroit d'être vertueuſe, je ne profiterois point de ſa foibleſſe, & que jamais je ne lui ferai d'affront; mais dites-lui en même tems, que ſi

je trouve l'occasion de parler à Madame Dubreuil, je ne la fuirai pas, parce que j'ai pour elle une haute estime, & une amitié sincere. Je disois la vérité, & j'aimois extrêmement son caractere.

L'ami de Dubreuil sortit fort content de moi, & tâcha de lui remettre l'esprit. Cependant sa femme fut instruite, & de ce qu'il m'avoit fait dire, & de ce que j'avois répondu; elle loua en même tems ma modération, ma prudence & ma fermeté. Dubreuil n'en fut pas plus tranquille: il épia plus que jamais les démarches de sa femme. Par cette conduite il se rendit odieux, & me rendit plus aimable. Jusques-là néanmoins il ne pouvoit éclater contre nous. Sa femme vivoit retirée chez elle, comme il le lui avoit ordonné, & je n'allois plus la voir. Dubreuil n'en devint pas plus raisonnable.

Je ne puis ſupporter, dit-il, mon incertitude : je veux croire que ma femme ne m'a pas deshonoré, & que mon heureux rival ne poſſede que ſon cœur, mais c'eſt tout poſſeder: le reſte n'eſt point un bien, quand le cœur ne l'accompagne pas. Je ſuis d'autant plus malheureux, que je ne puis me vanger ſans riſque de commettre une énorme injuſtice. Il eſt vrai que ma femme ne paroît pas m'aimer beaucoup, mais puis-je traiter de crime ſon indifférence, & la traiter en femme infidele? On ne punit point une femme qui, n'ayant point d'amour pour ſon mari, ne manque ni à ſon devoir, ni à ſa vertu; ainſi je ne puis me plaindre d'elle que dans le fond de mon cœur: perſonne ne ſera touché de mon ſort, parcequ'il eſt pareil à celui d'une infinité d'autres. Etat inſupportable!

Si ma femme ne me rend son cœur, elle n'eſt plus à mes yeux qu'un objet haïſſable : il ne me reſte donc qu'un ſeul parti à prendre pour me vanger d'elle & de ſon amant. Je veux ſçavoir ſi je ſuis outragé, pour avoir droit de les punir l'un & l'autre. Il faut ou que ma femme ſoit entierement coupable, ou ne la ſoit point du tout.

Il prend alors la réſolution de feindre une abſence. Je ſçaurai, dit-il, ſi ma femme en aura profité. Mais, ajoûta-t-il, me prêterai-je moi-même à mon deshonneur, quand ma preſence peut l'empêcher? Serai-je moi-même l'inſtrument de ma honte? Eh que m'importe, reprit-il? Je ſuis preſque certain qu'ils m'en couvriront un jour, & peut-être qu'alors je l'ignorerai : il faut m'en aſſurer de bonne heure.

Dubreuil, resolu de feindre, cessa dès ce jour même de faire paroître de la jalousie; & pour éviter les soupçons qu'auroit causez un changement trop prompt, il agit comme si les siens avoient cessé peu à peu; sa femme en fut charmée, & moi aussi, par raport à elle. Je retournai dans sa maison; je le vis; il laissa échaper à ma vûë une espece d'émotion, que j'attribuai à un reste de jalousie qui s'éteindroit bien-tôt; j'eus d'autant moins de soupçons, qu'il me témoignoit beaucoup d'amitié. Il étoit le premier à me mettre de toutes les parties que faisoit sa femme. Chez lui il me laissoit souvent seul avec elle, même sur la fin des repas, où l'amour & les desirs se font sentir avec plus de force dans le cœur d'une femme amoureuse; mais j'étois toûjours sage par nécessité,

comme elle par vertu. Son mari extravagant étoit au desespoir de lui en voir encore : il auroit voulu sérieusement lui voir perdre toute cette retenuë, pour avoir lieu de se vanger. Ils me craignent, dit-il ; je suis trop proche d'eux. Ils ne m'outragent encore que par leurs coupables désirs, & se reservent pour des occasions plus favorables. Eloignons-nous sans differer, puisqu'il le faut, ou plustôt feignons de nous éloigner.

Il dit alors adieu à sa femme, comme s'il eût dû faire un voyage ; & alors étant sorti de la ville par une porte, il rentra par l'autre, & revint dans sa maison secrettement, sans être aperçû de qui que ce soit. Dès qu'on l'eut crû parti, sa femme m'envoya chercher avec empressement, & je passai chez elle toute la journée Ce n'étoient que marques d'a-

nour de sa part, que politesses & vivacitez de la mienne. Je l'assurois que je l'aimois, autant que mon cœur en étoit capable. Vous n'avez pas fait naître en moi, lui disois-je, cette sorte d'amour, qui n'est qu'une passion méprisable, qui s'allume avec beaucoup de promptitude, & qui s'éteint souvent avec plus de vîtesse encore. J'ai pour vous un attachement sincere, fondé sur la plus solide estime, & sur une vraie connoissance des rares qualitez qui forment votre caractere : un tel amour ne finit qu'avec la vie ; & je consens à la perdre, si je cesse de vous aimer. Je suis charmée, me repliqua-t-elle, de vous voir d'un caractere si estimable. Tout l'amour que j'ai pour vous ne me fera jamais oublier mon devoir. Eh! voilà pourquoi je vous aime, lui dis-je : c'est votre vertu qui

vous met à mes yeux au-dessus de toutes les autres femmes, & qui m'attache le plus à vous. Je vous aime aussi à cause de votre sagesse, reprit-elle; je n'en ai jamais tant vû dans un jeune homme,& vous êtes le seul digne de moi.

Dubreuil caché dans une chambre voisine, entendoit toute notre conversation, & nous n'avions garde de le soupçonner. Quoi donc, disoit-il aparemment en lui-même, ils s'aimeront en dépit de moi, & j'aurai la douleur d'en être le témoin! Il n'est point de remede à mon mal; je vois bien que ma femme est vertueuse,mais je vois en même tems qu'elle ne m'aime plus, & qu'un autre l'occupe. Cruelle,acheve de manquer à ton devoir, ou rends-moi ton cœur; quand je les surprendrois tous deux l'un avec l'autre, reprenoit-il, qu'aurois-je à leur

dire? Ils ſont ſeuls, il eſt vrai, mais ils agiſſent comme ſi j'étois moi-même avec eux. Attendons jusqu'au bout; écoutons encore, pour ſçavoir s'ils n'iront pas plus loin.

Il eut beau attendre & écouter; il ne s'aperçût de rien qui pût le bleſſer. Ce n'eſt point là un homme comme les autres, diſoit-il; il prêche la vertu à une femme qu'il aime, comme ſi elle étoit la ſienne. Il eut lieu de croire que notre amour n'étoit que pour l'inquiéter.

La nuit étant avancée, Madame Dubreuil me pria de me retirer, de peur que ſi ſon mari étoit inſtruit de cette longue viſite en ſon abſence, il n'eût des reproches à lui faire. Charmée du plaiſir que cette journée m'avoit procuré, il m'échapa de me dire à moi-même un peu haut en ſortant: Mon Dieu,

que ne ſuis-je homme! Dubreuil entendit ces mots, & dès-lors le voile qui étoit ſur ſes yeux tomba; il comprit la cauſe de ma retenuë, & eut honte de ſes inquiétudes. Quoique mes paroles euſſent quelque choſe d'un peu équivoque, il ne s'y méprit point: ma figure, le ſon de ma voix, ma modeſtie, tout contribua à l'éclaircir.

Le lendemain je fus très-ſurpriſe d'aprendre que Dubreuil étoit revenu, & qu'il me prioit de venir dîner chez lui. J'y allai, & il me combla d'honnêtetez: ſes manieres étoient ouvertes; ſon air riant & ſa bonne humeur me firent juger qu'il n'étoit point inſtruit de la longue viſite que j'avois renduë la veille à ſa femme, & qu'il s'étoit défait entierement de ſes ſoupçons: il fut pendant tout le repas d'une gayeté extraordinaire

dinaire ; il me regardoit ſouvent, en ſouriant d'un air malin ; il me railloit ſur la blancheur de mon teint, ſur la délicateſſe de mes traits, & ſur mon air efféminé. Etonnée de le voir de ſi bonne humeur, je répondois à tout ce qu'il me diſoit d'un air un peu interdit. Cependant ſa femme me regarda d'un œil tendre ; & mes yeux rencontrérent les ſiens : il le remarqua, & laiſſa échaper un éclat de rire, qui nous fit rougir tous deux.

Depuis ce tems-là, il nous laiſſa preſque toûjours ſeuls. Je me fie bien à vous, me diſoit-il, je vous connois pour une fort honnête perſonne, qui n'êtes pas capable de me faire tort. Vous avez pourtant été jaloux, & je vous ai été ſuſpect, lui dis-je : ne vous en ſouvenez-vous plus ? J'avois tort, me répondit-il, & je ſuis

tout prêt à vous faire réparation. Vous vous êtes bien vîte corrigé, lui dis-je. Cela eſt vrai, repliqua-t-il; mais comme il ne faut quelquefois qu'un mot pour troubler l'eſprit d'un homme, il ne faut auſſi qu'un autre mot pour le calmer. Je ſuis charmé, lui repartis-je, de vous voir ſi tranquille, & que vous ayez rendu juſtice à la vertu de Madame Dubreuil. Je vous aſſure que je ne l'ai jamais regardée que comme une amie. J'en ſuis très-perſuadé, me dit-il, mais faites-moi un peu part de cette amitié que vous avez pour elle; ſera-t-il dit que vous n'aurez que des amies? Je mérite un peu plus votre affection, & j'en veux profiter mieux que ma femme; je ſuis ſûr que vous en êtes convaincu. Non vrayement, lui répondis-je, mais on dit ordinairement, que quiconque eſt ami

de la femme, doit aussi l'etre du mari. Sur ce pied-là je vous aimerai. Vous voudriez encore me donner de l'inquiétude, reprit-il; mais cela n'est plus possible. Je ne suis inquiet que sur les moyens de vous plaire, & de gagner votre cœur. Mais peut-être que les sentimens que vous me refusez aujourd'hui, viendront avec le tems. En attendant, soyez sur que personne ne vous estime & ne vous aime plus que moi.

Madame Dubreuil interrompit une conversation, qui me devenoit importune, & qui commençoit à m'embarasser. De retour chez moi, je refléchis sur ce que Dubreuil m'avoit dit. D'où vient me témoigne-t-il tant d'amitié, disois-je ? Est-ce qu'il veut me lier par la reconnoissance, & m'engager par ce motif à ne plus voir sa femme? Non, il n'agi-

roit pas comme il fait, il ne l'engageroit pas dans des parties avec moi, & il ne me laisseroit pas seule avec elle : il ne pense pas au moins à m'en dégoûter. Que signifient donc ses nouvelles manieres ? Il me raille sur mon air effeminé ; sçauroit-il que je suis fille ? Mais je n'en ai fait confidence à personne. Qui a pû lui reveler un secret que je cache à toute la terre ? Il n'en peut être instruit.

Le lendemain il m'envoya prier de venir chez lui, pour tenir compagnie à sa femme, qui devoit, disoit-il, rester à la maïson toute la journée. Je m'y rendis, il me fit toutes les politesses imaginables. Il prévenoit mes moindres desirs, & il avoit pour moi une attention singuliere, & ridicule aux yeux de sa femme. Celle-ci étant sortie un instant, & nous ayant laissez seuls, il profita de

cette occaſion, pour me dire des choſes qui me ſurprirent extrêmement. Je lui marquai mon étonnement, & il ne me répondit qu'en riant. Il me reconduiſit chez moi, & il me rendit dans la ſuite pluſieurs viſites, qui me parurent très-ſuſpectes.

D'un autre côté j'aperçûs dans ſa femme un changement, qui m'étonna encore plus que le ſien; au lieu de ces tendres regards qui accompagnoient autrefois ſes paroles, elle daignoit à peine me parler; & ſi par hazard ſes yeux rencontroient les miens, elle les détournoit avec mépris. Je me vis même bien-tôt hors d'état de lui demander pourquoi elle me faiſoit paroître tant de froideur : elle n'étoit jamais chez elle, quand j'y allois; & quoique je viſſe quelquefois ſon mari à la fenêtre, elle me faiſoit toûjours dire qu'elle n'i

lui n'étoient point au logis. Elle évitoit avec soin toutes les occasions où j'aurois pû lui parler ; je ne sçavois plus où j'en étois : cette femme m'aimoit avec tant d'ardeur, il n'y a que peu de jours, me disois-je, & son mari me haïssoit; c'est le mari qui m'aime à present, & la femme qui me hait. Un jour ou deux après, je reçûs d'elle un billet, par lequel elle me prioit de ne plus me donner la peine de venir la voir. Je voulus sçavoir précisément ce qui m'avoit attiré ce compliment : je cherchai Dubreuil ; il vint au-devant de moi aussi-tôt qu'il m'apperçût, & me dit d'un air passionné : Eh bien, aurez-vous toûjours de l'indifférence pour moi, & ne pourrai-je jamais me compter au nombre de vos amis ? Ne badinez point, lui répondis-je ; voilà une lettre que je viens de recevoir

de Madame Dubreuil : voyez un peu si j'ai mérité ce compliment ; aprouvez-vous cette conduite ? Oh pour cela non, reprit-il, & je la blâme très fort ; aparemment qu'elle vous craint, & qu'elle a son tour, comme j'ai eu le mien. Eh quel sujet auroit-elle de me craindre, lui dis-je ? Quel sujet, reprit-il ? Une femme n'est-elle pas toùjours jalouse, quand une plus jolie..... femme..... Vous oubliez à qui vous parlez, interrompis-je : vous perdez l'esprit. Il se pourroit faire, repliqua-t-il, que vous me l'eussiez fait perdre : car je vous aime tout de bon. Aparemment que vous voulez continuer votre badinerie, répondis-je. Non, reprit-il ; mais jusqu'à quand me ferez-vous un mystere de ce que je sçai ? Eh que sçavez-vous, lui demandai-je. Peu de chose, me dit-il ; je sçai seulement que

vous déguiſez votre ſexe, & que vous cachez ſous les habits d'un homme la plus jolie fille que j'aye jamais vûë. La rougeur qui me couvrit alors le front, fut un aveu, & me trahit. Je reſtai long-tems dans l'étonnement, & dans la confuſion. Mais à la fin reprenant mes ſens & un air ſérieux, je lui dis: Je vois bien, Monſieur, qu'il m'eſt inutile de deſavouer une choſe dont vous êtes inſtruit. Il eſt vrai, je ſuis fille; de très-fortes raiſons m'obligent de paroître en homme: je vous prie de me croire, & de ne point juger de moi ſur les aparences. Je n'ai point (vous le ſçavez) abuſé du voile qui recéle mon ſexe. Mais vous voyez à preſent combien vos premiers ſoupçons étoient mal fondez; je vais auſſi faire connoître à votre femme, en fuyant les occaſions de vous voir, que je n'ai aucune en-

vie

vie de lui enlever votre cœur. Je ſerai donc le ſeul qui perdrai à cette affaire, dit Dubreuil en ſouriant. Vous n'y perdrez ni l'un ni l'autre, répondis-je : mais parlons ſérieuſement, je vous en conjure. Comment donc, me dit-il ; vous ne voulez pas que je me vange un peu des maux que vous m'avez fait ſouffrir ? Il eſt d'une grande ame de pardonner une offenſe, dans l'inſtant même où l'on peut s'en vanger, repris-je; je vous prie de me garder le ſecret, & de me dire comment vous avez apris le mien. Je vais, pour vous ſatisfaire, vous avoüer ma foibleſſe, me répondit-il; j'étois jaloux de vous, il eſt vrai, & je croyois en avoir ſujet, juſqu'à ce qu'ayant feint un voyage de deux jours, je vins m'enfermer dans un cabinet proche de l'apartement de ma femme, d'où je pouvois tout entendre, & d'où

je pouvois vous empêcher de m'outrager si vous aviez eû la pensée, ou plûtôt le moyen de le faire : j'entendis ces paroles que vous dites inconsidérément en quittant ma femme : Mon Dieu, que ne suis-je homme ! Ces paroles jointes à votre figure & à vos traits, me rendirent ma premiere tranquillité; vous me parûtes dès-lors aussi charmante, dès que je vous sçûs fille, que ma femme vous trouva aimable, tant qu'elle vous crût homme. Et comment a-t-elle sçû que je ne l'étois pas, lui demandai-je? Le lui avez-vous dit ? Oui, me répondit-il : j'ai voulu par une malice innocente que vous fussiez l'instrument de sa peine, comme vous l'aviez été de la mienne. Un jour qu'elle se plaignoit de ne vous avoir point vûë de la journée, Eh, Madame, lui dis-je, vous ne perdez pas tant

que moi à ne le point voir; & si quelqu'un de nous deux doit le souhaiter, c'est assurément moi. Eh pourquoi donc, me dit-elle en riant? C'est, lui dis-je, qu'une femme ne doit point aimer une autre femme, & que votre amant n'en est qu'une. Je ne puis vous exprimer l'étonnement que lui causa cette nouvelle: elle crut d'abord que je plaisantois; mais lui ayant dit enfin que je le sçavois de vous-même, elle rougit beaucoup de vous avoir fait paroître de l'amour; je la raillai sur ses sentimens à votre égard, & pour lui donner autant de jalousie qu'elle m'en avoit causé, je lui dis que je vous trouvois charmante, & lui laissai entrevoir que je vous aimois; elle en fut au desespoir, & elle paye à present le chagrin qu'elle m'a donné. Allez la voir, je vous prie; je veux jouir

de ſon trouble & de ſon embaras. Non, lui repondis-je, je ne veux point lui faire de peine, en lui montrant un objet qu'elle n'aime plus ; je vous demande ſeulement le ſecret : promettez-le-moi, & je ſerai contente.

Dubreuil étoit honnête homme; il me le garda ; mais ſa femme ne manqua pas de dire à d'autres femmes que j'en étois une; & ce bruit commença à ſe répandre dans la ville. Je vis qu'il étoit tems d'en ſortir ; comme rien ne m'y attachoit plus, je partis ſans dire adieu à qui que ce ſoit, & je me rendis à Malines.

J'allai loger dans une hotellerie, où tout étoit plongé dans la triſteſſe. Le maître du logis vint me recevoir les larmes aux yeux, & ayant demandé à dîner, les domeſtiques me l'aportérent en gémiſſant. Je m'étonnai fort d'une

reception si lugubre, & je demandai le sujet de la profonde tristesse qui regnoit dans la maison ; on m'aprit que le maître de l'hotellerie, nommé Vandurman, venoit de perdre sa femme par un accident déplorable. Elle avoit un frere, me dit-on, qu'elle aimoit tendrement: c'étoit un jeune homme d'un bon naturel, mais qui avoit joué quelques tours à son beau-frere, qui les lui avoit pardonnez, à condition qu'il n'entreroit jamais chez lui. Il ne laissoit pas de venir voir souvent sa sœur secretement, parce qu'il l'aimoit autant qu'il en étoit aimé. Un jour que Vandurman étoit sorti, le frere de sa femme entra à son ordinaire, & vit sa sœur. Vandurman revint plûtôt qu'on ne croyoit, & tout ce que pût faire la sœur, fut d'éteindre la lumiere. Le frere se cacha sous une ta-

ble, & la sœur se mit devant, croyant que Vandurman ne le pourroit apercevoir dans l'obscurité, qu'il sortiroit de cette chambre pour aller chercher un flambeau, & qu'elle profiteroit de ce tems pour faire évader son frere. Elle eût sans doute mieux fait d'avouer à son mari qu'il étoit dans la maison; en l'exposant à une légere reprimande, elle auroit évité le malheur qui lui arriva un instant après. Le frere de cette infortunée, extrêmement gêné dans la posture où il étoit obligé de se tenir, remua un peu, & fit du bruit. Vandurman crut que c'étoit un voleur, qui s'étoit caché pour le voler, & tirant aussitôt une espece de poignard, dont sont ordinairement armez presque tous les Flamands, il en donna plusieurs coups dans l'endroit où son beau-frere étoit caché. Ce-

lui-ci tira ſon épée pour ſe défendre; la ſœur, qui s'étoit jettée entre eux deux, fut à l'inſtant percée de deux coups mortels, que lui portérent en même tems ſon mari & ſon frere, & dont ils ſe vouloient percer l'un & l'autre. Elle s'écria en tombant; Vandurman apelle à ſon ſecours, & la lumiere qu'on aporte lui découvre ſa femme couverte de ſang & expirante, & ſon beau-frere au deſeſpoir. Celui-ci lui preſente ſon épée, & le conjure de vanger ſur lui la mort qu'il a donnée à ſa ſœur. Vandurman lui fait la même priere; ils ſe diſputent tous deux à qui mourra. Voyant qu'on leur ôtoit leurs armes, ils courent enſemble chez les Juges de la ville, pour ſe dénoncer eux-mêmes: ils s'avouent tous deux coupables du même crime, & demandent qu'on leur en faſſe ſubir le châtiment;

mais on ne punit point un crime dont la main ſeule eſt coupable. Les Juges connurent bien à la douleur du frere & de l'époux, que leur faute étoit involontaire; ils les renvoyérent abſous, en les plaignant du malheur qui les puniſſoit aſſez.

Je ne fus pas long-tems à Malines ſans faire beaucoup de connoiſſances; les Flamands ſont très-ſociables, & les habitans d'une même ville ſe connoiſſent preſque tous; l'on y mange tour à tour les uns chez les autres, & l'on ſe jure la plus ſolide amitié ſur la fin des repas. Les peuples de ce pays-là ſont enclins à boire; ils ne s'aſſemblent jamais que pour cela, & dans leurs plus ſérieuſes délibérations, ils ont toûjours un grand nombre de bouteilles, qui ſont ordinairement vuides, avant que de parler d'affaire; un homme ne

peut esperer de devenir jamais le gendre d'un autre, s'il ne s'est enyvré plusieurs fois avec lui. C'est chez eux une preuve de courage & de franchise: celui qui s'enyvre volontiers, se fie, disent-ils, à la foi de ses compatriotes, puisqu'il ne craint point au milieu d'eux de se dépouiller de sa raison, en quoi consiste la principale force de l'homme. Aussi est-ce un crime capital de dérober quelque chose à un homme yvre, & une chose indécente de troubler le repos que le vin lui a procuré: tout ce qu'il fait dans cet état d'yvresse ne lui est jamais reproché que par sa femme, tandis que ses concitoyens l'honorent comme un galant homme.

Ils font quelquefois des gageures pour celui de deux hommes qui boira le mieux; alors ceux-ci s'aprêtent à ce genre de combat

avec autant d'empressement & d'émulation, que les Athletes faisoient autrefois, quand il s'agissoit de s'assommer pour un jeune boeuf.

Les parieurs sont témoins du combat, & boivent aussi en excitant le courage des deux adversaires; le vaincu, contraint à la fin de se rendre, tombe sous la table le verre à la main, & s'endort en s'efforçant de boire; le vainqueur, pour marquer son triomphe, s'assèoit sur le corps du vaincu, y vuide deux grands verres, & se retire chez lui en chantant sa victoire.

Souvent dans les assemblées, qu'ils apellent *Estaminées*, de jeunes gens yvres s'échauffent & se battent. Je me trouvai un jour mêlée dans une de ces querelles, que l'yvresse seule fait naître; un de mes amis avoit exigé de moi

que j'y allaſſe lui tenir compagnie, & comme c'eſt faire un affront à un Flamand de ſe défendre de boire avec lui, je ne pûs refuſer la partie : il but à la ſanté d'un jeune homme de la compagnie, qui oublia de lui en faire raiſon ; mon ami irrité vuide ſon verre, & le lui jette à la tête ; l'autre met l'épée à la main : on ſe bat avec fureur : je me lançai au milieu d'eux pour les ſéparer. Je ne connoiſſois pas le génie des Flamands, qui regardent comme une injure d'être ſéparez quand ils ſe battent. Un homme prit parti pour l'adverſaire de mon ami, & il fallut me battre contre lui. Alors toute l'aſſemblée ſe leva, & mit l'épée à la main ; & ſelon l'uſage du pays dans ces occaſions, le combat devint général, mais de maniere que le nombre étoit égal des deux côtez ; ce qui n'arrive jamais autre-

ment. Nous faiſions un bruit effroyable: le cliquetis de ſeize épées, joint au mouvement & aux cris des combattans, ne laiſſoit point entendre les plaintes de l'hoteſſe, dont on briſoit les meubles, ni celles de ſes deux filles, à qui le peril de leurs amans engagez dans le combat faiſoit jetter des cris douloureux. Enfin la bataille finit par un leger coup d'épée, que reçût l'ennemi de celui qui m'avoit amené. On l'emporta, & comme la Juſtice, en ce pays-là, ne fait des informations que quand il y a des hommes dangereuſement bleſſez, ou des morts, nous n'eûmes aucune crainte, & nous continuâmes à boire: je ſortis avec mon ami d'un lieu où j'avois couru riſque de perdre la vie ſans honneur, & je jurai de n'y retourner jamais.

Pour me débaraſſer de pluſieurs jeunes gens, avec qui je m'étois

liée d'abord, je me jettai du côté des femmes. Les hommes ne ſont preſque jamais auprès d'elles; un amant ne rend de viſite à ſa maîtreſſe que huit jours avant ſon mariage, & huit jours après il ſort de bonne heure de ſa maiſon, & n'y rentre que bien tard au ſortir de l'Eſtaminée, où il a paſſé tout le jour. Comme tous ont la même inclination, ils craignent médiocrement le danger de leur abſence, parce qu'on eſt en ce pays-là plus curieux d'un bon quarteau de vin, que d'une jolie femme.

Les femmes iſolées, & preſque reduites à la compagnie de leur ſexe, n'ont d'autre amuſement que celui de médire & de s'entretenir de leurs parures. Mais lorſqu'un homme jeune & bienfait eſt aſſidu auprès d'elles, elles ne ſont ni fieres ni rigoureuſes. Alors on n'eſt point troublé dans la poſſeſ-

ſion de ſa conquête ; ni mere , ni tante, ni frere, ni ſœur n'épient les démarches d'une jeune femme : le mari n'eſt jaloux que de bien boire ; ainſi l'on peut aimer dans ce pays-là ſans trouble & ſans allarmes, & c'eſt peut-être ce qui fait trouver les Flamandes un peu froides, parceque leur amour n'a point d'obſtacles à vaincre.

Bien reſoluë de ne point aller davantage, ni aux Eſtaminées, ni dans les autres aſſemblées des habitans de Malines, où j'entendois ſouvent dire des choſes qui bleſſoient mes oreilles, je fis ſemblant d'aimer une femme aſſez jolie pour faire naître un attachement, mais qui avoit elle ſeule plus de ruſe dans la tête, que toutes les Flamandes enſemble; je n'en croyois rien, & comme aucune femme n'a plus l'art de paroître vertueuſe

que celle qui l'eſt le moins, ſon manége m'abuſa. J'allois tous les jours chez elle, moins cependant pour avoir le plaiſir de la voir, que pour n'être pas obligée de me trouver dans des lieux que je ne voulois plus frequenter. Un Flamand ne paſſe jamais deux heures de ſuite chez une femme, à moins qu'il ne l'aime fortement; & comme j'étois quelquefois toute une après-dînée chez celle dont je feignois d'être amoureux, tout le monde crut que je l'étois effectivement. Elle n'en douta pas elle-même, & fut ravie d'être aimée d'un homme qui juſques-là avoit paru indiférent, & ſurqui elle avoit des vûës particulieres. Elle n'oublia rien pour me bien ménager. Tous mes amis, ſurpris de mon engagement, voulurent d'abord m'en diſtraire, en me diſant que je trouverois bien plus de plaiſir à

boire avec eux, que d'être ſans ceſſe auprès d'une femme qui ne m'entretiendroit que de fadaiſes. Mais voyant que je ne ſuivois point leurs conſeils, ils me laiſſérent, en plaignant mon aveuglement. Un de mes amis entre autres me dit ſérieuſement, qu'il étoit indigne de moi de montrer tant de moleſſe, après avoir fait paroître tant de courage dans le combat que nous avions eû à ſoûtenir; j'eûs beau vouloir lui faire connoître que l'amour, au lieu de détruire la valeur, en avoit ſouvent inſpiré aux ames les plus lâches, il me ſoûtint que Bacchus ſeul étoit capable d'un tel effet, & s'en alla ſur le champ à l'Eſtaminée, dire que j'étois incorrigible.

La belle Vandurmer (c'étoit le nom de ma prétenduë maîtreſſe, pour qui en vérité je ne ſentois rien, quoique je fiſſe ſemblant de

de l'aimer beaucoup) affecta d'abord toutes les manieres d'une femme inſtruite de l'inconſtance naturelle aux hommes, & qui ne s'en tient point aux ſimples promeſſes. Celle-ci étoit veuve, & profitoit ſi bien des privileges du veuvage, qu'elle ne paroiſſoit pas ſouhaiter un nouvel hymenée; elle ſe diſoit femme de condition. A peine eus-je paru un peu aſſidu auprès d'elle, qu'elle s'informa exactement, non de la dépenſe que je faiſois, mais des fonds que j'avois pour la ſoutenir, & après de vaines recherches, elle ne fut pas plus inſtruite qu'auparavant; ce qui lui fit craindre que je ne fuſſe un de ces avanturiers François, qui ſortent des mõtagnes du Bearn, ou des bords de la Garonne, pour chercher quelque dupe, qui ſe laiſſe éblouir par leur faux brillant. Elle avoit aſſez d'eſprit pour bien parler.

mais non pour ſe taire à propos ; & ſouvent elle laiſſoit échaper des choſes, qui me faiſoient connoître tout ce qu'elle penſoit ſur mon compte.

Cependant elle avoit pour moi, du moins à ce que je croyois, un penchant qui lui faiſoit juger, que j'avois du bien & de la naiſſance ; & je lui en ſçavois bon gré. J'étois charmée de voir les frequens combats de ſon amour & de ſa crainte d'être trompée. L'amour propre me faiſoit voir tout cela, & il n'en étoit rien. J'avois du plaiſir à faire tout ce qui pouvoit augmenter ſes doutes, en lui donnant pourtant dans toutes les occaſions des marques d'un amour qu'elle croyoit ſincere, à ce que je m'imaginois. Quand je voyois qu'elle alloit trop vîte dans ſa paſſion, je voulois l'arrêter, en affectant les démarches d'un avantué

rier. Mais elle se connoissoit en gens mieux que personne, & malgré mon adresse à me bien cacher, elle sçût que j'avois beaucoup d'argent cõptant & des bijoux, & me croyant un jeune homme sans expérience, elle se proposa de me rendre aussi pauvre qu'elle me croyoit riche. Pour me flatter davantage, elle feignoit de se rendre à un mérite, auquel on ne pouvoit resister. Comme je ne sçavois point les raisons qui l'engageoient à agir ainsi, j'étois étonnée & même fâchée de la facilité de sa conquête. J'aurois voulu qu'elle m'eût aimée seulement pour m'amuser pendant mon séjour à Malines. Elle auroit sans doute réussi, avec toute l'adresse qu'elle employa, si j'avois été ce qu'elle me croyoit.

Depuis deux mois que je feignois de l'aimer, je n'avois pas été un jour sans la voir, & sans rece-

voir d'elle toutes les marques d'un amour qui sembloit croître à chaque instant. Pour m'en donner une nouvelle preuve, elle ne voulut plus que je la quittasse. Je vous aime trop, me disoit-elle, je le sens bien, & peut-être m'en blâmez-vous dans le fond de votre cœur ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même: vous seul avez pû rendre sensible une femme qui cherissoit la liberté, que vous lui avez ravie. Vous m'avez privée de cette douce indifférence qui faisoit mon bonheur ; mais je ne la regreterois point si j'étois sûre de votre constance. Les hommes sont si legers, que la crainte de votre changement me fait, si je l'ose dire, plus de peine que votre amour ne me cause de plaisir. Ne craignez point, lui répondis-je, je vous aimerai toûjours autant que je vous aime

ſi vous ne devenez point volage, je ne le ferai jamais. Je vous aime trop pour ne le point craindre, malgré vos promeſſes, reprit-elle ; & je voudrois trouver un moyen de vous attacher entierement à moi. Si nous voulons nous aimer toûjours, lui dis-je, l'amour eſt le ſeul lien que nous devons former. Je le ſçai bien, repartit-elle ; mais pour vous conſerver long-tems, je ne ſçai que ſouhaiter ; venez demeurer dans la maiſon voiſine, ne vous éloignez jamais de moi ; quand je ne vous vois point, je ſuis hors de moi même; je crois vous voir dans des perils affreux, & j'ai quelquefois beſoin de votre preſence, pour eſſuyer des pleurs que votre abſence fait couler.

Comme je la croyois ſincere, je lui ſçavois bon gré dans le fond de mon cœur de ces ſentimens, &

j'en étois flattée. Je la plaignois cependant, & je commençois à me repentir d'avoir engagé une femme à m'aimer trop sérieusement. Je ne puis répondre à la passion que j'ai fait naître dans son cœur, disois-je, & je ne sçai pas trop comment reparer les suites de mon imprudence. Je crus qu'elle m'en donnoit un moyen, en m'engageant à venir demeurer près d'elle; je redoublai mes assiduitez: elle ne voyoit que moi dans sa maison, je la suivois dans les Eglises, & je l'accompagnois toûjours dans les promenades publiques: il sembloit que j'étois son ombre. Elle me verra tant, disois je, qu'elle s'ennuiera enfin de moi; C'étoit-là mon projet, mais il ne me réussit pas.

Cependant ma maniere d'aimer faisoit l'admiration de Malines. Toutes les femmes envioient le

ſort de la belle Vandurmer, & elles me propoſoient pour modele à tous les hommes.. Mais ceux-ci n'avoient garde de ſuivre un exemple auſſi dangereux que le mien, & malgré les plaintes des femmes, ils eûrent toûjours la même aſſiduité à l'Eſtaminée, & la même négligence pour elles..

Ma conduite les charma toutes à un point, que ma maîtreſſe eût bien-tôt des rivales qui l'allarmérent; pluſieurs me laiſſérent voir qu'il ne tenoit qu'à moi d'être aimée d'elles, & de tenir la place de leurs froids amans; mais comme ſeule je ne pouvois en occuper une dignement, je ne fis pas ſemblant de remarquer la bonne volonté que l'on avoit pour moi, & je ſacrifiai à ma belle Vandurmer des conquêtes glorieuſes dont je ne pouvois profiter. Enviée & triomphante, elle continua de me donner toutes les

marques d'un amour, auquel je répondois en ſpéculation le mieux qu'il m'étoit poſſible.

Un honnête homme de la ville croyant que je m'attachois trop à cette femme, m'avertit en ami de prendre garde à ce que je faiſois. On ne la connoît ici que depuis deux ans, me dit-il; elle a pris, en arrivant, un nom Flamand, quoiqu'elle ne la ſoit ſurement pas. Quelques jeunes gens ont été ſes dupes, & je crains bien pour vous que vous n'en augmentiez le nombre. Je remerciai de cet avis celui qui me le donnoit, comme s'il avoit pû m'être utile, & je continuai d'aller toûjours chez Madame Vandurmer. Son but, diſois-je, n'eſt pas de me tirer de l'argent: elle m'a fait paroître juſqu'ici un deſintereſſement, qui s'accorderoit mal avec les demandes qu'elle pourroit me faire : d'ail-

leurs

leurs elle a toûjours vêcu avec moi comme une femme amoureuse, mais pleine de vertu, & il faudroit qu'elle en manquât pour avoir sujet de me demander ; en ce cas-là mes desirs seuls m'engageroient à lui donner, & comme je n'en puis avoir pour elle, je n'ai rien à craindre de ce côté-là. Elle a peut-être envie de me donner assez d'amour pour m'engager à l'épouser ; mais je ne dois pas aprehender de me laisser surprendre, & je ne risque rien.

Cependant j'avois grande envie qu'elle devint inconstante, & j'étois las de jouer un rôle qui me convenoit si peu, mais elle ne pensoit pas comme moi ; son amour sembloit croître tous les jours. Ne sçachant pas trop comment je finirois avec elle, je formai le dessein de m'éloigner de Malines ; j'avois pourtant quelque p.ine à

abandonner une femme, qui, à ce que je croyois, m'aimoit de bonne foi, & j'aurois souhaité qu'elle m'eût quittée la premiere. Je lui couterai des larmes, disois-je; mon imprudence en est cause; je devois bien plûtôt aller m'enyvrer tous les jours à l'Estaminée, ou m'occuper à quelqu'autre chose, que de faire le faux personnage d'amant auprès d'une femme. Mais comme c'étoit une chose faite, je pris la résolution de me retirer doucement, & feignant que mes parens vouloient absolument que je me rendisse auprès d'eux, j'allai exprès chez Madame Vandurmer pour lui dire ce mensonge, & partir le lendemain: mais quand je la vis, je craignis les reproches qu'elle étoit en droit de me faire, & j'aimai mieux partir & lui écrire ensuite. Dans cette visite elle me fit pa-

roître plus d'amour que jamais. Elle avoit les yeux mouillez de quelques larmes, & l'air fort triste; je lui en demandai la cause: elle voulut d'abord me la cacher; mais enfin elle me dit en soûpirant, qu'elle alloit me quitter pour toûjours. Eh! Madame, lui demandai-je avec un feint empressement, quelle raison peut vous y obliger? J'ai quelque bien de feu mon mari, me répondit-elle, mais le plus considérable de mon revenu me vient d'un oncle très-riche, de qui je dépens par cet endroit, & qui veut absolument me remarier. Je n'ose resister à ses ordres; mais si j'obéis, il faudra vous oublier & vous perdre. Elle acheva ces mots en laissant échaper des soûpirs, qui lui parurent me toucher. Ne pourriez-vous éviter ce malheur, lui dis-je; & votre oncle voudra-t-il vous marier malgré

vous ? Il eſt abſolu dans ſes volontez, repartit-elle ; & ſur quoi pourrai-je fonder mon refus ? Sur l'envie que vous avez de vivre ſans engagement, lui répondis-je. Il ne s'accommodera pas de cette raiſon, reprit-elle. Nous ne pouvons donc parer ce coup, lui dis-je ; & il ne nous reſte qu'à nous plaindre de notre ſort. Vous m'aimez bien peu, repartit-elle, puiſque l'amour ne vous ſuggere aucun moyen pour nous conſerver l'un à l'autre. Fourniſſez-m'en un, Madame, lui dis-je témérairement, en l'embraſſant avec ardeur. Eſt-ce à moi à en chercher, répondit-elle ? n'importe, je vous aime, & je ne puis vous perdre ; mais je crains bien que ce que je vais vous propoſer ne ſoit pas de votre goût. Si je mandois à mon oncle que je l'ai prévenu, il ſe fâcheroit d'abord contre moi,

mais il ſeroit bien-tôt apaiſé, & nous ne courrions plus riſque d'être ſéparez. Il s'informera de la vérité du fait, lui dis-je. Eh! nous n'avons qu'à le rendre vrai, ajoûta-t-elle en rougiſſant. Si vous m'aimez autant que vous le dites, vous devez vous eſtimer heureux de trouver un moyen qui nous aſſure un bonheur reciproque.

Cette propoſition me fit en même tems ſoûrire & trembler. Je vous aime bien, lui répondis-je, mais je vous avoue que je ne ſuis point né pour épouſer une femme. J'ai une averſion extrême pour ce lien; il ne pourroit d'ailleurs vous arriver un plus grand malheur, que d'avoir un mari comme moi. Vous penſez, me dit-elle, d'une maniere bien peu raiſonnable: & pourquoi donc m'aimez-vous? Parce que je vous trouve aimable, lui dis-je, & que perſon-

ne n'eſt plus digne d'occuper mon cœur que vous. Mais enfin on a toûjours un but en aimant, reprit-elle. Je n'en ai d'autre dans mon attachement, que celui de mériter le vôtre, lui répondis-je. Je vous entends, repartit-elle : vous m'aimiez ſeulement pour amuſer votre oiſiveté, & pour profiter, ſi vous l'aviez pû, de la foibleſſe que j'avois pour vous ; mais aprenez que j'ai encore plus de vertu que d'amour, & que rien ne me fera manquer à mon devoir. Je ne doute point de votre ſageſſe, lui dis-je, & je n'ai jamais eû deſſein de vous la faire oublier ; mais pouvez-vous douter de mon amour ? Mon reſpect, mes ſoins continuels, cette aſſiduité qui étonnoit toute la ville, ne ſont-ce pas là des preuves, que l'attachement que j'ai pour vous n'étoit point l'effet d'un ſimple amuſement. Eh! laiſſez-moi.

croire que vous ne m'aimez pas, me dit-elle: rendez-m'en certaine, s'il est possible, puisque mon repos dépend de cette certitude. Voulez-vous me contraindre à vous aimer encore, & à me souvenir de vous jusques dans les bras du mari que mon oncle me destine? Mais non, le cœur n'a point de part à ce que vous venez de me dire: vous ne m'aimez point, puisque vous choisissez de me perdre, plûtôt que de devenir mon époux. Un obstacle invincible s'oppose à notre union, lui répondis-je; c'est un Arrêt du Ciel, & j'en suis aussi fâché que vous. Je suis donc bien malheureuse, reprit-elle, d'avoir pris de l'amour pour vous. Vous m'oublierez aisément, lui dis-je, en ne me voyant plus; je vais m'éloigner de vous, il m'en coutera des larmes, mais il est heureux de pouvoir se sacrifier pour

ce qu'on aime: adieu, Madame, ajoûtai-je (ravie de trouver une occasion de me retirer avec bienséance) vous ne reverrez plus celui que vous ne devez plus voir.

Je sortis en disant ces paroles, & dès le lendemain j'allai me loger dans un autre quartier de la ville, affectant une espece de tristesse de quitter Madame Vandurmer. Ayant alors beaucoup de loisir, je fis venir des maîtres de Dessein & de Musique, & j'apris aussi un peu de Mathématiques; nous étions alors au milieu de l'hyver, & j'attendois l'été avec impatience, pour visiter les autres villes de Flandres. Mais la perfide Vandurmer me fit sortir de Malines plûtôt que je ne croyois, & voici comme la chose arriva.

Depuis deux mois que j'avois rompu avec elle, je ne l'avois point revûë, ni n'avois apris de

ſes nouvelles, lorſqu'un jour j'entendis fraper à ma porte d'aſſez grand matin. Comme je m'habillois toûjours de bonne heure, de peur d'être ſurpriſe, j'allai ouvrir moi-même à un grand homme maigre, ſec, & noir, qui portoit une épée d'une longueur prodigieuſe, & qui paroiſſoit en colere. Je lui demandai ce qu'il ſouhaitoit de moi. Il enfonça alors ſon grand chapeau, & me demanda fiérement pour qui je prenois Madame Vandurmer? Pour une très-honnête perſonne, lui répondis-je, avec qui je n'ai rien à démêler. Oh parbleu, on vous fera bien voir qu'elle a à ſe plaindre de vous, reprit-il en élevant la voix; aprenez, Monſieur le Damoiſeau, que l'on ne deshonore point impunément une femme de qualité comme elle, & que je ſuis ſon frere. Fuſſiez-vous ſon pere, lui dis-je,

je crois que vous vous moquez de moi avec vos diſcours. Ne badinons pas, repartit-il; ceci eſt fort ſérieux : il faut l'épouſer,ou m'en faire raiſon. L'épouſer, m'écriai-je! Oui, l'épouſer, dit-il : vous le lui avez promis ; elle ne s'eſt renduë qu'à cette condition, & vous l'exécuterez, ou vous aurez affaire à moi. Je vous répons à vous, Monſieur ſon frere, lui dis-je, que je ne l'épouſerai point, & je la défie de montrer aucune promeſſe de moi. Elle en a une des meilleures, & des mieux conditionnées, reprit-il; vous en avez uſé avec elle comme un mari ; il faut, s'il vous plaît, que vous le ſoyez dans les formes. Ce langage me ſurprit extrêmement, & je ne pûs m'empêcher de rire, voyant qu'une femme m'accuſoit de l'avoir ſéduite. Le brave qui m'étoit venu parler, me prit alors par le

bouton, & me dit qu'il n'y avoit qu'à rire si je voulois épouser Madame Vandurmer, mais que si je resistois, son épée ne seroit pas inutile. Eh bien, voyons un peu si vous l'avez aussi bonne que vous êtes insolent, lui dis-je; en même tems je lui donnai un soufflet de toute ma force, & je mis l'épée à la main. On ne se bat point dans une chambre, reprit-il assez doucement pour me faire voir qu'il commençoit à me connoître, descendons. Il ouvrit en même tems la porte, je le suivis, & ayant cherché une ruë un peu écartée, nous nous battîmes: je lui donnai deux coups d'épée qui le firent tomber, & le voyant à terre, je ne songeai qu'à me sauver.

On avoit vû notre combat: malgré ma resistance je fus arrêtée & conduite devant les Juges. Comme celui que j'avois blessé passoit pour

un querelleur public, & que j'étois assez estimée dans Malines, on alloit me relâcher, lorsque la fourbe Vandurmer, qui venoit d'aprendre le malheur de son prétendu frere, envoya dire, que lui ayant promis de l'épouser, j'avois usé avec elle des droits d'un époux; que j'étois le pere de l'enfant qu'elle alloit mettre au monde, & que néanmoins je voulois la quitter. Je soûtins d'abord que rien n'étoit plus faux. On ne m'écouta point, & je fus mise provisionnellement en prison: quelques jours après on vint m'en tirer pour me conduire chez Madame Vandurmer, qui venoit depuis quelques jours de donner le jour à une petite créature dont elle m'accusoit d'être le pere; dans le plus fort de la douleur elle avoit toûjours dit la même chose, & c'étoit une preuve suffisante pour être con-

damné à l'époufer, ou à lui payer une fomme confidérable. Dès que je fus entrée dans fa chambre elle me tendit les bras. Cruel, me dit-elle, pourquoi defavoue-tu ton commerce avec moi, & le fruit de notre amour ? Eft-ce-là le prix de tant de fidélitez? As-tu oublié les promeffes que tu m'as faites ; & aufquelles je n'ai pû refifter? Ne me contrains point à te faire condamner ; ne fuis-je pas toûjours cette Vandurmer que tu aimois fi tendrement, & l'état où ton amour m'a mife doit-il me rendre moins chere à tes yeux ? J'admirai l'impudence de cette femme, & je fis un fourire d'indignation en la regardant; Vous me prenez affurément pour quelqu'autre, lui dis-je; je n'ai jamais été auffi heureux que vous voulez le faire croire, & votre accufation eft une impofture des plus étranges. Que je

ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir aimé un traître, qui, non content d'avoir abuſé de ma facilité, veut me faire paſſer pour une fourbe! Quoi! vous avez le front de ſoûtenir que je ſuis le pere de votre enfant, lui dis-je en pâliſſant de colere? Et toi tu as le front de le deſavouer, répondit-elle? J'étois ſi tranſportée que je lui aurois dit volontiers des injures; mais un Commiſſaire qui étoit venu avec moi, me dit qu'il étoit inutile de diſputer, & que je ſerois condamné ſur l'accuſation de cette femme. Il faut avouer que c'eſt une grande ſcelerate, dis-je en ſortant; mais tout le monde étoit bien éloigné de penſer comme moi: pluſieurs de ceux avec qui j'avois d'abord fait connoiſſance, vinrent me voir dans la priſon où l'on m'avoit reconduite, & me conſeillérent d'avouer la

chose, puisque malgré mon desaveu tout le monde le croyoit ; Vous étiez tous les jours chez elle, me dirent-ils, & ce seroit un miracle qu'un jeune homme comme vous eût été sage avec cette femme. Proposez un accommodement, & vous en serez quitte pour vous charger de l'enfant, & pour payer une certaine somme d'argent. Je vous remercie de vos avis, leur dis-je ; il est vrai que j'étois toûjours chez cette fourbe qui m'accuse, mais je jure.... Et ne jure point, interrompirent-ils, il est impossible qu'on vous croye malgré votre desaveu. Vous serez condamné.

Je demandai le reste du jour pour délibérer, & on me laissa seule. Me voilà bien punie d'avoir voulu contrefaire le galant, me dis-je alors ; avouerai-je, comme mes amis me le disent, que je suis pe-

re de l'enfant de la Vandurmer ? Malgré mon chagrin, je ne pouvois m'empêcher de rire d'une avanture qui auroit bien diverti les autres, s'ils avoient été instruits comme moi de ce que j'étois véritablement; cependant je refléchissois sur ce que je devois faire, & j'avois quelquefois envie de declarer mon sexe, pour couvrir la fourbe Vandurmer de confusion, mais je ne le pouvois sans m'en faire à moi-même: comme les Flamands sont des gens scrupuleux, je ne doutois point du scandale que causeroit mon déguisement s'il étoit connu. D'ailleurs l'habit d'homme, ou plûtôt la liberté qu'il permet me plaisoit tant, que je ne pouvois me resoudre à le quitter; il ne me restoit donc qu'à convenir d'une chose qui n'étoit point, & que tout le monde

de croyoit. Malgré toute m'a repugnance à avouer un enfant qui ne pouvoit assurément être de moi, je m'y resolus pour me tirer de prison, & l'ayant fait sçavoir aux Juges, ils me condamnérent à aller chez la Vandurmer lui demander pardon de mon desaveu, à élever l'enfant, & à payer à la mere mille écus comptant; pour avoir cet argent, je fus obligée de vendre un diamant. On me conduisit chez la scelerate Vandurmer, j'y entrai d'un air humilié, je m'aprochai de son lit, & devant plusieurs témoins je lui fis l'excuse ordonnée par les Juges; on m'aporta ensuite l'enfant qu'on apelloit le mien, je commandai à mon laquais qui m'avoit suivi de le prendre, & ayant compté les mille écus je sortis: mes amis s'employérent ensuite auprès des Juges, qui ordonnérent à la Vandurmer de re-

prendre l'enfant, à condition que je lui donnerois encore une petite ſomme. Un peu honteuſe de cette avanture, je ne reſtai pas long-tems à Malines, & en partis pour me rendre à Dunkerque.

J'allai loger dans une hotellerie où logeoit un jeune Officier de Marine, avec qui je fis d'abord connoiſſance, & avec qui je liai enſuite une étroite amitié; il me menoit ſouvent dans des aſſemblées où ſe trouvoient les plus jolies femmes de la ville : une d'elles avoit ſçû lui plaire, & il avoit auſſi trouvé le chemin de ſon cœur; mais les précautions du vieux mari de cette Dame, nommé Fremen, jaloux à l'excès, étoit un obſtacle difficile à ſurmonter, ils ne ſe pouvoient voir que rarement, & lorſqu'ils ſe voyoient, la crainte leur ôtoit toûjours une partie du plaiſir qu'ils avoient

d'être ensemble. Une femme de chambre étoit l'unique confidente de cette passion, elle sembloit travailler pour eux, mais ce jaloux mari avoit de si bons yeux, qu'il étoit bien difficile de le tromper. Il fut d'abord jaloux sans avoir aucun objet dans sa jalousie; mais quand il sçût enfin qu'il avoit un rival, & que ce rival étoit aimé, il en fut au desespoir. Mon ami me confia sa passion, & me peignit en même tems le mérite de sa maîtresse, & le caractere de son mari, en me priant de l'aider de mes conseils. On n'en donne gueres à mon âge, si ce n'est sur le chapitre de l'amour, lui répondis-je; mais l'amour a-t-il besoin de conseils? Voyez cependant si je puis vous être bon à quelque chose. Tâchez de faire connoissance avec ce jaloux, reprit-il : cela ne sera pas aisé, ajoû-

ta-t il, car il eſt preſque inacceſſible; c'eſt un homme ſombre & farouche, outre la jalouſie qui le tourmente, une autre maladie le poſſede encore, il ſe croit grand Mathématicien, il ne s'occupe que de cette ſcience, mais elle ſe borne chez lui à ſçavoir faire des Cadrans; voilà tout ſon mérite, & cependant il ſe croit un grand homme, ſon front ne ſe déride qu'en faveur des Mathématiques, ou de ceux qui lui en parlent. Feignez donc, je vous, prie, qu'attiré par ſa renommée vous voulez prendre de ſes leçons. Louez-le, il n'eſt point pour lui de louanges inſipides, il croira tout pourvû que vous l'encenſiez; voilà le ſeul moyen de le gagner. Que vous ſervira ma liaiſon avec lui, interrompis-je? Quand vous aurez une fois gagné ſa confiance, reprit mon ami, il vous menera chez

lui, vous y verrez ſa femme, & vous feindrez d'en être amoureux. Il rompra avec moi auſſitôt, lui repartis-je. Qu'importe, me repliqua-t-il, ce ſera aſſez pour moi que vous vous ſoyez déclaré, il m'a ſeul en vûë maintenant, il épie toutes mes démarches, & il m'eſt abſolument impoſſible de parler à ſa femme; il tournera alors tous ſes regards ſur vous, il m'oubliera pour ne ſonger qu'à vous ſeul; pendant ce tems-là je reſterai en repos, je feindrai même de ſentir de l'amour pour quelqu'autre; il en ſera inſtruit; il ne me regardera plus comme ſon rival, & il vous croira le ſien; les démarches que vous aurez faites pour gagner ſa confiance, vous rendront encore plus ſuſpect; tout lui dira enfin qu'il n'a que vous à craindre; je trouverai bien moyen alors de

profiter des bontez que ſa femme a pour moi : mais pour le tenir toûjours en haleine, je vous prierai d'àgir avec lui ſelon les circonſtances.

Vous me chargez-là d'un emploi qui ne me convient gueres, lui répondis-je. A mon âge on ne travaille ordinairement que pour ſoi, & il n'ëſt pas beau de ſervir la paſſion des autres. Si vous aimez toûjours la femme de Monſieur Fremen, il faudra que je faſſe toûjours le même perſonnage. Non, me dit-il, d'abord que j'aurai pû faire tomber ſes ſoupçons ſur vous, je me comporterai tellement qu'il n'en aura plus ſur moi.

Mon ami me preſſa avec tant d'inſtance de lui rendre ce ſervice, que je ne pus le lui refuſer. Je ne ſçai ſi un peu de malice n'aida point à m'y faire conſentir, & ſi

je ne trouvai pas un ſecret plaiſir à tromper un jaloux, plaiſir aſſez naturel aux femmes.

L'Officier de Marine ayant enfin obtenu mon conſentement pour ce qu'il deſiroit, me dit, que pour parler aiſément à Monſieur Fremen, il me falloit aller dans un certain jardin hors la ville, où ce jaloux s'occupoit d'ordinaire à faire des Cadrans, pendant que ſa femme étoit enfermée chez lui. J'allai à ce jardin, j'y vis Fremen, & je fus m'aſſeoir auprès de lui. Voilà une belle journée, lui dis-je: fort belle, me répondit-il. Il y a bien du plaiſir à prendre l'air quand le tems eſt ſi beau, repris-je, ſur-tout dans cet agréable jardin, que le fameux Monſieur Fremen veut bien honorer de ſa preſence. Comment ſuis-je connu de vous, me demanda-t-il? Y a-t-il quelqu'un dans la Province, lui

repartis-je, qui ne ſoit informé de votre nom, & de votre mérite? Tout le monde vous loue: on vante par-tout votre probité, votre candeur, & ſur-tout votre ſçavoir profond, qui vous diſtingue entre les plus ſçavans du ſiécle. Oh! Monſieur, me dit-il, on vous a parlé de moi trop à mon avantage. Point du tout, repris-je, & je remarque dans vos yeux & dans votre air quelque choſe de grand & de ſingulier, qui me fait croire tout ce que l'on m'a dit de vous. Aprochez-vous donc, me dit-il, voyant que je me tenois éloigné de lui comme par reſpect. Monſieur, lui dis-je encore, il y a long-tems que je ſouhaite faire connoiſſance avec vous; je ſuis un jeune homme qui cherche à s'inſtruire: j'ai parcouru toutes les villes de Flandres; j'y ai vû beaucoup de ſçavans, mais ils n'étoient

n'étoient que ſçavans : ce que l'on m'a dit de votre mérite me fait croire que je me formerai plus auprès de vous, ſi vous daignez me ſouffrir, que je ne pourrois faire à l'école de tous ces pédans ; c'eſt cette raiſon qui m'a engagé à vous aborder, & j'eſpere que vous voudrez bien me permettre de vous voir quelquefois, & de profiter de vos lumieres. Perſonne encore ne m'a rendu autant de juſtice que vous, me répondit notre homme d'un air content ; je vous en ſçai bon gré, & ſi vous voulez venir tous les jours l'après-dînée dans ce jardin, nous nous entretiendrons une demie heure enſemble, car je n'ai que ce tems à vous donner. Je rendis compte à mon ami de l'entretien que j'avois eû avec le Mathématicien, il m'exhorta à continuer mes ſoins, & la promeſſe que je lui

en fis le rendit tranquille.

Le lendemain je ne manquai pas de me rendre dans le jardin, comme j'en étois convenu. Monsieur Fremen y étoit. Je l'abordai, il me parla d'abord d'Aſtronomie, & il ſe plaignit de l'ignorance de la plûpart des hommes. Courbez ſans ceſſe vers la terre, ils vivent, diſoit-il, ſans ſe mettre eu peine du cours admirable de ces globes lumineux qui nous éclairent. Pour moi je les ſuis, je les accompagne dans tous leurs mouvemens, & je puis me vanter de ſçavoir mieux ce qui ſe paſſe au Ciel que ce qui ſe paſſe dans ma maiſon; & comme la plus grande utilité que nous tirons du mouvement du Soleil, eſt de pouvoir meſurer ſur ſon cours la durée des choſes, je ne crois pas qu'il y ait dans le monde d'occupation plus noble & plus digne de l'eſprit humain, que de

s'apliquer à faire de bons Cadrans ſolaires. Cependant on eſt ſi ſtupide en ce pays-ci, qu'on dit de moi que je paſſe ma vie à montrer quelle heure il eſt.

On n'eſt jamais eſtimé dans ſon pays, lui répondis-je, & vous avez cela de commun avec preſque tous les grands hommes. Ah! j'ai eû pluſieurs fois le deſſein de quitter cette terre ingrate ou regne l'ignorance, reprit-il, mais j'y ſuis attaché par des liens que je ne puis rompre. Sans doute, interrompis-je, que vous êtes marié? Oui, je le ſuis, répondit-il en ſoupirant, & vous voyez en moi le mari d'une femme, qui ſeroit charmante à mes yeux, ſi elle l'étoit moins à ceux de tout le monde. Un autre auroit honte de vous montrer des ſentimens, qu'on cache d'ordinaire. Pour moi qui regarde comme une choſe

très-raiſonnable de les avoir, je n'en fais point myſtere. Eh quoi! ſeriez-vous atteint, lui dis-je, de cette fâcheuſe maladie qui fait perdre le repos à celui qui en eſt frapé? Je vous avouerai, me répondit-il, que je n'en ai guéres eû, depuis que je ſuis marié; un tas de galans aſſiegent ſans ceſſe ma maiſon; à chaque inſtant on vient demander Madame; ſi je la mene à la promenade, tout le monde la ſuit; ſi elle va à l'Egliſe, c'eſt la même choſe; enfin tout le monde conſpire à me faire craindre la perte d'un bien, qui doit être à moi ſeul. Mais ſans doute que dans votre choix, lui dis-je, vous vous êtes encore moins attaché à la beauté qu'à la vertu; ſi votre femme en a beaucoup, vous ne devez rien craindre. Eſt-elle pour cela à l'abri de la ſéduction, reprit-il? L'extérieur de la

sagesse est un nouveau charme ; on est sans cesse occupé à lui tendre des embûches, & je serai bientôt contraint de fuir avec elle dans quelque terre inhabitée pour me la conserver. Vous pouvez rester tranquille, lui repartis-je, & ne pas croire qu'une femme conçoive de l'amour, parce qu'elle paroît trop aimable. La plus sure garde d'une femme c'est sa vertu. Ah ! s'écria-t-il, où est à present la vertu ? Vous me paroissez homme de bien, ajoûta-t-il, & je crois vous pouvoir faire une confidence. Depuis quelque tems je remarque beaucoup de refroidissement dans ma femme : je m'aperçois même que ma presence l'importune, qu'elle fuit les lieux où je suis, & cherche ceux où je ne suis pas : le cœur d'une femme ne peut être sans amour ; & si la mienne n'en a pas pour moi, elle en a pour un autre. Ce changement, que vous

croyez remarquer en elle, n'eſt peut-être qu'imaginaire, lui dis-je, peut-être auſſi que vous épiez trop ſes démarches, & qu'elle s'aperçoit de vos ſoupçons injurieux: en ce cas-là, il ne faudroit point vous étonner d'un peu de froideur de ſon côté. Enfin, reprit le Mathématicien, ſi j'ai le malheur de reſſembler à bien d'autres, ce ne ſera pas ma faute; j'y prendrai garde de ſi près, que qui me trompera ſera bien fin. Je le crois, lui répondis-je; au reſte tout le monde vante la vertu de Madame Fremen. On vous en a donc déja parlé, me demanda-t-il? Oui, repliquai-je, on m'en a parlé comme d'une Dame auſſi ſage que belle, ornée de mille vertus; enfin digne de vous. Elle eſt digne de bien d'autres, & c'eſt ce qui me fâche, dit le jaloux. C'eſt ſans doute quelque jeune homme qui vous a parlé

de ma femme ? Oh, non, lui répondis-je; ne frequente point les jeunes gens; ils ont l'esprit leger, & toûjours occupé d'amoureux projets. Ce n'est point-là ce que je cherche; je tâche de trouver un ami solide d'un esprit mûr, qui daigne se prêter à mon peu d'experience, & à la foiblesse de mes lumieres, & avec qui je puisse avoir souvent des entretiens utiles. Vous êtes cependant d'un âge à aimer les femmes, me dit Fremen. Voulez-vous que je m'ouvre à vous, repris-je ? J'aimerois mieux cent fois être goûté d'un homme comme vous, qu'aimé de la plus belle femme de la terre, sur-tout si elle étoit mariée. Ah ! que tous les jeunes gens ne pensent-ils comme vous, repliqua-t-il ! Vous avez un caractere heureux, mais extraordinaire, & je n'ai jamais connu

de jeune homme comme vous. Voilà comme je penſe, repris-je: à quoi ſert d'aller troubler le repos d'un homme, qui vit tranquillement auprès d'une femme qu'il aime ? Vous penſez admirablement, me dit-il, & je vous accorde en ce moment toute mon eſtime. Les femmes ſont bien blâmables, ajoûtai-je, lorſqu'elles donnent lieu par leur coquetterie, & aux prétentions des amans, & aux inquiétudes des maris. Si elles ne ſongeoient qu'à plaire à leurs époux, il n'arriveroit pas ſi ſouvent des deſordres dans les ménages, & des plaintes qui finiſſent ſouvent par des ſéparations ſcandaleuſes, & quelquefois par quelque choſe de plus funeſte. Les Mathématiques, interrompit notre homme charmé, n'ont pas de vérité plus inconteſtable. Si j'avois l'honneur de connoître Madame

Fremen, continuai-je avec un air de Philosophe, ce seroit ainsi que je l'entretiendrois : je lui dirois toûjours qu'il faut respecter le nœud qui l'attache à vous, & que vous êtes le seul qu'elle doit aimer. Je veux que vous veniez demain dîner avec nous, repliqua-t-il ; mais gardez-vous bien de dire devant elle ce que vous pensez sur l'article de la jalousie. Oh, je n'ai garde, lui répondis-je ; c'est l'interêt que je prens à votre repos qui m'a engagé à vous parler ainsi. Cela est bon, me dit-il ; ne manquez pas de venir demain à midi dans cette maison neuve, que vous voyez à main gauche ; c'est ma demeure.

Ayant rendu compte à mon ami dès le soir même de l'entretien que j'avois eû, & du dîner où j'étois invité, il m'embrassa, & me témoigna la plus vive re-

connoiſſance. Profitez, me dit-il, de l'impreſſion avantageuſe que vous avez faite ſur l'eſprit de notre jaloux : vous verrez demain ſa femme ; je vais, ſi vous voulez bien, vous charger d'un billet pour elle ; il y a huit jours qu'elle ne ſort plus, qu'elle ne reçoit plus aucunes viſites, & que je ne puis la voir, ni lui parler.

Il écrivit ſa lettre, & me la remit entre les mains ; mais, lui dis-je, ſi j'allois devenir amoureux de votre maîtreſſe, & ſi au lieu d'un rival vous alliez en avoir deux. J'en veux bien courir le riſque, me répondit-il. Ne craignez rien, repris-je ; je vous réponds de moi, vous pouvez compter ſur ma parole, & qu'ayant commencé à vous ſervir dans votre amour, je continuerai de le faire. Je ſuis fâché de vous donner tant de peine, repartit-il : je con-

çois bien que cette petite intrigue n'a d'agrément pour vous, qu'autant que votre amitié pour moi vous y en fait trouver. Je vous en marquerai toute ma reconnoiſſance en tems & lieu.

Il eſt vrai que ce n'étoit pas un amuſement bien agréable pour moi. Je trouvois cependant un ſecret plaiſir à tromper un jaloux; quoique le fruit de la tromperie fût pour un autre: d'ailleurs j'avois beaucoup d'amitié pour cet Officier, & je lui rendois volontiers ce petit ſervice. J'ai le cœur compatiſſant; ajoûtez à cela que l'eſprit d'intrigue, ſi naturel à mon ſexe, s'en mêloit un peu: celle-là m'occupoit agréablement l'imagination; je trouvois le caractere de Monſieur Fremen aſſez plaiſant, pour m'en divertir; & n'ayant point de paſſion dans le cœur, je n'étois pas fâchée de

m'amuſer de celle des autres; cependant je n'en dis rien à mon ami, afin qu'il m'eût un peu plus d'obligation.

Le lendemain j'allai à midi chez Monſieur Fremen. Nous ne ferons pas bonne chere, me dit-il, mais nous ferons de bonne humeur. Je ne viens ici que pour vous voir & vous entendre, lui répondis-je. Il me conduiſit d'abord dans ſon jardin, où il y avoit une quantité prodigieuſe de Cadrans. Voyez, me dit-il, en me les montrant, ſi je ſuis oiſif, & ſi je ne ſuis pas utile à la ville; c'eſt ſur mes Cadrans que l'on regle toutes les horloges du pays. Nous nous promenâmes quelque tems, en attendant que le dîner fût prêt. Ce que vous me dites hier ſur la jalouſie m'a frapé, me dit il, & quoiqu'il y ait beaucoup de raiſons à aporter pour combattre vo-

tre ſentiment, je n'ai pû m'empêcher de m'y rendre. Je vous avouerai néanmoins, comme à un ami diſcret & ſenſé, que mes inquiétudes n'ont pas été juſqu'ici ſans fondement. Un jeune Officier de Marine eſt aimé de ma femme; je le ſçai de ſa femme de chambre même, qui a confié ce ſecret à un laquais qui me l'a revélé. Il ne faut pas toûjours ajoûter foi aux raports, lui dis-je; & pour croire ces choſes, il faut voir clairement. Croyez-moi, rendez-vous maître de votre imagination, & ne vous inquietez point d'un mal, qui n'eſt peut-être que chimérique.

On vint avertir qu'on avoit ſervi. Je ſaluai Madame Fremen, qui parut alors; c'étoit une femme jeune & très-jolie; mais elle me reçût un peu froidement, comme un homme qui lui étoit

preſenté par un mari, qu'elle n'avoit pas lieu d'aimer. Nous nous mîmes à table, & nous fîmes aſſez mauvaiſe chere; mais en recompenſe elle donna lieu à notre eſpece de Philoſophe de diſcourir ſur la ſobrieté, qu'il mit avec la chaſteté au-deſſus de toutes les vertus morales & Chrétiennes. Enſuite, pour montrer qu'il ſçavoit de tout, il parla de politique; loua un tel gouvernement, & propoſa des moyens pour reformer les abus qui ſe gliſſoient dans un autre; il parla du luxe, qui marquoit ordinairement la décadence des eſprits, & des Empires; blâma la dépenſe exceſſive des femmes; déclama contre le jeu & la galanterie, & plaignit la deſtinée des hommes, à qui la nature avoit donné un malheureux penchant pour les femmes. Il loua beaucoup la coûtume des

Italiens & des Espagnols, qui les tenoient loin de la vûë des hommes. Je ne l'interrompis point dans son discours, craignant de lui devenir suspect, en parlant pour les femmes devant la sienne, qui s'ennuyoit extrêmement, aussi bien que moi. Nous nous serions, je crois, endormis tous deux, si le mari n'avoit enfin cessé de parler. Nous quittâmes la table: Madame Fremen rentra dans son apartement, & nous allâmes encore nous promener dans le jardin. Vous ne m'avez pas secondé, me dit notre jaloux, lorsque j'ai parlé des femmes. Ç'auroit été une impolitesse à moi d'en parler mal devant la vôtre, lui répondis-je, & d'ailleurs elle n'est point au nombre de celles à qui ces discours puissent convenir. Malgré tout ce que vous m'avez dit avant le dîner, reprit-il, je ne puis

m'empêcher d'avoir ſur elle les plus violens ſoupçons ; c'eſt ce qui m'engage non ſeulement à lui parler ſans ceſſe de la foibleſſe & du mauvais penchant des femmes, mais encore à la garder étroitement, juſqu'à ce que l'Officier qui l'aime ſoit parti ; j'ai tout à craindre de lui pendant ſon ſéjour à Dunkerque ; mais s'il y reſte encore quelque tems, je lui jouerai un tour, qui lui aprendra à ne plus troubler la paix des ménages. Nous fimes encore pluſieurs tours dans le jardin, lui l'eſprit occupé de ſa jalouſie, & le mien plein d'un ennui, que je ne pûs diſſiper qu'en ſortant de ſa maiſon.

Sur la fin du dîner j'avois trouvé le moyen de gliſſer le billet que mon ami m'avoit confié ſous l'aſſiette de ſa maîtreſſe: elle l'avoit pris ſubtilement, & avoit été le

lire

lire dans son apartement. Lorsque je fus près de sortir, elle passa auprès de moi, & me donna adroitement, sans que Monsieur Fremen s'en aperçût, une réponse que je portai à mon ami. Il en fut charmé ; & pour reparer un peu l'ennui que j'avois essuyé ce jour-là, il me proposa d'aller me promener hors de Dunkerque. Deux de ses amis & des miens furent de la partie; nous montâmes à cheval, & nous nous rendîmes à deux lieues de la ville dans une maison fort jolie, qui apartenoit à un des deux amis. Le lieu fut trouvé si agréable, que nous ne pûmes le quitter le soir : il fut resolu d'y coucher, & de n'en partir que le lendemain l'après-dînée ; mais je me repentis bientôt d'y avoir donné mon consentement : nous soupâmes fort bien, & nous restâmes à table jusqu'à

minuit: nous la quittâmes alors, & il fut queſtion de ſe coucher. Je demandai à être conduit dans la chambre que je devois occuper, & mon ami en fit autant. Meſſieurs, nous dit celui à qui la maiſon apartenoit, nous ſommes quatre, & il n'y a que deux lits ; ainſi je coucherai avec Monſieur, & vous coucherez enſemble tous deux, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à moi & à l'Officier de Marine.

On nous conduiſit à notre chambre, où mon compagnon de lit ſe deshabilla, & ſe coucha, en m'invitant à me deshabiller promptement & à me coucher auſſi. Je vous avouerai, lui dis-je, que je n'ai jamais pû coucher avec un autre : je dormirai bien mieux ſur ce fauteuil, que dans ce lit avec vous. Bon, me répondit-il, le lit eſt fort grand ; que ferez-vous toute la nuit dans un fauteuil ? Je

dormirai auſſi-bien que vous, répondis-je, & cela m'arrive ſouvent; j'y ſuis accoûtumé. Je ne ſouffrirai point, reprit-il, que vous paſſiez une mauvaiſe nuit, dans une maiſon où je vous ai amené: ſi vous ne voulez pas la moitié de ce lit, je vais vous le ceder tout entier, & me mettre moi-même dans un fauteuil: je ſuis plus fait à la fatigue, que vous ne paroiſſez l'être. Comme nous nous mîmes à diſputer fortement, les deux autres nous entendirent, & comme ils n'étoient point encore couchez, ils entrérent dans notre chambre. Voilà, Monſieur, leur dit l'Officier, qui ne veut point abſolument ſe mettre dans le lit; il veut paſſer toute la nuit dans un fauteuil, & cela par pure façon. Il n'en faut point faire, me dirent-ils; allons, Monſieur, deshabillez-vous, ou nous allons être vos va-

lets de chambre. Je vous parle ſérieuſement, leur répondis-je, je ne puis dormir quand je couche avec un autre; ce n'eſt point par façon que j'agis; je ferai fort commodément dans ce fauteuil; j'y paſſerai la nuit ſans peine, & vous m'en ferez beaucoup ſi vous continuez de me contredire. Je le pris exprès ſur un ton un peu ſérieux, de peur que la plaiſanterie ne produiſit de leur part quelques inſtances trop familieres.

Ces jeunes gens néanmoins inſiſtérent encore quelque tems, ce qui continua de m'embaraſſer; mais enfin ils s'en allérent; & pour finir toute diſpute entre mon ami & moi, je fis ſemblant de dormir bien fort, quoique je n'en eûſſe guéres envie. Le ſommeil me gagna cependant, & je ne m'éveillai qu'aſſez tard, & lorſque tout le monde étoit déja levé;

mais par bonheur j'avois gardé tous mes habits. Nous dînâmes encore dans la maiſon, & nous retournâmes à Dunkerque ſur le ſoir ; j'allai auſſi-tôt me coucher dans mon auberge, bien réſoluë de m'informer dorénavant du nombre des lits, avant que de m'arrêter dans une maiſon pour y coucher.

L'après-dînée du lendemain, je me rendis dans le jardin favori de Monſieur Fremen; je l'y trouvai ; il m'entretint d'abord de l'utilité des ſciences, & des plaiſirs de l'étude : mais ne trouvant pas ſa converſation fort agréable, quand il paroiſſoit avoir raiſon, je le mis ſur d'autres matieres. Il revint bien-tôt à l'article de ſa femme, dont il étoit plus inquiet que jamais. Elle avoit, diſoit-il, reçû encore hier un billet de ſon amant. Voyant qu'il étoit ſi exactement

inſtruit, je lui demandai s'il ſçavoit comment on lui avoit remis le billet. Non, me répondit-il, & je crois que le Diable s'en mêle: j'ai mis un laquais en ſentinelle hier toute la journée; la femme de chambre n'a pas quitté d'un inſtant ſa maîtreſſe: ils n'ont rien vû ni l'un ni l'autre, & cependant c'eſt ſurement hier que ma femme a reçû ce billet, qui eſt de cet Officier de Marine. Il faudroit tâcher, lui dis-je, d'avoir une réponſe d'elle, ſi elle lui en fait. En doutez-vous, reprit-il? Si vous pouvez avoir une lettre de ſa main adreſſée à cet Officier, ajoûtai-je, ce ſera une preuve convaincante. Vous avez raiſon, me répondit-il, il faut cela pour la convaincre de ſa perfidie. Si cela arrive, je veux envelopper ſon amant dans ma vangeance; j'ai de bons eſpions, & il ſera bien fin

s'il m'échape. Avant que de former ces projets, repartis-je, voyez s'il n'eſt pas déja puni de ſon amour pour Madame vôtre femme, par l'indifférence qu'elle a peut-être pour lui. Eh! non, reprit-il, la lettre eſt d'un amant bien reçû, ou du moins qui le feroit, ſi je n'y mettois pas ordre. Il a peut-être pris de ſimples politeſſes pour des marques de ſenſibilité, repartis-je, & peut-être que votre conduite même lui a fait croire qu'il étoit, ou qu'il ſeroit bien-tôt aimé. Croyez-moi, ſuſpendez votre jugement, juſqu'à ce que vous ſoyez ſûr du fait.

Après cet entretien j'allai trouver mon Officier de Marine, à qui je contai les ſoupçons que le jaloux Fremen avoit. Il faut, lui dis-je, que vous mandiez à Madame Fremen que ſa femme de chambre la trahit, qu'elle ſe défie

d'elle dans la ſuite, & que vous l'a priez de vous faire une réponſe dure & ſéche, qu'elle ait ſoin de faire tomber entre les mains de ſon mari.

Le lendemain j'allai chez Monſieur Fremen. Dans le tems que nous étions enſemble, ſa femme vint nous trouver, & je lui rendis ma lettre ſans qu'il s'en aperçût. Elle fit tout l'effet que j'avois prévû. Le ſoir même je trouvai notre homme ſe promenant d'un air gay, avec un billet à la main, qu'il liſoit. Il m'aborda, & me fit mille careſſes. Je vous dois mon repos, me dit-il, & c'eſt à vos conſeils que ma femme doit auſſi le ſien; l'Officier de Marine lui avoit écrit, comme vous ſçavez: ma femme lui a répondu ſelon ſon devoir, & je ſuis le plus content de tous les hommes; tenez, liſez, me dit-il, en me donnant

nant le billet qui lui causoit tant de plaisir. Avois-je tort, lui répondis-je, en vous disant qu'il falloit suspendre votre jugement? Vous voilà content, & vous ne l'auriez jamais été. Cela est vrai, repliqua-t-il, je m'étois inquiété mal à propos, & je vais rendre à ma femme toute ma confiance & toute ma tendresse.

Voyant que mon intrigue étoit au point où je voulois l'amener, je rendis de plus frequentes visites à Monsieur Fremen; chaque fois je demandois à voir sa femme, & je commençai à en paroître sérieusement amoureux, pour faire plaisir à mon ami, qui m'en avoit prié. Fremen avoit de bons yeux: il s'aperçût aisément de la passion que je paroissois avoir pour sa femme, & me fit bien-tôt refuser sa porte; c'étoit ce que je souhaitois. Je commençois dans

le fond à me laſſer de mon rôle ; cependant, pour le ſoûtenir juſqu'à la fin, je tentai pluſieurs fois de parler à Madame Fremen. Ces démarches tenoient les yeux de ſon mari toûjours attachez ſur moi, & l'Officier en profitoit. Nous faiſions de concert donner au pauvre Fremen de faux avis, qui le mettoient bien en peine ; il ne dormoit plus la nuit, & il me maudiſſoit le jour. Je ne faiſois aucun pas qu'il n'en fut informé, tandis qu'il ignoroit parfaitement ceux du vrai galant.

Dégoûtée entierement de mon perſonnage, je priai mon ami de finir ſeul l'avanture que j'avois ſi bien commencée, & je ne ſongeai qu'à réparer le tems perdu par des occupations convenables à mon âge, & à mes inclinations. Reſoluë de ne quitter l'habit d'homme, qu'après avoir retrouvé ma

mere, si cela étoit possible, je m'adonnai à tous les exercices qu'un jeune homme pouvoit aprendre dans une ville comme Dunkerque ; je faisois aussi quelquefois des parties pour m'aller promener sur la mer. Je voulois m'accoûtumer à un élement sur lequel j'avois dessein de voyager quelque jour. Comme je m'éloignois souvent à trois ou quatre lieues du port, dans un tems calme, je rentrois quelquefois fort tard dans la ville. Un jour que j'avois soupé à bord d'un vaisseau nouvellement arrivé, je me retirai à deux heures du matin, pour me rendre à mon auberge. Je passai devant la porte de Fremen, où je vis mon Officier de Marine qui fuyoit de toutes ses forces ; Fremen le suivoit de loin, accompagné de cinq ou six domestiques armez. Je me rangeai alors près d'un mur pour

les laisser passer : le jaloux m'apperçût. Ah! traître, me dit-il, c'est donc toi qui me deshonore ; mais il t'en coutera cher. En même tems il me fait saisir, & conduire chez lui. Je me repentois bien alors de ce que j'avois fait pour mon ami, ne doutant pas que Fremen ne se portât à une vengeance cruelle. Il me fit d'abord entrer dans la chambre de sa femme, qui étoit à demi morte. Voici enfin le complice de ton crime, lui dit-il, je vais satisfaire ma vengeance en vous immolant l'un & l'autre. La pauvre femme ouvrit un œil mourant, & vit bien que je n'étois point le coupable. Je le disois aussi au furieux Fremen ; mais il ne m'écoutoit point. Perfide, me disoit-il, pretends-tu encore me tromper ? Quel autre que toi auroit pû me trahir ? Cet Officier de Marine, lui dis-je, sur

qui vous avez eû de ſi violens ſoupçons, je l'ai vû ſortir de chez vous : c'étoit lui, & non pas moi qu'il falloit pourſuivre. L'excuſe eſt groſſiere, me répondit-il ; cet Officier ſonge auſſi peu à ma femme, que je t'ai crû autrefois incapable de la ſéduire ; il n'eſt que trop vrai que tu es le coupable, & je vais te punir.

Il ordonna alors à ſes domeſtiques de me lier ; ce qu'ils firent. Que l'on juge ici de ma ſituation, prête à périr, pour avoir été trop complaiſante & trop officieuſe. Quand je fus bien garottée, Fremen me fit mettre ſur une grande table, & il prononça ma ſentence. Ta mort ne ſuffit point, dit-il, pour m'apaiſer ; il faut que je jouiſſe de ton deſeſpoir, je vais te priver de ce qui t'a ſervi à me deshonorer. Vous vous repentirez de ce que vous allez faire, lui

répondis-je. Il ſe moqua de mes raiſons, & ſes ſatellites triomphérent de tous mes efforts. Déja on cõmençoit à me deshabiller; déja le fatal raſoir étoit préparé, lorſque je m'écriai: Je ne ſuis point homme,épargnez ma pudeur. Fremen ne voulut s'en fier qu'à ſes yeux: il vit, malgré moi, ce que j'étois. O ciel! s'écria-t-il en reculant, quelle étrange avanture! Eſt-il poſſible que je me ſois ſi ſottement abuſé? Quelle honte pour moi, ſi ce fait devient public!

Il ſe mit alors à couper lui-même les cordes dont il m'avoit fait lier, & me demanda pardon de ſa violence; la crainte dont j'avois été ſaiſie, & la honte d'avoir été expoſée nuë à la vûë de cinq ou ſix hommes, m'ôtérent pendant quelques momens l'uſage de la parole. Preſque ſans reſpiration & ſans mouvement, je m'évanouis.

Fremen s'empressa à me secourir, je revins enfin , & je refusai son secours ; je tâchai même de me saisir de quelque arme pour me venger : Fremen étoit à mes genoux ; mais je n'étois point touchée de ses excuses. Sa femme l'accabloit de reproches qu'elle n'étoit pas fort en droit de lui faire, & qu'il souffroit alors très-patiemment. Qui n'auroit crû comme moi que vous me trahissiez, me disoit-il ? Sçavois-je que vous cachiez une fille sous les habits d'un homme ? Pourquoi aussi vous êtes-vous comportée, comme si vous aviez été un homme amoureux de ma femme ? Malgré ma colere & ma honte , je sçavois bien que je m'étois moi-même attiré ce qui venoit de m'arriver. Ainsi laissant à Madame Fremen le soin de justifier, ou de faire valoir sa conduite , je sortis promp-

tement de cette maiſon, pour n'y jamais rentrer;& dès le lendemain je ſortis même de la ville, ſans dire adieu à perſonne. J'ai ſçû depuis que cette avanture y avoit fait beaucoup de bruit, & que le pauvre Mathematicien, raillé de tout le monde, en avoit penſé perdre l'eſprit.

La Flandre ne me paroiſſant plus un lieu de ſûreté pour moi, après cette ridicule avanture, & ayant depuis long-tems le deſſein de voir Paris, j'en pris le chemin, & je m'y rendis en huit jours; j'allai me loger dans le fauxbourg Saint Germain, & je pris une bonne réſolution de ne plus paroître amoureux d'aucune femme, ni de me mêler des amours d'aucun homme. L'âge avoit commencé à mûrir ma raiſon; j'avois vingt-quatre ans, & je ne voulois plus rien faire qui pût m'être un jour re-

proché, lorſque je porterois l'habit de mon ſexe; ce que je prévoyois devoir arriver tôt ou tard. La même raiſon, qui avoit cauſé juſqu'alors mon déguiſement, me le fit continuer; j'y étois d'ailleurs ſi accoûtumée, depuis quatre ans que j'étois dans le monde, que le changement ne m'auroit pas peu embaraſſée. Voici la vie que je menai à Paris. Je frequentois fort peu les jeunes gens, & quand je n'étois point occupée par des livres ſérieux de morale & d'hiſtoire, ou amuſée par des lectures plus frivoles, j'allois paſſer d'agréables momens auprès de quelques femmes, avec qui j'avois fait connoiſſance. Quelquefois j'allois à la Comédie Françoiſe, où l'on jouoit alors les pieces de Pierre Corneille; ce Poëte illuſtre avoit relevé, ou plûtôt formé le Théatre François, & on peut dire qu'il

s'étoit ſeul ſervi de modele à lui-même. Il étoit inépuiſable dans la varieté de ſes idées & de ſes caracteres ; ſon goût n'égaloit ni ſon eſprit ni ſon génie: cependant on le regardoit avec juſtice comme le reſtaurateur de la Tragédie, dont le gout s'étoit perdu, goût que le ſiecle même d'Auguſte n'avoit pû recouvrer. Auſſi le public avoit pour lui tout le reſpect que méritoit la ſublimité de ſon talent, en ſe levoit comme pour un Prince du Sang, dès qu'il paroiſſoit au Théatre ; il avoit acquis par ſes excellens ouvrages le ſurnom de Grand, comme s'il eût été de pair avec tous ces grands hommes, qu'il avoit ſçu ſi bien repreſenter. On l'admiroit alors, on l'admire encore aujourd'hui, & le nom de Corneille ſubſiſtera auſſi long-tems que le nom François.

J'obſervois avec plaiſir tout ce

qu'il y avoit de remarquable dans Paris, ou par l'ancienneté ou par la magnificence; j'allois auſſi me promener hors de Paris, & mes yeux accoûtumez à la ſimplicité des maiſons de Flandre, étoient extrêmement frapez de la ſomptuoſité des bâtimens François. Je parcourus les villes & les villages ſituez ſur les bords de la Seine; je paſſai même juſqu'à Mantes, où le vénerable Solitaire, qui m'avoit élevée, avoit autrefois demeuré. J'aurois ſouhaité pouvoir découvrir la maiſon qu'il avoit habitée. Je n'avois preſque point penſé à ce ſage Vieillard, pendant le tems que mon eſprit s'étoit occupé d'intrigues & de choſes frivoles: le ſouvenir de ſon amitié pour moi, & de tout ce que je devois à la ſageſſe de ſes inſtructions, vint ſe retracer alors à mon eſprit. Je le regrettai comme ſi

je venois de le perdre, & mes larmes coulérent en abondance. Je m'étonnai de ce mouvement subit : il ſemble que je preſſentois ce qui m'alloit arriver.

Juſques-là j'avois été aſſez heureuſe : car je ne mets point au nombre des malheurs les petites avanturesqui m'étoient arrivées à Malines & à Dunkerque. Exempte de paſſions, je croyois n'en pouvoir jamais avoir, & j'eſperois toûjours jouir de cette douce tranquillité, dont je ne connus bien le prix, qu'après l'avoir perduë. Sans ſoins, ſans embarras, ſans crainte & ſans dépendance, je profitois agréablement de la liberté que j'avois juſques-là conſervée ; je ne craignois point l'amour. Je croyois connoître trop bien les hommes pour me laiſſer ſurprendre ; & mon habit ſembloit me mettre à couvert de leurs dange-

reuſes embûches. Je me croyois ſure de mon cœur ; je m'imaginois que j'étois ſeule née libre, & pour vivre libre. Il ne me ſembloit pas poſſible qu'un homme pût jamais me toucher : on ne me ſollicitera point, diſois-je, & j'ai trop de fierté & d'honneur pour faire des avances. Quand même je voudrois enfraindre les loix ſéveres du devoir, l'habit que je porte y mettroit obſtacle. Malgré tous ces raiſonnemens de mon orgueil, l'amour prit malheureuſement une forme que je n'avois pas prévûë, pour ſe gliſſer dans mon cœur. Celui qui étoit deſtiné à triompher de ma liberté, ſe cacha ſous les habits d'un ſexe, dont je ne devois pas naturellement me défier.

A côté de la maiſon où je logeois, demeuroit une jeune Italienne fort bien faite, dont on

vantoit l'eſprit, & dont on reſpe-ctoit la vertu: aucun homme n'entroit chez elle, & elle ne ſortoit qu'acompagnée d'une vieille femme de chambre qui lui apartenoit. J'entendis parler de ſon mérite, je voulus la voir : je déſirai enſuite faire connoiſſance avec elle. La choſe étoit aſſez difficile ; mais comme je paſſois pour un jeune homme ſage & reglé, ſon hôteſſe & ſa femme de chambre lui parlérent ſi avantageuſement de moi, qu'elle me permit de lui rendre une viſite. Je la vis encore plusieurs fois, & peu à peu nous conçûmes l'une pour l'autre l'amitié la plus tendre. Dès-lors je ceſſai toutes mes autres viſites ; je diſcontinuai mes lectures & mes exercices ; mon eſprit occupé de ma nouvelle connoiſſance ne me permit plus ni d'en faire, ni d'en cultiver d'autres. Je ne puis bien

exprimer ce qui se passoit alors en moi ; je n'y apercevois que l'effet équivoque d'un sentiment confus, qu'on apelle penchant ou instinct. Quoi qu'il en soit, je n'étois tranquille & satisfaite, que quand je voyois la Signora Florina (c'étoit le nom de l'Italienne.) Alors j'étois un autre homme, ou plûtôt une autre fille ; je retrouvois toûjours ma gayeté & mon enjouement naturel auprès d'elle, & je ne la quittois qu'avec un regret que je n'osois m'avouer. Autant que sa presence me faisoit de plaisir, autant la mienne paroissoit-elle lui en causer ; les seuls égards dûs à la bienséance nous permettoient de nous séparer.

Cependant je commençai à démêler la confusion de mes idées ; j'aprofondis mes sentimens ; j'examinai mon cœur, je découvris qu'il m'étoit échapé, & qu'il ne

dépendoit plus de moi. Je rougis d'une passion monstrueuse en aparence, & contraire aux loix de la nature; je me plaignis de mon étoile malheureuse, qui m'ayant fait naître fille, me rendoit trop sensible pour un objet semblable à moi, & que la nature n'avoit pas fait pour moi. Je voulus alors cesser de voir Florina, & je fis des efforts pour l'oublier, s'il étoit possible. Ces efforts furent inutiles; elle étoit toûjours presente à mon esprit; & quand je sortois de mon logis, le cœur, qui me conduisoit vers le sien, triomphoit de ma foible raison, qui vouloit en vain m'en détourner. Quand j'allois à l'Eglise, je l'y trouvois, sans croire l'avoir cherchée; mes yeux se tournoient vers elle, en pensant les tourner ailleurs, & mes regards indociles rencontroient toûjours les siens.

Si

Si j'avois pû lire clairement dans son ame, je l'aurois vûë agitée d'un trouble égal au mien. Car dans le même instant que j'eûs pris la résolution de la fuir, elle avoit aussi formé le dessein de ne me plus voir. Mais le pouvoir inconnu qui m'attiroit vers elle, l'attiroit aussi vers moi ; c'est ainsi que la nature se jouoit de notre erreur, & des vains conseils que la raison nous donnoit pour la combattre, sous le prétexte que nous en blessions les loix.

Mon esprit néanmoins toûjours occupé d'une passion qu'il condamnoit, mais qu'il ne pouvoit éteindre, commença à se familiariser avec elle. Ce qu'il avoit d'abord regardé avec quelque horreur, lui sembla moins affreux ; Je me suis effrayée trop légerement, disois-je ; mes allarmes sont de vains scrupules ; non, je

n'ai que l'amitié pour l'aimable Florina ; ce ſentiment n'eſt point vicieux ; il eſt louable : la vertu conſeille & autoriſe le lien ſacré de l'amitié. Je puis donc continuer d'aimer Florina. Quand même je ſentirois pour elle quelque mouvement un peu plus vif que celui de la pure amitié, ſerois-je ſi coupable ? On reconnoît que le cœur humain eſt ſuſceptible d'un ſentiment délicat, qui n'eſt ni amitié, ni amour, & qui tient le milieu entre l'un & l'autre. Telle eſt ſans doute la diſpoſition où je ſuis.

Raſſurée par ce raiſonnement flatteur, j'allai la trouver ; j'étois remplie d'une eſpece de honte d'avoir eû des remords, & j'avois en même tems des remords de n'avoir plus de honte. Car je ſentis confuſément, au trouble qui d'abord m'agita à ſa vûë, que l'amitié ſeule ne m'avoit point ra-

menée auprès d'elle. La Signora charmée de me revōir, n'oſoit laiſſer paroître les ſentimens que ma preſence lui inſpiroit: jamais nous n'avions ſenti plus d'ardeur, & cependant jamais nous ne nous témoignâmes plus de froideur & d'indifférence: à peine pouvions-nous parler; nous nous efforcions ſérieuſement de nous tromper nous-mêmes, & de nous tromper mutuellement; mais nos yeux plus ſinceres découvroient ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs, où nous n'oſions lire. Tels étoient les combats que la nature & la vertu nous faiſoient livrer à nous-mêmes.

Cependant je ne pûs m'empêcher de retourner encore quelques jours après chez Florina. J'y entrai d'un air triſte & embaraſſé, & elle me reçût à peu près de la même maniere. Nous fûmes quelque tems ſans nous parler; elle

me parut pourtant plus hardie que moi, & moins maîtresse de son ame. L'amour fut exprimé dans ses gestes, comme dans ses yeux; & je commençai à m'accoûtumer à ce dangereux langage, dont la douceur m'enchantoit malgré moi, & bannissoit de mon esprit toutes les reflexions qui s'y offroient.

Cependant de retour chez moi, j'en fis de très-sérieuses, & je me regardai avec une espece de mépris & d'indignation. Je ne pouvois me pardonner à moi-même des idées & des sentimens que je pardonnois plus aisément à Florina; parce que je voyois dans elle une fille éprise d'un homme, ou du moins d'un objet qui lui paroissoit tel; au lieu que je voyois dans moi une fille réellement éprise d'une fille comme elle. Pour réussir à chasser entierement de

mon cœur des diſpoſitions qui me ſembloient criminelles, je réſolus de ſortir de Paris, & de m'éloigner pour jamais de Florina. Mais avant que de partir, je voulus lui dire adieu, lui ouvrir les yeux, & lui découvrir ce que j'étois, afin que cette connoiſſance pût la guérir, & peut-être me guérir moi-même. J'allai donc la trouver, & après l'avoir priée de m'écouter attentivement, & de ne jamais reveler un ſecret important que j'allois lui confier; je lui parlai ainſi.

Il eſt inutile, lui dis-je, de nous diſſimuler plus long-tems que nous ſentons l'un pour l'autre quelque choſe de plus que l'amitié; j'ai perdu ma liberté, & vous ne jouiſſez plus de la vôtre. Je ſçai ce que je ſens, & j'ai aperçû ce que vous ſentez. Je l'ai reconnu à vos manieres, à vos re-

gards, & ſur-tout à la derniere converſation que nous eûmes hier enſemble. L'amour que j'ai pour vous eſt inſenſé, vous allez en convenir; mais aprenez que celui que vous avez pour moi n'eſt pas plus raiſonnable. Oui, belle Florina, nous ne pouvons nous aimer ſans crime; l'arrêt du Ciel nous le défend, & la nature oppoſe à nos déſirs ſa loi immuable. Oſerai-je vous l'avouer? Vous voyez en moi une fille cachée ſous l'habit d'un homme: de puiſſantes raiſons m'ont engagée à ce déguiſement étrange, qui vous a ſéduite: je me démaſque pour vous, & je le fais pour votre repos & pour le mien; mais ceſſons de nous voir.

A peine eûs-je fait cet aveu, que Florina tranſportée embraſſa mes genoux. Je puis donc vous aimer, me dit-elle, & vous ai-

aimer ſans honte & ſans remords. Ce langage me ſurprit. Belle Florina, lui dis-je, expliquez-moi ce que vous voulez dire. Je vais payer votre ſecret par un autre, me répondit-elle; ſi vous êtes une fille cachée ſous les habits d'un homme, vous voyez auſſi à vos genoux un homme caché ſous les habits d'une fille: d'auſſi fortes raiſons que les vôtres m'ont engagé à me déguiſer ainſi. Il n'y eût jamais de joye égale à la mienne, ni à celle que la fauſſe Signora Florina fit paroître en ce moment. Elle s'écria avec tranſport: Que je ſuis heureux! J'aime la plus aimable fille du monde, & j'en ſuis aimé: je me vois au comble de mes vœux.

Surpriſe, interdite, & confuſe, je ne ſçavois quelle réponſe faire, ni quel parti prendre; je me repentois déja d'un fatal aveu, qui

me livroit tout-à-coup à un amant passionné, & qui en légitimant, pour ainsi dire, ses feux, le rendoit plus ardent, & moi plus foible. En même tems je me sçavois bon gré d'être moins coupable que je n'avois crû l'être jusqu'alors; ma passion ne m'effrayoit plus comme auparavant. Qui que vous soyez, lui dis-je, vous êtes toûjours pour moi le même objet, quoique sous une autre idée. Mais puisque je vous aimois, avant que vous m'eûssiez découvert votre secret, mon cœur sans doute l'avoit pénétré à mon insçû, & je veux croire que le même prodige s'étoit operé dans le vôtre; nos cœurs, d'intelligence avec la nature, sans le sçavoir, croyoient l'offenser en obéissant à ses loix; ils suivoient son instinct, en croyant s'en éloigner; & nous nous conformions à la raison, en nous

nous cachant d'elle. Je vous ai aimé ſans vous connoître ; jugez ſi je puis vous aimer moins, depuis que vous m'êtes diſtinctement connu. Cependant mettez des bornes à vos deſirs ; que la modeſtie de l'habit que vous portez vous inſpire la ſageſſe & la retenuë, que la liberté du mien pourroit vous faire perdre. Mon reſpect égalera toûjours ma tendreſſe, me répondit la fauſſe Florina : le Ciel veut ſans doute que nous nous aimions, puiſqu'il nous a donné un penchant l'un pour l'autre, lorſque toutes les aparences ſembloient devoir l'empêcher de naître ; c'eſt à nous de répondre à cette céleſte vocation, en nous uniſſant pour toûjours par un lien ſacré. Il n'eſt pas encore tems de porter nos vûës juſques-là, repartis-je ; la choſe eſt aſſez importante pour exiger de lon-

gues & ſérieuſes reflexions : continuons de nous aimer, & de nous reſpecter nous-mêmes : que notre paſſion née & accruë d'une façon ſi extraordinaire, ne ſoit pas ſujette aux foibleſſes d'un vulgaire attachement. Mais par preuve d'une confiance ſans reſerve, j'exige de vous que vous me racontiez l'avanture qui vous a engagé à déguiſer votre ſexe.

istoire de osino

Je n'ai plus rien de caché pour vous, me répondit la prétenduë Signora ; & je vais vous marquer à quel point je vous eſtime, & je vous aime, en vous confiant un ſecret, dont dépend ma tranquillité & ma vie. Je ſuis né à Florence, d'une famille noble & aſſez riche : mon véritable nom eſt Roſino, & j'ai actuellement vingt-deux ans. J'ai paſſé ma premiere jeuneſſe dans le lieu de ma naiſſance ; mes parens qui fondoient

ſur moi toutes leurs eſperances, comme ſur le ſeul héritier de leur nom & de leurs richeſſes, ne vouloient point me laiſſer ſortir de ma patrie, & j'eûs beaucoup de peine à les faire conſentir que je voyageaſſe du moins dans l'Italie; j'en parcourus pluſieurs villes, & je m'arrêtai à Genes. Les maris ſont d'une jalouſie extrême dans le reſte de l'Italie, & les femmes de ces tyrans ſont captives & malheureuſes. A Genes au contraire, elles jouiſſent d'une liberté ſinguliere: au lieu de la perdre en ſe mariant, elles l'augmentent & acquiérent le droit d'avoir des amans, ſans que le mari puiſſe s'en formaliſer. C'eſt lui au contraire qui les introduit, & qui, pour ainſi dire, les enhardit; parce qu'il ne ſeroit pas honorable à un mari d'avoir une femme à qui perſonne ne feroit la cour. Auſſi

quand un homme dans cette heureuſe ville épouſe une jolie femme, il eſt ſur de la voir toûjours entourée d'une foule d'adorateurs, & d'avoir auſſi lui-même bien des courtiſans. Il la voit le ſoir & le matin, tant qu'il lui plaît ; mais il ne lui eſt pas permis, ſelon la bienſéance, de lui parler l'après-dînée, parce qu'alors elle eſt d'ordinaire occupée des fleurettes de ſes amans.

Toutes les femmes, & tous les galans de la ville (qu'on apelle des *Sigisbez*,) s'aſſemblent chaque jour, tantôt dans une maiſon, & tantôt dans une autre. Là, chaque Sigisbé s'entretient en particulier avec ſa belle, dans le lieu de l'aſſemblée, & il n'eſt permis à qui que ce ſoit de troubler leur entretien, ſans leur en demander la permiſſion. Telles ſont les mœurs de ce peuple Republicain:

personne n'ose enfraindre des loix dictées par l'amour du plaisir & de la liberté. Dans la foule des amans qu'une jolie femme attire à sa suite, elle en distingue ordinairement deux ; l'un est destiné à l'entretenir à sa toilette, & l'autre à marcher devant sa chaise, pour lui faire faire place, quand il survient quelque embarras dans le chemin ; car il y en a souvent, à cause que les ruës de cette ville sont étroites. Les deux amans favoris accompagnent par-tout leur maîtresse. C'est eux qui vont l'annoncer dans ses visites, & qui lui rendent tous les services qu'on pourroit attendre d'un domestique de confiance. Pendant qu'une femme est ainsi servie par ses amans, son mari de son côté sert une autre Dame : & ce qu'il y a de singulier, il est obligé de disputer quelquefois l'avantage du

pas à l'amant qui conduit ſa femme, & de ſoûtenir le droit de celle qu'il accompagne. Vous croyez peut-être qu'il doit naître de-là beaucoup de deſordres: point du tout ; l'amour qui trouble ailleurs le repos des hommes, l'entretient à Genes : la jalouſie en eſt bannie, la politeſſe & la douceur y regnent ; les hommes s'y aiment, & ce qui eſt plus remarquable, les femmes ne s'y haïſſent pas. C'eſt-là proprement que regne le véritable amour ; ce Dieu y eſt mieux ſervi, & ſon culte y eſt plus pur, qu'il ne fut jamais à Cithere. Si quelquefois la diſcorde y excite des querelles, ce n'eſt qu'entre les étrangers qui y font leur ſéjour.

Ayant reſolu de demeurer quelque tems dans cette agréable ville, je me mis comme tous les autres jeunes gens, au ſervice d'u-

ne Dame plus conſiderable encore par ſa beauté que par ſon rang. Je reſtai d'abord confondu dans la foule, mais peu à peu je parvins à l'honneur de marcher devant ſa chaiſe, & enfin à être ſon Sigisbé dans les formes. Je m'élevai heureuſement à ce rang, & je m'y ſoutins avec honneur. Celle pour qui j'avois de l'amour, ſi l'on peut donner ce nom au lien qui m'attachoit à elle, avoit tout ce qu'il faut pour plaire ; j'en étois aimé, & ſans reſſentir les peines de l'amour, j'en goûtois les plaiſirs. Le grand nombre de rivaux que ſon merite me donnoit, n'allarmoit point mon cœur. Vous ſeule, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, étiez deſtinée à l'occuper tout entier. La Signora Valentina, c'eſt le nom de la belle Génoiſe, étoit plûtôt pour moi un amuſement agréable, qu'un tendre & vif atta-

chement. Ne croyez pas que je veuille m'en faire honneur auprès de vous : si j'avois ressenti de l'amour pour une autre, je vous l'avouërois avec franchise.

Quoique je ne me sentisse pas une passion bien ardente pour la Signora Valentina, que j'aimois plus par vanité que par tendresse, je ne voulus pourtant point ceder ma place au fils d'un Prince d'Italie, qui n'occupoit auprès d'elle que le second rang, & qui n'attendoit que mon départ, ou mon changement, pour monter au premier, & prendre ma place : je trouvois auprès de la Signora plus de plaisirs & d'amusemens qu'ailleurs ; & comme je ne connoissois point encore la difference qu'il y a entre un veritable amour & une legere passion, je croyois aimer comme il faut; mon cœur en étoit rempli autant qu'il croyoit pouvoir

l'être. Le jeune Prince, plus éclairé que moi, & qui reconnut bien à mes manieres que je n'avois pas beaucoup d'amour, me fit prier de lui ceder une place, que je pouvois quitter ſans peine ; je le refuſai, & ne lui témoignai ſur cela aucune complaiſance. De tous les Italiens c'étoit le plus vindicatif & le plus jaloux : un homme qui avoit pû lui déplaire avoit tout à craindre de ſon caractere violent : il étoit connu ſur ce pied-là dans toute l'Italie. Mais jeune, & redoutant peu les ſuites de ſon courroux que je bravois, je n'accordai rien aux inſtances réïterées qu'il me fit faire ; mon amour propre étoit flatté d'avoir un Prince pour rival & pour ſecond en amour.

Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur mon eſprit, il ſe promit de tirer raiſon d'une reſiſtance qui le choquoit, & tâcha en même

tems de gagner, par ſes aſſiduitez auprès de la Signora, ce qu'il n'avoit pas pû emporter ſur moi par ſes importunitez ; mais il ne réüſſit pas plus de ſon côté que du mien. Envain fit-il parler pour lui l'éclat de ſa naiſſance, & la grandeur de ſon rang ; j'eûs toûjours le plaiſir d'être le témoin des fêtes galantes & magnifiques qu'il donnoit à la Signora, & de les voir bien plus proche d'elle & de ſon cœur que lui. Il fit agir enſuite les preſens, ordinaire amorce des cœurs vulgaires, mais qui ne pût rien ſur l'ame de la vertueuſe Valentina. Les richeſſes & la grandeur parloient pour lui, & le penchant décidoit pour moi.

Il s'appercût aiſément que je l'emportois toûjours ſur lui, malgré ſes vains efforts ; il en devint furieux, & me fit des menaces : j'y déférai auſſi-peu qu'à ſes prieres.

Ce procedé plein de fierté & de mépris l'outra au dernier point. On m'avertit de prendre garde à moi ; comme je connoiſſois ſon caractere, je me tins ſur mes gardes : la Signora Valentina qui m'aimoit aſſez pour haïr un homme qui en vouloit à mes jours, fit ſentir au Prince qu'elle condamnoit ſon procedé. Pour moi, je me ſentois dans le cœur de quoi le faire repentir, s'il oſoit m'attaquer. Elevé dans ce haut rang, où les Princes regardent d'ordinaire les autres hommes, comme faits pour ſe prêter à leurs caprices, & pour obéïr à leurs moindres volontez ; il n'avoit pas crû trouver en moi tant de fermeté & de hauteur. Il s'imaginoit être à la Cour de ſon pere, & qu'il n'avoit qu'à parler d'un certain ton pour me faire trembler ; mais nous étions tous deux ſous une domination républicaine, & dans un pays d'égalité.

Cependant je continuai d'aller chez la Signora, & d'y occuper toûjours la premiere place. Le Prince, entraîné par un violent amour, venoit chaque jour y remplir la ſeconde, & chaque fois qu'il me rencontroit, il me faiſoit de nouvelles menaces ; ſi vous ne m'attaquez qu'avec votre ſeul bras, lui dis-je un jour, le mien pourra vous faire repentir. Il n'étoit point d'humeur de ſe venger ainſi ; il étoit Prince, & il n'étoit que cela.

Le Prince donc, qui n'étoit pas d'humeur à riſquer ſa vie, en voulant m'ôter la mienne, jugea à propos de m'attaquer avec avantage. Suivi de deux ſpadaſſins, il m'inſulta un jour dans la ruë, lorſque je revenois de ſouper chez la Signora Valentina: il mit auſſitôt l'épée à la main; je la mis auſſi, & j'eûs affaire à trois aggreſſeurs.

Je me défendis ſi heureuſement que je bleſſai dangereuſement les deux ſpadaſſins, & que je les mis hors de combat. Le Prince alors ſe voyant ſeul à combattre contre moi, ſe battit en retraite ; cependant je le bleſſai au bras ; & l'ayant mis hors de défenſe, je le deſarmai.

Le Prince au deſeſpoir d'avoir reçû une bleſſure, & de s'être couvert de honte en m'attaquant avec avantage, voulut ſe venger par une lâcheté qui le deshonora entierement. Pour cela il eût recours à ſes moyens ordinaires ; il mit des aſſaſſins en campagne. Je craignis alors l'effet d'un reſſentiment, dont la fuite ſeule pouvoit me garantir. Mon indigne ennemi me fit ſuivre par d'odieux eſpions ; je pris alors la reſolution de quitter le ſéjour de Genes, & pour plus grande ſureté,

je me déguisai sous des habits de femme, pour me dérober à sa fureur. Je sortis de Genes, & m'embarquai secretement sur un petit vaisseau prêt à faire voile pour Marseille. Pour ne point choquer la bienséance de mon nouvel habit, je pris une vieille femme, que vous avez vûë ici, pour m'accompagner dans mon voyage; je lui confiai mon travestissement, parce qu'il le falloit, & elle m'a toûjours gardé un secret inviolable.

J'avois laissé mes gens à Genes; dès que je fus arrivé à Marseille, je leur écrivis de s'en retourner chez mes parens, qui étoient fort inquiets à mon sujet. J'écrivis aussi à un de mes amis, qui observoit toutes les démarches du Prince. Il me répondit que je devois tout craindre de lui, qu'il ne pouvoit m'indiquer de lieu où

je puſſe être en ſûreté contre ſes lâches deſſeins. Il veut abſolument vous ôter la vie, m'écrivoit-il; il a actuellement des émiſſaires dans tous les lieux où il croit que vous pouvez être : le ſeul parti que vous ayez à prendre, eſt de demeurer traveſti pendant quelque tems ; autrement, en quelque lieu que vous ſoyez, il vous ſçaura trouver ; il eſt outragé, & il eſt Prince. Vous voyez bien que je ne pouvois aporter trop de ſoin à me cacher.

J'écrivis encore quelque tems après à mon ami, pour ſçavoir ſi j'avois encore à craindre, & je lui fis ſçavoir en même tems que j'allois me rendre à Paris ; il me manda que mon ennemi étoit plus irrité & plus furieux que jamais ; & qu'il avoit juré la mort d'un hommequi lui avoit ôté l'hon-

neur. Arrivé à Paris, je ne jugeai donc point à propos de quitter encore mon déguisement, de peur que le Prince n'y eût des émissaires qui me reconnussent. Depuis mon séjour en cette ville, je n'ai reçû d'autres visites que les vôtres. Vous voyez, ajoûta-t-il, que le sort ne m'a point jusqu'ici traité favorablement, puisqu'il m'a contraint de fuir ma famille & ma patrie, & de demeurer éloigné & travesti. Mais je ne me plains plus des rigueurs de la fortune, puisque mon malheur m'a procuré le bonheur d'être aimé de vous.

Je sçûs bon gré à Rosino de m'avoir confié un secret, dont dépendoit la sureté d'une vie qui m'étoit devenuë aussi chere que la mienne. Il faut, lui dis-je, redoubler vos soins pour dérober votre tête au courroux d'un Prin-

ce

ce irrité. Gardez l'habit que vous portez, jusqu'à ce que son injuste haine soit assoupie, & qu'il vous ait oublié. Sa mort seule peut me rendre à ma patrie, à ma famille, & à moi-même, me répondit-il; tant qu'il vivra mes jours seront en danger; je voudrois pourtant bien, ajoûta-t-il, aller consoler mes parens affligez d'une si longue absence, & si vous m'accordiez cette grace, vous conduire avec moi dans les lieux où je suis né; je vous prierois alors de me faire l'honneur d'accepter la main d'un homme dont, vous posséderez toûjours le cœur.

Rosino, lui dis-je, je vois que vous m'aimez; mais votre amour n'est point reglé par la prudence; vous ne sçavez ni de quels parens je suis née, ni quelle est ma fortune; à peine même connoissez-vous mon caractere; je ne vous

ai point inſtruit des raiſons qui m'ont engagée à me déguiſer ſous l'habit d'un homme. Vous devez ſouhaiter qu'elles ſoient bonnes, mais craindre qu'elles ne ſoient mauvaiſes, & déſirer de les ſçavoir pour en juger. Avant que de me donner votre cœur, voyez ſi je le merite : que quelques agrémens paſſagers & fragiles ne vous aveuglent pas aſſez, pour vous faire oublier les loix de la raiſon. Je ne veux pas que vous me deviez à votre aveuglement ; vous m'aimez à preſent, ſans ſçavoir pourquoi : vous pourriez changer de même un jour ; au moins j'aurois toûjours à craindre l'inconſtance d'un cœur ſi prompt à ſe donner.

Je ne m'informe ni de qui vous êtes née, ni de ce que vous poſſedez, me répondit-il ; je vous aime, voilà mes raiſons : je ne doute point que vous ne ſoyez digne de toute

ma tendresse. En vain tâcheroit-on de me desabuser ; j'aurai toûjours pour vous le plus violent amour ; il est né promptement, mais il ne finira jamais. Cependant, si vous voulez me conter votre histoire ; je l'écouterai avec plaisir ; mais soyez persuadée que ce sera bien plus par curiosité, que par précaution, & que je vous connois assez pour vous estimer éternellement.

Ce que je vais vous dire va vous étonner, lui dis-je : il est peu d'avantures aussi singulieres que la mienne ; elle l'est tant, que vous aurez de la peine à la croire. Après ces paroles, je lui dévelopai le mystere de ma naissance ; je lui dis comment j'avois été trouvée dans une forêt par un sage Vieillard, qui m'avoit conservé la vie ; je lui parlai de mon éducation ; je lui contai, comment

j'étois entrée dans le monde ; & pouſſant plus loin ma ſincerité, je ne lui cachai point les petites avantures qui m'y étoient arrivées. Voilà celle que vous aimez, ajoûtai-je ; voyez ſi je vous conviens. Vous êtes telle que je vous ſouhaitois, reprit-il ; votre cœur ne ſera point partagé par les ſentimens que le ſang inſpire : ſans parens, ſans amis, ſans patrie, que je ſerai heureux ſi je puis vous tenir lieu de tout ! Conſentez donc à mon bonheur, ajoûta-il ; accordez-moi votre main, dont il dépend ; & ne craignez pas de vous engager avec un homme, qui ne reſpirera jamais que pour vous.

Dans le tems que vous avez à craindre pour vos jours, vous me parlez de mariage, lui répondis-je ; Roſino, penſez-y bien : nous n'avons à preſent pour nous que notre amour. Pour être heureux

l'un & l'autre, il faut que vous ſoyez à l'abri du danger qui vous menace, que vous puiſſiez retourner dans votre patrie ; & plus que tout cela, que je ſois connuë de vos parens, pour avoir d'eux le conſentement néceſſaire à notre union. Si j'avois aſſez de foibleſſe pour conſentir à vous épouſer ici, vos parens, mécontens d'un engagement qu'ils n'auroient point formé, me verroient avec peine dans leur famille ; ils ne me donneroient que des marques de mépris ; bien-tôt (ce qui ſeroit encore plus ſenſible à mon cœur) vous n'auriez plus d'amour pour moi, car on n'aime pas long-tems l'objet du mépris des autres. Alors perſecutée par vos parens, haïe de vous, que deviendrois-je, ſans apui, ſans ſecours ?

Arrêtez, cruelle, me répondit Roſino ; n'offrez point à mon

esprit cette affreuse image. Pouvez-vous croire que ce cœur cessera d'être à vous ? je vous aime plus que ma patrie, que mes amis, que toute ma famille ensemble ; vous me tiendrez lieu de tout, & vous me serez plus chere que moimême. Je crois que vous pensez ce que vous me dites, lui repliquai-je, & cette idée me flatte & me rassure : mais je ne veux point former de nœud, dont je puisse me repentir. Si j'étois née d'une façon ordinaire, & que je pusse faire connoître mes parens aux vôtres, je ne ferois aucune difficulté de m'unir à vous ; j'aurois peut-être assez de bien pour me louer de la fortune, & pour ne point craindre d'être refusée de ce côté-là.

Eh ! comment puis-je donc esperer de vous posseder, reprit-il ? Lorsque je serai bien sure du

consentement de vos parens, lui répondis-je. Je l'obtiendrai surement, repartit-il. Je le souhaite, lui dis-je : mais j'exige de vous qu'en le leur demandant, vous leur déclariez qui je suis, & tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. Ecrivez-leur mon histoire bien clairement, avec toutes ses circonstances ; que la verité & non l'amour vous la dicte, & j'agirai selon leur réponse.

Rosino resista d'abord à mon dessein. Pourquoi ne voulez-vous pas que je leur fasse acroire que je vous ai reçûë de vos parens, me dit-il ? Parce qu'ils peuvent sçavoir que cela n'est pas, répondis-je, & que je ne veux rien avoir à me reprocher. Je veux paroître à leurs yeux telle que je suis véritablement, & ne vous point devoir à un lâche mensonge.

Rosino fut enfin obligé d'exé-

cuter mon deſſein; il leur manda tout ce que je lui avois conté; & je voulus abſolument qu'il y ajoûtât, qu'il tenoit mon hiſtoire de moi-même, que perſonne ne pouvoit rendre témoignage de la vérité de ce que j'avançois à mon avantage, & que c'étoit à eux de juger ſi je devois être crûe. Roſino envoya la lettre à ſes parens, & leur demanda une prompte réponſe, que nous attendîmes tous deux avec impatience.

Je n'eſperois pas qu'elle fut favorable, & qu'ils vouluſſent favoriſer une fille, dont la naiſſance étoit ſi équivoque. Mais j'avois du moins fait ce qui étoit neceſſaire pour contenter Roſino, & me contenter moi-même. Pour Roſino, il craignoit extrêmement le refus de ceux dont il dépendoit. Votre extrême & ſcrupuleuſe ſincerité en ſera la

cauſe

cause, me disoit-il; & je vais perdre l'espoir de vous posseder. Quoi qu'il en puisse arriver, lui repartis-je, je ne me repens point de vous avoir fait écrire la verité.

Au bout d'un mois environ Rosino reçut des lettres de ses parens: il les ouvrit en tremblant, & il y lut les plus heureuses nouvelles du monde. On lui mandoit que le Prince de. . . . . . son ennemi, étoit mort empoisonné; & pour l'engager à revenir promptement en Italie, on lui promettoit de consentir à son mariage avec moi, dès qu'il y seroit arrivé. Rien ne nous arrête, me dit-il alors, & vous ne me refuserez plus une grace que je souhaite avec tant d'ardeur; il faut incessamment reprendre les habits convenables à notre sexe. On nous a vus tous deux à Paris.

repliquai-je, vous en fille, moi en homme: ſi nous reprenions ici nos formes naturelles, on s'en appercevroit avec ſcandale. Gardons tous deux nos habits, juſqu'à ce que nous ſoyons arrivez à Lyon; c'eſt une grande ville, où nous trouverons moins d'obſtacles à notre deſſein qu'ailleurs.

Roſino eût quelque peine à conſentir de conſerver encore ſon traveſtiſſement. Cet habit me gêne extrêmement, me diſoit-il, & j'en ſuis bien las. Vous le garderez, s'il vous plaît, juſqu'à Lyon, lui répondis-je: là nous changerons l'un & l'autre, & alors ceſſera notre ridicule métamorphoſe. Roſino y conſentit, & nous nous préparâmes à partir: comme je craignois qu'il ne s'émancipât un peu pendant le voyage que nous allions entreprendre, je lui fis promettre avec ſerment

d'être toûjours respectueux, d'oublier mon sexe, s'il étoit possible, & de me regarder plûtôt comme sa sœur que comme sa maîtresse: il me promit tout ce que j'éxigeai de lui; & après avoir fait les préparatifs d'un si long voyage, & avoir mis ordre à tout, nous partîmes pour Lyon. Il se mit avec sa femme de chambre dans le carosse public, & je l'accompagnai à cheval. Nous ne pouvions quelquefois nous empêcher de rire, en nous regardant l'un & l'autre, surtout lorsqu'il descendoit de son coche & que je lui donnois la main, en l'appellant ma sœur.

A la premiere couchée me souvenant de ce qui m'étoit arrivé près de Dunkerque, je demandai promptement une chambre & deux lits. On nous les promit, & nous soupâmes tranquillement

en notre particulier. Après le ſouper l'hôte entra, & nous vint dire d'un air honnête, que Monſieur le Bailli d'une ville prochaine, accompagné de Madame la Baillive, venoit d'arriver ; qu'il ne ſçavoit où les mettre, & qu'il eſperoit que nous voudrions bien partager nos lits avec eux. Mademoiſelle votre ſœur, me dit-il en montrant Roſino, couchera avec Madame la Baillive, & je vous prie de ſouffrir que Monſieur le Bailli couche avec vous. Il y a ici d'autres auberges que la vôtre, dit Roſino, que je voulus laiſſer répondre ; ils n'ont qu'à y aller ; nous avons retenu nos lits, nous les occuperons ſeuls. Monſieur, répondit l'hôte, on ne refuſe point ce que je vous demande pour d'honnêtes gens. J'en ſuis bien fâché, répartit Roſino ; mais cela ne peut être autrement. L'hô-

te sortit pour aller porter notre réponse incivile au Bailli & à sa femme. On peut juger de l'embarras où la proposition de l'hôte nous avoit mis l'un & l'autre. Car je n'aurois pas moins été fâchée de voir Rosino couché avec la Baillive, qu'il l'eût été de me voir avec le Bailli dans un même lit ; & d'ailleurs quels inconveniens n'en eût-il pas pû arriver?

Cependant le Bailli & sa femme vinrent nous parler eux-mêmes. Madame la Baillive nous demanda poliment, si nous ne pourrions pas absolument lui accorder la grace que l'hôte nous avoit demandée pour eux. Madame, lui dis-je, nous sommes extrêmement fatiguez du voyage, ma sœur & moi ; nous avons besoin de repos; & nous n'avons pas trop d'un lit pour chacun de nous. Cependant comme vous êtes peut-être

auſſi fatiguez que nous le ſommes, nous conſentons de vous céder nos deux lits en entier: nous paſſerons cette nuit comme nous pourrons. La Baillive, frapée de ma politeſſe, ſe défendit d'accepter cette offre, & me repreſenta que les lits étoient grands. Ma ſœur & moi, lui dis-je, ne ſommes point accoûtumez à dormir dans la moitié d'un lit, nous ne fermerions pas les yeux, ſi nous étions couchez deux enſemble; Je vous aſſure, ajoûtai-je, que la nuit nous ſemblera beaucoup moins longue, ſi nous la paſſons dans ces fauteuils auprès du feu. Puiſque cela eſt ainſi, interrompit Monſieur le Bailli, je ſuivrai votre exemple, & je ne me coucherai point: ſi vous le voulez, nous paſſerons le tems à jouer au piquet. J'acceptai ce parti avec joye. Roſino ſe coucha dans un

lit, & la Baillive dans l'autre.

Cette Baillive étoit jeune & jolie, & je m'imagine que Rosino n'auroit peut-être pas été si fâché de partager son lit avec elle, si ce n'est qu'il auroit fallu en même tems partager le mien avec le Bailli. Quoi qu'il en soit, je n'eûs l'esprit en repos, que lorsque je les eûs vûs couchez séparément l'un & l'autre. Alors nous nous mîmes à jouer. Le Bailli ayant perdu plusieurs parties & quelque argent, me dit qu'il étoit las de jouer, & me demanda la permission d'aller se mettre auprès de sa femme. Je ne m'y opposai point; il se deshabilla, & l'ayant vû se coucher, je m'étendis sur des chaises, & m'endormis. Deux heures après on vint m'éveiller, pour me dire qu'il étoit tems de partir, & que les chevaux étoient au carosse. J'éveillai Rosino, &

j'ordonai qu'on préparât mon cheval. Je revins dans la chambre, & Rosino & moi ayant dit adieu au Bailli & à la Baillive, nous partîmes.

Nous continuâmes ainsi notre route, & nous arrivâmes enfin à Lyon. C'est dans cette ville que Rosino reprit son habit d'homme, & que je quittai le mien: nous étions entrez fort tard dans une auberge écartée; personne ne nous avoit considérez atttentivement, ensorte qu'ayant donné mes habits à Rosino, qui étoit à peu près de ma grandeur, & ayant pris les siens, on ne s'aperçût de rien. Ayant séjourné quelques jours en cette ville pour nous reposer, nous nous embarquâmes sur le Rhône, dans le dessein de nous rendre à Avignon. Les nouveaux habits, dont j'étois revêtuë, me gênoient extrêmement, & je regrettai un peu ceux que j'a-

vois quittez. Je ne pouvois m'accoûtumer à avoir la gorge couverte d'un ſimple mouchoir avec les bras nuds, & me voir ſans ceſſe entourée d'un triple rempart de jupes, qui me captivoient les jambes, & m'ôtoient la liberté de marcher. L'amour de Roſino parut, redoubler en me voyant dans mon habillement naturel. Il me dit que j'étois mille fois plus jolie ſous cet habit, que ſous celui d'homme. Cette penſée ſeule me conſola de l'avoir quitté.

Nous arrivâmes à Avignon ſans aucun accident,& de-là nous nous rendîmes à Aix, puisà Marſeille. Plus j'aprochois du lieu où je devois m'unir pour jamais, à tout ce que j'avois de plus cher, plus je faiſois de ſeriſuſes reflexions ſur l'avenir. En épouſant Roſino je contentois mon amour, & je me donnois un établiſſement ſolide

& une alliance avec une famille considerable: mais d'un autre côté le lien que j'allois former devoit être aussi durable que ma vie. Rosino m'aimoit, je l'aimois, mais nous pouvions changer l'un & l'autre; puisque personne au monde ne peut répondre de la durée de ses sentimens. Si Rosino cesse un jour de m'aimer, disois-je, que deviendrai-je? Cependant il me paroissoit si honnête homme, que je crûs n'avoir jamais rien à aprehender, & je bannis enfin de mon esprit des réflexions que je jugeai aussi inutiles que désagréables.

Nous fûmes obligez de séjourner à Marseille, en attendant qu'un vaisseau fût prêt à mettre à la voile pour Genes, ou pour Livourne. Pendant ce tems-là nous eûmes le plaisir de voir souvent le Port, & de visiter les Galeres.

Je m'amuſois quelquefois à faire des queſtions aux Turcs Eſclaves. Un jour j'en vis un, qui paroiſſoit plongé dans l'amertume. Je l'interrogeai long-tems, ſans qu'il daignât me répondre ; mais enfin lui ayant témoigné la part que je prenois à ſon affliction, & l'ayant extrêmement preſſé de m'en dire le ſujet, il me parla ainſi. Si vous pouviez aporter quelque ſoulagement aux maux dont je ſuis accablé, je vous en ferois le récit ; mais je ne puis rien eſperer de votre ſecours. Puiſſe le grand Prophete, qui connoît la juſte cauſe de mon déſeſpoir, me délivrer d'une importune vie, & me procurer bientôt dans l'autre le repos, qui eſt promis à tous les vrais croyans. Je vous demande le ſujet de votre douleur, l'interrompis-je, moins par curioſité, que pour vous plain-

dre & vous conſoler. Il n'eſt point de conſolation pour moi, reprit-il ; tous les humains enſemble ne peuvent aporter le moindre remede à la douleur profonde dont je ſuis pénetré;la mort ſeule peut mettre fin à mes peines. Je la regarde comme l'unique reſſource qui me reſte : vous allez en juger par vous même.

Je ſuis né en Afrique, & vous me voyez en France ; mais ce n'eſt point l'éloignement de ma patrie qui cauſe ma douleur : j'abhorre la terre entiere & mon pays même ; tous les lieux ſont pour moi également inſuportables & odieux : je cherche à m'oublier, s'il étoit poſſible ; je regarde tous les humains comme mes ennemis, & celui qui m'ôtera la vie en ſera ſeul excepté. En aprenant ma diſgrace, puiſſiez-vous me plaindre aſſez, pour me

donner la mort. Je ſuis fils d'un habitant de Tripoli : j'aimois depuis long-tems une fille de cette ville, dont j'étois aimé : nos peres avoient conclu entr'eux notre union; il ne reſtoit plus qu'à en former les nœuds:enfin je touchois à mon bonheur, lorſqu'un rival vint m'enlever le doux eſpoir dont je m'étois flatté,& me plonger dans le funeſte deſeſpoir où je ſuis : voilà le commencement de mes malheurs & la fin de mes plaiſirs. Mon rival étoit beaucoup plus riche que moi ; ſa magnificence éblouit Selim,pere de Selima, ma maîtreſſe : il retira la parole qu'il avoit donnée à mon pere; il m'ordonna de ne plus entrer chez lui, & il y ſouffrit le renegat Mahmoud mon rival. Cependant ma chere Selima me fut fidele ; elle rebuta les vœux du renegat, & me fit ſçavoir que ſon cœur ſeroit

toûjours à moi ; j'en remerciai le grand Prophete, & le priai avec ardeur de ne pas permettre qu'une fille si constante fût le partage d'un homme indigne. Pere des Musulmans, m'écriai-je, écoute la priere d'un croyant, qui ne te demande pour tout bien que la vertueuse Selima, & punis l'orgueil d'un miserable, qui n'a embrassé ta religion que par interêt. Le Prophete écouta ma priere, mais il ne m'en accorda qu'une partie, & je devins bientôt le plus malheureux de tous les hommes.

Mahmoud ne pouvant vaincre l'amour dont il brûloit pour Selima, ni la froideur qu'elle avoit pour lui, pressa Selim de forcer sa fille à lui donner la main. Vous êtes le maître, lui dit-il, c'est à vous à vous faire obëir. Selim craignant de perdre un parti si avantageux, & abusant de son

authorité, lui commanda de regarder Mahmoud comme ſon époux, & la menaça du plus cruel traitement ſi elle n'obéiſſoit à ſes ordres. Cette fille conſtante ne s'effraya point d'une menace, qui pouvoit cependant avoir ſon effet. Elle répondit avec tout le reſpect d'une fille, mais avec toute la fermeté d'un cœur qui aime tendrement, & jura que jamais Mahmoud ne ſeroit ſon époux. Vous me menacez de la mort, ſi je ne vous obéis pas, dit-elle á ſon pere; eh bien, je me la donnerai de mes propres mains, ſi vous me contraignez dans mon choix. Selim qui connoiſſoit le caractere de Selima, & qui l'aimoit aſſez pour craindre de la perdre, pria Mahmoud d'attendre que le tems eût changé ſon cœur.

Cependant j'aprenois tout ce que Selima faiſoit pour moi. Mon

amour en augmentoit pour elle ; & je haïssois davantage mon rival. Animé contre lui je l'attaquai un jour le sabre à la main, resolu de mourir pour Selima, ou d'ôter la vie à celui qui m'empêchoit de vivre pour elle ; mais le lâche craignoit autant la mort, que je la bravois. Il aima mieux prendre le parti d'une fuite honteuse, que de risquer sa vie, en combattant généreusement. Je contois par-tout sa lâcheté, & ne pouvant me venger autrement de lui que par la frayeur que je lui causois, j'étois sans cesse attaché à ses pas, comme une furie qui cherchoit à le détruire. J'écrivois tous les jours des lettres à Selima, qu'elle ne recevoit point; mais elle m'en faisoit rendre de tems en tems quelques-unes, où je voyois des sentimens si tendres & si généreux, que j'étois quelquefois prêt d'aller per-

cer

cer le lâche Mahmoud à ſes yeux, & de périr en la voyant. Une de ſes eſclaves, qu'elle trouva le moyen de m'envoyer, ſoulagea un peu la douleur qui me preſſoit. Elle me dit de ſa part de tenir un vaiſſeau prêt, ſi je le pouvois, & que Selima me ſuivroit au bout du monde, s'il étoit néceſſaire. Heureux jour, m'écriai-je, tu vas voir enfin eſſuyer mes larmes! Et toi qui m'aportes une nouvelle dont dépend tout mon bonheur, comment puis-je aſſez te recompenſer? L'eſclave auſſi généreuſe que ſa maîtreſſe étoit fidele & conſtante, ſortit ſans vouloir rien accepter de tout ce que je lui offris, & alla dire de ma part à Selima qu'elle eût à m'ouvrir les portes du jardin de ſon pere, le ſoir du troiſiéme jour.

Je profitai du tems que j'avois pour me fournir de tout ce qui

nous étoit néceſſaire pour le voyage que nous allions entreprendre: j'allai au port; j'offris au Capitaine d'un vaiſſeau Anglois tout ce qu'il voulut, pour me conduire avec ſix perſonnes, que je ne lui nommois point, juſqu'à Conſtantinople, où j'avois des parens. Je le payai d'avance, & je fis porter dans ſon navire tout ce que je poſſedois. Ayant ainſi pris les meſures néceſſaires pour partir dans le tems marqué, j'attendis avec impatience le troiſiéme jour; il arriva enfin ce jour, que je croyois le plus heureux de ma vie, mais qui fut le plus funeſte: Je donnai le ſignal: les portes du jardin s'ouvrirent; j'y entrai, & ayant trouvé ma charmante Selima qui venoit à moi, je l'embraſſai tendrement pour la premiere & la derniere fois de ma vie. Allons ſans crainte ſous les auſpices de

l'amour, lui dis-je, fuyons des lieux où l'on s'opose à notre bonheur, & soyons heureux loin de notre patrie, puisque nous ne pouvons l'être dans son sein. Il sembloit que la triste Selima prévît le coup funeste qui nous alloit séparer à jamais l'un de l'autre. Elle me serra tendrement la main, sans pouvoir parler, & s'abandonna à ma conduite. Deux esclaves qu'elle emmenoit avec elle portoient une quantité de hardes & de pierreries d'un haut prix.

Nous sortîmes du jardin, en gardant un profond silence, & nous nous avançâmes vers le rivage, en faisant le moins de bruit qu'il nous étoit possible. Nous étions déja près de la mer, & nous apercevions le vaisseau qui devoit nous porter. Je me faisois une idée charmante du bonheur que j'allois goûter, lorsque nous enten-

dîmes un grand bruit du côté du jardin. Nous vîmes bien-tôt Selim ſuivi de Mahmoud,&. d'un grand nombre d'eſclaves,, tous le ſabre à la main. Sauvez-vous, chere Selima, m'écriai-je, & puiſqu'il faut mourir,conſervez-vous, pour que je vive au moins dans votre cœur. Ma mort eſt certaine, mais je vais expirer en amant digne de vous. En même tems je tire mon ſabre, & m'envelopant le bras d'un manteau à la moreſque que je portois, je m'élançai au milieu de mes ennemis, avec toute la fermeté d'un amant deſeſperé.. Comme mon bras ſuivoit les mouvemens de mon cœur, Mahmoud fut le but de mes premiers coups.; mais il ſe déroba par une prompte fuite à la rage qui m'animoit. Quatre eſclaves expirez ſous le tranchant de mon cimeterre intimidoient les autres, & me ſervoient

comme de rempart; Selim alors m'attaqua lui-même:la fureur m'aveugloit; je ne le regardai plus comme le pere de ma maîtresse, mais comme un homme qui venoit me la ravir; je m'élançai vers lui: Selima vit le peril où étoit son son pere, & malgré la frayeur qui l'avoit saisie, elle vint se jetter au milieu des coups & du combat; les esclaves de Selim continuérent à m'attaquer, & à défendre leur maître; mais helas!. la main funeste d'un More perça le sein de Selima, en me voulant porter un coup mortel; elle tomba à mes pieds, & je fus teint de son sang.

A cette vûë je me sentis animé d'une nouvelle fureur. Des cris affreux accompagnérent les coups que je portai de toutes parts: je ne m'apercevois point de ceux que l'on me portoit, & celui qui

m'avoit ravi Selima n'échapa point à ma vengeance. Je lui fendis le flanc d'un revers: mais mon ſabre ſe caſſa de ce coup violent. J'en tournai le tronçon contre moi-même pour mourir du moins auprès de Selima ; mais on eût la cruauté de m'arrêter le bras. Mahmoud me voyant deſarmé accourut, & alloit me couper la tête, ſi Selim ne s'y fût opoſé ; Je le reſerve, dit-il, à un plus cruel ſuplice ; je veux que ſon tourment dure autant que ſa vie, & que la perte de ce qu'il a de plus précieux, me venge de la perte de ma fille. N'impute ce malheur qu'à toi-même, lui répondis-je, ſi tu l'avois accordée à ma flâme, tu nous verrois joüir maintenant d'un bonheur que tu nous aurois procuré, & tu ne ſerois point reduit à la néceſſité de pleurer ta fille, & de te venger. Le barbare Selim ne me répondit que

par des injures, & me fit conduire dans une chambre de sa maison, où il fit en même tems transporter le corps sanglant de sa malheureuse fille. Contemple ton ouvrage, me dit-il, en me montrant ce corps défiguré, & juge des tourmens que je te prépare. Ils n'égaleront jamais la douleur que me cause la mort de Selima, lui répondis-je, ni la haine que j'ai conçûe pour toi.

Alors, Selim, au comble de sa fureur, me fait saisir par quatre esclaves; Mahmoud mon rival leur prêta son secours, & d'homme que j'étois, ils me font tout-à-coup cesser de l'être. Après cette cruelle opération, Selim me fit porter devant la porte de mon pere; nos esclaves en sortant le matin m'y trouvérent étendu, sans cõnoissance: ils s'empresserent pour l'avertir du triste état où j'étois:

mon pere accourut en tremblant, il me ſerra entre ſes bras, m'arroſa de ſes larmes, & bien-tôt ſa rage fut égale à la mienne, quand il eût connu les cruels auteurs de ma disgrace; il courut par toute la ville comme un homme deſeſperé; il apella à ſon ſecours ſes amis & les miens, leur conta le funeſte accident qui me privoit de moi-même, & tous enſemble allérent demander juſtice au Cadis; mais l'opulent Mahmoud les avoit prévenus. Il employa tous le crédit que lui donnoit ſa richeſſe, & l'emporta ſur mon pere, qui fut renvoyé ſans vengeance, après beaucoup d'inutiles plaintes.

Cependant après avoir longtems langui, & beaucoup ſouffert, je me vis en état de ſortir de ma maiſon: ma fureur étoit encore augmentée, je ne reſpirois que ſang & que vengeance. Pour la ſatisfaire

ſatisfaire, je courus me rendre dans le camp des Arabes, voleurs publics, qui pilloient alors les villes & les villages d'Afrique ; je portai beaucoup d'argent au Chef qui me reçût bien, & m'offrit tous les ſecours que je pourrois attendre de lui ; j'en donnai avis à mes amis, dont le nombre étoit fort grand, afin qu'ils facilitaſſent l'entrée de la ville aux Arabes. Nous prîmes jour pour cela, & dans le tems marqué je marchai ſuivi de deux mille hommes vers Tripoli ; j'en briſai les portes ; mes amis chargérent à coups de ſabre ceux qui voulurent les défendre, & ne trouvant rien qui nous reſiſtât, nous entrâmes dans la ville, où tout retentiſſoit de plaintes & de cris : Les Arabes, par l'ordre exprès de leur Chef, à qui j'avois demandé cette grace, n'y firent aucun dommage ; ils pillé-

rent ſeulement les maiſons de Mahmoud & de Selim, où ils trouverent des richeſſes immenſes. Je fis mettre le feu à celle de l'injuſte Cadis; & m'étant ſaiſi de la perſonne de mes deux ennemis, je les fis garotter, & nous ſortîmes de la ville. Arrivé au camp des Arabes, je jugeai à propos de me venger ſelon les regles, & je rendis Selim & Mahmoud ce que j'étois moi-même. C'étoit une aſſez douce vengeance pour moi. Les ayant enſuite fait panſer, je les fis remener juſqu'aux portes de Tripoli. Cependant depuis le jour affreux où j'ai perdu Selima, & où j'ai ceſſé d'être ce que j'étois, je reſſens tous les maux de l'amour, & je ne puis aimer; je hais les hommes, parce que je ne le ſuis plus, & je me ſouviens avec la plus vive douleur que je l'ai été autrefois.

Je reſtai quelque tems parmi les Arabes en qualité d'Officier, & j'allois piller avec eux; aucun, excepté le Chef, n'étoit inſtruit de mon accident, & quelquefois les ſoldats me préſentoient pour ma part du butin les plus belles femmes de la terre: ne pouvant les aimer, j'allois juſqu'à la haine; & leur vûë me rapellant ma foibleſſe, & faiſant naître en moi des déſirs que je ne pouvois éteindre, ne m'inſpiroit que de la fureur. Malgré ma haine pour tout le genre humain, je ne voulus pas exercer davantage le métier de voleur; je demandai mon congé au Chef des Arabes qui me l'accorda, & je me rendis à Tunis dans le deſſein de périr. Je m'embarquai ſur un vaiſſeau, qui alloit combattre les Maltois: nous fûmes battus & pris; le déſeſpoir, que j'avois fait pa-

roître en combatant, paſſoit pour une valeur déterminée ; cependant les Chevaliers me mirent à la rame, & me vendirent quelque tems après à des commerçans de Marſeille. J'eſpere que le rude travail, auquel je ſuis ici obligé chaque jour, me délivrera enfin d'une vie qui m'eſt à charge, & que le Très-haut me défend de m'ôter moi-même. Vous ſçavez mes malheurs, ajoûta l'Africain : je crois que mon déſeſpoir ne vous étonne plus ; éloignez-vous d'un malheureux que la préſence des autres hommes afflige ; c'eſt la ſeule grace que je ſuis en état de demander. Ne prétendez point me conſoler d'un malheur ſans remede : tout ce que vous me diriez, pour apaiſer ma douleur, la rendroit encore plus vive. Je vous plains, lui répondis-je ; c'eſt tout ce que je puis faire : votre

malheur eſt grand ; mais ſi la raiſon peut encore quelque choſe ſur votre eſprit affligé, elle pourra vous faire trouver ſuportable ce qui vous paroît ſi affreux.

La tragique avanture que ce Tripolitain m'avoit contée, avec une vivacité que le reſſentiment ſeul peut inſpirer, m'avoit rempli l'eſprit d'idées triſtes, que j'allai diſſiper dans un lieu plus agréable ; Roſino qui avoit quelques connoiſſances à Marſeille, m'y fit voir tout ce qu'il y avoit de curieux, & me mena dans pluſieurs maiſons où je fus bien reçûë.

Après avoir ſéjourné quelque tems en cette ville, en attendant un vaiſſeau, qui pût nous conduire à Genes, nous en trouvâmes un prêt à faire voile pour Monaco. Nous ſaiſimes avec joye cette occaſion favorable de voir le fameux Prince Honoré II. qui y

regnoit alors. Il venoit par l'effet d'un noble courage, & d'une haute prudence, de se soustraire au joug tyrannique des Espagnols, qui l'avoient tenu long-tems comme asservi. L'Europe entiere avoit pris part à cette révolution, & s'étoit réjouie de l'humiliation de la plus superbe des nations.

Honoré Grimaldi II. du nom, fils d'Hercule, Prince de Monaco, assassiné en 1604. s'étoit vû, dès sa plus tendre enfance, sous la domination de l'Espagne. Les Grimaldis, ses ancêtres, Souverains de Monaco depuis plusieurs siécles, s'étoient mis depuis environ cent ans sous la protection de cette puissante Couronne, qui avoit aussi trouvé de l'avantage dans cette alliance. Après la mort du Prince Hercule, l'Espagne ne voyant qu'un enfant dans son successeur, voulut profiter de sa foiblesse. Le

Prince de Valdetare, oncle maternel & tuteur d'Honoré II. entendant mal, ou ſacrifiant à des vûës politiques les interêts de ſon pupille, fit entrer dans Monaco une garniſon Eſpagnole, dans le deſſein, diſoit-il, de conſerver la Souveraineté au Prince légitime, & de mettre un frein à l'ambition de quelques Puiſſances d'Italie. Honoré, devenu majeur, trouva des maîtres impérieux dans ſes alliez, & des tyrans dans ſes défenſeurs. Il ſe plaignit, & on ne l'écouta que pour lui donner de nouveaux ſujets de plainte; il prit alors le parti ſenſé de garder le ſilence, de diſſimuler, & d'attendre l'occaſion de faire éclater ſon courage & ſon reſſentiment. Il conſentit que ſa modération fût traitée de foibleſſe par ceux qui en ignoroient le principe, & ſurtout par ceux à qui elle devoit un jour être fatale.

Cependant les Espagnols ne gardant aucune mesure, entreprenoient tous les jours sur les droits du Prince, & sur la liberté de son peuple. A peine pouvoit-il compter ses domestiques au nombre de ses sujets. La tyrannie fut encore portée plus loin; elle attenta sur la liberté du Prince même, qui se vit en quelque sorte esclave & prisonnier sur son Trône.

Honoré voyoit de loin un terme à ses maux; c'étoit assez pour les lui faire suporter avec constance, & pour attendre patiemment le moment où sa vengeance pourroit éclater avec succès. De nouvelles offenses qu'il recevoit tous les jours de ses insolens défenseurs, ne faisoient que l'engager à dissimuler avec plus de précaution un projet, dont la découverte n'auroit pû manquer de lui être funeste. Il avoit déja tour-

né les yeux vers la France, l'apui ordinaire des Souverains opqrimez; Louis XIII. lui avoit promis un secours certain; mais avant que de le recevoir, il falloit commencer par chasser de Monaco la garnison Espagnole, pour y substituer une garnison Françoise. C'étoit-là le point de la difficulté : pour y réussir, Honoré n'avoit aucuns soldats; ses sujets mêmes, quoique pleins d'amour pour lui, & dévouez de tout tems à son illustre Maison, n'étoient point en état de le servir, accablez sous le même joug que leur Souverain. Aucun des Princes ses voisins ne vouloit s'exposer à rompre avec l'Espagne. Ainsi Honoré paroissoit destitué de tout secours, & dans l'impuissance de se délivrer jamais de ses opresseurs. Mais que ne peut point la prudence, & le courage joints au désir de la liber-

té ? Sans ſoldats, ſans aucun ſecours étranger, & preſque dans les fers, ce Prince vint à bout de venger ſes injures, & de recouvrer enfin une Souveraineté, que les Eſpagnols regardoient déja comme leur proye. Comme ils ſe repoſoient ſur ſon impuiſſance aparente, ils lui donnérent tout le tems d'executer ſon projet. Pour y réuſſir, il ſçût choiſir avec diſcernement deux hommes de tête, qui lui gardérent un ſecret inviolable, & qui executérent, avec autant d'exactitude que de zele & d'adreſſe, ce qui leur fut preſcrit par le Prince.

Cependant il ſe conduiſoit avec toute la politique poſſible; & malgré le trouble qui agitoit ſon ame, ſon viſage n'en paroiſſoit point alteré. Les Eſpagnols crurent, ou qu'il ne ſentoit pas ſon malheur, ou que ſa foibleſſe lui ôtoit l'eſ-

poir d'en voir la fin. On peut dire que, si le Ciel n'avoit pas secondé son entreprise, elle auroit infailliblement échoué; car il laissa malheureusement tomber une lettre qu'il écrivoit à Louis XIII. dans laquelle il mandoit à ce Monarque les mesures qu'il prenoit pour chasser les Espagnols de Monaco. Cette lettre, qui auroit pû non seulement déconcerter son projet, mais encore le perdre entierement lui-même, fut trouvée par un Page Espagnol, qui ne sçachant point lire, la donna heureusement à l'Aumônier du Prince, qui la remit aux mains de son Maître. L'idée du péril extrême qu'il avoit couru, & dont il avoit été si heureusement préservé, lui persuada que le Ciel seroit favorable à son projet, & il commença de l'executer de cette maniere.

Il fit venir chez lui de divers

endroits de ſa Principauté un grand nombre d'ouvriers jeunes & robuſtes, ſous prétexte de les faire travailler aux réparations de ſon Palais, & à la fabrique d'un petit vaiſſeau, qui devoit ſervir aux plaiſirs de ſon fils. Les Eſpagnols, qui ne voyoient entrer chez ce Prince que deux ou trois hommes à la fois, ne ſe doutérent de rien ; & le Prince, pour leur donner moins de ſoupçons, en laiſſa ſortir quelques uns, ſans leur avoir rien confié de ſes deſſeins. Ceux-ci interrogez par les Eſpagnols, leur dirent que le Prince les avoit fait travailler à diverſes choſes, comme il étoit vrai ; mais ceux qui étoient reſtez dans le Palais, auſſi peu inſtruits que les autres, furent enfermez par l'ordre du Prince, comme des ſéditieux qu'on avoit deſſein de punir. Cependant chacun d'eux s'examinoit ſur ce

qui lui avoit pû attirer ce rigoureux traitement, & aucun ne se trouvoit coupable.

Honoré avoit jusqu'alors caché son projet au Marquis son fils, quoiqu'il connût sa discrétion & sa prudence. Il le prit alors en particulier, & lui parla ainsi : Le jour est venu, mon fils, que nous pouvons recouvrer notre liberté, & faire expier aux Espagnols les outrages qu'ils nous ont fait essuyer : ce jour va décider de votre sort, du mien, & de celui de mes sujets ; je ne vous exhorte point à vous armer de constance & de résolution ; je connois votre courage, & je ne doute point que vous ne préfériez une mort glorieuse à une vie destinée à l'esclavage ; allons donc ensemble animer au combat ceux qui doivent seconder nos coups : qu'en voyant leur Prince & son fils prêts à ver-

ſer leur ſang pour la liberté de la patrie, ils ſe ſentent encouragez à prodiguer le leur pour une cauſe ſi glorieuſe.

Le Marquis ne pût s'empêcher d'être attendri, en faiſant reflexion que le Prince ſon pere prenoit une réſolution dangereuſe, qui alloit peut-être lui couter la vie. Cependant ils entrérent l'un & l'autre dans une grande ſalle, où l'on avoit raſſemblé tous ceux qui depuis quelques jours avoient été arrêtez par l'ordre du Prince. Dès qu'ils virent leur Souverain, ils ſe ſentirent ſaiſis de reſpect & de crainte, & attendirent en tremblant ce qu'il avoit à leur dire.

Honoré, dont l'eſprit étoit rempli de tout ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il avoit encore à faire, garda quelque tems le ſilence. On remarqua ſur ſon viſage & dans

ſes yeux cet embaras, que donne l'incertitude d'un projet important prêt à éclater ; le Marquis ſon fils, aſſis auprès de lui obſervoit le même ſilence ; quelques larmes que le péril de ſon pere lui arracha, attendrirent toute l'aſſemblée : craignant néanmoins qu'il ne fût arrivé quelque choſe de ſiniſtre à leur Prince, quelques-uns d'eux le preſſérent avec une reſpectueuſe impatience, de leur declarer ſes intentions.

Vous ſçavez, leur dit-il, mes chers Sujets, que le Prince de Valdetare, mon oncle & mon tuteur, abuſant du pouvoir que lui donnoit ſa Regence, a eû l'imprudence d'introduire les Eſpagnols dans cette ville. Maîtres de ma perſonne & de mon Etat, à peine ma vie eſt-elle en ſûreté. Leur deſſein eſt de s'emparer de ce pays, & de le mettre au nombre de tou-

tes leurs injuſtes conquêtes ; le ſouffrirez-vous , mes amis ? C'eſt pour cela que je vous ai aſſemblez dans ce Palais, & que pour mieux voiler mon projet, je vous ai fait tous arrêter ſous divers prétextes. Je me confie à vous ; mon ſort eſt entre vos mains ; je ne vous ai ôté la liberté pendant quelques jours, que pour vous mettre en état de me la rendre pour toûjours à moi-même,& de la partager avec votre légitime Souverain. J'attends tout de votre courage , de votre fidelité & de votre juſte reſſentiment. Des armes, Seigneur, répondirent-ils tous d'une voix unanime; vous allez être vengé , & connoître vos ſujets. Mon fils & moi nous allons vous montrer l'exemple & marcher à votre tête , repliqua le Prince:ſuivez ponctuellement mes ordres : votre ardeur me répond du ſuccès

En

En même tems il leur fit distribuer des armes, dont il avoit depuis quelque tems fait une provision secrette, & ayant joint à cette troupe ses gardes & tous ceux qui composoient sa maison, il en forma un corps, à la tête duquel il se mit avec son fils. Ce jeune Prince avoit hérité de la vertu & du courage de ses ancêtres, & il se proposoit toujours pour modele cette longue suite d'ayeux illustres, dont il étoit descendu : il ressembloit alors à un jeune Télémaque écoutant le sage Ulysse, lorsque ce Prince, presque dans la même conjecture, étoit près de combattre pour chasser de son Isle de superbes étrangers, qui y dominoient, & qui menaçoient sa liberté & sa vie. Honoré se voyoit renaître avec plaisir dans un fils, qui lui promettoit un digne successeur;

mais les peuples de Monaco n'eurent jamais le bonheur de le voir regner sur eux. La main malheureuse d'un de ses gardes, lorsque ce Prince s'exerçoit à tirer au blanc, les priva de cette douce esperace, & Honoré pleura long-tems la perte d'un fils si digne d'être regretté.

Cependant il attendoit avec impatience que les Espagnols fussent tous retirez dans leurs quartiers, & que la nuit fût plus avancée, afin de les trouver plongez dans le sommeil. Pendant ce tems-là il divisa sa petite troupe en trois corps : il se mit à la tête du premier ; le Marquis son fils commanda le second, & le troisiéme marcha sous les ordres du Capitaine de ses Gardes. Avant que de sortir du Palais, Honoré leur remontra que leurs libertez, leurs biens, & leurs vies dépendoient

du courage, qu'ils alloient faire paroître. Alors les voyant tous animez d'une noble émulation, & respirant l'ardeur du combat, il fit ouvrir les portes de son Palais, & les trois Corps marchérent en bon ordre vers les trois principaux quartiers des Espagnols, qu'ils attaquérent brusquement. Les sentinelles furent d'abord égorgées. La nuit, le sommeil, l'étonnement, coutérent la vie à ceux qui s'offrirent aux premiers coups des aggresseurs. L'allarme se répandit soudain dans les quartiers; les Espagnols coururent aux armes, & se mirent en défense. Le Prince à la tête de ses sujets, faisoit main-basse sur tous ceux qui lui resistoient. La fureur étoit égale des deux côtez. Les Monacois ayant à combattre des troupes reglées, oposoient à la discipli-

ne & à l'experience un courage & une ardeur au-dessus de tout l'art militaire ; cependant le Prince & les autres Chefs les faisoient combattre en ordre. Plusieurs périrent aux yeux de leur Souverain; mais enfin les Espagnols se virent enfoncez de toutes parts, & contraints de mettre les armes bas & de demander quartier. Tous les habitans de Menton, petite ville très-jolie de la Principauté, ayant apris ce qui se passoit dans celle de Monaco, s'armérent promptement, & y accoururent pour secourir leur Prince, & avoir part à la gloire de l'action. Mais la victoire s'étoit deja déclarée. Honoré se vit enfin libre. Les Espagnols échapez à ses armes, furent embarquez sur le champ, & envoyez à Genes; & dès le lendemain le Comte d'Alès, Gouver-

neur de Provence, ayant apris le ſuccès de l'entrepriſe, fit embarquer à Antibe un bataillon, qu'il envoya au Prince de Monaco, pour remplacer la garniſon Eſpagnole, conformément au Traité ſecret, qui avoit été conclu avec la Cour de France.

C'eſt ainſi que ce Prince eſt venu à bout de s'affranchir de ſes opreſſeurs, en rompant tous les liens, qui depuis environ un ſiecle attachoient ſa maiſon à l'Eſpagne, & en prenant d'utiles & honorables engagemens avec une Puiſſance, qui n'a jamais été injuſte à l'égard de ſes alliez. J'écoutai avec plaiſir le détail de cette généreuſe action, charmée, comme je la fus toujours, de voir la tyrannie abattuë.

Nous nous embarquâmes enfin, & en peu de tems nous arrivâ-

mes à Monaco. C'est une ville & une citadelle, bâties sur un rocher escarpé, battu par les flots de la mer, au pied duquel est le Port. Cette ville s'éleve dans la mer comme un amphithéatre, & forme de loin un très-agréable aspect. Nous eûmes l'honneur de saluer le Prince, & nous fûmes également charmez & de son esprit & de sa politesse. Pendant le séjour que nous fîmes dans son Etat, nous visitâmes Menton & Roccabruna; nous parcourûmes avec plaisir toute la petite presqu'isle, & nous trouvâmes ce pays délicieux. Je fus sur-tout enchantée des Orangers, qui y frapérent ma vûë & mon odorat de tous côtez.

Ayant trouvé au port de Monaco un petit vaisseau prêt à mettre à la voile pour Livourne, nous nous y embarquâmes, Rosino &

moi, avec la douce eſperance d'être bien-tôt unis & de nous trouver l'un & l'autre au milieu d'une famille, dont il étoit très-cheri, & à laquelle je comptois d'être agréable. Comme il avoit écrit de Marſeille à ſes parens, ils étoient partis de Florence, pour nous venir recevoir à Livourne. Dès qu'ils aperçûrent le vaiſſeau où nous étions, ils vinrent nous prendre dans une chaloupe ; ils embraſſérent Roſino avec les tranſports de la plus vive tendreſſe, & me donnérent mille marques d'eſtime & de bonté. De Livourne nous nous rendîmes à Florence, où nous trouvâmes tout préparé pour la cérémonie de notre mariage, qui ſe fit ſolemnellement quelques jours après. Je n'avois jamais été ſi heureuſe ; aimée d'un mari que j'aimois, honorée & eſtimée de

toute ſa famille, mon eſprit n'étoit occupé que de mon bonheur preſent, & ne ſongeoit ni au paſſé ni à l'avenir : je jouiſſois d'un etat tranquille, & je ne croyois pas qu'il pût jamais être troublé.

Fin du premier Tome.

MEMOIRES
DE MADAME
DE
BARNEVELDT.
TOME SECOND.

MEMOIRES
DE MADAME
DE
BARNEVELDT.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez { MICHEL GANDOUIN, Quay de Conty, aux trois Vertus:
ET
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë S. Jacques, à Ste Therese.

MDCCXXXII.

Avec Approbation & Privilege.

MEMOIRES
DE MADAME
DE BARNEVELDT.

MOn beau-pere & ma belle-mere avoient pour moi beaucoup de complaisance & d'amitié, & je n'omettois rien pour mériter leur tendresse. Quoique les femmes soient peu heureuses en Italie, & qu'elles y soient en quelque sorte captives, comme chacun sçait, je m'accoutumai néanmoins à ce genre de vie, bien qu'élevée d'une maniere très-differente. J'étois persuadée, qu'estimée de mon mari,

la défiance & la jalousie avoient bien moins de part à cette contrainte à laquelle j'étois assujettie, que l'usage & les bien-séances établies en ce pays-là. Je trouvois d'ailleurs dans sa famille tous les agrémens possibles, & du reste il me procuroit tous ceux dont je pouvois jouir, sans enfraindre les loix austeres qui m'étoient prescrites.

Il me menoit quelquefois chez les parens qu'il avoit, soit dans Florence, soit hors de la ville, & surtout à la maison de plaisance du Seigneur Martini son allié, chez qui nous trouvions d'ordinaire une societé agréable. Martini, homme très-riche, étoit de ces gens remplis d'un ridicule amour propre, qui ont à peine un peu d'intelligence, & qui veulent avoir de l'esprit; qui se croyent en état de juger souverainement de celui des autres;

qui parlent de livres ſans avoir rien lû, ou qui ont lû ſans avoir pû rien comprendre; qui ne penſent jamais d'eux-mêmes, qui adoptent facilement les idées des autres, parce qu'ils n'en ont ſur rien; qui croyent en même tems ſe faire une réputation d'eſprit, en raſſemblant chez eux ceux qui paſſent pour en avoir; enfin c'étoit un ſot, quelquefois fat, qui ſe donnoit un faux air de Mécêne, parce qu'il étoit riche & vain. Sa femme étoit d'un caractere oppoſé; elle avoit de l'eſprit, mais de cet eſprit que le bon ſens fuit, qui fuit le bon ſens, & qui croit briller en le fuyant, qui mépriſe tout ce qui eſt naturel & ſolide, & admire tout ce qui eſt mauvais, pourvû qu'il ait un air neuf; enfin qui n'eſt jamais frappé, s'il n'eſt ébloüi.

Son mari, qui, comme je l'ai déja dit, aimoit la compagnie des beaux

prits, en avoit ſouvent chez lui. Un jour m'ayant invitée à dîner, mon mari & moi, avec quelques autres perſonnes, il mit de la partie pluſieurs gens de lettres, qui ne manquérent pas de ſe trouver chez lui à l'heure marquée. Nous nous y rendîmes d'aſſez bonne heure, & en attendant le dîner, nous nous promenâmes dans le jardin de la maiſon. Comme j'avois envie de connoître tous ces gens d'eſprit qu'on m'avoit vantez, je m'écartai de la compagnie avec une Dame de mes amies qui en avoit beaucoup, & je lui demandai ſi tous ces Meſſieurs que je voyois raſſemblez, avoient mis au jour des Ouvrages eſtimez du Public.

Il y en a quelques-uns d'entre eux, me répondit-elle, qui ont écrit avec ſuccès : mais que le nom de bel eſprit, qu'on leur donne à tous, ne vous éblouïſſe pas ; & ne

croyez pas que l'on n'honore de ce titre que ceux qui l'ont mérité : on le donne en ce pays-ci à un faineant, qui n'a d'autre emploi dans le monde, que celui de raiſonner publiquement ſur tout ce qui arrive, de débiter des diſcours ſouvent étudiez devant des auditeurs auſſi oiſifs que lui, & d'amuſer aux dépens des plus honnêtes gens, ceux qui ont la foibleſſe, ou la malice de l'écouter. On le donne encore à ceux qui ont fait de vaines tentatives, pour ſe procurer une réputation d'eſprit ; tels que ce petit homme que vous voyez. Il a compoſé dans un genre effeminé & précieux pluſieurs Ouvrages fort mépriſez du Public : mais il s'en conſole par le philoſophique mépris qu'il fait de ſes jugemens, & par la bonne opinion qu'il a de lui-même, & qu'il a ſçû inſinuer à certaines femmes, qui croyent que les noms d'auteur

& d'homme d'eſprit ſont ſynonymes. D'ailleurs, il ſe flate que la poſterité plus éclairée admirera ce que ſon ſiecle injuſte dédaigne, faute de lumiere & de goût.

Apprenez-moi, je vous prie, lui dis-je, quel eſt cet homme échauffé, qui ſemble agité de mouvemens convulſifs, & qui donne tant d'exercice à ſes poûmons. C'eſt un de nos premiers beaux eſprits, me répondit-elle; toûjours il juge & décide en maître: c'eſt ſon métier, & ſa folie, qui, à dire le vrai, ſeroit plus complete, s'il ſe mêloit d'écrire; mais il n'a garde de le faire; il eſt contradicteur par état; il ne reſpire que la diſpute, il s'en nourrit, il en vit, il s'en eſt fait une habitude & un régime. Pour ſatisfaire ce déſir inſatiable qu'il a de heurter le ſens des autres, on le voit changer de ſentiment, dès que les autres ſe rangent du ſien; il n'a

point d'opinion à lui : celle que vous n'avez pas, il la ſaiſit avidement, prêt à vous la ceder, ſi vous abandonnez la vôtre, dont il s'emparera bien-tôt. Pour avoir la gloire de ſoutenir des theſes ſingulieres, il juſtifie d'ordinaire tout ce que la voix publique condamne, & ſe rend l'apologiſte affecté des plus mauvais Ouvrages, comme le cenſeur importun des plus généralement approuvez.

Ceux, continua-t-elle, que vous voyez dans cette allée rangez autour de lui, & qui l'écoutent, ſans qu'il leur ſoit poſſible de parler, ſemblent n'avoir reçû du Ciel un peu d'eſprit, que pour décrier celui des autres.

Voyez-vous, pourſuivit-elle, ce fade & préſomptueux perſonnage, qui ſemble à chaque inſtant ſe remercier lui-même, & dont la ſuffiſance ſe peint dans le moin-

dre de ſes geſtes ? C'eſt un petit ſçavant de nouvelle datte, un petit bel eſprit précieux, moitié Auteur, moitié Libraire, qui après avoir fait dans ſa tête avec bien de la peine un tardif aſſemblage de quelques mots Grecs & Latins, prétend aujourd'hui primer dans la litterature, & éclipſer les vrais beaux eſprits, qu'il ne ceſſe de rabaiſſer & de calomnier. Malgré ſa fierté, il daigne courir, dit-on, les bonnes fortunes dans la baſſe Librairie, & ſe plaît à minauder ailleurs qu'auprès des Muſes. Quel eſt, interrompis-je, un homme de phiſionomie ſiniſtre, qui eſt vis-à-vis de lui, & à qui il ſourit d'un air de protection ? C'eſt, me répliqua-t-elle, un Jouaillier, un Hydrographe, un Niveleur d'eaux, un Brocanteur, un Correcteur d'Imprimerie, devenu Ecrivain mauſſade & furieux ; il s'érige aujourd'hui

en homme de lettres, & prétend aller de pair avec tous les Sçavans en *us*, & trancher de l'érudit du premier ordre, quoiqu'il ne ſçache, dit-on, aucune langue, pas même la ſienne.

Mais n'allez pas juger, ajoûta-t-elle, de tous les gens d'eſprit de Florence par le portrait que je viens de vous faire de quelques-uns d'eux. Le Seigneur Martini, qui les invite ſouvent à manger chez lui, n'y regarde pas de bien près: il les aime tous ſans exception, parce qu'il ne les connoît pas diſtinctement, & qu'il n'en ſçait pas faire la difference. Il y a ici devant vos yeux des gens de lettres, très-eſtimables par toutes ſortes d'endroits. Nous avons perdu depuis pluſieurs années un fameux Poete, que la haine & la jalouſie de ceux de ſon métier ont forcé de chercher un azile chez les

Etrangers, qui l'honorent. Mais il nous reſte à ſa place un Poete, qui nous conſole de ſon abſence. C'eſt une imagination brillante, qui excelle ſurtout dans les portraits; nul ne l'a jamais égalé dans ce genre, non plus que dans la vivacité & le coloris, qu'il donne à chaque partie de ſes tableaux; ſon pinceau eſt toujours leger & expreſſif. Il écrit auſſi-bien en proſe qu'en vers; & ſa converſation eſt peut-être encore au-deſſus de ſes écrits. Nous avons auſſi un Poëte recommandable par le grand nombre d'Ouvrages differens, qu'il a entrepris en toutes ſortes de genre; qui allie à l'eſprit le plus fin, le plus délicat & le plus ſublime, une politeſſe & une douceur, qui le rendent les délices de tous ceux qui le connoiſſent; ſon commerce charme l'eſprit & en donne: c'eſt une école pour bien des gens; mais

tous n'en ſçavent pas profiter. Celui-ci eſt un Poete tragique admis depuis peu, & trop tard, dans notre celébre Academie : ſon talent pour ce genre l'a rendu très-illuſtre ; & ſes Ouvrages, où l'on admire la force de ſon imagination, qui lui a ouvert de nouvelles routes, paſſeront sûrement à la poſterité ; il paroît feroce, ſanguinaire & dénaturé dans ſes pieces ; & dans la ſocieté civile c'eſt l'homme du monde le plus doux, le plus humain, & le plus aimable.

Voyez-vous cet homme à gauche, qui a un air ſi modeſte ? C'eſt un de nos meilleurs Poetes comiques, & en même tems un des hommes de cette ville le plus ſage & le plus judicieux. Ses Comedies ingénieuſes & bien écrites ont toûjours été reçûës favorablement du Public. On ſent qu'elles partent de la main d'un honnête homme, qui ne ſe rend plaiſant & critique, que

pour ſe rendre utile à la réformation des mœurs. Partiſan du bon goûſat, verſification eſt coulante & naturelle ; & il eſt capable d'écrire en proſe comme en vers.

Cet autre que vous voyez à côté de lui, & qui lui parle, eſt un homme zélé pour la conſervation du bon goût, qui a publié pluſieurs Ouvrages ſérieux & enjouez, où il n'a jamais laiſſé rien échaper qui pût intereſſer le moins du monde la réputation des Auteurs, dont il a crû néanmoins ne devoir pas épargner certains Ouvrages, auxquels l'ignorance & la cabale avoient donné un dangereux cours: Il s'eſt ſacrifié lui-même pour le Public ; c'eſt tout dire.

Voila, continua-t-elle, les perſonnes de lettres, que tout le monde devroit s'empreſſer de voir. Ils ne mépriſent point ceux à qui la nature a refuſé les rares avantages

dont elle les a comblez ; ils vivent en paix avec leurs ſemblables ; s'ils ſe critiquent, ils ne le font ni par envie, ni par animoſité, mais pour s'éclairer mutuellement, & pour perfectionner les beaux arts ; ils préferent les vertus civiles & les loix de la ſocieté à tous les talens & à toutes les ſciences.

Notre entretien finit là, & il fallut enfin nous mettre à table. Je me préparai alors à écouter les beaux eſprits conviez, lorſqu'ils auroient ſatisfait à un beſoin plus preſſant encore pour eux que celui de briller. Enfin le grand diſputeur éleva ſa voix perçante ſur la fin du repas, & attaqua un petit Métaphyſicien, qui débitoit avec complaiſance quelques paradoxes ridicules. La diſpute s'échauffa; le Métaphyſicien tâchoit de répondre, mais il diſputoit bien autrement que ſon adverſaire, qui par l'heureuſe volu-

bilité de ſa langue, lui permettoit à peine de prononcer deux mots, dans le tems qu'il en proferoit deux cens. Martini charmé du conflit, l'animoit par ſon ſuffrage, & auroit bien voulu que l'autre ſe fût défendu plus chaudement. Cependant celui-ci paroiſſoit n'être point ébranlé des éclats du Contradicteur : il lui répondoit avec une douce nonchalance & une lenteur affectée, qui le faiſoient quelquefois taire tout à coup. Car c'eſt ainſi qu'il en faut agir avec les ardens diſputeurs: par malheur l'adverſaire en vint aux impoliteſſes, puis aux invectives. Alors craignant que la choſe n'allât plus loin, je fis ſigne à Madame Martini de faire ceſſer le combat. Eh ! laiſſez-les diſputer, me dit tout bas la Dame que j'avois entretenuë dans le jardin ; il n'y a rien à craindre que pour nos oreilles : ce ſont

d'ailleurs les meilleurs gens du monde. Cependant pour me complaire, on pria ces Messieurs de cesser leur dispute ; ils eurent l'honnêteté de vouloir bien finir, & la bonté de perdre la mémoire de tout ce qui leur étoit échappé réciproquement.

Après le repas nous suivîmes Madame Martini dans son appartement : elle avoit, disoit-elle, un violent mal de tête, causé par la lecture d'un Roman nouveau, qui l'avoit ennuyée. Il ne m'auroit pas causé ce mal, nous dit-elle, si j'y avois trouvé de la philosophie ou de l'érudition ; mais je n'y ai trouvé que des avantures galantes, que de tendres sentimens, que des portraits délicats & ingénieux : tout cela n'est pas fait pour moi, qui aime le solide, le sublime & le beau.

Voilà cependant, Madame, lui

répondis-je, tout ce que l'on demande d'ordinaire dans un Roman : on y veut de l'eſprit & des ſentimens. J'avouë que certaines perſonnes s'en contentent, repritelle ; mais pour moi, j'aime un Roman ſçavant, où je trouve à m'inſtruire, un Roman politique & philoſophique, qui m'éleve l'ame; un Roman aſtronomique & botanique, qui m'enrichiſſe de connoiſſances utiles ; un Roman enfin vraiment dogmatique.

Un livre de cette nature, repartis-je, n'eſt pas certain du ſuccès dans le ſiecle frivole où nous vivons ; il court même grand riſque d'ennuyer. En ouvrant un Roman, on ne ſe propoſe point une étude ſérieuſe ; mais ſeulement de s'amuſer agréablement, & de voir ſi l'Auteur a ſçû peindre & intereſſer ; s'il a réüſſi dans ſes caracteres ; s'il a eu l'art de les ſoutenir.

nir. Voilà tout ce que le Lecteur cherche ordinairement. S'il a dessein de s'instruire, d'apprendre des antiquitez, ou des secrets de Physique, il lit des livres qui en traitent. Le ton dogmatique dans un Roman n'a, ce me semble, point assez de poids ; & la science y est déplacée.

Ah ! Madame, si cela est, reprit Madame Martini assez vivement, rien n'est si aisé que de faire un Roman, & il ne faut pas un grand talent pour y réüssir. Vous m'avouërez pourtant, Madame, lui répondis-je, qu'il faut avoir une imagination vive & féconde, beaucoup de discernement & de justesse, & posseder bien l'art de conter. Celui qui invente est toûjours, comme vous sçavez, réduit à la nécessité de n'imaginer rien que de très-vrai-semblable ; il n'osera même avancer des cho-

ſes vraies, ſi elles ſont difficiles à croire. Au reſte je vous dirai que des Romans de cette eſpece ne ſont peut-être pas des Ecrits auſſi frivoles, qu'on le prétend. Je connois même des perſonnes, qui ſoutiennent que rien n'eſt plus utile que la lecture de ces Ouvrages, pour former l'eſprit & le cœur, & qui les croyent à cet égard préferables à l'Hiſtoire même.

Je défendois ainſi ces ſortes de livres, parce que je les ai toûjours aimez. Madame Martini n'étoit pas de mon ſentiment, & elle perſiſtoit à vouloir toûjours de l'érudition dans les Romans. N'eſt-il pas vrai, me diſoit-elle, qu'un Auteur qui allie dans un même Ouvrage le profond ſçavoir & la belle invention, eſt plus eſtimable, que celui qui ne fait qu'inventer ſimplement. Non, Madame, lui répondis-je; parce que ſi un Auteur

veut étaler ſon ſçavoir, il a mille autres moyens de le faire ailleurs que dans un Roman, qu'on ne lit que pour ſe délaſſer & ſe réjoüir, & non pour étudier & apprendre.

Après avoir long-tems raiſonné ſur la proſe, nous nous mîmes auſſi à parler de poeſie. Madame Martini ſoutint que tous les vers des Nations de l'Europe étoient une invention gothique, & que le métier de Poete pris en lui-même & en genéral, étoit très-mépriſable. C'eſt, Madame, lui répondis-je aſſez librement, que vous n'êtes point née avec un certain goût pour les vers, comme bien des gens ne ſont point nez avec une certaine ſenſibilité pour les charmes de la muſique : ce n'eſt pas leur faute, mais celle de leurs organes; & après tout, on ne peut pas dire que ce ſoit un grand malheur. On ne plaint jamais une per-

ſonne qui n'aime point le jeu ou la chaſſe ; c'eſt à peu près la même choſe : quoiqu'à dire le vrai, le défaut de goût pour l'harmonie ſoit, ſelon quelques perſonnes, un défaut de nature & une vraie imperfection d'organes.

Je vous avouerai, repliqua Madame Martini, que je ne hais pas certains vers, dont le tour a je ne ſçai quoi qui approche d'une belle proſe, je ne ſçai quoi de reflechi & de raiſonné. En verité, pourſuivit-elle, je ne comprends pas ce que c'eſt que cette prétenduë harmonie, que quelques beaux eſprits demandent dans les vers, pour qu'ils meritent d'être ainſi appellez. Il me ſemble pour moi, que l'harmonie n'eſt que dans les penſées, & qu'elle ne dépend pas d'un arrangement mécanique de ſyllabes & de mots, comme on a voulu longtems nous le faire croire. Enfin

j'avance cette propoſition : Tout homme qui penſe bien, peut toûjours faire de bons vers.

Le petit Métaphyſicien, qui nous avoit écoutées attentivement, & qui par politeſſe, ainſi que les autres beaux eſprits, juſqu'au grand diſputeur même, avoit eû la bonté de ne nous point interrompre, prit alors la parole, & fit ſur la Poëſie en genéral une petite diſſertation ſophiſtique, qui, quoique fort courte, nous ennuya paſſablement. On voulut l'interrompre pour le redreſſer un peu; mais il ferma la bouche à tout le monde, & prévint toutes les objections, en déclarant nettement, qu'il faiſoit profeſſion de ne point raiſonner, mais ſeulement de ſentir; & en ajoûtant que, ſi on n'étoit pas de ſon avis, c'eſt qu'on ne ſentoit point, & qu'on étoit apparemment enrhumé. On peut juger que ce diſcours réjoüit beau-

coup la compagnie ; on applaudit au Métaphysicien sensitif, qui, malgré le tour de son esprit, étoit un homme aimable & plaisant, & qui faisoit profession d'allier ensemble d'une maniere assez rare la philosophie & la galanterie.

On parcourut ensuite une infinité de sujets d'érudition ; après quoi on revint encore aux matieres du bel esprit. Mais bien-tôt la conversation changea d'objet. Martini monta à l'appartement de sa femme, accompagné d'un homme, dont l'arrivée parut faire plaisir à une partie de la compagnie. C'étoit un grand parlèur, qui avoit pourtant le rare talent de ne point ennuyer : un agréable menteur, un diseur éternel de bons mots & de jolis contes : un distributeur enjoué de fausses nouvelles, qu'il sçavoit assaisonner, & qu'on préferoit aux vraies, au moment qu'on l'écou-

toit. Il parcouroit chaque jour les principaux lieux d'aſſemblée de la ville. Lorſqu'il étoit las de briller dans un endroit, il ſe rendoit dans un autre, où il répetoit d'ordinaire les mêmes contes, dont il avoit déja fait l'eſſai devant d'autres applaudiſſeurs.

De pluſieurs hiſtoires qu'il nous raconta, & que nous écoutâmes avec plaiſir, je me ſouviens diſtinctement de deux, que je crois pouvoir placer ici, parce que je n'écris ces Mémoires, que pour m'amuſer dans ma ſolitude. Je ne les conterai pas avec autant de vivacité & d'agrement que celui dont je les tiens. Mais c'eſt à moi-même que je les conte, & non à d'autres; à moi, qui peut-être ne m'en ſouviendrai plus un jour, lorſque je relirai cet Ouvrage, que je n'écris que pour moi ſeule, & que j'ai même réſolu de brûler avant que

de mourir, à moins que quelques intimes amis, à qui je pourrai le faire lire, ne m'assurent positivement & sans flatterie, qu'il mérite d'être conservé. En ce cas, je les prierai de le retoucher, & d'en faire ce qu'ils voudront. Quoi qu'il en soit, voici la premiere histoire, que je crois avoir assez bien retenuë.

Un jeune gentil-homme nommé Justini, devint amoureux d'une Demoiselle parfaite pour les qualitez du corps, & plus parfaite encore pour celles de l'esprit. Ils avoient l'un & l'autre de la naissance, leurs biens étoient à peu près égaux, & leurs cœurs s'accordoient. Le Cavalier la demanda en mariage; il l'obtint, & leur union fut suivie de toute la douceur qui accompagne l'himen, quand il est d'intelligence avec l'amour. Elle mettoit toute son attention à plaire

à ſon mari, qui de ſon côté prevenoit ſes moindres deſirs. C'étoit à qui ſe donneroit de plus tendres marques de la vive paſſion qu'ils reſſentoient l'un pour l'autre. Mais un des deux chângea : l'homme du monde le plus tendrement aimé ſe laſſa de l'être. L'amour ſeul peut éteindre l'amour, & l'inconſtance eſt toujours, ou la cauſe, ou l'effet d'un nouvel engagement. Auſſi d'abord que la Signora s'apperçut du refroidiſſement de ſon mari, elle s'en allarma d'autant plus, qu'elle étoit perſuadée qu'une autre occupoit le ſeul cœur, dont elle deſiroit la poſſeſſion. En effet, ſon mari aimoit depuis peu une jeune Muſicienne aſſez jolie, mais dont le plus grand agrément étoit d'être pour lui un objet nouveau. D'abord il avoit été chez elle, ſeulement pour l'entendre chanter; enſuite il s'y laiſſa conduire par la paſſion qu'elle lui

avoit inſpirée. Il la lui déclara; & ſes liberalitez, attrait toujours puiſſant pour une Muſicienne, le firent préferer à une foule d'autres amans. Juſtini lui donna dèſlors toute ſa tendreſſe, & il ne ſe ſouvint plus de ſa femme, que pour ſouhaiter qu'elle ne le fût pas.

Cependant elle étoit inſtruite du changement de ſon mari, & du nom de celle qui le cauſoit; mais elle ne lui en témoignoit rien : au contraire, quand il rentroit chez lui, au lieu de l'accabler de reproches, elle le recevoit avec une tendreſſe, qui le faiſoit rougir de n'en avoir plus pour elle. Le Public parloit déja dela nouvelle paſſion de Juſtini. Ceux qui n'étoient pas mariez, s'étonnoient de ce qu'il avoit pû quitter la plus aimable femme du monde, pour une fille de cette ſorte. La Signora feignit d'être la derniere à l'apprendre : elle en ba-

dina avec ſon mari ; mais la maniere dont il reçut ſes plaiſanteries, lui firent connoître toute la violence de ſon amour. Pourquoi épiez-vous mes démarches, lui dit-il ? m'inform'ai-je des vôtres ? Helas je ne les obſerve point, lui répondit-elle ; mais le Public m'en inſtruit. Le Public, reprit-il aigrement ! faut-il croire tout ce qu'on dit ? Laiſſez-moi, je vous prie, vivre à ma maniere ; je ne vous gêne point ; vous faites telle dépenſe qu'il vous plaît ; vous avez toute la liberté dont vous pouvez joüir ; vous êtes la maîtreſſe de tout : que demandez-vous de plus ? Votre cœur, lui répondit-elle, en laiſſant échapper quelques larmes ; ce cœur, qui étoit entierement à moi, & que vous m'avez ôté pour le donner à une autre. Juſtini attendri l'aſſura qu'il l'aimoit toujours. Elle voulut profiter de ce

moment, pour regagner ſon cœur, & lui parla de la maniere du monde la plus tendre; mais les plaintes ſont toujours importunes. Il pria ſa femme de ne lui plus parler ſur cet article. Elle ſe tut, & la triſteſſe peinte ſur ſon viſage toucha plus ſon mari que toutes ſes paroles.

Cependant il n'en étoit pas moins attaché à ſa nouvelle maîtreſſe. Sa femme qui ne vouloit point l'irriter par des reproches inutiles, voulut le ramener par un redoublement d'amour & de complaiſance. Elle le juſtifioit, quand quelqu'un le blâmoit de ſa conduite; & elle ne laiſſoit échapper aucune marque de la douleur qu'il lui cauſoit. Une ſi grande douceur troubloit les plaiſirs que ſon mari goûtoit avec ſa maîtreſſe. Les remords & l'amour ſe combattoient dans ſon cœur: mais la jalouſie vint

encore s'y joindre. Lorſqu'il avoit commencé à aimer la Muſicienne, il l'avoit trouvée preſque ſans meubles : tout d'un coup il lui en vit d'aſſez beaux. Il demanda de qui elle les avoit reçus. D'un inconnu, lui répondit-elle, que vous avez peut-être chargé de me les apporter. Le chagrin qu'il témoigna à ſa maîtreſſe, lui fit connoître que ce don n'étoit point un des ſiens; il s'emporta même & en vint aux reproches. Monſieur, lui dit-elle, je ne ſuis point aſſez riche pour refuſer de tels preſens; & vous ne devez pas trouver mauvais, que j'en reçoive, juſqu'à ce que vous m'ayez mis en état de n'en accepter que de vous. Cependant les nouveaux preſens venoient toujours,& la Muſicienne ne pouvoit gagner ſur elle de les refuſer. Elle crut que quelque amant plus liberal encore que Juſtini, attendoit qu'elle l'eût

congedié, pour ſe déclarer. Dans cette penſée, elle fut tentée de ne plus ſouffrir ſes aſſiduitez. Mais ſongeant enſuite qu'elle en avoit reçû pluſieurs bienfaits, & que ſon attachement pour lui n'empêchoit point l'amant inconnu de lui faire des largeſſes, elle continua de recevoir Juſtini chez elle, & réſolut de faire ſon poſſible pour découvrir ſon nouveau bienfaiteur, dans le deſſein, s'il étoit poſſible, d'être amie de tous les deux.

Juſtini excité par l'exemple de celui-ci & piqué d'émulation, devenoit prodigue & magnifique pour ſa Muſicienne. C'étoient tous les jours de nouvelles parties de plaiſir, dont il étoit bien étonné de voir qu'un autre faiſoit quelquefois d'avance tous les frais. Il ſe plaignit amerement de cet affront à ſa maîtreſſe, en la menaçant de rompre avec elle, ſi elle ne l'inſtruiſoit d'une

intrigue qu'elle se plaisoit à entretenir, & dont elle lui faisoit mystere. Elle lui protesta qu'elle ne connoissoit point la personne de qui elle recevoit tant de galanteries, & qu'elle étoit aussi surprise de la maniere d'agir de ce rival, que du silence qu'il gardoit. Justini résolu d'observer jusqu'aux moindres choses, pour découvrir un amant bizarre, qui se cachoit avec tant de soin, ne témoigna plus aucun mécontentement. Il soupa même plus souvent chez sa maîtresse. Mais un jour s'étant mis à la fenêtre avec elle, ses inquietudes & sa jalousie augmentérent cruellement, lorsqu'il entendit tout à coup un concert de violons & de hautsbois, & une voix charmante, qui chantoit des paroles fort tendres. Irrité de ce qu'on avoit osé donner une serenade à sa maîtresse pendant qu'il étoit avec elle, il sortit

furieux, pour briſer les inſtrumens : mais tous les Muſiciens s'étoient évadez ; & il ne trouva perſonne ſur qui il pût faire tomber la colere qui l'animoit. Il rentra chez ſa maîtreſſe, pour lui faire de nouvelles menaces ; & voyant qu'elle s'obſtinoit à lui cacher une choſe dont il la croyoit complice, il ſortit, en ſe promettant de ſe guerir de ſa paſſion. Elle fit tous ſes efforts pour l'appaiſer, en le conjurant d'être perſuadé qu'elle ne lui avoit rien caché de ce qu'elle avoit appris ſur ſon rival. Mais voyant qu'il s'obſtinoit à ne la pas croire, elle le laiſſa aller, dans l'idée que l'amant inconnu viendroit bien-tôt remplir ſa place.

Juſtini rentra chez lui avec un air ſi triſte, que ſa femme en eût pitié. Honteux de ſes égaremens, & l'eſprit plein de ſon avanture, il ne proferoit aucune paro-

le. La Signora respectoit jusqu'à son silence, & ne lui donnoit plus, comme elle avoit fait jusqu'alors, de vives marques de tendresse, de peur d'augmenter ses remords. Mais son cœur & son esprit étoient trop occupez, pour qu'il prît garde aux complaisances excessives de sa femme. Ce ne fut que dans la suite qu'il lui sçut bon gré d'une conduite, dont il ne s'appercevoit point alors. Le lendemain il reçut un billet d'une femme, qui lui mandoit que tout ce qu'il imputoit à un rival, avoit été fait pour lui; que les meubles envoyez à la Musicienne n'avoient été donnez à cette fille, que par rapport à lui; que le concert dont il avoit été choqué, étoit pour lui; & que les airs passionnez qu'il avoit entendus, exprimoient les tendres sentimens que cette femme avoit à son égard: qu'elle méritoit bien qu'il s'at-

tachât entierement à elle, l'aſſurant que cet engagement ne porteroit aucun préjudice à ſes devoirs : mais qu'elle ne vouloit point ſe faire connoître, à moins qu'il ne quittât la jeune Muſicienne. Juſtini étonné d'une lettre qui étoit une énigme pour lui, interrogea beaucoup celui qui en étoit le porteur ; mais celui-ci ne lui répondit autre choſe, ſinon qu'on attendoit ſa réponſe. Alors voulant, à quelque prix que ce fût, connoître celle qui agiſſoit ſi extraordinairement avec lui, il réſolut de ſuivre cette avanture. Il écrivit à la Dame inconnuë, & lui promit dans ſa lettre, de ne plus aller qu'une ſeule fois chez la Muſicienne, pour jouir du plaiſir de la voir au déſeſpoir, de ce que ſon prétendu rival ne ſe manifeſtoit point, & avoit ceſſé de lui faire ſa cour comme auparavant.

Cependant il écrivit une seconde fois à la Dame invisible. Elle lui répondit : & il se forma entre eux deux un commerce de lettres, qui dura quelque tems. Le Cavalier étoit charmé de l'esprit qu'il trouvoit dans celles de la Dame ; chaque lettre étoit pour lui une nouvelle attaque. Sa raison éclairée lui ayant alors découvert dans sa petite Musicienne un caractere méprisable, qu'un violent amour avoit jusqu'alors dérobé à ses yeux, il resolut de la quitter, pour s'attacher entierement à une femme, dont l'esprit fin, & le cœur tendre, le touchoient beaucoup plus. Il ne chercha donc plus qu'à mériter d'être éclairci sur sa nouvelle & mysterieuse conquête. Il pressa la Dame de se faire connoître à lui, en l'assurant qu'il avoit entierement renoncé à la Musicienne. Je suis ravie, lui manda-t-elle, que vous

ayez renoncé à un engagement, qui ne vous faiſoit point d'honneur; mais je n'oſe encore me riſquer de me montrer à vous; ce n'eſt pas que je n'aye aſſez d'appas, ſi je ne m'abuſe, pour mériter vos regards, & peut-être votre amour: mais je crains votre legereté, & je n'oſe me fier aux ſermens d'un homme, qui a donné plus d'une marque d'inconſtance.

Juſtini ſe ſouvenoit à peine qu'il eût une femme aimable. Ce dernier billet le fit ſonger à elle, & au chagrin que lui alloit cauſer un ſecond engagement, ſi elle l'apprenoit. Il la plaignit, lui rendit juſtice dans le fond de ſon cœur, admira ſa complaiſance & la nobleſſe de ſes ſentimens; avoua que tout ce qu'il voyoit de Dames ne l'égaloient en mérite, en vertu, ni en beauté; mais c'étoit ſa femme; & toutes les reflexions qu'il fit ſur

ſon ſujet, ne le détachérent point de l'idée de ſa nouvelle maîtreſſe, qu'il eſperoit bien-tôt connoître. Cependant il recevoit tous les jours de nouveaux preſens de ſa part: & ces preſens étoient ſi magnifiques, qu'ils lui firent concevoir une haute idée de ſa richeſſe & de ſa condition. Il y eut un jour dans la ville une grande aſſemblée, où toutes les perſonnes de diſtinction de l'un & de l'autre ſexe furent invitées. Juſtini ne manqua pas de s'y trouver, dans le deſſein de parler à toutes les Dames; s'imaginant que les yeux de celle dont il étoit aimé, la trahiroient en le voyant. A peine fut-il ſorti de chez lui, que le porteur ordinaire des lettres de ſa nouvelle maîtreſſe, lui apporta de ſa part une écharpe très-riche, dont elle le prioit de ſe parer ce jour-là, en l'aſſurant que, ſans des raiſons importantes qui l'obligeoient à ſe ca-

cher encore quelque tems, il ſçauroit déja de qui il étoit aimé. Juſtini ſe rendit à l'aſſemblée, & y examina toutes les Dames attentivement. Il n'avoit pas manqué de mettre ſon écharpe, & il comptoit beaucoup ſur elle, pour l'éclairciſſement ce qu'il deſiroit : mais elle ne lui ſervit de rien, & il revint chez lui auſſi peu inſtruit qu'auparavant.

Quelques jours après il écrivit des lettres ſi preſſantes, qu'il reçut enfin une réponſe favorable ; & celle qui juſques-là s'étoit obſtinée à ſe cacher, voulut bien ſe faire connoître, à condition qu'il ſe laiſſeroit conduire chez elle par celui qui lui donnoit la lettre. Cet homme vint prendre Juſtini à onze heures du ſoir ; & afin que l'avanture parût plus ſinguliere, dès qu'il fut monté en caroſſe, il le pria de ſouffrir qu'il lui mît un bandeau ſur

les yeux. Justini persuadé encore mieux par ce nouveau mystere, qu'il s'agissoit d'une très-bonne & très-glorieuse fortune, consentit à tout. Après avoir fait bien des tours dans la ville, le carosse enfin s'arrêta: on descendit, & Justini fut conduit dans un appartement, où il n'y avoit aucune lumiere. Son conducteur lui ôta alors son bandeau, & lui dit qu'il alloit bientôt voir sa conquête. La Dame parut precedée de plusieurs flambeaux. Mais quel fut l'étonnement de Justini de voir qu'il étoit chez lui, & que cette prétenduë maîtresse étoit sa propre femme. Il fut charmé de ce stratagême, & ne put s'empêcher d'en rire avec elle. Il sentit alors renaître ses premiers feux, & lui fut toujours dans la suite très-fidele. Voilà le premier conte qu'il nous fit, & qu'il debita bien mieux que je ne viens de fai-

re. Essayons maintenant si je pourrai me tirer du second. Je réussirois mieux, ce me semble, à le dire, qu'à l'écrire. On lit ordinairement une histoire avec moins d'indulgence, qu'on ne l'écouteroit.

Une vieille Comtesse, après avoir brillé long-tems à la Cour de Florence, se retira dans une de ses Terres, où l'âge l'exiloit plûtôt que le desir de la retraite. Elle s'y donna toute entiere à sa famille, & surtout au soin d'élever une fille de quinze à seize ans, à qui la solitude ne convenoit pas autant qu'à sa mere. Celle ci y étoit venuë pour y cacher ses appas surannez: & l'autre auroit bien voulu n'y pas ensevelir les siens. Ce n'est point une compagnie agréable pour une fille de quinze ans, que celle d'une mere de cinquante. Aussi cette jeune personne s'ennuyoit-elle beaucoup: & la Comtesse qui s'en apperçut

perçut, lui chercha une amie. Une jeune Demoiſelle nommée Lazetta, venoit voir ſouvent ſa fille : comme elles s'aimoient toutes deux, la vieille Dame lui propoſa de venir demeurer chez elle. Celle-ci accepta la propoſition. Elle étoit d'auſſi bonne maiſon, que celle dont elle alloit devenir la complaiſante : mais ſon pere l'avoit laiſſée ſans aucun bien, & elle ſe voyoit réduite à la triſte neceſſité de dépendre d'une étrangere. La Comteſſe ne pouvoit choiſir un caractere plus parfait : elle étoit belle ſans être vaine, polie ſans contrainte, complaiſante ſans baſſeſſe, ſpirituelle ſans affectation ; & poſſedoit enfin cet art de plaire, que la nature ſeule enſeigne. Elle ſe fit bien-tôt tendrement aimer & de la mere, & de la fille. Elles admiroient ſurtout en elle ſa modeſtie & ſa vertu : c'étoit non-ſeulement

une compagne agréable pour la jeune Demoiſelle, mais encore un exemple digne d'être ſuivi.

La Comteſſe s'applaudiſſoit tous les jours d'un ſi heureux choix; mais par malheur ſon fils abſent depuis une année étant revenu, lui donna lieu de s'en repentir. Il devint éperdùment amoureux de Lazetta dès qu'il la vit. Ce même mérite qui ſe faiſoit admirer de ſa mere & de ſa ſœur, le toucha d'une autre façon qu'elles; & ſes yeux apprirent bien-tôt à cette Demoiſelle les ſentimens de ſon cœur. La Comteſſe, qui avoit elle-même expoſé ſon fils aux appas dangereux de l'amie de ſa fille, ne penſoit pas qu'il dût en être épris: elle n'avoit jamais aimé que les richeſſes; & croyant que ſon fils avoit herité de cette inclination, elle ne ſoupçonnoit pas qu'il pût devenir amoureux d'une fille ſans

bien. Mais le jeune Comte n'étoit point guidé par un vil interêt. Il ne voyoit que par les yeux de l'amour ; & il trouvoit la belle Lazetta audessus de toutes les richesses de l'univers. Il ne put donc l'aimer longtems, sans lui apprendre sa passion. Charmante Lazetta, je vous adore, lui dit-il ; mes yeux vous l'ont dit avant ma bouche; mais je crains bien qu'ils n'ayent parlé inutilement, & que le malheur que vous avez de n'être point favorisée de la fortune, ne retombe entierement sur moi.

Elle fut surprise de cette declaration, quoiqu'elle eût déja soupçonné les sentimens du jeune Comte ; elle la reçut avec fierté, & il n'eut pas lieu d'être content de sa réponse. Ce n'est pas qu'elle fût insensible au mérite du Comte; elle l'estimoit, elle l'aimoit même, sans oser se l'avoüer; mais elle craignoit le ressentiment

de ſa bienfaitrice, ſi elle répondoit à l'amour de ſon fils.

Cependant le jeune Comte ne quittoit plus ſa ſœur, parce qu'il ne pouvoit voir ſa chere Lazetta qu'auprès d'elle : quoique touchée de ſa conſtance, elle ne faiſoit pas ſemblant de s'en appercevoir ; & cet amant ne connut ce que ſa maîtreſſe ſentoit pour lui, qu'au ſoin qu'elle prenoit de l'éviter. Cependant il n'oſoit lui parler devant ſa ſœur, de peur d'en être trahi, & encore moins devant une mere fiere & imperieuſe, dont il attendoit tout. Ainſi dès le commencement de ſon amour, il reſſentoit déja tous les maux de la plus auſtere contrainte, & il ne prévoyoit que des peines encore plus cruelles que celles dont il étoit accablé ; il ſçavoit que ſa mere formoit de grands projets pour ſon établiſſement, & qu'elle ne ſouffriroit pas que ſes

hautes esperances fussent jamais trompées. Lazetta étoit d'aussi bonne maison que lui ; mais elle n'avoit point la seule chose que la Comtesse préferoit à tout. Le Comte en étoit au désespoir. Si celle pour qui je soupire, m'écoutoit, disoit-il, j'espererois de vaincre l'obstacle qui s'oppose à mon bonheur : mais je ne suis pas encore certain d'en être aimé : je m'en flate, & pourtant je crains bien que mes yeux n'ayent vû que ce que mon cœur souhaitoit qu'ils vissent.

Il voulut être sûr de son sort : il chercha sa maîtresse, qui vaincuë enfin par l'amour du jeune Comte, se laissa trouver seule. Cruelle, lui dit-il, ne serez-vous jamais touchée des maux que vous me faites souffrir ? Et ne le serez-vous point ; lui répondit-elle, de ceux que vous me ptéparez ? Songez un peu à ce que vous êtes, à ce que je suis, &

à ce que nous deviendrons, ſi nous nous abandonnons tous deux à une paſſion funeſte. Elle ſe tut à ces paroles, & ſe repentit de les avoir proferées. Le jeune Comte au contraire étoit charmé de l'aveu qu'elle venoit de lui faire. Puiſque je ſuis sûr de votre amour, lui dit-il, je commence à eſperer. Quand ma mere me verra à ſes genoux, elle ſe laiſſera toucher : ma ſœur vous aime ; elle eſt cherie de ma mere ; & je ne doute point que ſes prieres jointes aux miennes ne la flechiſſent.

Lazetta, plus prudente que ſon amant, ne ſe repaiſſoit point de cette eſperance. Nous ne ſerons jamais heureux, lui répondit-elle ; il eſt inutile de nous flater : ne vous imaginez pas que la Comteſſe approuve jamais votre amour pour moi ; je connois trop ſon caractere. Pour nous rendre moins malheu-

reux que nous ne le ſommes, il ne nous reſte d'autre reſſource, que de nous éviter l'un l'autre. Ma fortune m'attache à votre ſœur, que je ne puis quitter; mais pour vous, vous pouvez aller à Naples, d'où vous n'êtes revenu que pour troubler mon repos. Les plaiſirs que vous goûterez dans cette ville, vous feront bien-tôt oublier celle qui cauſe vos peines dans cette ſolitude. Moi vous quitter, s'écria-t-il! Moi goûter des plaiſirs en ne vous voyant pas! Vous croyez donc ma paſſion bien foible. Quelque ſoit ſa violence, lui répondit-elle, il faut nous ſéparer pour jamais. Si vous m'aimez autant que je le crois, vous ne refuſerez point de m'obéir. Alors voyant que le Comte ne pouvoit ſe réſoudre à la quitter, elle employa les prieres & les larmes, & lui proteſta enſuite qu'elle alloit elle-même aver-

tir la Comtesse de son amour, & la conjurer de lui permettre de s'éloigner, s'il ne s'éloignoit lui-même.

Son amant effrayé de cette proposition, lui jura d'executer ce qu'elle exigeoit de lui. Cependant elle ne se sentit pas si satisfaite, qu'elle croyoit devoir l'être après cette promesse. Vous consentez donc à me quitter, lui dit-elle. Vous le voulez si absolument, que je suis obligé d'obéir, lui répondit-il. Eh bien, je vous sçai bon gré de votre complaisance, reprit-elle; oubliez-moi, s'il est possible; & souvenez-vous seulement que je ne vis que pour vous. Elle s'éloigna du Comte en disant ces paroles. Mais bien-tôt elle s'en repentit: Son amant rappellé par elle-même, vint la retrouver; & l'amour le fit parler avec tant d'éloquence, qu'il la persuada à son tour qu'il n'étoit

pas nécessaire de se fuir : ils convinrent même de se parler quand ils en trouveroient l'occasion, & ils se séparerent tous deux, plus contens qu'ils n'avoient sujet de l'être. Cependant les difficultez qui les avoient épouvantez d'abord, sembloient diminuer tous les jours à leurs yeux fascinez, & bien-tôt ils n'en trouverent plus aucunes; ils se réjoüirent, comme si ce qu'ils imaginoient eût été réel, & la passion qui les aveugloit, les empêchoit de sentir qu'ils courroient à leur perte. Lazetta pressa son Amant de déclarer à la Comtesse ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Il monta aussi-tôt dans son appartement; mais sa vûë seule fit renaître tout à coup dans l'esprit de son fils, les obstacles qu'il avoit crûs levez.

Cependant, il se jetta à ses genoux, & lui déclara la vive passion dont il étoit épris. Quoi, lui dit la

Comteſſe, vous avez oſé vous attacher à une fille ſans biens, pendant que je m'applique à vous procurer les plus grands établiſſemens? Défaites-vous de ce fol amour, je vous prie: afin qu'il ceſſe bientôt, je vais prier celle qui le cauſe de s'éloigner. Ces paroles proferées par une femme haute & fiere, furent un coup de foudre pour le Comte; il ſe leva, le cœur penetré de douleur, & fut ſur le champ rapporter à Lazetta la maniere dont il avoit été reçû. La Comteſſe, qui craignoit que ſon fils au deſeſpoir n'enlevât ſa conquête, fit promptement mettre les chevaux à ſon carroſſe, & força Lazetta d'y monter. Le jeune Comte ſe jetta une ſeconde fois aux genoux de ſa mere, pour la prier de lui accorder la ſeule perſonne qu'il pouvoit aimer: A quoi me ſerviront les richeſſes que vous me promettez,

lui dit-il ? je les déteste dès-à-present, puisqu'elles seules m'empêchent d'être heureux. La sœur du Comte interceda pour son frere, mais la Comtesse fut sourde à leurs prieres, & Lazetta partit.

Après son départ, la Comtesse employa les caresses & les menaces pour engager son fils à étouffer sa passion, en lui disant que s'il continuoit d'aimer Lazetta, toute la colere que lui inspiroit cette desobéïssance, retomberoit sur elle. Le Comte pour garantir sa Maîtresse des coups dont on la menaçoit, resta chez lui : mais quelque tems après il se rendit chez la tante de Lazetta où cette fille étoit.

La Comtesse ne sçût rien de cette premiere visite, & la tranquilité qu'elle remarqua dans son fils, lui fit croire qu'il se guerissoit de son amour. Cependant un riche Gentilhomme du païs eut occasion de

voir la belle Lazetta. Il en devint amoureux, & la demanda en mariage à ſa tante, qui alloit la lui accorder, ſi le Comte n'eût été averti de ce qui ſe paſſoit. Il courut auſſi-tôt chez elle, lui offrit tout ce qu'il poſſedoit pour qu'elle ne donna point ſa charmante maîtreſſe à ſon Rival. Comment voulez-vous que je faſſe, lui dit-elle? vous ſçavez les malheurs de ma famille, & dans quel état nous ſommes réduits ma niéce & moi : un homme trés-riche veut bien la prendre pour ſa femme, quoiqu'elle n'ait aucun bien : puis-je la lui refuſer, & ſuis-je en état de la garder chez moi? Je vous jure que, ſi je le pouvois, votre amour me touche trop, pour ne le point faire.

Le Comte ſentoit bien que la tante avoit raiſon, & c'eſt ce qui l'accabloit de douleur. Si je pouvois cependant l'épouſer, lui répondit-il;

mais non, ma mere se porteroit à de trop étranges extrêmitez, & ma chere Lazetta seroit peut-être la premiere victime que choisiroit son couroux : d'ailleurs elle m'a fait les plus terribles menaces ; j'en crains les effets, & je ne sçais quel parti prendre ; aidez-moi de vos conseils, je vous en conjure, dans une si cruelle extrêmité. Je ne puis que vous plaindre, lui répondit-elle ; car quand je vous dirois d'oublier ma niece, vous ne suivriez point ce conseil : Non, dit-il, & je ne le puis ; mais si ma passion vous touche autant que vous le dites, acceptez les secours que je puis vous offrir ; ils vous mettront en état de garder encore quelque tems votre aimable niece, & vous ne serez point contrainte de me donner la mort, en accordant sa main à mon rival. Puisque mon amour a causé la disgrace de l'infortunée Lazetta, en

l'éloignant de chez ma mere, permettez-moi de la réparer. Que diroit-on de nous dans le monde, reprit-elle, & que penſeroit-on de ma niece, ſi nous recevions vos liberalitez ? Non, elle n'en accceptera jamais que d'un mari. Le Comte après avoir fait de vains efforts pour l'engager à prendre au moins quelques pierreries, revint chez lui, & la triſteſſe qu'il y rapporta fit ſoupçonner à la Comteſſe qu'il avoit vû Lazetta, & qu'on lui avoit apris ſon prochain mariage.

Le Gentilhomme qui devoit l'épouſer, la preſſoit de ne plus differer ſon bonheur ; tout s'aprétoit pour ce mariage. Le Comte fut averti que dans trois jours ſa Maîtreſſe ſeroit entre les bras d'un autre : Il n'avoit point encore enviſagé ſon malheur de ſi près, & il en fut effrayé. Non, dit-il, dût-il m'en couter l'amitié de ma mere,

& tout ce que je puis esperer d'elle, & la vie même, j'épouserai Lazetta. En même tems, il se rend chez la Tante, & la prie avec toute l'ardeur d'un Amant qui craint de se voir enlever ce qu'il aime : l'autre lui represente sa mere en courroux ; mais il apprehende, moins sa colere que la perte de sa maîtresse : le tems l'adouciera, dit-il, elle me rendra sa tendresse, & jamais on ne me rendra ma chere Lazetta si je la perds ; accordez-la à mon amour, puisque nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. La tante vaincuë par les raisons du jeune Comte, consentit, quoiqu'avec peine, à lui donner sa niece. Ils convinrent ensemble du jour du mariage, & prirent si bien leurs mesures, qu'il fut long-tems secret ; mais le Gentilhomme à qui Lazetta avoit été promise, voulant sçavoir la cause d'un si long

retardement, il ne fut pas poſſible de la lui cacher, & il fut aſſez honnête homme pour garder le ſecret.

Cependant la Comteſſe qui étoit inſtruite du deſſein qu'il avoit eu d'épouſer Lazetta, étonnée de ce qu'il ne ſongeoit plus à elle, & qu'au contraire il s'étoit attaché à une autre perſonne, ſoupçonna quelque choſe du mariage de ſon fils. Son air ſatisfait & content augmenta ſes ſoupçons, & elle découvrit enfin la verité ; elle voyoit toutes ſes eſperances ruinées, & les grands projets qu'elle formoit depuis ſi long tems ſur ſon fils, s'évanoüiſſoient par ce mariage. Comme elle avoit apporté tout le bien qui étoit dans la maiſon, & qu'elle y étoit maîtreſſe, elle en chaſſa le Comte, & lui défendit de paroître jamais devant ſes yeux. Il s'éloigna, pour ne point l'irriter davantage, & fut s'affliger avec ſa nouvelle épou-

ſe de la rigueur d'une mere cruelle: il tenta pluſieurs fois dans la ſuite d'adoucir ſon cœur, mais il ne put en venir à bout. Cependant le peu d'argent qu'il avoit ſe diſſipa, & bien-tôt il ne lui reſta plus que ſon amour, ſa femme, & un enfant, qu'il envoya à la Comteſſe: cette mere n'en fut point touchée; elle ne vit en lui que le fruit d'un mariage qu'elle deſavoüoit plus que mais.

Le Comte, qui n'avoit plus aucune reſſource, vint encore une fois ſe jetter à ſes pieds, & lui fit, les larmes aux yeux, la triſte peinture de l'état fâcheux où il étoit réduit: il l'a pria d'avoir pitié de ſon fils. C'eſt vous, lui diſoit-il, qui êtes auteur de mes maux, puiſque vous m'avez expoſé à de puiſſans attraits auſquels je n'ai pû reſiſter. Voilà mon prétendu crime; mais ne l'ai-je pas aſſez expié, depuis qu'éloigné

de vous, j'ai ſouffert tout ce que votre colere jointe à une extrême indigence pouvoient me faire ſouffrir ; je ne vous exagere point mes peines : vous les connoiſſez mieux que moi, vous qui me les cauſez. Ayez-en donc pitié, c'eſt un fils qui embraſſe vos genoux, qui vous demande grace pour lui, pour une femme qu'il adore, & pour un enfant malheureux. Vous n'êtes plus mon fils, lui répondit la cruelle Comteſſe, vous m'avez deſobéi, je ne vous connois plus. Vous n'avez pas craint d'attirer ma colere ; vous avez mépriſé mes menaces, je mépriſe vos plaintes, & je vous verrai ſouffrir les plus grands maux, ſans être touchée. Eh bien, lui dit il, puiſque mes prieres & mes larmes ne peuvent attendrir votre cœur, allez comprendre la grandeur de mon deſeſpoir à ce qu'il me va faire entreprendre.

La Comteſſe le laiſſa ſortir, & il fut rendre compte à ſa femme de la réponſe barbare que ſa mere lui avoit faite. Ils veçûrent encore quelques années, & ſubſiſterent par le ſecours de leurs amis : mais bientôt cette reſſource leur manqua ; la perte de leur fils vint encore augmenter la douleur dans laquelle ils étoient continuellement plongez. Alors n'ayant plus rien qui les arrêtat, ils reſolurent de quitter le monde. Le Comte le fit ſçavoir à ſa mere, pour voir ſi ce deſſein ne la toucheroit pas ; mais entierement attachée à ſa fille, elle ne daigna pas répondre à ſon fils, qui vendit le peu qui lui reſtoit, & ſe retira dans un Convent, imitant en cela l'exemple de ſa femme, qui s'étoit jettée dans un Cloître. Ainſi ces deux Amans, pour avoir ſuivi un penchant dont ils n'étoient pas les maîtres, furent forcez de ſe ſépa-

rer pour toujours,& d'ensevelir leur jeunesse & leur amour.

La fortune n'étoit pas encore lasse de les persecuter. Quelques Religieuses du Monastere où s'étoit retirée Lazetta, ayant appris son avanture, cabalerent contr'elle, & l'obligerent de sortir du Convent. Une Religieuse touchée de son malheur, l'adressa à une de ses parentes, qui demeuroit à Naples. Lazetta arrivée dans cette Ville, fit avertir le Comte, qui y étoit dans un Convent d'hommes, & lui demanda une heure d'audience. La nouvelle disgrace de sa femme le toucha sensiblement : il l'aimoit toûjours, & il craignoit sa vûe ; il la fit prier de se choisir une retraite sans la voir. Lazetta trouva quelque chose de cruel dans la réponse d'un mari qu'elle adoroit ; elle fut dans son Convent ; elle y entra dans le tems que le Comte prioit

avec toute la Communauté. L'habit de penitence ſous lequel il étoit caché, la touche; elle tâche d'attirer les regards de ſon mari; mais il baiſſe ſes yeux moüillez de larmes. Elle penetra le motif de la violence qu'il ſe faiſoit, & elle en fut ſaiſied'une ſi vive douleur, qu'elle tomba dans un évanoüiſſement, dont elle ne revint que pour demander ſon cher mari. Il ſe preſente à elle, & inconſolable lui-même, il fait ſes efforts pour la conſoler; mais bien-tôt elle n'eſt plus en état de le voir ni de l'entendre, & une ſeconde foibleſſe la fait expirer: alors il ne peut contenir l'excès de ſa douleur, on eſt contraint de l'emporter dans ſa cellule, où tout pieux qu'il eſt, il pleure tous les jours ſa chere Lazetta.

Je n'ai jamais penſé à cette malheureuſe Hiſtoire ſans déteſter le caractere cruel de la Comteſſe;

mais une femme, guidée par l'ambition, peut ſe porter encôre à de plus terribles excès. Tous ceux qui entendirent cette Hiſtoire, penſerent, comme moi, au ſujet de la Comteſſe, & ſa conduite à l'égard de ſon fils, fut generalement deſapprouvée. Nous ſortimes enfin de chez Martini, très contens de la maniere dont nous avions paſſé la journée. Roſino dont la tendreſſe ſembloit augmenter chaque jour, me procuroit ainſi tous les agrémens que je pouvois goûter avec bien-ſéance.

Lorſque je fus de retour à la maiſon, je lui témoignai combien j'étois ſurpriſe du grand nombre de gens de Lettres qui ſe trouvoient à Florence. Vous ignorez apparemment, me dit-il, que cette Ville a été autrefois comme le berceau des Sciences; c'eſt à Coſme le Grand, que les Lettres

doivent, pour ainſi dire, leur renaiſſance en Europe. Ce fut lui, qui au commencement du ſeiziéme ſiecle encouragea les talens par ſes liberalitez, & qui par les faveurs dont il combla les Sçavans de ſon ſiecle, en attira un grand nombre dans la Toſcane, & y fit fleurir la belle Litterature, qui de-là s'eſt répanduë dans toute l'Italie, & enſuite en France, en Eſpagne, en Angleterre & ailleurs. Depuis ce tems-là le goût des Lettres s'eſt toujours conſervé en ce païs-ci. Mais il eſt aujourd'hui bien déchû. Le Prince & ceux qui ſont les dépoſitaires de ſes graces, paroiſſent mépriſer également & les Sciences & les Sçavans; ils regardent les Gens de Lettres comme des hommes inutiles à l'Etat; ils ſe mettent peu en peine de ce qui peut faire le plus grand honneur de la Nation. A l'exemple de quelques autres Princes d'au-

jourd'hui, ils ne font point reflexion que les connoiſſances humaines ſont la vraie ſource de la politeſſe, & que cette politeſſe entretient l'union & la tranquilité parmi leurs Sujets ; que le goût des Sciences & le repos qui leur eſt neceſſaire, éloignent d'ordinaire toute penſée de conſpiration & de revolte ; que les Sciences ornent & nourriſſent l'eſprit, & qu'elles lui communiquent encore une certaine droiture & une certaine moderation, qui empêchent les hommes d'être injuſtes & violens ; ils ignorent que dans tous les tems on a vû les grands Princes & les grands Miniſtres favoriſer les Lettres, autant par politique que par goût ; & que les Princes au contraire, qui n'ont fait aucun cas des Sciences & des talens, ont été cauſe que leurs ſujets devenus ignorans & barbares, ſont en même tems devenus lâches,

lâches, voluptueux, frivoles, & ſouvent indociles & rebelles.

Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ait encore aujourd'hui des recompenſes d'ancienne inſtitution deſtinées aux Gens de Lettres; mais le hazard, le caprice, l'intrigue, la baſſeſſe, la flaterie, la témerité, l'hipocriſie, en ſont les arbitres & les diſtributeurs; On voit le vice & l'ignorance prévenir preſque toujours & éclipſer la vertu & la ſcience, qui ne peuvent réuſſir à ſe faire connoître. Un petit fat qui a la hardieſſe de ſe produire ſur le pié de Sçavant, parce qu'il a appris par chœur une liſte des Rois d'Egypte & de Babylone, mais qui ne ſçait rien d'ailleurs, obtient ſans peine certaines places eſſentiellement deſtinées aux gens de Lettres; on le comble de bien-faits avec affectation; on croit favoriſer en lui toute la Litterature de l'Etat: C'eſt

qu'il en couteroit trop de peines & de ſoins pour aprofondir & diſcerner le merite réel. La profonde capacité eſt celle dont une femme eſt caution: Ce n'eſt plus aux Muſes qu'il faut qu'un homme de Lettres faſſe ſa cour, c'eſt aux Dames qui ont du crédit. De-là vient qu'aujourd'hui preſque toutes les places honorables, fondées pour des Sçavans ou pour des hommes à talents, ſont honteuſement remplies par des ignorans & par de pauvres genies, qui lorſqu'ils font la ſottiſe de mettre au jour quelque Ouvrage, ſont à coup ſûr ſifflez du public, qui ne manque point d'en faire juſtice: Mais ces petits Illuſtres ſont d'ordinaire plus prudens. Convaincus de leur honteuſe inſuffiſance, ils ſe contentent de joüir des bienfaits qu'une fauſſe réputation de capacité leur a procurez, & ſe gardent bien de rien produire, de peur de

la perdre. Cependant leur nom se trouvera un jour à côté ou à la suite de celui des plus grands hommes qui se sont distinguez dans la République des Lettres ; & la posterité étonnée verra assis dans le même rang le fameux Pogge & le petit Barbini. Enfin il faut aujourd'hui briguer les honneurs litteraires, qui naturellement devroient chercher ceux qui les méritent. Faut-il s'étonner après cela que les Sciences & les soient tombez parmi nous.

Mon bonheur étoit trop parfait pour qu'il pût durer. Je n'étois pas née sous de si heureux auspices ; & je devois payer bien-tôt, par la plus sensible des afflictions, le contentement que je goûtois depuis mon union avec le Seigneur Rosino. Un oncle fort riche qu'il avoit à Smyrne, mourut, & le fit son légataire universel : aussi-tôt il s'apprêta à partir, pour aller recueillir cette ri-

che ſucceſſion ; & comme il ne pouvoit ſe ſéparer de moi , je l'accompagnai dans ce voyage. Nous nous rendîmes au Port de Livourne , & nous nous y embarquâmes. Pendant le voyage, je n'avois point avec lui de ces délicieux entretiens qu'un amour vif & content fait naître : nous n'étions occupez que d'idées triſtes ; nous ne parlions que de choſes funeſtes ; c' eſt en vain que nous eſſayions de tourner notre eſprit vers d'autres objets. Dans la nuit, le ſommeil fuyoit loin de nos yeux, & s'il nous faiſoit goûter quelque tepos , des ſonges affreux le troubloient. Enfin tout ſembloit nous annoncer quelque choſe de ſiniſtre.

Sur le ſoir du troiſiéme jour de notre navigation , nous nous apperçûmes que nous étions pourſuivis par un Vaiſſeau Tuniſien. Il y avoit ſur le nôtre , ſans compter l'équipage trente-deux paſſagers & huit

pieces

pieces de canon ; c'étoit peu de chose pour résister à un Corsaire bien armé. Cependant il falloit necessairement combattre, ou se rendre. Tous ceux qui étoient sur le Vaisseau,& en particulierRosino, préférérent la mort à un dur esclavage ; Je vais tâcher de vous défendre, me dit-il, & de sauver vos jours & votre liberté ; mais si le sort trahit mon courage, je sçaurai trouver la mort : l'idée m'en paroît moins affreuse, que celle de nous voir l'un & l'autre dans l'esclavage.

Cependant notre Capitaine, qui sembloit trembler à l'approche de l'ennemi, n'ordonnoit presque rien pour nous mettre en état de défense. Rosino, dont l'extrême valeur étoit encore augmentée par la vûë du péril que je partageois avec lui, fit en quelque sorte les fonctions de Capitaine. Par son ordre, ou par ses soins, les pieces de canon

furent diſpoſées, & tous les paſſagers s'étant armez, s'aprêtérent à recevoir le Corſaire, qui venoit à nous à toutes voiles. L'Ennemi voyant, à notre manœuvre, que nous voulions combattre, nous envoya une chaloupe, pour nous ſommer de nous rendre. Pour toute réponſe, nous tirâmes ſur la chaloupe, & à l'inſtant le Tuniſien en fureur, fondit ſur nous, & nous lâcha ſa bordée; la nôtre, que nous tirâmes en même tems, ne lui fit pas grand mal; bientôt le Corſaire nous accrocha, & nous aborda: Roſino ſe jetta au milieu du péril, & tous les paſſagers le ſecondérent avec une valeur digne d'un meilleur ſort; mais toute notre réſiſtance fut vaine; Roſino fut tué un des premiers: je le vis, hélas! tomber noyé dans ſon ſang, & il expira à ma vûë.

Ce malheur me jetta dans le dé-

ſeſpoir ; je ſaiſis les armes dont il s'étoit ſervi avec tant de courage, & je me mêlai dans le combat, réſoluë de vanger ſa mort & de périr avec lui. Les Tuniſiens ſurpris de voir une femme, les armes à la main, ſuſpendirent leurs coups ; je m'élançai ſur eux ; mes larmes, mes cris, mes efforts, la fureur peinte ſur mon viſage, le courage que je faiſois paroître, animérent tellement nos gens, qu'ils vendirent leur vie bien cher. Malgré leur brave réſiſtance, le Corſaire ſe rendit enfin maître de notre Vaiſſeau.

Il avoit remarqué la valeur que j'avois fait paroître, & avoit conçû de l'eſtime pour moi. Après la victoire, il vint lui-même me trouver, & me voyant plongée dans la plus vive affliction, il tâcha de me conſoler ; il me tendit enſuite la main, pour me faire monter dans

ſon Vaiſſeau ; mais je la rejettai fiérement, & lui fis entendre que je voulois mourir auprès de mon cher Roſino. Il me fit prendre à l'inſtant par quatre de ſes gens, & ayant fait jetter dans la mer, en ma préſence, le corps de celui que j'avois tant aimé, il me fit garder dans la chambre de poupe.

Il ſemble que j'avois trop de douleur alors, pour la bien ſentir, & pour connoître l'excès de mon malheur. Mais bien-tôt je me repréſentai Roſino tendre & fidele, aimant mieux mourir, en me défendant, que de me voir livrée à l'eſclavage. Que vais-je devenir, diſois-je ? en butte peut-être aux deſirs d'un injuſte & brutal Corſaire, quelle ſera ma défenſe & ma deſtinée ? Me voilà donc eſclave ; tems heureux, que j'ai paſſé dans le fond d'une obſcure Forêt, que je vous regrette en ce moment ! je

ne connoiſſois alors ni lès plaiſirs, ni les tourmens de l'amour : j'ignorois les cruelles peines que cauſe la perte de ce que l'on aime : là je ne redoutois point les rigueurs de l'eſclavage ; maîtreſſe de moi-même, & dirigée par les ſages conſeils d'un vertueux Philoſophe, j'étois à l'abri de toutes les paſſions & de tous les revers. Hélas ! ce tems n'eſt plus ; me voilà dans les fers d'un Corſaire, ſoumiſe à ſes volontez, & expoſée à tous ſes caprices.

Aly Bengly (c'étoit le nom du Corſaire) m'entendant gémir, vint me trouver, & comme il parloit fort bien l'Italien, que je ſçavois auſſi, il voulut eſſuyer mes larmes ; mais j'avois trop de ſujet d'en répandre, pour qu'il pût en arrêter le cours. Vous vous figurez, ſans doute, votre malheur plus grand qu'il n'eſt, me dit-il poliment ; & vous appréhendez de trouver en moi un

Maître imperieux & barbare ; mais connoissez mieux Aly: je sçais combattre & vaincre ; mais je sçais encore mieux user de la victoire ; un vaincu dans les fers mérite les égards du vainqueur : jugez de ce que je sens pour vous, qui êtes d'un sexe que j'ai toujours aimé, & qui sçait donner des fers à ceux même qui les tiennent dans l'esclavage : tant que vous serez avec moi vous ne devez rien craindre.

Puisque vous êtes sensible au triste état où je suis réduite, lui répondis-je, & que mes larmes vous touchent, rendez-moi au plûtôt à la famille d'un mari que j'adorois, & que j'ai vû périr, en combattant pour sa liberté & la mienne. Ils vous donneront pour ma rançon plus que vous ne l'esperez. Si j'en étois le maître, me repliqua-t-il, je jure par Mahomet, que je vous rendrois bien-tôt à votre famille, comme vous le de-

ſirez ; mais un autre Tuniſien, mon Aſſocié, partage avec moi toutes mes priſes, & ſelon notre traité, toutes les captives lui appartiennent : il faut donc abſolument que je vous remette entre ſes mains, dès que je ſerai arrivé à Tunis.

Eſt-ce un homme qui s'intereſſe au ſort des malheureux, lui demandai-je ? Je redoute ce ſoin de raſſembler des femmes. Il eſt vrai, me répondit Aly, qu'il les tient dans un aſſez dur eſclavage, & on l'accuſe d'employer mille moyens, pour ſe rendre maître du cœur d'une femme, qui ne veut point ſe rendre à lui de bon gré ; mais je crois qu'à ma recommandation, il vous traitera plus favorablement que les autres : au reſte je ne puis m'exempter de lui rendre compte de ma priſe. Mais, comme vous avez des parens qui peuvent vous racheter, il vous mettra, ſans doute,

au nombre des Esclaves dont on doit lui payer la rançon. J'ai encore un mois de course à faire, avant que de retourner à Tunis ; peut-être que pendant ce tems-là nous trouverons quelque moyen de vous renvoyer en Italie, ou de faire ensorte que mon Associé vous cede à moi, qui recevrai votre rançon.

Je remerciai Aly de la bonne volonté qu'il me faisoit paroître. Pendant le tems que je fus sur son bord, il me traita avec tout le respect imaginable : malgré ma douleur, j'étois sensible à son honnêteté, & je m'accoûtumai peu à peu à ma situation. Il y avoit dans le Vaisseau quelques Esclaves, que le Corsaire avoit faits, avant que de nous prendre ; deux de ces Esclaves s'entretenoient souvent ensemble. L'ingrate ! disoit un jour l'un des deux ; elle m'a abandonné, après tout ce que j'ai fait pour elle ;

la perte de mes biens & de ma liberté ne l'a point touchée ; elle eſt à preſent entre les bras d'un autre, & ne ſe ſouvient plus de celui qui ſouffre pour elle dans les fers. Elle riſquoit de perdre la vie, répondoit l'autre, ſi elle s'étoit obſtinée à vous vouloir pour époux. Sa mort n'étoit pas ſûre, reprenoit le premier. ne devoit-elle pas mépriſer la vie pour un homme qui avoit mille fois ſacrifié la ſienne à ſon amour. Mais, repliquoit le ſecond, n'aimez-vous pas mieux ſçavoir qu'elle eſt heureuſe, que d'avoir à la pleurer ? Non, répondoit le premier ; j'aimerois mieux qu'elle fût dans le tombeau que dans les bras d'un autre; j'aurois du moins la ſatisfaction de l'avoir vû mourir conſtante dans l'amour qu'elle m'avoit juré, au lieu que je ne vois en elle qu'une perfide. Oui, plus elle eſt heureuſe, plus je ſuis à plaindre ; je vou-

drois que haïe de ſon mari, & le déteſtant elle-même, elle regrettât celui qui ſe plaint de ſon bonheur. Eh! qu'eſt donc devenuë cette délicateſſe dont vous vous piquiez, avant le changement de votre Maîtreſſe, diſoit le ſecond? Si elle avoit toujours été fidele, répondoit le premier, j'aurois toujours conſervé pour elle les mêmes ſentimens; mais je ſuis au déſeſpoir d'avoir aimé avec tant de délicateſſe, une fille qui a pû changer; ſi elle eût préferé la mort à l'inconſtance, je trouverois un plaiſir ſecret à la pleurer.

Je fis attention à ce que diſoit cet Eſclave, & ſes ſentimens contribuérent un peu à ſoulager ma douleur. Je ſentois que je penſois comme luî, & que le changement de Roſino m'auroit peut-être cauſé plus de douleur, que ſa mort ne me faiſoit verſer des larmes.

Cependant Aly, après avoir fait

encore quelques priſes, vint me trouver, pour me dire qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe rendre à Tunis, & de me remettre entre les mains de Mouſlouf, ſon Aſſocié; qu'il lui avoit écrit, que le Dey de Tunis cherchoit par-tout une belle femme, pour remplacer ſa Favorite, qu'il venoit de perdre, Je ne doute point, ajouta-t-il galamment, de l'effet que fera votre beauté ſur les yeux d'un Prince qui s'y connoît.

Je tremblai, en ſongeant que j'allois peut-être être renfermée pour toute ma vie dans un Serail Africain. La gloire de devenir la Favorite de votre Roi ne me touche point, lui dis-je; heureuſe, ſi je pouvois vivre inconnuë dans quelque pays éloigné, pourvû que ma vertu ne fût point en danger. La vraie vertu, repartit Aly, eſt de conformer ſes idées & ſes ſentimens à l'état où l'on ſe trouve. Sera-t-il

poſſible, lui repliquai - je, que je me voye obligée de ſatisfaire les deſirs criminels de votre Dey ? Ils ne ſeront point criminels, me répondit-il, puiſque la Loi les lui permet; & de votre côté, ſoumiſe à ſes volontez ſuprêmes, vous ne ſerez point coupable, en lui accordant ce que vous ne ſerez point en état de lui refuſer. Je n'en ſerai pas moins malheureuſe, lui répondis - je : je me repreſente l'état glorieux dont vous me flattez; renfermée toute ma vie dans un même lieu, condamnée à plaire à un homme qui ſans doute ne me plaira point; également expoſée à ſes careſſes & à ſes caprices; en butte à la rivalité des compagnes de mon ſort; ſoumiſe aux loix d'une troupe d'infames Eunuques ; enfin privée de tout eſpoir de revoir ma patrie. Les larmes que je répandis alors, touchérent Aly : il tâcha de me raſſu-

rer, en me diſant, que Mouſlouf pourroit avoir trouvé quelque autre femme digne des plaiſirs du Dey, & que ce Negotiant me garderoit peut-être dans le deſſein d'attendre qu'on vînt me racheter.

Nous arrivâmes à Tunis; Aly me conduiſit d'abord chez Mouſlouf, qui s'écria en me voyant: Par Mahomet, celle-ci ne ſera point pour le Dey. Aly lui dit, que j'étois une femme de condition, & qu'il auroit de moi une groſſe rançon, s'il vouloit me rendre la liberté. Elle me plaît beaucoup, répondit Mouſlouf, & je ne ſçais ſi je la laiſſerois aller pour deux fois autant d'argent qu'on m'en pourroit offrir. Il pût bien remarquer alors, à ma triſteſſe, l'effet que ces dernieres paroles firent ſur moi. Aly qui s'en apperçût, ſembla me plaindre, & il tâcha de porter ſon Aſſocié à recevoir de lui une certaine ſom-

me d'argent, eſperant ſans doute que je lui en rendrois davantage; mais Mouſlouf n'y voulut jamais conſentir, & il me fit ſur le champ conduire dans l'appartement de ſes femmes.

Il m'y vint rendre viſite le ſoir même, & dans cette premiere converſation il me fit paroître tant d'amour, que j'en apprehendai extêrmement les ſuites: je le reçus d'abord avec beaucoup de fierté; elle ne le rebuta point: je tâchai enſuite de le gagner par la douceur, il en devint plus hardi, & je vis bien que j'avois tout à craindre de lui. Il étoit ſans ceſſe auprès de moi, & je n'étois occupée qu'à rejetter ſes importunes careſſes. Vous me contraindrez d'avoir recours à d'autres moyens, me dit-il, puiſque mes prieres & mes ſoumiſſions ne peuvent vous gagner; jamais Eſclave n'a réſiſté ſi longtems aux volontez

de

de ſon Maître ; préparez-vous, s'il vous plaît, à devenir plus complaiſante, ou je deviendrai moins humain.

Je redoutai ſes menaces ; mais je ne l'en traitai pas mieux, & je lui témoignai toujours beaucoup de mépris. Mouſlouf voyant que je continuois d'être intraitable, me tint parole, & eût recours à d'autres moyens ; il ordonna à deux vieilles femmes qui me ſervoient, de lui ouvrir la porte de mon appartement, quand je ſerois plongée dans le ſommeil : elles lui obéïrent, & il fut averti à propos, comme il l'avoit ordonné. Il vint droit à mon lit, & voulut y entrer ſans que je m'en apperçuſſe. Le mouvement qu'il fit, m'éveilla, & me fit jetter des cris horribles, lorſque je me vis entre ſes bras : Mouſlouf, lui dis-je, moderez vos tranſports, je vous en conjure ; retirez-vous. Comme il

n'avoit point d'égard à ma priere. Ecoutez, lui dis-je, ce que j'ai à vous dire, & ensuite je m'abandonne à vous sans reserve.

La proposition fit impression sur son esprit ; il se retira, & s'assit à côté de mon lit, curieux de sçavoir ce que j'avois à lui dire. Puisque je ne puis me défendre de votre ardeur, lui dis-je, du moins qu'elle soit raisonnable & legitime : il ne vous est permis, ni à vous, ni à moi (je le sçai) d'avoir ensemble ce commerce, parce que l'un & l'autre nous avons une Loi & un Culte bien differents. Pour remédier à cet inconvenient & mettre nos consciences en sûreté, ou embrassez ma Religion, ou faites-moi instruire des principes de la vôtre, & épousez-moi ensuite ; mais n'exigez rien de moi, tant que je serai Chrétienne & vous Musulman. J'étois aussi éloignée de vouloir em-

brasser sa religion, qu'il y avoit peu d'apparence qu'il voulût se résoudre à quitter la sienne ; je ne voulois que l'amuser & gagner du tems, & je crus pouvoir, par cette innocente ruse, éluder ses coupables importunitez.

Seroit-il possible, me dit-il, que vous voulussiez vous donner entierement à moi, en changeant de Religion ? Oui, sans doute, lui répondis-je, s'il n'y a que ce moyen pour conserver mon honneur : je suppose que le Ciel m'ouvrira les yeux, & me fera connoître que Mahomet est le Prophete du Très-Haut. Puisque vous demandez à être instruite, me dit-il, je ne doute pas de votre prompt changement : il suffit d'écouter les saints preceptes de l'Alcoran, pour être penetré de toutes les veritez qu'il renferme ; mais, n'est-ce point un dessein frivole que vous avez ? Non

lui répondis-je, je veux ſincerement être inſtruite de votre Religion; envoyez-moi un Iman ou un Dervis; j'eſpere tout du Ciel. En ce cas-là, me dit-il, je vais reprimer les deſirs que vous avez fait naître en moi, & pour les rendre plus legitimes, ſoit de votre côté, ſoit du mien, vous envoyer un Miniſtre du Grand Prophete. Mouſlouf perſuadé que je me voulois rendre Mahometane, me quitta, pour donner ordre qu'on fit venir un Iman.

Dès le lendemain un Iman docte & zelé vint me trouver, & me parla ainſi. Que celui dont l'œil éclaire l'Univers, ouvre tes yeux à la lumiere. O femme infidele, puiſſes-tu comprendre l'immenſité de ſa grandeur, & la profonde ſageſſe de ſes decrets renfermez dans ſon ſaint Alcoran. Puiſſe tu bien-tôt reſpirer l'air pur

des vrais Croyans, & un jour devenir mere féconde d'une multitude de Fideles. Je vous remercie de vos vœux, lui dis-je, venons au fait; je suis née dans la Religion Chrétienne: faites-moi connoître que la vôtre est meilleure, & je me rendrai à vos raisons, si elles sont convaincantes. Divin Prophete, s'écria-t-il, source de lumiere & de sagesse, prosterne-toi devant le Thrône de celui qui fait mouvoir les astres; je vais travailler à la conversion d'une de ses creatures; prête-moi cette force, & ce zele ardent, dont tu fus autrefois animé, lorsque tu changeas la face de la terre: conduis ma langue, & dictes-moi mes paroles. Malgré l'emphase de l'Iman, il prononça cette courte priere, d'un air si penetré & si pieux, que je me sentis touchée malgré moi, & assez disposée à l'écouter favorablement.

Il faut commencer, me dit-il, par étouffer, s'il se peut, tous les préjugez de votre enfance & de votre éducation, & par douter de ce qui vous a paru jusqu'ici certain & incontestable, parce que vous ne l'avez point examiné. Regardez du même œil votre Religion & la nôtre, & vous pencherez ensuite du côté de la raison ; je viens vous exposer la mienne dépouillée de ces tenebres, qui ne servent qu'à faire douter ceux qui ont assez d'esprit pour ne point croire aveuglément & sans preuve ; & je vous ferai voir que la doctrine de Mahomet n'est fondée que sur la droite raison. Notre Religion, poursuivit-il, l'emporte sur toutes les autres, en ce qu'elle n'enseigne rien que de raisonnable : elle n'emprunte point, pour se soutenir, le secours des Mysteres, qui font que l'homme craintif n'ose approfondir l'absurdité de tout ce

qui pouroit blesser sa raison naturelle ; ses preceptes sont clairs, purs, pleins de force & de verité.

Cependant, lui dis-je, Mahomet, pour faire recevoir sa Religion, a été obligé de flatter les sens, & de gagner par les attraits de la volupté ceux qu'il avoit dessein de convertir ; il leur a permis d'avoir ungrand nombre de femmes à la fois. Que vous êtes abusée, me répondit-il : les Arabes, premiers sectateurs du grand Prophete, n'avoient-ils pas plusieurs femmes avant qu'il eût commencé sa prédication ? & avant eux, les Peuples reputez les plus sages & les mieux policez, n'en avoient-ils pas un certain nombre ? Il est vrai que Mahomet en a permis l'augmentation, mais ç'a moins été le plaisir des Musulmans que leur multiplication qu'il a eû en vûë : en effet, croyez-vous qu'un homme est plus satisfait

& plus heureux avec dix femmes qu'avec quatre ? au lieu de l'être, il a plus d'embaras; ainsi cet article de la Loi, loin de favoriser les sens, contribue plûtôt à les soumettre, & à exercer la patience du Fidele.

Si les Musulmans, ajouta-t-il, vont aujourd'hui au-delà du nombre des femmes borné par leur saint Legislateur, on peut dire qu'ils le font plûtôt par une folle vanité de paroître opulens, que pour satisfaire leurs desirs, ou leurs besoins. Après tout, ne vaut-il pas mieux avoir dix femmes à soi, pour s'en servir, comme la Loi nous le permet, que de mettre la division dans les familles, en ravissant à un mary le cœur d'une femme, que le Ciel lui a donnée, & en commettant avec elle un criminel adultere, crime énorme commun parmi vous, condamné pourtant par toutes les Loix de la nature & de la raison, & qui ne nous

nous effraye pas moins, que la possession de plusieurs femmes vous scandalise. Admirez la sagesse de Mahomet de n'avoir prescrit d'autres loix, que celles qu'il a prévû qu'on pourroit observer. A l'égard de la sensualité, dont il vous plaît de faire un vice, les Infideles s'y livrent bien plus que nous, puisque nous sommes privez de l'usage du vin; usage délicieux, mais funeste, qui corrompt le premier don de Dieu, c'est-à-dire la raison; ce que jamais l'usage des femmes ne peut faire.

J'interrompis l'Iman pour lui dire: Comment me ferez-vous connoître que Mahomet n'étoit point un imposteur? O Ciel! s'écria-t-il, quel blasphême venez-vous de proferer! Verité éternelle, pardonne à cette femme aveugle son peché d'ignorance; elle est encore dans ses tenebres: daigne l'en tirer, & la conduire bien-tôt dans tes saintes

Mosquées, pour s'y purifier dans des eaux salutaires, & par l'invocation de ton saint Prophete. J'essuïai cet enthousiasme, & l'Iman continua ainsi.

Si vous convenez que la morale de Mahomet est raisonnable, il n'est point un imposteur, puisqu'il dit la verité, & que sa doctrine conduit à la pratique de la vertu & à l'accomplissement de toute justice. Oui mais, lui dis-je, quels miracles a-t-il faits pour prouver sa doctrine, & quelles predictions l'ont autorisé à se dire l'Envoyé de Dieu? Toute femme que j'étois, je le pressois vivement.

Jamais Mahomet ne s'est attribué le privilege de faire des miracles, répondit-il, il a annoncé la verité, il l'a fait suivre; voilà la preuve de sa mission; en faut-il d'autres aux esprits éclairez? Il n'á voulu ni prévoir, ni prédire l'avenir, il s'est

contenté d'approfondir le present ; il a possedé au suprême degré la pieté, & toutes les vertus, & il les a employées au salut de ses concitoyens : il s'est consacré tout entier au culte du vrai Dieu, & à l'instruction des hommes, avec une ardeur si vive, que l'on ne peut douter un moment que Dieu ne la lui ait inspirée. Voilà ce qui constitue le vrai Prophete, plûtôt qu'une foule de predictions, qui ne peuvent toucher dans le present, & qui causent toujours des doutes & des disputes dans l'avenir.

Mais, ajouta-t-il, si Mahomet n'a point operé de prodiges, le Ciel en a fait en sa faveur. Le superbe Abrahah, adorateur du culte de Panao, assemble une armée innombrable pour détruire le saint temple de la Mecque ; le Ciel pour la détruire, n'employe point ses foudres vengeurs, ni le bras des foibles

mortels ; il arme contre cette armée de vils oiſeaux, qui la mettent en fuite, & contraignent le fier Abrahah de ſortir du territoire de la Mecque, pour éviter la mort. La Mecque aſſiegée, & priſe enſuite par des Nations impies, eſt démolie preſque entierement ; le temple ſeul eſt reſpecté : les plus feroces ennemis du nom Muzulman n'oſent approcher de ce ſaint temple qu'en tremblant : ſes murs ſont pour eux des murs ſacrez, dont ils ne peuvent franchir l'entrée ; & s'ils enlevent la pierre noire, pour la jetter dans les deſerts inconnus, le Ciel les contraint de la rapporter eux-mêmes juſques dans le Sanctuaire d'où ils l'ont enlevée, & il punit d'une mort terrible les auteurs de ce ſacrilege attentat.

On conçoit aiſément que ces diſcours chimeriques de l'Iman ne faiſoient pas beaucoup d'impreſſion

ſur moi ; je fis neanmoins ſemblant d'en être frapée : je le remerciai de m'avoir appris toutes ces choſes, & je continuai à lui faire quelques objections.

Pourquoi, lui dis-je, ſi les veritez de l'Alcoran ſont ſi ſenſibles, les Arabes & enſuite les autres peuples ne s'y rendirent-ils pas d'abord ? Peut-on détruire en un jour les prejugez dont toute une Nation eſt imbuë, me répondit-il, & peut-on convertir ceux qui ne nous écoutent pas ? N'eſt-ce pas même un miracle, que Mahomet, ſeul, ſans autre ſecours que celui de la verité, ait pû la prêcher publiquement, dans une contrée infectée d'autres maximes, & toute remplie de ſes ennemis ? Cependant il en a triomphé, & ſes plus grands adverſaires ſont venus flechir les genoux devant lui. Le cœur des Nations s'eſt amolli, lorſqu'il a le-

vé les mains vers le Très-haut, & ceux qui ont persisté dans leur aveuglement, ont craint le tranchant du sabre, dont le Ciel l'avoit armé.

Et voilà, interrompis-je, en quoi votre Religion m'a paru jusqu'ici bien inferieure à la nôtre: ceux qui l'ont fait recevoir à nos premiers peres n'ont employé pour toutes armes, que celles de la persuasion. Il est vrai, me répondit-il, mais à present votre Religion se soutient par les mêmes moyens que la nôtre s'est établie. Si nous en croyons les voyageurs, & ceux mêmes des reprouvez qui viennent chercher parmi nous un asyle contre la fureur des persecutions, si nous les en croyons, dis-je, on met chez vous tout à feu & à sang, pour faire recevoir une opinion qui n'augmente ni ne diminue l'essence de votre culte. Le grand Prophete n'agissoit pas ainsi: il est vrai que

ſon bras s'eſt armé d'un glaive exterminateur à l'égard des Idolâtres & des impies ; mais ſongez que parmi les Nations qu'il vouloit convertir, il y avoit des gens qui connoiſſoient l'abſurdité de leur Religion, & la verité de celle que le Prophete leur annonçoit : cependant, retenus par la crainte de perdre leurs biens, que leurs concitoyens n'auroient pas manqué de leur enlever, pour punir leur changement, ils reſtoient dans l'erreur. Mahomet étoit donc obligé, pour leur faire ſuivre la verité qu'ils connoiſſoient, de leur faire craindre, en s'armant contre eux, non-ſeulement de perdre ces biens, qui les retenoient dans les tenebres ; mais encore de perdre la vie : alors n'ayant plus rien à menager, ils ſuivoient le penchant de leur cœur, & ſe ſoumettoient à la verité.

Comme cette raiſon pouvoit

s'appliquer à tous ceux qui se sont sont servis de la force pour établir une Religion, elle me frappa mediocrement, & voyant que l'Iman vouloit me surprendre par des argumens subtils, je commençai à me tenir sur mes gardes. Je ne l'aurois pas même écouté, si je n'avois été obligée de flater Mouslouf de l'esperance de ma conversion. L'Iman à qui je ne faisois à son gré que de foibles objections, crut avoir triomphé, & que j'étois renduë; il ne manqua pas de s'en prevaloir & de le faire croire à Mouslouf, qui s'en rejouit.

La femme de ce Tunisien, qui l'aimoit beaucoup, & qui ne pouvoit souffrir que le cœur de son mari fût partagé, apprit avec douleur qu'il m'adoroit; & comme elle étoit fille d'un riche Marchand de la Ville, dont son mari craignoit le pouvoir, elle lui parla avec ai-

greur, & le menaça de dire à son pere, qu'il avoit voulu coucher avec une Esclave Chrétienne : crime capital, selon la Loi de Mahomet. Mousslouf qui croyoit que je serois bien-tôt de sa Religion, ne lui répondit rien, apprehendant de l'aigrir davantage, & qu'elle n'executât ses menaces.

Pour s'en garantir, il pressa l'Iman de me convertir promptement : celui-ci animé d'un veritable zele, redoubla ses efforts, & après plusieurs conferences, me demanda enfin, pourquoi je n'embrassois point la Religion de Mahomet, puisque je paroissois persuadée de sa verité ? Je lui répondis qu'il me falloit encore du tems, pour examiner serieusement toutes les choses qu'il m'avoit enseignées ; que je ne voulois point prendre legerement une resolution de cette importance, & que si j'em-

braſſois le Muzulmaniſme, je ſerois d'autant plus conſtante à le ſuivre, que j'aurois été lente à m'y déterminer. L'Iman, qui étoit homme de bon ſens, mais très-prevenu pour ſa Religion, me répondit que Mahomet ne vouloit point de ſacrifice forcé, qu'il ordonnoit dans ſon Alcoran, de contraindre par le glaive les Païens à renoncer au culte des Idoles, mais non les Chrétiens à changer leur croyance, pour embraſſer la ſienne; qu'il vouloit au contraire qu'on n'employât à leur égard que la perſuaſion & les armes inviſibles de la verité: que je ne devois donc pas changer de Religion pour m'affranchir de l'eſclavage, mais par le ſeul amour du vrai: qu'il me permettoit de reflechir encore ſur ce qu'il m'avoit dit, perſuadé que plus j'approfondirois, plus je ſerois convaincue.

Cependant l'amoureux Mouſlouf n'étoit pas fort ſatisfait de l'Iman, qui tardoit trop, ſelon lui, à me convertir. Sa femme au contraire étoit bien aiſe de ce delai, & de ma réſiſtance. Mouſlouf, qui l'avoit juſqu'alors tendrement aimée, n'avoit point encore voulu profiter des privileges que lui donnoit ſa Loi, & contre l'uſage le plus ordinaire, il n'avoit que cette femme, qui accoutumée depuis cinq ans à être ſeule dans le lit & dans le cœur de ſon mari, ne pouvoit ſonger, ſans en être extrêmement allarmée, qu'une autre alloit partager ſes droits, & peut-être les lui derober entierement.

Elle s'en plaignit à ſon pere, qui ne pût blâmer la reſolution de ſon gendre, autoriſée par les loix & par l'uſage. Craignant de plus en plus que je ne me rendiſſe Muzulmane, & que ſon mari ne m'épou-

ſât, elle prit le parti de m'en detourner. Chrétienne, me dit-elle, vous ne voulez peut-être embraſſer notre Religion, que pour n'être plus eſclave : decouvrez moi vos ſentimens, & ſoyez ſûre que je ne vous trahirai point.

La perte de ma liberté m'eſt bien douloureuſe, lui répondis-je ; mais je n'ai point envie de me faire Mahometane, pour la recouvrer ; d'autant plus qu'en devenant la ſeconde femme de votre mari, je ne ſerois pas fort heureuſe : je me confie à vous, & je vous avoue de bonne foi, que c'eſt uniquement pour me ſouſtraire à ſa pourſuite, que j'ai feint de vouloir changer de Religion. Helas ! ſi je pouvois me racheter, je renoncerois volontiers au cœur de Mouſlouf, & à toutes les promeſſes dont il me flatte. Je ne ſouhaite que de retourner en Italie : la neceſſité ſeule m'a enga-

gée à lui temoigner de la complaisance, & à lui donner quelque espoir.

Eh bien, reprit-elle, si vous me parlez sincerement, je vous aiderai à recouvrer votre liberté, & je vous renvoyerai dans votre patrie; mais en attendant que je puisse executer mon dessein, entretenez toujours l'Iman de l'esperance de votre conversion; il engagera Mouflouf à vous respecter, & s'il en vouloit venir à la violence, vous n'avez qu'à le menacer de m'en avertir.

Assurée de la protection de cette femme jalouse, je crus n'avoir plus rien à craindre, & je me reposai tranquillement sur elle du soin de ma delivrance.

Mouflouf ayant appris que sa femme m'avoit entretenuë en particulier, fut très-curieux de sçavoir ce qu'elle m'avoit dit; je n'eûs garde de lui en faire confidence. Je lui

fis accroire que j'étois toujours dans le dessein de me convertir, supposé que son Iman vînt à bout de lever tous mes doutes, & de me persuader. L'Iman, à sa priere, redoubla ses soins; mais je ne craignois plus Mouslouf, dont la femme épioit sans cesse les démarches.

Je croyois que vous étiez sincere, me dit-il un jour; mais je vois bien que vous m'avez trompé, & que jamais vous ne serez Muzulmane. Je mérite bien ce qui m'arrive, puisque j'ai cru aux promesses d'une Chrétienne: songez cependant que dans l'état où vous êtes, il ne me sera pas difficile de vous en faire repentir.

Il me tint parole, & d'abord il m'ôta les femmes qui m'avoient servie jusqu'alors, comme son épouse future; l'Iman fut congedié, & je demeurai enfermée dans une chambre fort petite, ne parlant qu'à

l'esclave qui m'apportoit à manger.

Le souvenir des maux passez revient toujours, lorsque l'on est plongé dans l'affliction ; la perte de mon cher Rosino se peignit donc alors à mon esprit plus vivement que jamais, & je ne cessai de repandre des larmes, en l'appellant à mon secours. Dans l'accablement où j'étois, je m'endormis. Pendant mon sommeil, il me sembloit que je voyois ce tendre époux, qui d'une main essuïoit mes larmes, & de l'autre me montroit la ville de Bruxelles, comme le terme de mes malheurs, & le lieu où je pourrois trouver quelque repos. Cher Rosino, m'écriois-je, c'est donc vous que je revois : pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Quels lieux habitez-vous ? Venez-vous rendre le calme à mon ame affligée ? venez-vous essuïer les pleurs que j'ai versées ? Rosino ne répondoit point,

mais me regardoit tendrement ; cependant me prenant par la main, il me fit franchir en un inſtant une eſpace immenſe , & je me trouvai tout à coup tranſportée dans une maiſon ſuperbe, mais où tout étoit en deuil : Roſino frapa , on ouvrit, & tout le monde parut charmé de me voir. Une Dame qui paroiſſoit extrêmement affligée , ſortit comme d'un profond ſommeil, en me voyant : Ah ma chere fille, me dit-elle , vous venez donc enfin ſoulager ma douleur, & me delivrer des remords qui m'accablent. Vous venez me rendre une fille que je pleure depuis tant d'années , & que j'ai été contrainte de laiſſer en proye aux bêtes feroces ; ma chere fille, vos malheurs m'ont bien couté des larmes ; mais ne nous plaignons plus ni l'une ni l'autre,puiſque le Ciel nous rejoint. Pendant que ma mere me parloit ainſi , je tendois

dois vainement les bras vers elle : elle ſe refuſoit à mes embraſſemens, & je ne pouvois ſatisfaire ma tendreſſe.

Helas ! je m'éveillai, & je me retrouvai à Tunis chez Mouſlouf : je me rappellai toutes les circonſtances du ſonge trompeur, qui venoit de fuir. Ciel ! m'écriai-je, vous ne me procurez du repos que pour m'envoyer de funeſtes ſonges, dont l'illuſion me plonge dans la triſteſſe: pourquoi me faire ſouvenir d'une mere, que je ne verrai jamais ? Pourquoi m'offrir l'image d'un époux aimable que j'ai perdu pour toujours ?

Mouſlouf, qui m'entendit ſoupirer & gemir, entra dans ma chambre ; Eh-bien, me dit-il, vous repentez-vous d'avoir abuſé, par de flatteuſes eſperances, un homme qui vous adore ? Ne conſentirez-vous point à embraſſer ſa Reli-

gion, & à devenir sa femme? Un Maître qui me traite avec tant de rigueur, peut-il jamais esperer d'être aimé de moi, lui dis-je? La douceur que j'ai si longtems employée n'a pu gagner votre cœur, me répondit-il, & j'ai été obligé de devenir impitoyable, pour vous forcer à être moins cruelle. Vous ne réüssirez pas, lui dis-je, vous m'aigrissez, & je vais avoir pour vous toute la haine dont je suis capable. Eh que me peut faire une haine dont vous serez la seule victime, me répondit-il? j'accepte votre inimitié comme votre indifference: le seul parti raisonnable que vous avez à prendre, est de m'aimer. Vous sçavez, lui-dis-je, que je recevois avec docilité les leçons de l'Iman. Oui, mais elles ne faisoient aucune impression sur vous, reprit-il, & je vous en punis; cependant quand vous le voudrez, je changerai votre sort.

Il eſt vrai qu'il ne tenoit qu'à moi d'être, au moins pour un tems, un peu moins malheureuſe ; mais aurois-je pû me reſoudre à embraſſer une Religion abhorrée dans mon pays, & à renoncer pour jamais à le revoir. Je comptois mediocrement ſur le recouvremenr de ma liberté ; mais je ne voulois pas me lier d'une chaîne, que je n'aurois jamais pû briſer.

Mouſlouf, pour me faire changer de reſolution, augmentoit tous les jours ſes rigoureux traitemens, & j'étois la plus malheureuſe de toutes ſes eſclaves. Sa femme s'intereſſoit à mon ſort ; mais elle ne pouvoit le rendre meilleur, parce qu'il eſt permis aux Mahometans de traiter leurs eſclaves, comme il leur plaît. Elle craignoit beaucoup que mes ſouffrances ne m'obligeaſſent à me rendre aux deſirs de ſon mari : cette crainte fit qu'elle ſe

donna tous les mouvemens imaginables pour me faire éloigner. Elle eût pour cela recours à ſon pere ; comme il l'aimoit beaucoup, il vint trouver ſon gendre, pour l'exhorter à me rendre la liberté, ou à me vendre à quelque Marchand d'eſclaves.

Mouſlouf lui répondit nettement, qu'il me rendroit la liberté, quand je lui payerois ma rançon ; mais qu'il ne vouloit pas me vendre à un autre. Son beau-pere ne pouvoit rien exiger davantage de lui ; cependant j'écrivis à la famille de Roſino, & je leur fis une vive peinture du triſte état où j'étois, en les conjurant d'avoir pitié de moi, & de me delivrer ; je remis ma lettre à un Religieux de la Redemption, qui me promit de la faire tenir. Le Moine crut qu'il n'y avoit aucun inconvénient à la faire lire à Mouſlouf qui étoit ſon ami ; mais celui-

ci la retint, en lui promettant de l'envoyer lui-même, & ne l'envoya point.

Cependant j'attendois avec impatience la réponſe à la lettre que j'avois écrite. Mouſlouf, qui vouloit me faire perdre tout eſpoir de ſortir de ſes mains, me dit un jour, que ſi je ne comptois pour ma rançon que ſur la generoſité des parens de mon mari, je n'avois rien à eſperer, & qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'ils vouluſſent depenſer beaucoup d'argent, pour racheter une femme étrangere, qu'ils avoient à peine connuë, & qui leur deviendroit à charge, ſi elle retournoit chez eux. Effectivement je n'en reçus aucunes nouvelles pendant le tems de ma captivité : j'en étois étonnée ; mais j'appris que Mouſlouf avoit intercepté & retenu toutes les Lettres que je leur avois écrites.

Kaſné (c'étoit le nom de ſa fem-

me) devenuë plus jalouſe, par les ſoins que ſon mari prenoit pour me ſéduire, étoit ſans ceſſe auprès de moi, pour m'exhorter à ne me point laiſſer éblouir par de vaines promeſſes: Je vous jure, me diſoit-elle, que je ſaiſirai avec joye l'occaſion de vous faire revoir votre patrie, dût-il m'en couter tout ce que j'ai de plus cher au monde. Auſſi je ne comptois plus que ſur elle pour ma liberté, & je crois que ſans ſon ſecours, jamais je ne l'aurois recouvrée.

Cependant un ſi long & ſi fâcheux eſclavage m'accabla, j'en tombai malade, & Mouſlouf allarmé craignit de me perdre, avant que de m'avoir gagnée. Kaſné redoubla ſes careſſes auprès de ſon époux, & les aſſaiſonna de tendres reproches, pour enchaîner ſon cœur volage, & le retenir pour elle ſeule.

Avant que cette Chrétienne fût en votre pouvoir (lui dit-elle, les larmes aux yeux) tous mes ſoins ne ſe bornoient pas envain à celui de vous plaire ; vous m'en teniez compte : vous me juriez que je ſerois l'éternel & l'unique objet de votre tendreſſe : aujourd'hui vous paroiſſez oublier ces ſermens & ces tranſports, & vous ſemblez me preferer une eſclave, dont la fierté vous dedaigne ; ſongez qu'en me donnant une rivale & une compagne, vous me privez de toute ma gloire & de toute ma felicité. Eteignez cette nouvelle flamme, & rallumez celle dont vous avez brûlé pour moi, lorſque vous m'avez jugé digne de poſſeder ſeule votre cœur ſans partage.

Mouſlouf, qui aimoit toujours Kaſné, attendri par ſes paroles, eût honte de ſa foibleſſe, & ſouhaita de m'oublier. Pour y réüſſir, il re-

ſolut de s'abſenter quelque tems, & comme il avoit alors quelque affaire à terminer avec des Marchands d'Alger, il s'embarqua pour ſe rendre en cette Ville & y faire quelque ſejour; ce qui releva un peu les eſperances de Kaſné, qui crut ſe pouvoir défaire de moi pendant ſon abſence.

A peine fut-il parti, qu'Aly arriva au port de Tunis. Comme il avoit fait des priſes conſiderables dans ſa courſe, il fit d'abord la vente des effets qu'il avoit apportez ſur ſon Vaiſſeau, & jugea à propos de remettre la part de Mouſlouf à Kaſné ſa femme, qui la reçut. Ravie de poſſeder cet argent, elle me fit venir auſſitôt, & me parla ainſi. Je vous ai promis de travailler à vous faire recouvrer votre liberté, je vais vous tenir parole; j'ai entre les mains de l'argent que je conſacre à cet effet. C'eſt une petite ſupercherie

cherie que je fais à Mouflouf; mais il s'agit de votre bonheur, & pour vous le procurer rien ne me coute.

Je la remerciai de la maniere la plus vive & la plus tendre, & je lui promis de n'oublier jamais ce bienfait. Il me paroissoit fort plaisant de me voir rachetée de l'argent même de Mouflouf; mais je craignois beaucoup que cette ruse de sa femme n'eût aucun succès.

Ce jour là même elle envoya secrettement dix mille francs à un Marchand Espagnol, dont elle connoissoit la probité, en le faisant prier de remettre cette somme entre les mains d'un Pere de la Redemption, & de dire à ce Religieux que c'étoit pour racheter une Esclave de Mouflouf, nommée Faustina: c'est ainsi que je me faisois appeller à Tunis. Le Marchand prit l'argent, sans s'informer de quelle part il venoit, alla le porter

ſur le champ au Religieux, qui le garda ſoigneuſement, juſqu'au retour de celui à qui il devoit l'offrir, comme il en étoit chargé.

Dix mille francs étoient une ſomme bien forte, & c'étoit mettre ma rançon à un prix très-haut; mais Kaſné avoit crû devoir ſacrifier cette ſomme, afin de mieux tenter Mouflouf par l'idée d'un profit conſiderable. Elle comptoit avec raiſon, que dix mille livres auroient plus de pouvoir ſur le cœur de ſon avide époux, que tous les apas qu'il pouvoit me ſuppoſer. Elle avoit pris aſſûrément toutes les meſures neceſſaires pour faire réüſſir ſon projet: mais elle avoit à craindre qu'Aly ne decouvrît à ſon Aſſocié la ſupercherie qu'elle meditoit; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, ſi Mouflouf fût revenu ſur ces entrefaites: mais nous fûmes bien-tôt delivrées de cette frayeur. Aly,

comme nous nous en étions flattées, voulant profiter de la ſaiſon, ſe remit en mer, avant que Mouſlouf fût de retour à Tunis.

Enfin il revint, après environ deux mois d'abſence, auſſi amoureux de moi qu'il l'avoit jamais été, & reſolu de me gagner, à quelque prix que ce fût. Le Religieux, dont j'ai parlé, vint auſſi-tôt le trouver, & lui dire, qu'on lui avoit mis entre les mains de l'argent pour payer ma rançon, & qu'il venoit pour en traiter avec lui. D'abord il propoſa adroitement une petite ſomme, que Mouſlouf mépriſa, en diſant d'un air dédaigneux, que je lui appartenois, & qu'il vouloit que je reſtaſſe chez lui. Le Religieux augmenta ſes offres, & à force de preſſer & d'offrir, il commença à ébranler l'intereſſé Tuniſien, qui neanmoins refuſa conſtamment la ſomme de ſix mille livres; mais

quand le Religieux lui eût declaré définitivement, qu'il en donneroit dix mille, mais rien de plus, Mousslouf ne pût resister davantage.

Cependant il parut que son ame étoit alors le théatre d'un rude combat entre l'amour & l'avarice. Car tantôt il jettoit les yeux sur l'or qu'on lui offroit, & tantôt sur moi. J'étois presente à ce combat, & je craignois bien de remporter la victoire; il se passoit pourtant chez moi aussi une autre espece de petit combat, entre l'amour propre & celui de la liberté. Mais comme ce dernier l'emporta aisément dans mon cœur, & triompha de ma vanité, l'appas du gain l'emporta aussi dans celui de Mousslouf, & je fus libre.

Kasné, qui sçavoit que je ne possedois rien, m'embrassa, & me fit encore present pour mon voyage d'une somme honnête: je la remer-

ciai, en lui promettant une éternelle reconnoiſſance. Je crois qu'elle me vit ſortir de chez elle avec autant de joye, que Mouſlouf en eût à compter ſon argent, & peut-être à m'oublier.

Le Religieux qui avoit negotié ma délivrance, me conduiſit dans une maiſon, où il y avoit quelques autres femmes eſclaves, nouvellement delivrées, comme moi; mais qui ne l'avoient pas été d'une ſi étrange maniere. Après avoir reſté encore à Tunis quelque tems, on nous fit embarquer ſur un vaiſſeau Eſpagnol, qui alloit à Barcelonne.

Notre navigation fut heureuſe; & ſans avoir eſſuïé aucun accident, nous arrivâmes au port de Barcelonne, où quelques jours après, ſelon la coutume, nous entrâmes en proceſſion: les ruës étoient remplies d'une foule oiſive & curieuſe, qui nous regardoit paſſer, lorſque tout

à coup on entendit pousser mille cris de differens côtez. Le peuple rempli d'étonnement, s'empressoit de venir voir un assez jeune esclave, qui étoit à côté de moi, nommé Nugnès, & que tous vouloient considerer de près, pour le mieux reconnoître. Le voilà, c'est lui-même, disoient-ils, & le pauvre Pedro Carlos a souffert la mort bien injustement.

Le bruit qui couroit parmi le peuple, parvint jusqu'aux oreilles du Magistrat de Police. Afin de le faire cesser, ou de sçavoir s'il étoit bien fondé, il envoya prendre cet Esclave par des Alguazils, qui l'amenérent devant lui. Il lui demanda, s'il étoit veritablement Nugnès, comme on le disoit: celui-ci répondit qu'oui; & ayant été reconnu par tous ceux qui l'entouroient, le Juge se leva d'un air troublé & consterné, & disparut avec

précipitation, pour éviter le murmure des assistans, qui n'égaloit peut-être pas celui de sa conscience.

Toute la ville, qui retentissoit du bruit de cette avanture, plaignoit le sort de l'infortuné Pedro Carlos, & accusoit es Juges, de n'avoir peut-être point assez approfondi une affaire, dont dépendoient l'honneur & la vie d'un de leurs Citoyens, qui jusqu'alors avoit toujours vêcu exempt de tout reproche. Mais les personnes sensées disoient, qu'il y avoit tant de choses vraisemblables & frapantes dans l'accusation dont il avoit été chargé, que l'on eût peut-être alors condamné les Juges, de ne le point condamner.

Cependant le peuple furieux courut chez celui qui avoit autrefois vendu ce Nugnès (comme celui-ci le disoit) à des Corsaires de

Tunis, & qui avoit par-là été cauſe de la mort ignominieuſe de Pedro Carlos; mais le traître venoit habilement de prendre la fuite, pour éviter la juſte punition d'un crime énorme, qui avoit couté la vie à un innocent. Comme on ne parloit alors, que de cette étrange affaire à Barcelonne, je voulus m'en inſtruire.

Ce Nugnès, me dit-on, avoit été long-tems ami de Pedro Carlos condamné à mort depuis quelque tems. Il devint amoureux de la femme de ſon ami, qui étoit parfaitement belle. Celui-ci s'en étant apperçu, rompit avec lui, & à ſon occaſion ſe brouilla avec ſa femme un peu trop galante. Bien-tôt ils devinrent ennemis mortels l'un de l'autre; ils eûrent pluſieurs fois des querelles, juſqu'à ſe menacer bravement de ce qui eſt ſi ordinaire en Eſpagne & en Italie, où l'on aime à ſe venger ſans peril.

Cette inimitié & ces menaces éclatantes furent dans la ſuite un indice fatal contre le malheureux Pedro Carlos, lorſqu'il fut ſoupçonné d'avoir aſſaſſiné Nugnès. Cependant un autre habitant de Barcelonne, auſſi paſſionnément amoureux de la femme de Carlos que Nugnès, reſolut de profiter de la diſcorde qui regnoit entre le mari & l'amant de celle qu'il aimoit; & pour ne trouver aucun obſtacle à ſa paſſion, & n'avoir point de rivaux à combattre, il conçut le deſſein de perdre l'un & l'autre, & s'y prit de la maniere la plus noire & la plus déteſtable. Cet homme, nommé Mendoça, demeuroit depuis quelque tems à Barcelonne; & quoique ce fût le plus mechant des hommes, il cachoit ſa ſcelerateſſe avec tant d'art, qu'on ne l'auroit jamais crû capable d'une mauvaiſe action. Pour ſe maſquer plus avantageuſement

aux yeux du monde, il contrefaisoit le devot ; personnage toujours dangereux & très-propre à imposer, surtout en Espagne, où l'on juge plus qu'ailleurs sur les apparences.

Quoique sa passion pour la femme de Pedro Carlos fût des plus violentes, il sçût si bien la tenir secrette, que personne ne s'en apperçut, & il attendit devotement l'occasion de la satisfaire à son aise. Il s'imagina que la querelle élevée entre Pedro Carlos & Nugnès en étoit une favorable ; & comme les plus grands crimes ne lui coutoient rien, il ne la laissa point échapper.

On apprit tout à coup dans Barcelonne, que Nugnès étoit disparu ; & comme on n'en eût aucunes nouvelles, on ne douta point qu'il n'eût été assassiné. Tous les soupçons tombérent sur Pedro Carlos, qui denoncé par la voix publique, & accusé d'être l'ennemi de Nug-

nès, & ennemi d'autant plus mortel, qu'il avoit été ſon ami, fut mis en priſon, & enſuite, par un uſage auſſi déraiſonnable que honteux à l'humanité, fut appliqué à une queſtion extraordinaire. La rigueur des tourmens lui ayant fait avouer, comme il eſt ſi ſouvent arrivé, un crime imaginaire qu'il n'avoit point commis, ſur ſon aveu on le condamna à la mort; & quoiqu'il ſe retractât enſuite, le Jugement fut exécuté. Mendoça délivré de ſes deux rivaux par ce moyen, mit alors à profit ſa noire perfidie, il fit ſa cour à la femme coquette du malheureux Carlos; & comme il étoit riche, il ſçut jouir de ſon crime, & braver le Ciel vengeur.

On commençoit à oublier le ſupplice de Pedro Carlos, que tout le monde croyoit fort juſtement condamné, & l'on ne comptoit plus Nugnès au nombre des vi-

vans, lorſqu'au grand étonnement de toute la ville, on le vit paroître, comme j'ai dit, dans le nombre des eſclaves rachetez. On s'aſſura d'abord ſi c'étoit lui, & ayant été reconnu de tout le monde, il ne fut plus poſſible de douter de l'innocence de l'infortuné Pedro Carlos; & l'on apprit par la dépoſition de Nugnès, que le ſcelerat Mendoça étoit le ſeul coupable.

C'étoit, diſoit-on, un Juif renegat, qui avoit parcouru les rivages d'Afrique, & étoit connu de tous les Corſaires, qui infeſtoient la Méditerranée. Il avoit voyagé dans toute l'Europe, & ſes crimes divers l'avoient banni de tous les pays où il avoit ſéjourné. Son commerce principal en Eſpagne étoit de vendre aux Corſaires de ſa connoiſſance tous ceux, qui tomboient dans les pieges dan-

gereux qu'il leur tendoit. Ayant donc envie de se défaire de Nugnès trop aimé de celle qu'il vouloit seul posséder, il jugea à propos de le vendre à un Corsaire, se flattant que sa disparition ne lui seroit point imputée, mais plutôt à Pedro Carlos son ennemi déclaré.

Dès qu'il eût conçu ce noir dessein, il l'exécuta : il cultiva Nugnès, dont il avoit gagné l'amitié, & ils firent souvent ensemble des parties de promenade sur la mer; mais un jour Mendoça ayant corrompu un pêcheur, qui les conduisoit dans sa barque, ils s'avancérent bien avant dans la mer. Alors un Corsaire, de concert avec le perfide Mendoça, envoya une chaloupe pleine de gens armez au devant d'eux, & le pauvre Nugnès leur fut livré. Mendoça après cet horrible attentat revint à Bar-

celonne ; & ayant enſuite gagné le cœur de la veuve de Pedro Carlos, il formoit déja le projet de l'engager à quitter l'Eſpagne, pour la mener dans un autre pays, lorſque le bruit de la réſurrection de Nugnès lui fit précipiter ſa fuite.

Lorſque les Juges eûrent appris le détail de ce que je viens de raconter, ils firent ce qu'ils pûrent, pour réparer l'injuſtice de leur arrêt. La mémoire de Pedro Carlos fut réhabilitée ; vain ſoulagement pour un malheureux, qui a ſouffert d'horribles tourmens, & qui n'eſt plus.

Pendant mon ſéjour à Barcelonne je balançai, ſi je devois aller en Italie demander à la famille de Roſino ce qui pouvoit me revenir de mon douaire, ſuivant mon contrat de mariage ; ou ſi je devois m'en retourner dans ma patrie. La famille de mon mari, di-

ſois-je, me recevra peut-être aſſez mal; ils me regarderont comme une étrangere, qui ne les touche plus : je ne trouverai, dans ce pays là, aucune protection, ainſi peu de juſtice. Ces réflexions jointes à quelques-autres, me firent réſoudre à oublier l'Italie, à laiſſer en paix la famille de Roſino, & à retourner plutôt en Flandres, pour y apprendre des nouvelles de la mienne, s'il étoit poſſible.

Mais comme je m'apprêtois à m'embarquer ſur un vaiſſeau, qui alloit à Bordeaux, je me vis, non ſans une mortelle frayeur, arrêtée chez moi de la part de la ſainte Inquiſition. Je tremblai, lorſque je me vis forcée de paroître devant un tribunal, ſi ſouvent ſouillé du ſang des innocentes victimes, que le faux zele immole à une Religion, qui n'exige que de libres hommages. Si j'étois riche,

me dis-je alors, je n'aurois qu'à me préparer à la mort. Ces hommes avides ne laisseroient pas échaper l'occasion de me dépouiller de mes biens. Mais, graces au Ciel, je n'ai rien, & je ne crains que de languir long-tems.

Le lieu, où je fus renfermée, étoit si étroit, que je ne pouvois ni m'asseoir, ni me coucher, ni même faire le moindre mouvement : je passai la premiere nuit & une partie du jour suivant dans cette fâcheuse situation. On me fit enfin sortir de mon cachot le lendemain, pour me demander quel crime j'avois commis. Vous en êtes apparemment instruit, dis-je à l'Inquisiteur, puisque vous m'en punissez ; aprenez-le-moi, je l'ignore. Cette réponse n'étant pas celle qu'il convenoit de faire, le Revérendissime Moine me tourna le dos gravement, & s'en alla.

Un

Un des aſſiſtans plus charitable m'avertit de mon imprudence, & me dit qu'il falloit non-ſeulement m'accuſer moi-même, & déclarer ma faute, mais encore deviner mon accuſateur. Après cet avis ſalutaire, je fus renfermée dans le même lieu, où la neceſſité d'être encore debout durant vingt-quatre heures fut pour moi le plus cruel ſupplice.

Cependant j'oubliai quelque tems ma douleur, pour repaſſer dans mon eſprit tout ce que j'avois fait & dit depuis mon départ d'Afrique. Je tâchai de me rappeller tous ceux à qui j'avois eû affaire depuis ce tems-là. Heureuſement je me ſouvins d'un grand Moine hériſſé, ſec & louche, qui étoit venu avec nous de Tunis à Barcelonne, & qui n'avoit pas été content de moi dans le voyage. Il ſe donnoit pour ſçavant dans les ma-

tieres de Religion ; & toute ignorante que je ſuis, je l'avois pluſieurs fois confondu, en diſputant contre lui. Mes railleries continuelles ſur ſes contradictions, & ſur ſes traits groſſiers d'ignorance, l'avoient rendu fort ridicule parmi tous les paſſagers de notre vaiſſeau, qui, à mon exemple, ſe mocquoient quelquefois de lui.

Un jour il me mit ſur l'article de la Religion de Mahomet : les entretiens frequens que j'avois eûs avec l'Iman, dans le tems de mon eſclavage, m'avoient renduë un peu forte ſur cette matiere. Le Moine voulant m'embaraſſer, me dit que Mahomet avoit fait bien peu de cas des femmes, puiſqu'il les avoit excluës de ſon Paradis. Que dites-vous, lui répondis-je ? Ce ſont les femmes ſeules qui forment le Paradis de Mahomet : ſans les Houris embraſſées cinquante ans de ſuite

par les Elûs, que feroit-ce ? rien du tout. Vous en sçavez beaucoup, me repliqua le Moine d'un air severe ; mais sçavez-vous que Mahomet enseigne que les femmes n'ont point d'ame ? Par consequent à la mort tout périt avec elles, & elles n'ont aucune part à l'autre vie. Il y a bien des choses à dire sur ce point de la doctrine de Mahomet, lui repliquai-je ; pour moi, si je faisois une Religion nouvelle, je ne mettrois aucun Moine dans mon Paradis ; & pour leur faire plus de dépit, j'y mettrois toutes les femmes aimables, avec ceux qui sont dignes d'être aimez d'elles.

Le Moine fit semblant de rire, mais dans le fond il fut très-scandalisé : il s'imagina que j'avois l'esprit gâté & le cœur aussi, & que je n'avois point du tout de Religion ; ou plûtôt il crut, que je le méprisois : il ne pût me le pardonner, & je

devins l'objet de sa pieuse vengeance.

On vint m'interroger encore le lendemain, comme l'on avoit fait la veille : alors je nommai le Moine, & racontai ce que j'avois pû dire en sa presence. L'Inquisiteur baissa devotement la tête, & m'ayant fait une réprimande, sans aucune instruction, il ordonna qu'on me mît en liberté, non sans m'imposer une penitence pour la forme. Je rendis graces au Ciel, d'en avoir été quitte à si bon marché.

A peine fus-je sortie de ce maudit lieu, que je me hâtai de quitter Barcelonne: je croyois toûjours voir des dévots ignorans & vindicatifs à ma suite. Je sortis de Barcelonne dans le dessein d'aller m'embarquer à Cadis, pour me rendre en Hollande. Je croyois faire ce voyage en peu de tems ; mais l'amour qui a-

voit resolu de me faire sentir encore une fois les feux dont j'avois déja brûlé, m'arrêta quelque tems à Madrid.

Mais avant que de parler de ce qui m'arriva à moi-même, je raconterai en peu de mots une histoire, ou plûtôt un exemple de vertu, qui faisoit alors l'entretien de toute la Ville, & qui me paroît assez remarquable pour avoir place ici.

Un riche Marchand, nommé Truxillo, avoit une fille jeune & belle, nommé Theresia, qui étoit aimée de Diegue, fils unique de Verdugo, autre Négotiant, bien moins riche que le premier. L'inégalité des biens, qui n'avoit point été un obstacle à l'amour, en fut un à l'hymen; ils connoissoient trop bien l'un & l'autre le caractere de l'opulent Truxillo, pour esperer d'être jamais unis, à moins que la fortune de Verdugo ne vînt à égaler celle

du pere de Therefia. Celui-ci qui n'avoit pas toujours été riche, & dont l'extraction étoit assez basse, faisoit paroître dans sa prosperité cette hauteur & cette arrogance, que donne presque toujours la bassesse de l'origine, comblée des faveurs de la fortune : il sembloit mépriser les pauvres, & même tous ceux qui étoient moins riches que lui, comme par une espece de dédommagement, parce qu'on l'avoit autrefois méprisé lui-même. Il ne mettoit rien au-dessus de la richesse, & il croyoit qu'après la vertu, dont il faisoit cas, rien n'étoit plus honorable, & plus digne de notre estime. Livré sans cesse à une sombre mélancolie, & à une misanthropie farouche, son regard étoit fier & dédaigneux, & il paroissoit haïr tous les hommes. La generosité étoit une vertu, dont il avoit une haute idée, mais qu'il n'exerçoit

point, & qu'il ſembloit ne devoir jamais pratiquer, parce qu'il croyoit que perſonne n'étoit réellement digne d'en être l'objet. Il n'admettoit point de vraies vertus parmi les hommes, mais ſeulement des vices palliez. On juge aiſément qu'un homme de ce caractere n'avoit point d'amis; il ſoûtenoit même qu'il n'y en avoit jamais eû de veritables dans le monde. Tous les hommes, diſoit-il, ſe haïſſent, cherchent à ſe nuire, & ſe font la guerre; ce qu'ils appellent amitié, n'eſt qu'une eſpece de tréve, qu'ils violent à la premiere occaſion, & ſous les plus legers prétextes. Ne vaut-il pas mieux les regarder conſtamment, & tous en general, comme ennemis, que de faire de frivoles exceptions, & s'expoſer chaque jour à des variations de ſentimens & de conduite?

Avec ces beaux principes, Tru-

xillo vivoit retiré dans le ſein de ſa famille, comme un ours dans ſon antre ; il ne s'attachoit qu'à ſon commerce, qu'il faiſoit d'ailleurs en honnête homme, & ſelon les regles les plus ſeveres de l'équité & de la bonne foi : on ne pouvoit lui reprocher que ſon impoliteſſe & ſa dureté à l'égard des Négotians, qui avoient affaire à lui.

Un Miſanthrope de cette eſpece n'étoit pas capable de ſe laiſſer toucher par l'amour que le jeune Diegue avoit pour ſa fille, ni par celui qu'elle reſſentoit pour lui. Il exigeoit pour la marier quelque choſe de plus ſolide, que de tendres ſentimens, & des deſirs conformes & réciproques.

Verdugo, qui aimoit beaucoup ſon fils, formoit quelquefois des entrepriſes périlleuſes, dans la vûë de lui laiſſer du bien, & de lui faire promptement une fortune, qui pût

répondre

répondre à celle de Truxillo, dont il ſçavoit qu'il aimoit la fille. Ses projets lui réüſſirent d'abord ; & des vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit des interêts, arrivez à bon port, augmentérent ſes eſperances. Il fit d'autres profits conſidérables ; & il s'aſſocia enſuite, dans de certaines affaires, avec les plus riches négotians, & avec Truxillo même : ce qui accoutuma celui-ci à voir ſouvent le jeune Diegue dans ſa maiſon. Il s'apperçut bien-tôt que ce jeune homme aimoit ſa fille, & il n'en fut pas fâché ; parce qu'il voyoit la fortune de ſon pere s'augmenter conſidérablement de jour en jour.

Mais bien-tôt un revers funeſte remit Verdugo dans ſon premier état. Des vaiſſeaux, qu'il avoit armez, périrent, ou furent pris par les Corſaires de la Méditerranée : il eſſuya des banqueroutes,

& il fut bien-tôt contraint d'en faire une lui-même. On ne pouvoit lui reprocher d'y avoir donné lieu, par ſes folles dépenſes, ou par ſa mauvaiſe conduite : le ſort du commerce étoit la ſeule cauſe de ſon malheur.

Verdugo conſervant ſa probité dans ſon infortune, & ſon honneur au milieu d'une diſgrace toujours deshonorante, expoſa l'état fidele de ce qui lui pouvoit reſter, & en fit un entier abandon à ſes créanciers. Ceux-ci perſuadez de la bonne foi d'un homme, qui avoit ſçû d'ailleurs ſe faire aimer, compoſérent avec lui, & lui firent des remiſes avantageuſes. Tous concoururent à prendre avec lui de favorables arrangemens. Il eût même des amis, qui lui offrirent des fonds pour rentrer dans le commerce ; cependant avec ces ſecours, il lui reſtoit encore un

fâcheux créancier à satisfaire : c'étoit Truxillo, à qui il devoit beaucoup, & qui ne lui vouloit accorder aucune remise. Cet homme dur ne fut point sensible à sa disgrace, & le traita avec la derniere rigueur. Ce fut en vain que son débiteur lui parla avec toute la soumission & l'humilité qu'inspire la mauvaise fortune, & qu'il lui représenta, que le dérangement de ses affaires étoit un de ces coups du sort, que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni prévenir ; que sa conduite n'y avoit eû aucune part, & que s'il vouloit bien lui accorder des termes, il rentreroit dans le commerce, aidé de ses amis, & se mettroit en état de le payer. Je veux croire, lui répondit Truxillo, que votre banqueroute est l'effet de votre malheur ; mais dois-je m'en ressentir ? Vous avez des amis, employez-

les pour vous en tirer, & me satisfaire.

Quoique Verdugo connût parfaitement le caractere de Truxillo, il ne s'étoit point attendu à un si dur procedé. Il fit encore auprès de son impitoyable créancier quelques tentatives, qui lui furent aussi inutiles. Il auroit pû le payer, il est vrai, avec les sommes d'argent qu'il avoit reçûës de ses amis: mais comme il n'avoit accepté ce secours, que selon leurs intentions, & dans le dessein de continuer son commerce; il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de remettre cet argent à Truxillo. Il se seroit crû plutôt obligé à le rendre à ceux, qui le lui avoient prêté si genéreusement. Il aima donc mieux essuyer toute la rigueur de son créancier, qui le fit mettre en prison.

Diegue son fils, penetré d'une

vive douleur, & extrêmement embaraſſé dans la ſituation où il voyoit ſon pere, ne prit conſeil que de ſa tendreſſe : il alla trouver Truxillo, ſe jetta à ſes genoux, & tâcha de le toucher. Le voyant toujours inflexible, il lui parla ainſi: Puiſque vous ne voulez point m'accorder la liberté de mon pere, & que ni ſes eſperances, ni ſes promeſſes, ni mes prieres ne vous ébranlent point, accordez-moi du moins une grace, que vous ne pouvez raiſonnablement me refuſer. Vous ſçavez combien je ſuis cher à mon pere, & que ſi j'étois en priſon, il ne négligeroit rien pour m'en tirer. Eh bien, ſouffrez que je prenne ſa place; ma perſonne vous aſſurera de ſa dette, & ſa liberté le mettra en état de l'acquitter. Jeune comme je ſuis, & ſans expérience, il m'eſt impoſſible d'avoir ſoin des affai-

res de mon pere, & de faire ce qu'il feroit, étant libre. Je ne vous demande donc rien, qui puiſſe préjudicier à la fureté de votre créance : tant qu'elle durera, je ſerai votre ôtage; & je le ſerai, s'il le faut, toute ma vie.

Truxillo, qui ne s'attendoit pas à une pareille propoſition, ſentit tout-à-coup en lui des mouvemens, qu'il n'avoit point encore éprouvez. Vous m'étonnez, répondit-il au jeune homme : votre vertu me touche, & je veux la récompenſer. Votre pere ſortira de priſon dès aujourd'hui; mais vous n'y entrerez point en ſa place : je veux vous faire connoître par-là, que j'eſtime & que j'aime la vertu. La vôtre me paroît ſincere & aimable. C'eſt beaucoup que de vous rendre un pere; mais ce n'eſt point aſſez : je connois votre amour pour ma fille, & je ſçais qu'elle

vous aime : je veux vous unir tous deux, & avoir pour gendre un jeune homme d'un ſi beau naturel : Thereſia eſt à vous.

On ne peut exprimer quels furent les tranſports du vertueux & amoureux Diegue. La reconnoiſſance, qui l'accabloit, lui laiſſa à peine le pouvoir d'en exprimer une petite partie. Il ſe contenta de ſe jetter aux genoux d'un généreux bienfaiteur, qui lui rendoit un pere, lui donnoit une épouſe, & couronnoit en même tems ſa pieté & ſon amour.

Truxillo ſe rendit auſſi-tôt avec lui à la priſon, où il avoit fait mettre Verdugo ; & ſur le champ, ſans exiger aucune condition, il lui rendit la liberté : bienfait, dont il augmenta le prix à ſes yeux, en lui apprenant qu'il la devoit à ſon fils. C'eſt ainſi que ce jeune homme fut récompenſé de ſa pieté filia-

le, non-ſeulement par le plaiſir pur & ſenſible, que les bonnes actions cauſent toujours par elles-mêmes, mais encore par les ſuites heureuſes que celle-ci eût. Au bout de quelques jours, il fut marié à Thereſia, & tout Madrid le combla d'éloges. A l'égard de Truxillo, ſa genéroſité lui fit beaucoup d'honneur : on oublia preſque tous ſes défauts, & on fit grace aux manieres, en faveur des ſentimens.

Pendant le ſéjour que je fis dans cette ville, j'eûs occaſion de connoître un homme, riche, ſpirituel & bien fait, qui étoit fils de ce fameux Jean d'Olden Barneveldt, qui avoit rendu de ſi grands ſervices aux Etats des Provinces-Unies, & à qui ſes longs démêlez avec Maurice de Naſſau Prince d'Orange coûtérent enfin la vie à l'âge de 72 ans. Il devint

amoureux de moi, & il me fit connoître sa passion naissante d'une maniere si tendre & si respectueuse, que j'en fus touchée. Je sentis deslors, que je ne pourrois pas long-tems défendre mon cœur contre un homme si aimable, qui m'avoit donné le sien. Cependant je résistois au penchant qui m'entraînoit vers lui. Nos fortunes étoient si inégales, que je ne pouvois presque esperer de voir jamais mon sort uni au sien. Il redoubla, pour me plaire, des soins, qui chaque jour me devinrent plus agréables. Je n'osois pourtant lui laisser connoître l'impression qu'ils faisoient sur moi, & ma déplorable situation me forçoit à affecter quelque indifference pour un amant, que je croyois ne pouvoir jamais être autre chose à mon égard.

Quoique le nom de Barneveldt ne me fût pas inconnu, & que

j'eûsse oui parler du fameux Jean de Barneveldt, que le Prince d'Orange avoit fait périr il y avoit environ 30 ans, je souhaitai de sçavoir de la bouche même de son fils ce qui avoit donné lieu à cet événement. Toute l'Europe sçait, me dit-il, que mon pere Pensionnaire, c'est-à-dire, Ministre d'Etat de la Province de Hollande, avoit rendu les services les plus signalez à sa patrie. Son trop grand zele pour la liberté de son pays le brouilla avec Maurice de Nassau Prince d'Orange, dont il avoit essayé de borner le pouvoir & l'ambition. Il étoit consideré de Henry IV. & de la Reine Elisabeth, comme un homme qui avoit sçu allier la droiture & la politique, la prudence & l'activité, & qui avoit toutes les parties d'un vrai Ministre. Comme il avoit été employé dans les Ambassades,

& dans les premieres Charges de la République, il avoit une très-grande expérience dans les affaires : qualité essentielle à un Ministre, & sans laquelle, quelque bonnes intentions qu'il ait, il fait nécessairement beaucoup de fautes, & se rend méprisable. Ce fut par son conseil, que malgré le Prince d'Orange, on conclut une treve entre les Etats & l'Archiduc; & depuis il fit ensorte que les Etats ne prissent aucune part à la guerre de Boheme. Le Prince d'Orange, qui souhaitoit la guerre, parce qu'elle contribuoit à sa grandeur & à sa puissance, ne pût le pardonner à mon pere.

Une dispute de Religion, qui s'éleva alors dans les Provinces-Unies, acheva de le mettre mal dans l'esprit du Prince, & servit de prétexte pour le perdre. Mon pere plein de pieté & de lumie-

res, avoit une grande averſion pour les opinions outrées de certains Théologiens, appellez Gomariſtes, ou Contre-Remontrans, qui dans leur ſyſtême ſur la Prédeſtination & ſur la Grace, donnoient à Dieu un caractere tyrannique, enſorte que le ſalut de l'homme ne dépendoit aucunement de ſa volonté. Il avoit au contraire embraſſé le ſentiment moderé des Arminiens ou Remontrans, plus conforme à la droite raiſon & à l'Ecriture, & plus convenable aux attributs de la Divinité & à la liberté humaine. Tel étoit autrefois le ſentiment du fameux Mélanchton.

Tout ce qu'il y avoit en Hollande de gens ſenſez penſoient comme mon pere ; c'étoit néanmoins le petit nombre. Le Prince d'Orange, pour avoir lieu de ſe venger de mon pere, qui étoit

Arminien & Tolerant, s'étoit déclaré pour les Gomariſtes. Il fit tenir en 1618 le fameux Synode de Dordrecht, où les Arminiens furent ſolemnellement condamnez. Comme les décisions de ces Aſſemblées, où d'ordinaire la paſſion domine plus que l'amour de la verité, impoſent toujours aux petits eſprits, mon pere commença alors à perdre la plus grande partie de ſon credit, & à devenir même ſuſpect & odieux à pluſieurs. Le Prince d'Orange profita de cette diſpoſition des eſprits, & le fit arrêter, avec le celebre Grotius & Hoogerbeetz, ſous le vain prétexte d'une conſpiration. Il le fit en même tems accuſer d'avoir voulu livrer les ſept Provinces-Unies aux Eſpagnols, & d'avoir enſuite négocié avec la France, pour la mettre en poſſeſſion de la Souveraineté des Pays-Bas, Mon pere

le nia conſtamment, & on n'en trouva jamais la moindre preuve dans ſes papiers. D'ailleurs, ces prétendus projets étoient dénuez de toute vrai-ſemblance. Il publia un Ecrit pour ſa juſtification, où après avoir détruit les accuſations intentées contre lui, il imputa tous les maux que l'Etat ſouffroit au faux zéle des Eccléſiaſtiques trop échauffez, & aux violences que l'on exerçoit contre les Arminiens. Tout ſon crime enfin ſe réduiſoit à avoir embraſſé le parti de la modération, & à s'être oppoſé au fanatiſme des Contre-Remontrans.

Cependant les diſputes de Religion continuoient; & le Roi Louis XIII. s'étoit cru obligé d'envoyer à la Haye un Ambaſſadeur extraordinaire, pour les appaiſer, & pour remontrer aux Etats Généraux, qu'il n'étoit ni raiſon-

nable, ni sûr, de vouloir pénetrer les secrets de la Prédestination & de la Grace, & d'employer la force pour faire prévaloir une opinion au préjudice de l'autre sur cet article. Il s'interessa particulierement pour mon pere, & demanda son élargissement. Les Etats remerciérent le Roi de la part qu'il vouloit bien prendre à leurs affaires; mais ils ne donnérent que des réponses générales.

Mon pere étoit toujours resserré dans une étroite prison, où il n'avoit ni papier, ni encre, ni plumes; & où il ignoroit absolument tout ce qui se passoit au-dehors à son sujet. Cependant ma mere trouva moyen de lui envoyer plusieurs fois de grosses poires, où elle avoit renfermé des tuyaux de plume, avec des billets, qui contenoient en caractere menu ce qu'il

lui importoit de ſçavoir. On nomma des Commiſſaires pour juger les trois priſonniers. Ce furent, pour la plus grande partie, ceux qui avoient fait paroître plus d'animoſité contre eux, avant leur détention, & qui étoient leurs ennemis déclarez. Ma mere s'en plaignit hautement, & preſenta une requête aux Etats de Hollande, pour leur témoigner la ſurpriſe & la douleur que lui cauſoit le choix des Juges: ſa requête fut rejettée. Le changement que le Prince d'Orange avoit fait dans les Magiſtrats des villes, & la maniere dont on avoit arrêté mon pere & les autres, contre les privileges & les droits de la Nation, avoient ſi fort épouvanté tous les eſprits, que perſonne n'oſoit parler en faveur de la liberté & des loix, pour leſquelles néanmoins

on

on avoit ſi long-tems combattu, & verſé tant de ſang.

Toute notre famille avoit auſſi préſenté une requête, pour remontrer le triſte état où étoit réduit un vieillard de 72 ans, qui n'étoit coupable de rien, & qui après avoir ſervi la République pendant plus de 40 ans avec autant de fidélité que de vigilance, ſe voyoit traité comme un traître & un rebelle.

Tout cela fut inutile : les ennemis de mon pere vouloient abſolument qu'il fût criminel, & le faire périr. On l'interrogea : mais les queſtions qu'on lui fit, étoient confuſes & captieuſes. Afin de le faire tomber en contradiction, s'il étoit poſſible, on lui objectoit des faits anciens, que ſa mémoire ne pouvoit plus lui rappeller, & dont il lui étoit impoſſible de rendre compte. Lorſqu'il eût été interro-

gé, on ne lui lut point ſes réponſes, ſelon l'uſage; & il n'eût le moyen, ni d'expliquer, ni de contredire les endroits, où l'on avoit mal pris ſon ſens, & où on lui attribuoit ce qu'il n'avoit point dit.

Quelques jours après on vint lui annoncer, qu'il étoit condamné à mort, & que le lendemain on lui liroit ſa ſentence. Mon pere, qui ne ſe ſentoit coupable de rien, fut bien étonné de cet Arrêt. Eſt-ce ainſi, dit-il, qu'on traite un bon citoyen! Alors il demanda une plume, de l'encre & du papier, pour écrire à ma mere, & lui dire adieu. Il proteſta dans cette lettre, qu'il avoit toujours ſervi le Prince d'Orange avec affection & fidélité, autant que ſa charge & ſon devoir avoient pû le lui permettre, & qu'il avoit toujours été dévoué aux interêts des Etats Generaux, & de la Province de Hol-

lande en particulier. Il ajoûtoit, qu'il se consoloit en Dieu, qui connoît les cœurs, & qui jugera un jour les justices.

Maurice dressa alors à notre famille un piege indigne d'un Prince. Il fit dire par le Comte Guillaume, Gouverneur de Frise, à la Princesse Douairiere d'Orange, qu'il étoit surpris, que la famille de Barneveldt ne demandât pas gràce pour lui. La Princesse ne manqua pas d'en faire avertir ma mere, qui ayant pris conseil de ses amis, répondit qu'il ne lui convenoit point de demander grace pour un innocent. En effet, en demandant grace pour lui, ç'auroit été le supposer coupable; & d'ailleurs, elle n'auroit pas obtenu ce que la Princesse d'Orange avoit demandé vainement.

Le Ministre Ecclésiastique, qui vint trouver mon pere pour le dis-

poſer à la mort, alla de ſa part trouver le Prince d'Orange, pour lui dire, qu'il l'avoit toujours ſervi avec une affection ſincere, autant que ſon ſerment & ſon devoir le lui avoient permis ; & que s'il lui avoit déplu en quelque choſe, il le ſupplioit de le lui pardonner, & d'accorder ſes bonnes graces à ſes enfans. Le Prince feignant de prendre part au malheur de mon pere, répondit, les larmes aux yeux, qu'il étoit bien fâché de ce qui étoit arrivé ; qu'il l'avoit toujours aimé, & ſouvent averti de ſe comporter autrement. Enſuite il demanda, ſi Barneveldt ne l'avoit point chargé de demander grace pour lui : le Miniſtre lui répondit que non, & s'en alla.

Le principal regret que mon pere fit paroître, fut de voir qu'on avoit placé dans le Gouvernement des perſonnes, qui n'avoient ni

expérience, ni génie: Après ma mort, dit-il, ces gens-là apprendront ce que c'eſt que de ſe mêler de gouverner, quand on eſt ſans capacité & ſans eſprit. Il demanda en même tems au Miniſtre, ſi Grotius & Hoogerbeetz devoient auſſi mourir. Le Miniſtre lui répondit qu'il ne l'avoit point oui dire: ſur quoi le bon vieillard ajouta: Ce ſeroit grand dommage; car ils peuvent encore rendre de grands ſervices à l'Etat: pour moi, je ſuis un homme vieux & uſé.

Du Maurier, Ambaſſadeur de France, ayant appris la ſentence rendue contre mon pere, demanda audience aux Etats Généraux: mais on la lui refuſa, & il fut obligé de prendre le parti de leur écrire, pour leur repréſenter les ſervices de celui qu'ils avoient condamné. On n'eût aucun égard à ſa lettre, dont les Etats même dans

la ſuite ſe plaignirent au Roi, qui leur manda qu'il deſapprouvoit extrêmement la dureté de la procedure, & le peu d'égard qu'on avoit eû à l'interceſſion de ſon Miniſtre, qui n'avoit rien fait que par ſon ordre. Enfin on lut à mon pere ſa Sentence, par laquelle on le condamnoit à la mort, & on déclaroit tous ſes biens confiſquez. J'avois crû (dit-il) qu'on ſe contenteroit de me faire perdre la vie: eſt-ce-là la recompenſe des ſervices que j'ai rendus à mon pays pendant quarante-quatre ans.

Après s'être diſpoſé à la mort, il marcha d'un air tranquille vers l'échaffaut dreſſé dans la cour même du Château, où il étoit priſonnier; & lorſqu'il y fut monté, il ſe tourna du côté du peuple & s'écria: Meſſieurs, ne croyez pas que je ſois un traître, je me ſuis conduit en homme de bien, &

comme un bon Citoyen, & je mourrai tel. Alors s'étant mis à genoux, il fit ſa priere; & ayant abaiſſé lui-même ſon bonnet ſur ſes yeux, le bourreau lui abbattit la tête d'un ſeul coup. Ainſi périt le Miniſtre le plus integre, le plus fidele, le plus éclairé & le plus actif qui eût jamais été. Un Ancien a bien raiſon de dire, que *le crime d'Etat eſt bien ſouvent le crime de ceux qui n'en ont point commis.*

Quoique nous fuſſions alors aſſez jeunes, mon frere aîné & moi, nous étions néanmoins en âge de reſſentir cette injuſtice, & la perte qu'elle nous cauſoit. Dès-lors nous reſolûmes l'un & l'autre de nous en venger, lorſque l'occaſion s'en preſenteroit. Quatre ans après, c'eſt-à-dire, l'année 1623. je dis à mon frere, qu'il étoit tems de ſonger à ce que nous devions à la memoire de notre pere, & à ce que nous

nous devions à nous-mêmes. Je lui representai que le Prince d'Orange avoit été le seul auteur de sa condamnation; qu'il avoit fait confisquer tous ses biens, qui étoient considerables, & que malgré toutes les Requêtes que nous lui avions presentées, malgré la promesse qu'il avoit faite à mon pere lorsqu'il fut condamné, d'avoir soin de ses enfans, nous n'avions encore pû rien obtenir; & que pour toute recompense des services de notre pere, nous étions réduits à vivre du bien de notre mere. Je lui remontrai qu'outre nos interêts particuliers, ceux de la Republique exigeoient de nous un coup hardi; qu'il falloit absolument nous défaire d'un Prince injuste, ambitieux & cruel, qui opprimoit la liberté de la Nation, & qui avoit fait mourir celui qui en étoit le défenseur: qu'on ne desapprouveroit

jamais

jamais des enfans, qui en vengeant la mort de leur pere, auroient en même tems fait périr un Tyran. Songez, s'il vous plaît, Madame, ajouta-t-il, que j'étois encore fort jeune alors : j'étois violent & inconsideré, & j'avouë que ces sentimens dictez par la haine & par la vengeance, n'étoient pas raisonnables. Ce n'étoit point à nous de punir le Stathoudre de ses injustices, & nous n'étions point chargez de rendre à l'Etat sa liberté. Mon frere, plus prudent & plus moderé que moi, desaprouva d'abord mon dessein; il me répondit que ce projet étoit chimerique & dangereux, & que nous n'avions aucuns moyens pour y réussir; qu'étant sans argent, sans amis, sans credit, il nous étoit impossible de tirer aucun fruit de notre entreprise; que si nous voulions faire entrer dans la conspiration ceux qui a-

voient quelque credit & quelque pouvoir, comme il étoit necessaire, nous courions risque d'être trahis ; qu'enfin en faisant périr le Prince Maurice, nous ne ferions pas périr sa maison, dont les Princes sçauroient bien venger sur nous un pareil attentat.

Lorsque je vis que mon frere n'aprouvoit point mon dessein, je resolus de l'executer sans sa participation, & je me jettai aveuglément dans une intrigue assez mal concertée. J'appris que le Prince devoit venir un certain jour de la Haye à Ryswick : je m'y rendis, & je promis & donnai de l'argent à un certain nombre de Matelots, s'ils vouloient me seconder dans une action qui seroit utile au pays. Ils me promirent ce que je voulus, & je leur recommandai d'executer ponctuellement les ordres que leur donneroient deux ou trois person-

nes, à qui je m'étois confié.

Le Prince arriva à Ryſwick; mais trois ou quatre Matelots ſans ſçavoir préciſément de quoi il s'agiſſoit, ayant reflechi ſur la propoſition que je leur avois faite, allérent trouver le Prince, & lui dirent qu'ils avoient été engagez, & qu'ils avoient même reçû de l'argent pour une action qui devoit, diſoit-on, être utile au pays. Le Prince ſurpris leur fit pluſieurs queſtions, & n'en put tirer rien davantage. Cependant il apprit d'eux, qu'à la Haye, dans une auberge, il y avoit encore d'autres Matelots, qui avoient reçû de l'argent pour la même choſe. Le Prince ſur le champ partit pour cette Ville, & à ſon arrivée fit arrêter ceux qu'on lui avoit nommez. Ils feignirent d'abord d'ignorer le deſſein dont on leur parloit. Cependant s'étant vûs menacez du dernier ſuplice,

ils avouérent tout. On prit auſſi dans la même auberge un coffre plein de piſtolets & d'autres armes, qu'on devoit faire le lendemain tranſporter à Ryſwick.

Dès que j'eûs appris que notre conſpiration étoit découverte, j'en fus conſterné, & je me ſauvai à Bruxelles.

Quoique mon frere n'y eût pas entré, il ſçavoit ce que je lui avois dit, & c'étoit aſſez pour lui faire craindre d'être puni. Il ſongea donc à ſa ſureté : il ſe retira à un petit village ſur le bord de la mer, & engagea un pêcheur à le conduire en Angleterre dans ſa barque; mais l'agitation de la mer l'ayant effrayé, il prit un autre parti, & reſolut de s'éloigner, & de s'aller embarquer ailleurs. Malheureuſement il fut ſuivi & pris, & on le conduiſit en priſon, où il témoigna beaucoup de fermeté. Lorſqu'on l'interrogea,

il avoua que ſon frere lui avoit dit que les affaires des Remontrans ne pouvoient être rétablies que par la mort du Prince d'Orange ; que la reſolution étoit priſe, & qu'il falloit que le Stathoudre mourût. Il confeſſa en un mot qu'il avoit eû connoiſſance de la conſpiration, & qu'il l'avoit même favoriſée par un emprunt d'argent. Mon frere fut condamné à avoir la tête tranchée.

Lorſqu'on lui prononça ſa Sentence, il n'en fut point émû, & ne témoigna aucune foibleſſe ſur l'échaffaut. Cependant ma mere alla ſe jetter aux pieds du Prince, pour lui demander grace. Le Prince ſurpris de cette démarche, lui demanda pourquoi elle faiſoit pour ſon fils ce qu'elle n'avoit point voulu faire en faveur de ſon mari. Sans s'émouvoir elle répondit ; C'eſt que mon mari étoit innocent, & que

mon fils eſt coupable. Il auroit été en cette occaſion glorieux au Prince de pardonner à mon frere; il eût reparé par un pardon genereux accordé au fils, l'injuſtice qu'il avoit commiſe à l'égard du pere.

Comme pluſieurs Remontrans étoient entrez dans la conſpiration, ils ſe virent plus perſécutez qu'ils ne l'avoient encore été. Leurs principaux Miniſtres furent ſolemnellement excommuniez & exclus du Conſiſtoire; ce qui fit dire alors à un homme d'eſprit: On a donné au Diable pluſieurs perſonnes d'honneur & de probité; mais comme je crains qu'on ne puiſſe les lui livrer, il pourra bien emporter ceux qui mal à propos lui ont fait ce don.

Depuis ce tems-là j'ai toujours vêcu éloigné de mon pays, & j'ai paſſé la plus grande partie de ma vie en France & en Eſpagne. Mais

depuis quelques années ayant perdu ma mere, & herité d'elle des biens assez considerables, j'ai obtenu des Lettres d'abolition pour le passé, avec la liberté de retourner dans ma patrie, où je compte de me rendre incessamment.

Je m'interessai beaucoup à ce recit. J'avois pour Monsieur de Barneveldt tous les sentimens qu'il avoit pour moi, & je l'aimois, quelque effort que je fisse pour m'en défendre. Sort barbare, disois-je alors, ne m'as-tu conduite en Espagne, que pour me rendre en quelque sorte plus malheureuse que je l'étois à Tunis. Me voilà esclave & moins libre que je ne l'étois alors. Je ne puis rompre ma chaîne; & cependant je le dois, puisque j'aime un homme que je ne pourrai jamais épouser.

Ces reflexions me jettérent dans l'accablement. Monsieur de Barne-

veldt tâchoit quelquefois d'eſſuyer des larmes,que lui ſeul faiſoit couler ſans le ſçavoir. Je ne vous ai jamais vû que plongée dans l'affliction, me diſoit-il, & jamais je n'ai pû obtenir de vous un de ces regards favorables, qui pourroient faire tout mon bonheur. Mon amour vous eſt-il à charge, & les ſentimens qu'il m'inſpire ne vous touchent-ils point? Declarez-moi les vôtres, je vous en conjure; aprenez-moi ſi je puis compter ſur le bonheur de vous plaire, & ſi les ſentimens d'un cœur, qui vous eſt devoué, ont pû toucher le vôtre; ouvrez-moi ce cœur; confiez-moi les ſujets qu'il a de s'affliger. Si je ne puis ſoulager vos peines, au moins je les partagerai avec vous. Etrangere dans ce pays-ci, vous avez peût-être des inquiétudes ſur des beſoins preſſans: avouez-le-moi ingénuëment; découvrez-moi

l'état de votre fortune, la mienne peut aisément reparer le défaut de la vôtre. Je vous parle, non comme un tendre amant, mais comme un solide ami : acceptez, je vous en conjure, des offres que l'estime bien plus que l'amour me porte à vous faire, & ne craignez point de vous confier entierement à un homme qui sera toujours attaché à vous.

Des sentimens si genereux, accompagnez d'un air si noble & si sincere, me touchérent extrêmement, & dans cet instant je me sentis forcée d'être sincere comme lui. La fortune, lui dis-je, ne m'est pas favorable, & ma situation est assez fâcheuse ; mais ce qui m'accable, est qu'elle est jointe à des sentimens pour vous qu'elle me défend d'avoir, parce qu'il y a trop d'inégalité entre votre sort & le mien. Je rougis en pronon-

çant ces dernieres paroles, & je baiſſai les yeux.

Pourquoi rougiſſez-vous, me dit-il, en ſe jettant à mes genoux, & pourquoi cette precieuſe ſenſibilité dont j'ai le bonheur d'être l'objet, vous cauſe-t-elle de l'embaras? Ne vous eſt-il pas permis de m'aimer, & de ſouffrir que je vous aime? Non, lui répondis-je; un homme tel que vous, & d'une ſi grande diſtinction, ne doit point être le partage d'une femme qui n'a ni biens, ni naiſſance peut-être à lui offrir. Vous auriez trop d'avantages ſur moi, reprit-il, ſi vous poſſediez toutes ces choſes; vos charmes vous tiennent lieu de bien & de nobleſſe, qui vous ſont en quelque ſorte inutiles. Acceptez de moi ces dons de la fortune & de la nature, s'ils vous manquent. Oui, Madame, ajouta-t-il d'un air paſſionné, puiſque je puis main-

tenant me flatter de vous avoir renduë ſenſible, après vous avoir donné mon cœur, je vous prie d'accepter ma main. Je vous aime trop pour y conſentir, lui répondis-je. Vos refus ſont-ils une preuve de votre amour, interrompit-il ? ne dois-je pas plûtôt croire que ſa foibleſſe vous fait mépriſer mes offres ? Si mon amour pour vous étoit médiocre, lui repartis-je, je ne vous aurois jamais fait connoître que je vous aime : il m'eût été aiſé de paroître toujours fiere & indifferente. Ah ! s'il eſt vrai que vous ne l'êtes point, répondit-il, donnez-m'en donc une preuve, en conſentant que je vous épouſe. Cela ne ſe peut, lui repartis-je, à moins que le Ciel ne me faſſe auparavant connoître mon origine, que je cherche depuis long-tems. Je veux ſçavoir à qui je dois la vie ; car je l'ignore, & je n'ai jamais ſçû ni le nom ni

l'état de mes parens.

Comment, dit Monſieur de Barneveldt ſurpris, vous ne connoiſſez point ceux dont vous tenez le jour! Non, repartis-je, & je vais vous aprendre tout ce que je ſçai de ma naiſſance. Alors je lui découvris ſincerement qui j'étois, comme je l'avois fait autrefois au Seigneur Roſino: je lui dis auſſi mon mariage avec cet Italien. Il m'interrompit alors, & me dit: Me croyez-vous, Madame, moins genereux & moins épris de vos charmes, que cet heureux Florentin, & me traiterez-vous avec plus de rigueur? Vous l'avez épouſé, vous l'avez même ſuivi en Italie; ferez-vous dépendre mon bonheur & mon repos du hazard, dont vous attendez une découverte ſuperfluë. Ce n'eſt pas que je deſaprouve le deſſein que vous avez de vous informer de ceux qui vous ont donné

la vie. Je ſuis perſuadé que la nobleſſe de votre ſang répond à celle de votre ame. Je joindrai même mes ſoins aux vôtres, pour vous y faire réuſſir, s'il eſt poſſible; mais n'attachez pas ma felicité à une choſe incertaine : je vous adore telle que vous êtes, & vous avez à mes yeux tout ce que vous n'avez pas aux vôtres. Si vous connoiſſiez le fond de mon cœur, vous ne reſiſteriez pas un inſtant à l'union que je vous propoſe.

Je ne doute pas que vous ne ſoyez ſincere, dans la propoſitiona vantageuſe que vous me faites, lui répondis-je : mais la même generoſité qui vous engage à la faire, me défend de l'accepter. Lorſque vous fermez les yeux ſur ma fortune, je dois ouvrir les miens ſur la vôtre. Enfin j'ai cette délicateſſe, & je ne conſentirai point à vous épouſer, que je ne ſois digne d'être votre

épouſe. Vous me faites mourir par vos injuſtes refus, me répondit-il; mais enfin je ne dois pas tout-à-fait me plaindre de mon ſort, puiſqu'il m'eſt permis de vous aimer, avec l'eſperance de pouvoir un jour unir mon deſtin au vôtre.

Monſieur de Barneveldt continua toujours de m'aimer & de me plaire. Il étoit genereux & magnifique : il voulut pluſieurs fois me faire des preſens conſiderables, que je ne jugeai pas à propos d'accepter. Il s'en plaignit en vain: Vous m'avez donné votre cœur, lui dis-je, cela me ſuffit. Mon deſintereſſement en lui faiſant de la peine, augmenta ſa paſſion; mais comme il vouloit abſolument me donner, il s'y prit d'une maniere également adroite & galante. Un jour nous étions allez aux environs de Madrid nous promener dans ſa Calêche. Voyant un endroit agréable

près d'un grand chemin, nous la fîmes arrêter, & nous descendîmes pour nous promener à pied. Barneveldt, feignant alors d'être obligé de s'éloigner pour un peu de tems, me laissa seule avec ma femme de chambre qui m'accompagnoit. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'un Cavalier courant à toute bride laissa tomber près de nous un petit écrain rempli des plus belles pierreries. Je le fis aussi-tôt ramasser par ma femme de chambre, & nous criâmes de toutes nos forces au Cavalier, de s'arrêter. Mais il courut encore plus vîte, & il étoit déja si éloigné, qu'il ne pouvoit plus nous entendre. Barneveldt étant bientôt revenu nous joindre, nous nous empressâmes de lui montrer ce que le sort nous avoit fait tomber entre les mains, dans le court intervalle de son absence: il fit semblant d'être étonné, & me

conſeilla de garder ces pierreries, jusqu'à ce qu'elles fuſſent reclamées. Je le priai alors de vouloir bien s'en charger ; ce qu'il refuſa d'un air ſi naturel, que je ne ſoupçonnai rien : je plaignis beaucoup celui qui avoit fait une perte ſi conſiderable ; Barneveldt au contraire m'exhortoit à m'en réjouir. Il faut bien, diſoit-il agréablement, que le hazard vous faſſe des preſens, puiſque vous n'en voulez pas recevoir des mains de l'amour. Je reſolus d'attendre qu'on publiât des avis, ſelon la coutume ; mais pendant quinze jours que je reſtai encore à Madrid, je n'entendis parler de rien : j'en fus ſurpriſe & mortifiée, & malgré moi les pierreries me reſtérent. Ce ne fut que long-tems après, que je ſçûs à qui elles appartenoient, & que j'appris que je n'en étois pas redevable à la fortune, comme je l'avois crû.

Comme

Comme Barneveldt vouloit, ainſi que moi, retourner en Hollande, qui étoit ſa patrie, je fus charmée qu'il m'accompagnât. Nous partîmes donc enſemble de Madrid, pour nous rendre à Cadis. Pendant le cours du voyage, il avoit pour moi mille attentions délicates, & me faiſoit ſentir tout le prix d'un vertueux amour. Je me flattois d'être un jour en état de goûter avec lui un bonheur, dont je ne pouvois jouir encore. Mais helas, je me vis alors déchûë de toutes mes eſperances, & plongée dans la plus vive affliction que j'eûſſe jamais reſſentie.

A peine avions-nous fait environ trente lieues, que nous nous vîmes attaquez par quatre brigands. Barneveldt, qui m'accompagnoit à cheval, ſuivi d'un valet de chambre & d'un laquais bien armez, ſe mit en garde, & ne s'étonna

point. Il ordonna au poſtillon, qui conduiſoit ma chaiſe, d'aller à toute bride, & de me dérober au péril. Pour lui, ſecondé de ſes gens, il ſe battit avec beaucoup de valeur, & tua de ſa main deux des brigands : mais en même tems il reçut un coup de piſtolet, qui le fit tomber à la renverſe. Alors ſes domeſtiques effrayez ſe ſauvérent à toute bride, pendant que les voleurs s'empreſſoient de dépouiller leur maître. A la vûe de ces brigands, une autre femme que moi ſe ſeroit ſans doute évanouie ; mais les occaſions périlleuſes, où je m'étois déja trouvée pluſieurs fois, lorſque j'étois habillée en homme, m'avoient accoutumée aux dangers. Si j'avois eû des armes, je me flatte même que ce malheur ne ſeroit point arrivé, & que j'aurois peut-être contribué à repouſſer les voleurs.

Quelle funeſte nouvelle pour moi, lorſque j'appris dans le premier village, où je m'étois arrêtée, de la bouche même des domeſtiques de M. de Barneveldt, que leur maître avoit été tué. J'envoyai auſſi-tôt pluſieurs hommes aimez à l'endroit, où nous avions été attaquez par les voleurs, afin de les pourſuivre, s'il étoit poſſible, & de faire donner la ſépulture à M. de Barneveldt. Ces gens ayant trouvé, dans le lieu que je leur avois indiqué, étendu au milieu du chemin le corps d'un homme dépouillé, & dont le viſage étoit tout couvert de ſang, ils le firent porter à une Egliſe peu éloignée, où il fut enterré honorablement. La douleur où j'étois plongée m'empêcha d'aſſiſter en perſonne à cette triſte cérémonie. Je verſai un torrent de larmes dans ma chambre: je refuſai de pren-

dre aucune nourriture, & je m'abandonnai presque au désespoir. La perte que je venois de faire me causoit la plus sensible de toutes les afflictions. Privée du plus tendre de tous les amans, & du plus solide de tous les amis, rien ne me pouvoit consoler.

Cependant je résolus de poursuivre ma route, & de vaincre ma douleur. En peu de jours j'arrivai à Cadis; & après quelque sejour en cette ville, je m'embarquai pour la Hollande, sur un gros vaisseau chargé de riches marchandises, appartenant à un Négotiant Hollandois. Durant la navigation, qui fut assez longue, à cause des vents contraires, je liai amitié avec une jeune Espagnole, qui alloit à Amsterdam, pour solder des comptes avec plusieurs gros Négotians de cette ville, qui avoient eû commerce avec

ſon pere, mort depuis peu, & dont elle étoit l'unique héritiere. Elle paroiſſoit fort touchée de cette perte récente; & comme deux perſonnes affligées tâchent d'ordinaire de ſe conſoler mutuellement, en ſe racontant l'une à l'autre le ſujet de leurs peines, après que je lui eûs dit ce qui cauſoit ma douleur, je l'engageai à me dire auſſi ce qui cauſoit la ſienne.

Je pleure un pere, me dit-elle, dont l'inhumanité pour moi au moment de ma naiſſance ne me donneroit pas tant lieu de le regretter, ſi, après un funeſte malheur cauſé par une crédulité ſuperſtitieuſe, il n'avoit fait ſon poſſible, pour réparer ſur la fin de ſa vie le mal, qu'il avoit voulu me faire au commencement de la mienne. Mais ce qui m'accable, eſt qu'en le pleurant je pleure encore mes deux freres, dont j'ai cauſé la mort, ſans

les connoître. Frappée de ce début, je pressai l'Espagnole de me conter une histoire, dont le sujet me paroissoit intéressant d'avance, indépendamment de l'interêt que je prenois à la personne qui alloit me la raconter. Elle commença donc ainsi :

Je suis fille, me dit-elle, d'un Marchand de Cadis assez riche ; & lorsque je vins au monde, il étoit déja pere de deux garçons aimables, qu'il aimoit très-tendrement. A peine ma mere m'eût-elle donné le jour, que mon pere, qui avoit la foiblesse de croire à l'Astrologie Judiciaire, courut chez un Astrologue, qu'il consultoit ordinairement dans toutes ses affaires, & le pria de tirer mon horoscope. L'Astrologue après avoir examiné l'instant de ma naissance, selon les regles chimériques que cette folle science prescrit, lui ren-

dit une réponſe, qui le fit frémir, & qui fut cauſe de tous les malheurs qui ont enſuite accablé ſa famille: Votre fille, lui dit-il avec un effroi peint ſur ſon front, ſera cauſe de la mort de vos deux fils & de la vôtre. Quel oracle!

Mon pere ajoûtant foi à cette funeſte prédiction, dont il étoit conſterné, ne put s'empêcher d'en faire part à ma mere. Elle en fut auſſi allarmée que lui; & dans l'inſtant mon pere craignant pour mes freres & pour lui-même, m'arracha d'entre ſes bras, pour me remettre à un homme de confiance, à qui il donna ordre de m'expoſer. Ma mere moins barbare que lui, s'oppoſa d'abord à cet arrêt inhumain; mais ſa complaiſance & ſa vaine crédulité la forcérent de conſentir enfin à me ſacrifier, quoiqu'avec peine, à la ſureté de ſes deux fils, & aux capri-

ces de ſon mari épouvanté.

Cependant celui, à qui l'on m'avoit remis, eût compaſſion de moi, & me porta chez un Vigneron, qu'il connoiſſoit, & qui n'avoit point d'enfans. Il ne lui dit point à qui j'appartenois; & ſa femme charmée de voir, que le ſort lui donnoit ce qui lui étoit refuſé par la nature, me reçut avec une ſenſible joye, & me careſſa beaucoup. Elle m'aima, & elle m'éleva avec tout le ſoin poſſible. Je lui tenois lieu de fille, & j'avois pour elle toute la tendreſſe que l'on doit avoir pour une mere: je la regardois comme telle, ignorant que j'en avois une autre.

Etant parvenuë à l'âge de douze ans, une Dame âgée, de grande condition, & riche, à qui appartenoit le village où nous demeurions, me trouva à ſon gré, & me demanda à la payſanne, pour

pour demeurer chez elle, dans un château près de Cadis, où elle faisoit son séjour ordinaire ; & elle lui fit entendre, qu'elle feroit ma fortune. Celle-ci me refusa d'abord ; mais considérant que je n'étois point à elle, & qu'elle ne devoit pas s'opposer aux bienfaits d'une Dame, qui promettoit de me faire élever noblement, elle consentit à me laisser aller chez elle. Cette Dame, veuve d'un Colonel de Cavalerie, se nommoit Dona Medina. Après la mort de son mari, elle avoit quitté la Cour, pour venir passer le reste de sa vie dans ses terres ; & ayant perdu une fille unique, qui lui tenoit compagnie dans sa solitude, elle m'adopta, & me donna son nom. Deslors je ne regardai plus la paysanne comme ma mere, quoique je fusse toujours pleine de tendresse & de reconnoissance pour

elle ; parce qu'on me fit entendre que ma veritable mere étoit cette Dame, qui après m'avoir donné son nom, me donna toutes sortes de maîtres, & s'appliqua à former mon esprit & mon cœur. J'en conserve une éternelle reconnoissance.

Ayant ainsi passé dix ans auprès d'elle, j'eûs la douleur de la perdre. Voyant qu'elle étoit près de mourir, elle me fit venir, & me déclara que je n'étois que sa fille adoptive. Elle m'exhorta à faire honneur au nom qu'elle m'avoit donné, & me conseilla de n'épouser jamais qu'un homme de condition : Je vous laisse tous mes biens, me dit-elle ; ils sont assez considérables pour vous rendre un des meilleurs partis de la Province. Profitez de cet avantage, & souvenez-vous toujours de celle qui vous le procure. Dona Medina ne vêcut plus que peu de jours,

& après sa mort je fus reconnuë pour son héritiere unique.

De si beaux commencemens me faisoient esperer une heureuse destinée. Bien-tôt tout ce qu'il y avoit de noble & galante jeunesse dans la Province, s'empressa pour me plaire, & je me vis une cour nombreuse. Tous avoient de l'amour pour moi; mais je n'en ressentois pour aucun d'eux; & maîtresse de la liberté des autres, je jouissois encore de la mienne. Les deux fils d'un très-riche Négotiant de Cadis se mirent aussi sur les rangs: ils me virent, ils m'aimérent; & malgré la disproportion de leur état, ils osérent me le faire connoître. Dans le tems que je me mocquois de leur temerité, je sentois dans mon ame un penchant pour eux, que je ne pouvois vaincre; mais ce qui m'étonna, est que je m'apperçus qu'ils partageoient tous

deux ma tendresse également, & que malgré mes efforts, je ne pouvois la borner à un seul.

Cependant la connoissance de leur caractere devoit au moins me faire pancher du côté de l'aîné, nommé Fernand. Il avoit l'humeur douce & complaisante, beaucoup de sagesse & une figure aimable. Son frere nommé Juan, ne possedoit aucunes de ces graces séduisantes, & de ces qualitez aimables, qui captivent les cœurs. Cependant ses défauts ne m'empêchérent point de sentir pour lui un veritable penchant; & c'étoit en quelque sorte malgré moi que je donnois un peu la préference à son frere, mais plutôt dans mon esprit que dans mon cœur, où ils se combattoient tous deux, sans qu'aucun remportât une vraye victoire. L'un & l'autre continuoit toujours de faire

impreſſion ſur moi, & leur image étoit toujours également préſente à mon eſprit. Eſt-il poſſible, me diſois-je quelquefois, que j'aime à la fois deux hommes ſi differens ? Ces deux freres m'aiment; je les aime l'un & l'autre malgré moi, & peut-être que je n'en devrois aimer aucun. Si Fernand ne m'aimoit pas, ou plutôt, ſi je n'en étois pas épriſe, ſon frere ſeroit ſeul aimé de moi; & ſi Juan n'occupoit une partie de mon cœur, Fernand le poſſederoit tout entier. Quelquefois je concevois le deſſein d'épouſer ce dernier. Quand mon ſort ſera uni au ſien, me diſois-je, mon devoir m'ordonnera de n'être attachée qu'à lui : Juan obligé alors de penſer à une autre que moi, n'offrira plus à mes yeux un amant bien moins aimable que ſon frere, & que cependant je ne puis

bannir de mon cœur.

Je voyois que ce ſentiment n'étoit point d'une amante délicate ; j'aurois voulu de tout mon cœur, qu'un des deux eût donné le ſien à une autre : il me ſembloit que je n'en aurois point été jalouſe. Bien-tôt d'autres reflexions fâcheuſes naiſſoient dans mon eſprit : Si j'épouſe Fernand, diſois-je, je ne ſerai point heureuſe : je l'aime, mais il a un rival ; & quelque choſe que je faſſe, ce rival ſe préſentera toujours à mon idée. Enfin je ne pouvois diſtinguer ni comprendre ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, par rapport à ces deux freres, dont l'un, quoique preferé, ne pouvoit exclure l'autre. Je ne concevois point la nature de ma double ſenſibilité. Je rougiſſois de me ſentir tant de foibleſſe & d'indétermination, & de ne pouvoir fixer mon choix.

Depuis le premier jour que les deux freres s'étoient offerts à ma vûë, je ne goûtois aucun repos; le ſommeil fuyoit loin de mes yeux ſouvent mouillez de mes pleurs. Cependant ils étoient l'un & l'autre auſſi à plaindre que moi. Fernand à mes genoux ſe plaignoit quelquefois des bontez que je témoignois à ſon frere; & celui-ci me conjuroit ou de le bannir lui-même, ou d'exiler ſon rival. Fernand au déſeſpoir de cette importune concurrence, me diſoit: Aurai-je toujours le déſagrément de voir un frere me diſputer la poſſeſſion de votre cœur? Je me flatte d'être aſſez heureux pour vous plaire: vous m'avez laiſſé connoître, que je ne vous étois point indifférent; que ne ſuis-je aſſez heureux pour n'avoir point de rival, & pour vous plaire uniquement!

Je n'aimerois que vous, lui repliquai-je, si ce que je sens pour vous étoit de l'amour : mais ne vous y trompez pas, je ne suis que votre amie ; & vous, avec Juan, vous ne devez vous regarder que comme mes amis. Je sens tout le prix de cette amitié, & que c'est un lien que je ne puis rompre. Aimez-moi donc, si vous le voulez ; mais comme des freres aiment leur sœur, & non autrement. N'ayez pour moi que cette douce & innocente tendresse ; elle n'inspire ni desirs coupables, ni transports jaloux, ni dépit, ni fureur. Vous êtes mes amis ; il est permis d'en avoir plus d'un. Je connois peu l'âmour ; mais il me semble que ce que je sens pour vous deux est autre chose. Vous croyez le contraire ; & c'est ce qui vous abuse l'un & l'autre.

Eh ! que sentez-vous donc pour

moi en particulier, cruelle, interrompit Fernand ? Je vous vois toujours avec un plaiſir vif & ſenſible, répondis-je : je penſe quelquefois à vous, en ne vous voyant pas ; votre préſence me rejouit, votre abſence m'afflige : que voulez-vous de plus ? Je vous vois en un mot, comme il me ſemble que je verrois un frere aimable, ſi le Ciel m'en avoit donné un. Que ces dernieres paroles m'affligent, s'écria-t-il ! Me voir toujours avec plaiſir, penſer à moi en ne me voyant pas ; être touchée de mon abſence, & avec cela ne me regarder que ſur le pié d'ami ; il faut que je ſois bien malheureux de n'avoir que cet avantage. Quoi ! vous n'avez que de l'amitié pour moi, ajoutoit-il ; ah ! que ce ſentiment eſt peu de choſe ! Mais cette amitié ne peut-elle en ma faveur ſe changer en un peu d'a-

mour ? ne pourrai-je profiter de l'affinité de ces ſentimens ? Donnez l'amitié à mon frere, mais donnez-moi quelque choſe d'un peu au-deſſus.

Juan me tenoit à peu près les mêmes diſcours, & me preſſoit auſſi de le préferer à Fernand. Ils ſe brouilloient quelquefois à mon ſujet ; & alors je rétabliſſois entre eux, autant qu'il m'étoit poſſible, la paix que j'avois troublée. Mais leurs querelles devenoient de jour en jour plus fréquentes, & leur animoſité plus vive & plus dangereuſe ; enſorte que l'amitié, que j'avois pour ces deux freres, m'allarma pour les ſuites d'une jalouſe inimitié, qui croiſſoit tous les jours, & dont je voyois que j'étois l'occaſion. J'avois quelquefois envie de rompre entierement avec l'un & l'autre ; mais je ne pouvois m'y reſoudre, & je me bor-

nois au ſoin de les reconcilier, & de ménager leurs eſprits.

Cependant Juan, plus ardent & plus impetueux que ſon frere, n'écouta un jour que ſon courroux, & l'attaqua lorſqu'il ſortoit de chez moi. Je les vis de mes fenêtres mettre l'un & l'autre l'épée à la main, & ſe porter des coups dangereux. Je voulus deſcendre pour les ſéparer. Je me ſerois jettée volontiers au milieu de leurs épées nuës; mais je fus retenuë par le zele craintif de mes femmes. Après un combat opiniâtre, bleſſez tous deux mortellement, ils furent portez dans la maiſon de leur pere, preſque ſans vie.

Quels furent ma douleur & mon déſeſpoir, lorſque j'appris l'état fâcheux où ils étoient! C'étoit moi qui avoit donné lieu à ce funeſte combat; je me regardois comme celle, qui après avoir

bleſſé leur cœur, les avoit bleſſez mortellement l'un & l'autre.

Leur pere, nommé Iago Lentilla, qui étoit veuf depuis quelque tems, ne fut pas moins conſterné que moi, à la vûë du danger où étoient ſes deux fils. Il crut d'abord, qu'ils s'étoient battus l'un & l'autre contre d'autres jeunes gens ; mais quand il eût appris qu'ils s'étoient mis eux-mêmes dans ce triſte état, par l'effet d'une jalouſie réciproque, qui les avoit portez à ſe battre, & que leurs bleſſures étoient ſans remede, il devint inconſolable. Malheureux pere, s'écrioit-il, faut-il qu'un même malheur te prive des deux ſeuls enfans qui te reſtent, & qu'ils périſſent l'un par l'autre ? Ne les ai-je mis au monde, que pour ſe détruire mutuellement ? Funeſte crédulité ! ſans toi il me reſteroit au moins une fille, pour me con-

ſoler de cette perte irréparable : mon aveuglement te l'a ſacrifiée. Cette fille devoit faire périr ſes freres, & me faire périr moi-même ; je les perds l'un & l'autre ; je l'ai perduë la premiere ; & je vis encore.

Le lendemain ils expirérent tous deux à ſa vûe, après s'être reconciliez ſincérement, & s'être l'un à l'autre pardonné leur fureur. J'en appris auſſi-tôt la nouvelle : jugez de l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Helas ! peu s'en fallut que je ne les ſuiviſſe au tombeau. Le reſſentiment de la perte que Iago Lentilla venoit de faire, le porta à former des plaintes contre moi, & à m'accuſer hautement de la mort de ſes fils. Plaintes inutiles ; ma ſageſſe étoit connuë, & tout le monde étoit inſtruit de la maniere dont je vivois, & dont j'avois toujours traité Fernand & Juan.

Cependant l'infortuné Iago accablé de douleur tomba dans une longue & dangereuſe maladie, dont il ſentit qu'il ne réchaperoit point. Au déſeſpoir de voir que tous ſes biens alloient appartenir après ſa mort à des parens éloignez, qui le touchoient peu, il voulut s'informer, ſi une fille qu'il avoit autrefois fait expoſer, ne vivoit point, & il réſolut de le découvrir, s'il étoit poſſible. Mais l'homme, à qui il l'avoit remiſe dès le moment de ſa naiſſance, étoit mort, & il ne ſçavoit comment s'y prendre, pour en avoir des nouvelles certaines. Cependant il fit réflexion, que cet homme avoit un intime ami, à qui il ne cachoit rien, & qui vivoit encore. Il l'envoya chercher, & le pria de l'inſtruire de ce qu'il vouloit ſçavoir, en cas qu'il le ſçût lui-même. Celui-ci lui avoua, que ſon ami

lui avoit autrefois fait confidence de ce qui regardoit cette fille, dont il étoit en peine, & qu'il se souvenoit de lui avoir oui dire, qu'au lieu d'être exposée, elle avoit été remise secrettement à un Vigneron d'une certaine Paroisse, près de Tolede, appellée Callejo; que sa femme qui n'avoit point d'enfans, avoït reçû cet enfant avec plaisir, & avoit promis de l'élever, comme sa fille propre.

Iago accablé de langueur parut se ranimer à cette heureuse découverte, qui lui donna quelque esperance. On ne sçavoit point le nom du paysan; mais on en sçavoit assez, pour le découvrir. On apprit qui il étoit, & on le manda avec sa femme. Ils vinrent tous deux trouver le vieillard mourant, & lui dirent, que cette fille, qui leur avoit autrefois été remise, qu'ils avoient élevée, & dont il

vouloit sçavoir le sort, les avoit quittez à l'âge de douze ans; qu'une vieille Dame de condition, dont les terres étoient aux environs de Cadis, nommée Dona Medina, l'avoit prise chez elle, & avoit promis d'en prendre soin; mais que depuis long-tems ils n'avoient eû aucune de ses nouvelles. Iagò étonné d'apprendre que cette fille, qu'il cherchoit, avoit été élevée dans une maison, qui lui étoit si odieuse, fut neanmoins ravi d'être instruit de ces circonstances.

Quoiqu'il sçût que celle, qui avoit occasionné la mort de ses deux fils, portoit le nom de Medina (qui étoit celui de cette vieille Dame) il ne pût s'imaginer, que ce fût celle dont le Vigneron lui avoit parlé, & qu'il s'agissoit de retrouver. Il croyoit que cette jeune Medina étoit la fille propre de cette Dame morte depuis

puis quelques années, & presque tout le monde le croyoit comme lui. Il jugea neanmoins que je pourrois être instruite de ce qu'étoit devenuë la fille que ma pretenduë mere avoit fait élever; & il crut que je ne ferois pas difficulté de l'en informer, pour sa consolation, après lui avoir causé la plus sensible de toutes les afflictions. Ainsi quelque irrité qu'il fût contre moi, il m'écrivit cette lettre:

» Vous êtes cause, Mademoi-
» selle, que j'ai perdu mes deux
» fils, & que je n'ai pas long-tems
» à leur survivre. Reparez, je vous
» prie, un si grand mal, s'il est
» possible, en m'apprenant ce
» qu'est devenuë une certaine fille,
» que feuë Madame votre mere
» avoit reçûë des mains d'un Vi-
» gneron d'autour de Tolede, à
» l'âge de douze ans, & qu'elle

» a fait, dit-on, élever avec ſoin. Elle
» eſt ma fille. Si elle eſt renduë à ſon
» pere, & s'il obtient de vous cette
» grace, vous lui rendrez la vie, ou
» au moins il vous pardonnera ſa
» mort.

IAGO LENTILLA.

Ma ſurpriſe fut extrême, lorſque je reçus cette lettre, & je ne pûs m'empêcher de verſer des larmes : Eſt-il poſſible, m'écriai-je, que je ſois la fille de Iago Lentilla, & la ſœur des infortunez Fernand & Juan ? Malheureuſe ! je croyois avoir cauſé la mort de deux amans, & j'ai fait perir mes deux freres ; je n'en ſuis que plus coupable. Aurai-je le front de l'avouer à leur pere, moi qui ne puis me l'avouer à moi-même ? De quel œil verra-t-il une fille couverte, pour ainſi dire, du ſang de ſes freres ? Mais refuſerai-je à ce pere, qui eſt le mien, la dé-

couverte de ſa propre fille ? le laiſſerai-je mourir, ſans le voir & l'embraſſer ? Peut-être que je ſoulagerai ſa douleur, & que je lui rendrai la vie : il ſçaura que je ſuis la cauſe involontaire & innocente de la mort de ſes fils ; il me pardonnera ; il me le promet, & je me promets de le meriter. C'en eſt fait, partons, allons embraſſer ſes genoux, & le rappeller à la vie. O, mon pere, qu'allez-vous devenir, en me voyant ? & que deviendrai-je moi-même, ſi l'horreur de ma preſence hâte votre trepas ?

Pleine de ces reflexions dont j'étois accablée, je pris la reſolution d'aller trouver mon pere. Je partis, je me rendis à Cadis, j'entrai dans ſa maiſon, & je me fis annoncer ſous un nom inconnu, de peur que celui de Medina ne lui fit de la peine, & ne lui causât quelque fâcheuſe émotion capable d'au-

gmenter ſa maladie. Lorſque je fus en ſa preſence, je me ſentis très-émûë,& ſur le point de m'évanouir. Je me raſſurai néanmoins, & je lui dis d'un air modeſte & d'une voix baſſe, que je venois de la part de Dona Medina, pour l'informer de ce qu'il vouloit ſçavoir d'elle. Je ſuis bien obligé, me dit-il, à Dona Medina, & à vous auſſi, Mademoiſelle, de la peine que vous voulez bien prendre. Avez-vous une Lettre d'elle? Dona Medina, lui répondis-je, veut bien vous éclaircir ſur ce que vous deſirez ſçavoir; mais elle ne veut point le faire, que vous ne m'ayez aſſuré auparavant que vous lui pardonnez ſincerement la mort de vos deux fils, dont elle eſt auſſi inconſolable que vous, & à laquelle elle n'a contribué que par ſa malheureuſe deſtinée: à ce prix ſeul elle vous rend cette fille,que vous cherchez.

Pendant que je parlois ainsi, Iago me regardoit avec attention & d'un air touché; & moi je répandois quelques larmes, que je tâchois de cacher. Je connois, me dit-il, la vertu & le mérite de Dona Medina; si je lui ai imputé la mort de mes fils, je la prie de le pardonner à la douleur d'un pere. Elle en a été l'occasion, il est vrai, mais malgré elle; le tems & la reflexion m'ont fait lui rendre justice. Puisqu'elle exige que je lui pardonne un malheur, dont elle n'est point volontairement coupable, je le lui pardonne; mais à condition aussi qu'elle me rendra ma fille.

Alors je me mis à genoux au pied de son lit, & d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, je lui parlai ainsi: Vous voyez devant vous cette fille que vous cherchez; mais je suis en même tems cette Medina même, que vous avez

haïe comme la cause de la mort de vos fils, qui étoient mes freres sans le sçavoir. J'ai passé jusqu'ici pour la fille de feuë Dona Medina, qui en mourant m'a laissé son nom avec tous ses biens: elle m'avoit reçûë des mains du Vigneron de Callejo, & elle m'a fait élever comme sa fille. Reconnoissez la vôtre, & souffrez que je jouisse de l'avantage d'être née de vous. Mon pere également surpris & charmé, m'interrompit, & m'ayant ordonné d'approcher de lui: Ma chere fille, me dit-il en pleurant, puisque ce nom vous est dû, embrassez votre pere. Ce seroit à lui de vous demander le pardon, que vous avez voulu d'avance obtenir. Je me rappelle avec douleur ce qu'une malheureuse crédulité m'a fait autrefois commettre à votre égard. Je suis plus coupable que vous: mais oublions ce qui est passé; rien n'égale ma

joye presente. Soyez ici la maîtresse, tout est à vous. Vos traits seuls & les mouvemens de mon cœur ne me permettroient pas de douter un moment que vous ne fussiez ma fille, quand même vous ne me l'assureriez pas, & que je n'en aurois pas des preuves. Vous me voyez dans un triste état, causé par le chagrin que j'ai ressenti : les Medecins m'ont condamné à mourir de cette maladie ; mais puisque je vous ai recouvrée, peut-être que la santé me sera renduë.

Je l'embrassai mille fois, en arrosant ses joues de mes larmes. Je ne voulus point le quitter ; je remis à un Homme d'affaires le soin des biens que je possedois de la succession de Dona Medina ma bienfaitrice & ma prétenduë mere, & je ne songeai qu'à tenir compagnie à mon pere, & à lui procurer tous les soulagemens & tous les reme-

des, que je crus propres à le rétablir. Mais malgré mes ſoins & mon zele, ſon mal empira. La mort de mes deux freres toujours preſente à ſon eſprit, l'avoit frappé d'un coup mortel. C'étoit moi en quelque ſorte, qui lui avoit porté ce coup funeſte; je n'y penſois qu'avec une douleur ſenſible. Ainſi s'accompliſſoit entierement la prédiction de l'Aſtrologue; & le Ciel le permettoit ainſi, pour punir une ſuperſtition aveugle, que ſa loi condamne.

Au bout d'un mois mon pere expira entre mes bras, & me laiſſa tous ſes biens, avec la plus vive affliction de ſa mort. J'en ſuis encore penetrée, malgré l'embarras & la diſſipation des affaires, que me donne ſa ſucceſſion, dont la plus grande partie conſiſte dans les effets qu'il avoit en Hollande, où nous allons.

Je remerciai Dona Medina Lentilla d'avoir bien voulu me raconter des choſes ſi ſingulieres & ſi touchantes. Plût au Ciel, lui disje, que je pûſſe retrouver mes parens, comme vous avez retrouvé les vôtres ! C'eſt en quelque ſorte dans ce deſſein, qu'après avoir parcouru pluſieurs pays de l'Europe, & m'être trouvée dans les plus fâcheuſes circonſtances, je vais comme vous en Hollande, pour pouvoir enſuite faire des recherches dans toute la Flandre, au ſujet de ma famille, dont je n'ai encore aucune connoiſſance. Ce qui vous eſt arrivé, ajoûtai-je, me flatte d'un agreable eſpoir ; & je crois qu'il n'eſt pas impoſſible que j'aye le même bonheur. Celui, que j'ai de vous connoître, m'eſt aujourd'hui d'un heureux augure.

J'arrivai à Amſterdam, ſans avoir eſſuyé aucun danger, mais

extrêmement fatiguée du voyage, auſſi-bien que Mademoiſelle Medina Lentilla; & nous allâmes nous loger enſemble dans le Kalver-Straat près le Dam. Il y avoit alors des troubles dans la Province de Hollande, dont Amſterdam eſt la Capitale. Ces troubles me rappellérent le triſte ſouvenir de M. de Barneveldt, qui m'avoit raconté en Eſpagne, ceux qui étoient arrivez il y avoit environ trente ans,& dont ſon pere avoit été la victime.

Les Etats de la Province de Hollande, dont les finances étoient épuiſées, avoient depuis peu jugé à propos de licencier leurs troupes. Guillaume de Naſſau Prince d'Orange & Stathoudre, défendit aux Officiers de guerre d'avoir aucun égard aux ordres des Etats de cette Province, & ſe fit en même tems autoriſer par les Etats Genéraux des SeptProvinces-Unies,pour

en empêcher l'execution. Les Etats Genéraux étoient entrez d'autant plus volontiers dans les vûës du Stathoudre , qu'ils prétendoient avoir ſeuls le droit de congedier les troupes, & qu'ils regardoient le procedé des Etats de Hollande, comme contraire aux interêts de l'union. D'ailleurs, comme la nobleſſe & les gens de guerre mépriſent d'ordinaire les Marchands, les autres Provinces Unies , où réſident les nobles , & d'où l'on tire le plus de ſoldats, n'avoient qu'une médiocre conſideration pour la riche Province de Hollande , dont tous les habitans s'adonnent au commerce. Le Prince d'Orange s'étant donc fait nommer chef d'une députation des Etats Genéraux vers les Etats de Hollande , reſolut de ſe rendre à Amſterdam. Mais on lui envoya un Bourgmeſtre, avec le Preſident des

Echevins & un Secretaire, pour lui dire, que s'il lui plaisoit de venir dans leur ville, comme Stathoudre, il y seroit reçû avec respect, mais qu'ils ne le reconnoîtroient point en qualité de Député des Etats Generaux. Le Prince répondit, qu'il prétendoit y aller avec ceux qui l'accompagnoient, revêtu de toutes ses qualitez. Il entra dans Amsterdam, mais on ne le traita point en Député, & on refusa même de lui donner audience.

Piqué de cette reception, il se retira, & résolut de faire un coup d'autorité. Il envoya chercher séparément plusieurs Bourgmestres Députez & membres du Conseil de la Province. Ils se rendirent tous chez le Prince; mais à mesure qu'ils arrivérent, on les fi entrer dans des chambres differentes, & séparées. Ensuite on les ar

rêta prisonniers, & on les enferma séparément dans une chambre haute du Palais du Prince. C'est ainsi que Maurice son oncle en avoit usé en 1618. Les Députez demeurérent enfermez dans le Palais du Prince jusqu'au lendemain au soir, qu'ils furent conduits sous une escorte de Cavalerie & d'Infanterie au Château de Louvestein, & gardez séparément comme des criminels d'Etat. Le Prince d'Orange fit en même tems marcher du côté d'Amsterdam un corps de Cavalerie tiré de diverses garnisons, sous la conduite du Comte de Nassau; mais une partie de cette Cavalerie obligée de marcher pendant une nuit obscure & pluvieuse, s'égara, faute de guide; ensorte qu'après avoir marché long-tems, elle se trouva le matin au même lieu d'où elle partit la veille, & hors d'état

d'executer ce jour-là le dessein projetté. Le postillon d'Hambourg à Amsterdam rencontra de grand matin ce corps de troupes ; & étant entré dans Amsterdam, à l'ouverture des portes, il donna l'allarme à la ville, en rapportant ce qu'il avoit vû.

Le Prince d'Orange, la veille, avoit fait entrer dans la ville un Officier François, accompagné de cinquante hommes de diverses nations. Ces gens armez seulement d'épées & de pistolets de poche, devoient de grand matin se saisir d'une porte pour faire entrer les troupes ; ce qui étoit d'autant plus aisé, qu'on y faisoit la garde assez negligemment, à cause de la paix, & qu'on ne prévoyoit aucunement, qu'il se pût former aucun dessein contre une ville si éloignée de la frontiere.

Le Bourgmestre & le President

des Echevins firent auſſi-tôt mettre les bourgeois & la garniſon ſous les armes ; les ponts levis furent levez, & on conduiſit des canons ſur les remparts. On leva en même tems des ſoldats dans la ville même, & on en forma pluſieurs compagnies : on arma huit vaiſſeaux de guerre, & quelques fregates pour garder la ville du côté de l'Y, qui eſt un golfe du Zuiderzée.

Amſterdam eſt une ville, qu'il eſt impoſſible d'aſſieger en forme, & on ne peut s'en rendre maître que par ſurpriſe, à cauſe des écluſes & des digues, dont elle diſpoſe, & qui lui donnent le pouvoir d'inonder tout le terrein bas qui l'environne. Tous les bourgeois étoient diſpoſez à ſe défendre en cas d'attaque. Les Anabaptiſtes mêmes, qui croyent qu'il n'eſt pas permis aux Chrétiens de porter

les armes, s'arμérent comme les autres, & se rendirent à leurs postes. Ils firent voir en cette occasion, que l'amour de la liberté l'emporte sur tous les sentimens, & même sur les idées de religion. Le Comte de Nassau ne pouvant plus esperer de surprendre Amsterdam, & ne voulant pas entreprendre d'y entrer de force, envoya aux Magistrats de la ville un Trompette chargé d'une lettre du Prince d'Orange, qu'il devoit leur rendre lui-même, s'il avoit pû venir about d'entrer dans la ville avec sa Cavalerie, comme il s'en flattoit. La réponse des Magistrats par leurs Députez, fut, qu'ils auroient reçû avec plaisir le Comte, s'il n'avoit pas été si bien accompagné. Ils lui conseillérent en même tems, de ne pas faire avancer davantage ses troupes, de peur qu'ils ne se vissent obligez

de ſe ſervir du moyen sûr qu'ils avoient, de mettre la ville en sûreté. Cependant le Magiſtrat d'Amſterdam, pour faire voir qu'il lui étoit aiſé d'executer ſes mênaces, fit ouvrir deux écluſes, & percer quelques petites digues ; ce qui fit connoître au Comte, qu'on étoit en état & dans la réſolution de le noyer avec ſes troupes, s'il ne ſe retiroit.

Il donna promptement avis au Stathoudre du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. Ce Prince étoit à table, lorſqu'il reçut cette fâcheuſe nouvelle, qui le fit lever bruſquement pour s'aller enfermer dans ſon cabinet. Il eût lieu de ſe repentir d'avoir voulu entreprendre ſur la liberté d'un Etat, à qui ſa maiſon étoit auſſi redevable de ſa grandeur, que l'Etat étoit redevable à cette maiſon de ſa liberté & de ſa conſervation.

Telle étoit la ſituation de la ville d'Amſterdam, lorſque j'y arrivai. Comme j'avois un peu plus de courage que Mademoiſelle Medina Lentilla, je contribuai de mon mieux à la raſſurer contre la crainte qu'elle avoit du ſiege & de l'inondation. Mais quelque tems après tout commença à ſe pacifier. Sur ces entrefaites le Prince étant allé en Gueldre, s'échauffa tellement à la chaſſe, que la fievre le prit avec la petite verolle, & il en mourut âgé de vingt-quatre ans. De ſon mariage avec la Princeſſe Royale fille de Charles I. Roi d'Angleterre, naquit huit jours après ſa mort, un fils, qui fut nommé Guillaume *.

Pendant le ſéjour que je fis à Amſterdam, je ne pouvois me laſſer d'admirer cette ville égale-

* C'eſt Guillaume III. Roi d'Angleterre, qui déthrona ſon beau-pere.

ment belle, riche & puiſſante. Ses édifices magnifiques, la grandeur & la propreté des ruës, la multitude des écluſes, la grandeur & la commodité du port toujours couvert de vaiſſeaux, qui y abordent de toutes les parties du monde, le commerce prodigieux qui s'y fait de toutes ſortes de marchandiſes, & l'immenſe richeſſe de ſes habitans; tout cela m'étonnoit, il eſt vrai: mais ce qui excitoit le plus mon admiration, étoit de voir, que dans une ville ſi opulente, où tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde entier ſembloit être raſſemblé en abondance, le luxe & le faſte ne regnoient aucunement: rien de plus ſimple que les mœurs de ces Républicains. La magnificenca n'eſt que dans les édifices & les ouvrages publics. Les Magiſtrats revêtus de la ſouveraine puiſſan-

ce, ne ſe diſtinguent point des particuliers par un faſtueux appareil. Lorſqu'ils ſont élûs, ils ne ſont point obligez de faire plus de dépenſe que les autres, ni dans leurs habits, ni dans leur table, ni dans leur train. Cependant ils tirent du threſor de la ville tout l'argent qu'ils veulent, & le dépôt de la banque eſt, pour ainſi dire, entre leurs mains.

Cette banque eſt le plus grand threſor de l'univers. Placée dans un lieu vouté ſous la Maiſon de Ville, il n'eſt point de précaution qu'on ne prenne pour en maintenir la ſûreté. Elle ne s'ouvre jamais qu'en préſence d'un des premiers Magiſtrats, & perſonne ne ſçait précisément à combien peuvent monter toutes les richeſſes qu'elle renferme. C'eſt le dépôt genéral de tout l'argent des particuliers, parce que ce dépôt eſt

regardé avec raiſon comme inviolable (quelque choſe qui puiſſe arriver) & qu'il n'eſt jamais venu en penſée à qui que ce ſoit, qu'il pût jamais être violé. Le credit non ſuſpect & la confiance univerſelle font la richeſſe & la puiſſance de la Nation. Car c'eſt avec les billets qu'on en tire, que les payemens les plus ordinaires des Marchands ſe font réciproquement. La multitude & la diverſité des religions, qui ſe tolerent à Amſterdam, & qui cependant ne troublent point la tranquillité publique, m'auroit plus étonnée qu'elle ne fit, ſi j'avois été élevée dans certains préjugez répandus ailleurs. Je ſçavois que ce qui n'eſt point un inconvenient en Hollande, n'en eſt point non plus un en Allemagne, où la paix & la charité regnent entre toutes les Sectes.

J'allois partir d'Amſterdam,

lorſqu'un Moine déguiſé, qui m'avoit vûë à Dunkerque, & qui me reconnut malgré mon changement d'habit, vint me voir. Après les complimens ordinaires, & m'avoir témoigné l'interêt qu'il prenoit à ce qui me regardoit : Je ſçais qui vous êtes ; & je viens vous l'apprendre, me dit-il. Inſtruit de votre naiſſance, je vais vous en développer le myſtere. La comique avanture, que vous avez eûë à Dunkerque avec M. Fremen, a fait un bruit, qui a inſpiré à bien des gens le deſſein de connoître votre origine. On s'en eſt informé dans tous les lieux, où vous avez paſſé. On a appris les hiſtoires plaiſantes qui vous ſont autrefois arrivées à Malines & à Lille. On a ſçû que Lille étoit la premiere ville où vous vous étiez fait connoître, & l'on a crû d'abord que c'étoit

le lieu où vous étiez née ; mais après plusieurs recherches on a été détrompé. Jamais on n'auroit appris qui vous étiez, sans vos amours & votre mariage avec le Seigneur Rosino.

Quoi ! lui dis-je, vous en êtes instruit ? Tout le monde l'est à présent de votre vie & de vos avantures, me repliqua-t-il : & personne n'ignore que vous êtes née dans la forêt des Ardennes, que vous devez la conservation de vos jours & le soin de votre éducation à un sage Solitaire, qui y vivoit depuis long-tems dans la retraite. On sçait même de quelle maniere vous êtes tombée entre ses mains. Eh ! comment le sçait-on, demandai-je ? Par plusieurs personnes de Dunkerque, me répondit-il, que l'envie de voyager a conduites en Italie, & qui vous ont connuë ici. Ils ont

appris votre mariage avec le Seigneur Rosino dans ce pays-là. La maniere dont vous vous étiez fait connoître à ses parens, avant votre mariage, les a instruits de ce que vous sçaviez vous-même de votre origine. Ils le mandérent dans ce pays-ci, & j'en fus informé comme les autres. Alors ce qui étoit obscur pour tout le monde & pour vous-même, devint clair pour moi. Je rassemblai toutes les circonstances de votre vie, & je vous reconnus deslors pour la fille du Marquis des Ramais. Quoi! dis-je au Moine avec transport, vous sçavez de qui je tiens la vie? Oui, me répondit-il, il faut vous le dire, puisque vous l'ignorez. Vous la devez à l'infortuné Marquis, que je viens de vous nommer, & à la Comtesse de Raucourt. C'est une énigme que je vais vous expliquer: écoutez-

écoutez-moi avec patience.

J'ai été dans ma jeunesse Secretaire de M. votre pere, & le confident de ses amours avec la Comtesse. J'ai toujours suivi sa bonne & sa mauvaise fortune; & malheureusement tombé avec lui entre les mains du mari de votre mere, j'ai partagé son sort; le regret que j'eûs de sa mort, pensa me coûter la vie. Ainsi parfaitement informé de ses amours depuis leur commencement jusqu'à leur fin malheureuse, je puis vous en tracer l'histoire, autant pour vous apprendre votre naissance, que pour justifier dans votre esprit celle qui vous a donné le jour, que vous avez peut-être déja accusée de cruauté à votre égard, & soupçonnée d'infidelité à l'égard du Marquis votre pere.

La Comtesse votre mere, continua-t-il, étoit fille unique du Ba-

ron de Presle. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, sa beauté & les biens considerables, dont elle étoit unique heritiere, lui attirérent une foule d'amans interessez. A la tête de ceux-là étoit le Comte de Raucourt, assez bien fait de sa personne ; mais fier de sa naissances & de ses richesses, il méprisoit tous ceux qui n'étoient point au-dessus de lui : violent dans ses desseins, & cruel dans l'execution, comme vous le verrez dans la suite ; vindicatif à l'excès ; dissimulé, quand il s'agissoit d'attirer quelqu'un dans les pieges de sa vengeance, & outre cela, extrêmement jaloux. Voilà le portrait de celui qui épousa votre mere, & qui fit perdre la vie à votre malheureux pere. Ce Comte, fier des avantages de sa naissance & de sa fortune, & tel que je vous l'ai dépeint, venoit souvent chez

le Baron de Presle. Celui-ci se laissoit aisément éblouir. Il aimoit les richesses, parce qu'il aimoit le faste. Il vit avec plaisir le Comte de Raucourt au nombre des amans de sa fille, & il resolut deslors d'en faire son gendre. Le Comte ne trouva d'abord d'autre obstacle à son amour que l'indifference de Mademoiselle de Presle. Il se flatta de la vaincre ; mais bientôt il eût à combattre un rival redoutable ; c'étoit le Marquis des Ramais votre pere, & mon maître. Mademoiselle de Presle, qui avoit jusques-là conservé son cœur libre, ne pût se refuser au merite de ce nouvel amant. En effet, il avoit tout ce qu'il faut pour charmer : beau, bienfait, liberal, familier, genéreux, plein d'esprit & de valeur : enfin son caractere étoit le contraste parfait de celui du Comte de Raucourt. Le Ba-

ron connut, aussi-bien que sa fille, tout le merite du Marquis; mais il fit sur son esprit un effet bien different : il conçut de la haine pour lui, parce qu'il jugea que c'étoit un obstacle à vaincre pour faire consentir sa fille à épouser le Comte. Vingt mille livres de rente, que ce dernier avoit de plus que l'autre, étoit un poids énorme qui faisoit extrêmement pancher la balance. Ainsi le Comte s'emparoit de l'esprit du pere, pendant que le Marquis se rendoit maître du cœur de la fille.

Elle ne lui put cacher long-tems ce qu'elle sentoit pour lui; & bientôt il vit son amour avoué & recompensé par celui de sa maîtresse. Elle avoit pour confidente de sa passion une jeune personne de ses amies, nommée Mademoiselle Pester; elle lui confioit tous les secrets de son cœur. A force

de lui peindre les tendres ſentimens que le Marquis avoit pour elle, elle fit naître à cette amie le deſir d'en inſpirer de ſemblables. Pour choiſir un ſujet, qui fût digne de ſa paſſion, elle jetta les yeux ſur pluſieurs jeunes hommes de ſa connoiſſance, & elle n'en trouva point qui reſſemblât au Marquis: mais il étoit l'amant de ſon amie, & c'étoit chez elle qu'elle l'avoit connu; elle ne pouvoit le lui enlever, ſans commettre une perfidie; & comme elle avoit des principes & des ſentimens, elle ne vouloit rien avoir à ſe reprocher. Cependant elle ſongeoit ſans ceſſe au Marquis, malgré elle, & faiſoit tous ſes efforts pour l'oublier; mais dans le tems qu'elle croyoit y avoir réüſſi, Mademoiſelle de Preſle venoit lui parler de la douceur qu'il y avoit à être aimée par un homme comme le

Marquis. Ces discours rallumoient alors dans le cœur de Mademoiselle Pester les feux qu'elle s'efforçoit d'éteindre; & Mademoiselle de Presle se donnoit à elle-même, sans le sçavoir, une rivale d'autant plus redoutable, que le Baron son pere sentoit de l'amour pour cette Demoiselle, & que cette passion lui donnoit tout pouvoir sur son esprit. Ainsi dès le commencement de son amour le Marquis eût à combattre l'opulence du Comte, l'avarice du Baron, & l'amour d'une fille, qui pouvoit tout pour ou contre lui. Mademoiselle de Presle n'ignoroit pas les sentimens de son pere à l'égard de son amie: mais bien loin de penser que cette passion lui fût un obstacle, elle croyoit au contraire que Mademoiselle Pester la serviroit mieux, & que son credit

fur l'efprit du Baron de Prefle affoibliroit le motif, qui le faifoit pancher du côté du Comte de Raucourt.

Ce Comte, que l'interêt avoit d'abord attiré chez le Baron, retenu par l'amour violent que lui avoit infpiré fa fille, conjuroit fon pere de le faire triompher de fes refus. Celui-ci craignant que le Comte ne fe rebutât à la fin, lui propofa un jour de fe retirer dans un Couvent, & de fe faire Religieufe, fi elle ne confentoit à époufer le Comte au plutôt. Aucun de ces deux partis ne lui convenoit: elle refufa d'abord fa main au Comte, & elle pria enfuite fon amie de parler à fon pere. Celle-ci, au lieu de fervir Mademoifelle de Prefle, ne fit qu'allumer contre elle le courroux de fon pere, enforte qu'il refolut de la mettre dans un Couvent, jufqu'à ce qu'elle eût

changé de ſentiment. Le Marquis au déſeſpoir d'une réſolution, qui lui enlevoit ſa maîtreſſe, alla trouver Mademoiſelle Peſter: Vous gouvernez l'eſprit du Baron, lui dit-il; je vous conjure de le détourner du deſſein qu'il a d'enfermer ſa fille: vous ſçavez que je l'aime, & que l'amour qu'elle a pour moi, eſt la ſeule cauſe de ſa reſiſtance. Puiſque vous êtes ſon amie, & que vous avez toujours favoriſé notre amour, protegez-le encore, & parez promptement le coup qui nous menace l'un & l'autre. J'ai déja parlé au Baron, lui répondit Mademoiſelle Peſter; il paroît inflexible, & je ne crois pas qu'une ſeconde tentative réüſſiſſe mieux que la premiere. Il veut abſolument que ſa fille épouſe le Comte, & je ne vois pas qu'elle puiſſe avec bienſéance réſiſter long-tems à ſes ordres.

dres. Je ſuis donc perdu ſans reſſource, s'écria triſtement le Marquis ; & je verrai bien-tôt l'objet de mon amour entre les bras de mon rival. Helas ! ſi vous ne nous abandonniez point, il nous reſteroit encore quelque eſpoir : mais je vois bien que vous ne voulez plus prêter votre ſecours à deux amans malheureux, qui ne peuvent vivre éloignez l'ún de l'autre, & qui vont cependant être ſéparez.

Mademoiſelle Peſter plus charmée que jamais du caractere du Marquis, & jalouſe du bonheur de ſa rivale, ne fut point touchée de cette raiſon, & le Marquis fut obligé de ſortir de chez elle, ſans avoir pû rien obtenir. Cependant elle fit des reflexions ſur la ſituation où elle ſe trouvoit. Pendant que Mademoiſelle de Preſle ſera dans un Couvent, diſoit-elle, le Marquis l'oublira peut-être, en ne

la voyant plus : je profiterai de cette heureuse conjoncture, pour lui faire connoître les sentimens qu'il m'a inspirez ; peut-être serai-je assez heureuse pour lui en faire naître de semblables, & alors il ne manquera rien à mon bonheur. Mais, ajoutoit-elle, puis-je penser ainsi ? De tout tems amie de Mademoiselle de Presle, dois-je entreprendre de lui ravir un amant qu'elle aime, & dont elle est adorée ? Ne devrois-je pas au contraire proteger un amour qu'ils m'ont confié ? Faut-il que mon bonheur dépende du malheur de mon amie, & que j'aime un homme qui ne sent rien pour moi ? Cependant il est tems de me déterminer. L'amour & l'amitié combattent dans mon cœur ; mais je sens que l'amour l'emporte. Infortunée de Presle, je ne puis resister au penchant qui m'entraîne ; je vais t'ac-

cabler malgré moi ; mais l'amour, qui m'y force, te vengera peut-être par l'indifference de celui que j'aime.

Cependant le Baron après avoir réiteré ses ordres & ses menaces, en vint aux effets, & mit sa fille dans un Convent. Le Marquis en fut au desespoir; il courut chez Mad^le^ Pester: Cruelle, lui dit-il, vous pouviez parer le coup qui m'accable : vous ne l'avez pas voulu. L'interêt du Comte vous est plus cher que celui d'un amant malheureux, qui ne comptoit que sur vous. Protegez mon rival jusqu'au bout ; laissez-lui obtenir la main de ma maîtresse; je vois bien que mes efforts, pour l'empêcher, seroient inutiles ; mais puisqu'il ne me reste plus d'espoir, je sçaurai mettre fin à mes maux.

Mademoiselle Pester connut par ces paroles qui l'attendrirent, com-

bien le Marquis aimoit ſa rivale, & les difficultez qu'elle auroit à vaincre pour ſe rendre maîtreſſe d'un cœur ſi obſtiné dans ſon premier amour. Cependant elles ne la rebutérent point; J'ai fait tous mes efforts auprès du Baron, répondit-elle au Marquis, mais je l'ai trouvé inébranlable dans ſa reſolution; il veut abſolument que ſa fille épouſe le Comte de Raucourt; rien ne peut le faire changer: c'eſt un malheur pour vous; mais enfin le tems & un autre engagement pourront vous en conſoler. Il eſt des objets, ajouta-t-elle, capables de remplacer Mademoiſelle de Preſle, & vous ne trouverez pas auprès de ces objets des difficultez inſurmontables. Non, répondit-il, je n'oublirai jamais Mademoiſelle de Preſle: elle eſt trop fortement gravée dans mon ame; jamais je ne reſſentirai d'autre amour que

celui que ſes charmes m'ont inſpiré. Je viens de perdre l'eſpoir de la poſſeder ; mais du moins je l'aimerai juſqu'à mon dernier ſoupir, & le jour, qui unira ſon ſort à celui du Comte mon rival, ſera celui de ma mort.

Voilà des ſentimens bien vifs, reprit Mademoiſelle Peſter allarmée : je ne deſapprouve point votre paſſion, mais je condamne votre deſeſpoir : celle que vous aimez le deſapprouveroit elle-même; contrainte d'épouſer le Comte, votre mort pourroit hâter la ſienne. Ecoutez plûtôt les conſeils que mon amitié vous donne. Puiſque vous ne pouvez eſperer de poſſeder votre maîtreſſe, tâchez de l'oublier ; & pour y réuſſir, rempliſſez inceſſamment votre cœur d'une nouvelle paſſion qui l'occupe tout entier : enfin portez vos vœux à un objet qui ne vous ſoit point ainſi

diſputé : plein de cet autre amour, vous ne ſongerez plus à celui qui cauſe aujourd'hui votre peine.

Mademoiſelle Peſter ne pût alors retenir quelques paroles, qui firent connoître au Marquis qu'elle l'aimoit, & que ſa paſſion pour lui ne lui avoit pas permis de parler au Baron en faveur de la ſienne. L'amoureux Marquis ſe jetta aux genoux de Mademoiſelle Peſter : Ayez pitié, dit-il, d'un amant malheureux, qui ignoroit vos ſentimens à ſon égard, & qui avoit donné ſon cœur avant qu'il vous eût vûë : ne me puniſſez point d'une faute dont l'amour ſeul eſt coupable, & ne profitez point de l'aſcendant que vous avez ſur l'eſprit du Baron, pour accabler un homme qui connoît tout le pouvoir de vos charmes, mais qu'un penchant invincible tient aſſervi ſous les loix d'une autre. Vous ſçavez que l'on

ne change point à ſon gré. Jugez-en par l'éloignement que vous ſentez pour le Baron, & par les ſentimens que vous avez pour moi. Si quelque choſe eſt capable de vous toucher, ſouvenez-vous de l'amitié, qui vous lie à celle qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureuſe; & ſongez qne ſi je la perds, vous perdrez votre amie, & vous me perdrez moi-même; & que vous aurez toujours à vous reprocher notre commun malheur.

Mademoiſelle Peſter attendrie par ces diſcours, combattoit contre ſon amour; mais elle ne pouvoit emporter la victoire: cependant voyant que le Marquis deſeſperé de ſon ſilence, l'avoit quittée plein de fureur, elle reſolut d'étouffer, s'il étoit poſſible, une paſſion qui ne pouvoit avoir d'heureuſes ſuites, & de faire tous ſes efforts pour plaire au Marquis,

Qu'il me doive du moins ſon bonheur, diſoit-elle, & qu'il comprenne toute la force de ma paſſion, par ce que je vais faire pour lui.

Le Baron toujours plus amoureux de Mademoiſelle Peſter, & qui ne trouvoit de ſatisfaction qu'auprès d'elle, vint la voir : il l'entretint de ſon ardeur ; mais elle lui fit paroître la même froideur qu'à l'ordinaire : Je ſuis bien malheureux, diſoit-il, d'aimer malgré moi une jeune perſonne, qui mépriſe ma flamme. Je n'ai point à vous offrir les appas d'une brillante jeuneſſe : mais mon rang, ma naiſſance, les biens que je poſſede, vous les partagerez avec moi, pourvû que vous daigniez avoir quelque retour pour un homme qui vous adore. Si l'amour ne vous parle point encore en ma faveur, & ſi vous ne pouvez encore rien

ſentir pour moi, aimez du moins quelque choſe qui ſoit en moi; tenez-moi compte de mes ſoupirs, ils vous prouvent le pouvoir de vos charmes.

Pendant que l'amoureux Baron parloit ainſi à Mademoiſelle Peſter, elle ſongeoit au Marquis, & à ce qu'elle avoit envie de faire pour lui, & ne répondoit rien. Le Baron étonné du ſilence & de la ſombre rêverie où Mademoiſelle Peſter étoit plongée, ſentit bien qu'un autre amour que le ſien occupoit le cœur de ſa maîtreſſe; il en gémit, & ayant déja quelques ſoupçons, que le Marquis étoit cet amant heureux, il le nomma, & l'embarras de Mademoiſelle Peſter lui fit connoître, qu'il ne s'étoit point trompé. Cette certitude augmenta la haine qu'il avoit déja pour le Marquis, & il étoit déja reſolu de ſe venger de lui, en retirant ſa

fille du Couvent & en la forçant de prendre le Comte de Raucourt pour époux, lorſque Mademoiſelle Peſter faiſant un effort ſur elle-même, en faveur de cet amant infortuné, declara au Baron qu'il ne pouvoit eſperer de la poſſeder, s'il n'accordoit ſa fille au Marquis.

Quelle étrange condition, s'écria-t-il! Quoi vous voulez que je donne ma fille à mon rival! Il ne le ſera plus alors, lui dit-elle; c'eſt le ſeul moyen de vous en débaraſſer. Ainſi, reprit le Baron piqué, je ne vous devrai qu'à ſes refus, & vous ne conſentez à mon bonheur que pour le rendre heureux. Cruelle, vous voulez abuſer du pouvoir que l'amour vous donne ſur moi, & ce n'eſt que pour paroître genereuſe au Marquis & à ma fille, que vous voulez bien m'épouſer. Mais non, je ſens que la raiſon m'ouvre les yeux, que l'a-

mour m'avoit fermez. Ma fille ne ſera jamais la femme du Marquis, ou du moins ſi je la lui accorde, ce ne ſera que pour me venger de vous. Le Baron ſortit alors de chez Mademoiſelle Peſter, & fut s'enfermer chez lui. Celle-ci charmée d'avoir fait une démarche heroïque, en demandant au Baron l'union de ſa fille avec le Marquis, & peut-être plus charmée encore d'avoir été refuſée, reſolut de ſonder encore le cœur de celui qu'elle aimoit. L'amour faiſoit naître à chaque inſtant dans ſon ame de nouvelles eſperances; mais les reflexions les détruiſoient auſſi-tôt.

Cependant le Marquis ayant appris le lieu de la retraite de ſa maîtreſſe, conçût le deſſein de s'y rendre, & de la voir s'il étoit poſſible. Comme j'étois alors à ſon ſervice, continua le Moine, & qu'il me connoiſſoit très-diſcret, il me fit

part de ſa reſolution, & je l'accompagnai juſqu'auprès du Couvent où Mademoiſelle de Preſle étoit enfermée. Je ne ſçai comment l'amour lui fit deviner l'approche de ſon amant : elle ſe mit à la fenêtre, & dès que la nuit fut venuë, le Marquis trouva moyen d'entrer dans le Couvent & dans la chambre de ſa maîtreſſe. Leur tendreſſe mutuelle s'étoit augmentée par l'abſence ; ils ſe revirent avec un plaiſir extrême, & l'amoureux Marquis ſentit naître dans ſon cœur des deſirs, dont il ne fut plus le maître. Il ſe jetta aux genoux de ſa maîtreſſe : On veut vous contraindre dans votre choix, lui dit-il ; bien-tôt vous ne ſerez plus maîtreſſe de votre ſort ; & forcée enfin d'accepter le Comte pour mari, il ne vous reſtera que le triſte ſouvenir denous être aimez vainement : profitons du tems que l'a-

mour nous donne ; accordez-moi votre main, & acceptez la mienne ; il n'eſt pas beſoin, pour former des nœuds ſinceres & durables, de ces inutiles ceremonies, qui ſe pratiquent ordinairement : je vous donnerai ma foi, je recevrai la vôtre. C'en eſt aſſez pour lier deux perſonnes, dont les cœurs ſont déja unis. Mademoiſelle de Preſle reſiſta quelque tems : mais enfin les preſſantes, inſtances d'un amant, qu'elle cheriſſoit, & celles de ſon propre cœur la contraignirent de ſe rendre ; & dès ce moment même les deux amans devinrent comme époux.

En cet endroit du recit on juge aiſément que je rougis ; ce qui n'empêcha pas le Moine de continuer ainſi. Mademoiſelle de Preſle ſe repentit d'avoir ſuccombé : les larmes coulérent de ſes yeux. Le Marquis les eſſuya ; lui renouvella

les ſermens qu'il lui avoit déja faits, & ſortit de chez elle charmé d'emporter le nom de ſon époux.

Nous reprîmes le chemin de la Ville, & nous allions y rentrer lorſque le Marquis rencontra le Comte de Raucourt. Voilà le ſeul obſtacle qui s'oppoſe à mon bonheur, dit-il ; périſſons de ſa main, ou délivrons-nous d'un rival odieux. Le Comte de Raucourt appercevant mon maître, voulut prudemment éviter ſa rencontre ; mais celui-ci fondit ſur lui l'épée à la main ; je fis d'inutiles efforts pour les ſéparer. Le Marquis furieux porta deux coups dangereux à ſon ennemi, qui en fut terraſſé ; & il rentra enſuite dans la Ville, ſe flattant que ſon combat n'avoit point été apperçû, & charmé d'avoir trouvé cette occaſion de ſatisfaire ſa vengeance, ſans que le ſoupçon en tombât ſur lui.

Pendant ce tems-là, le Baron étoit chez Mademoiſelle Peſter. Après avoir long-tems combattu contre ſon amour, il ſentit bien qu'il ne pouvoit eſperer de vaincre, & que ſa paſſion l'emportoit. Il reſolut donc de donner ſa fille au Marquis , pour pouvoir poſſeder l'objet de ſa tendreſſe; mais Mademoiſelle Peſter s'étoit repentie de s'être promiſe à cette condition : cependant comme elle n'avoit point d'eſperance d'être jamais aimée du Marquis, & le Baron lui donnant l'exemple d'un ſacrifice, elle lui réitera ſa promeſſe; & il partit ſur le champ, pour aller chercher ſa fille dans le Couvent où elle étoit.

A peine fut-il ſorti des portes de la Ville, qu'il rencontra le corps ſanglant du Comte de Raucourt, contre qui le Marquis venoit de ſe battre. A cette vûe, il deſcendit

de ſon caroſſe, il y fit mettre le bleſſé, & rentra dans la Ville. Le Comte ayant reçouvré l'uſage de ſes ſens, nomma le Marquis, & dit qu'il l'avoit aſſaſſiné. Comme il étoit de la Ville même, & que ſes parens y tenoient les premiers rangs, dès que mon maître apprit qu'il étoit accuſé, il ſe hâta de ſe dérober à leur vengeance, & aux pourſuites de la Juſtice, & il ſe ſauva.

On ſonda les bleſſures du Comte; elles furent trouvées dangereuſes, mais on eſpera de les guerir; & alors le Baron ravi de la fuite du Marquis, & eſperant d'en profiter, fit enſorte que ſa fille n'apprît point dans ſa retraite le combat de ſon amant avec le Comte, & que par conſéquent elle ignorât la veritable cauſe de ſa fuite. Alors le Baron toujours plus amoureux de Mademoiſelle Peſter, la preſſa d'accomplir

complir ſa promeſſe. J'aurois donné ma fille au Marquis, lui dit-il, ſi le differend, qu'il a eû avec le Comte, ne l'avoit pas contraint de fuir, & de ſe dérober au bonheur que vous alliez lui procurer : je ne puis répondre des évenemens ; j'ai conſenti à ce que vous avez exigé de moi ; vous m'en devez la recompenſe, & votre main eſt un bien qui doit m'appartenir.

Mademoiſelle Peſter n'écouta point le Baron : ſon eſprit étoit occupé du péril, que couroit le Marquis. Comme elle le croyoit encore dans la Ville, elle le fit chercher, pour lui offrir un azile chez elle ; mais elle apprit avec douleur qu'il en étoit ſorti, & quelques jours après, qu'il étoit mort. Cette fauſſe nouvelle étoit de l'invention du Baron ; il croyoit gagner plus aiſément ſa maîtreſſe, en lui ôtant toute eſperance : mais cette ſuperche-

rie lui réuſſit mal. Mademoiſelle Peſter au deſeſpoir de la prétendue mort du Marquis, s'enferma dans un Couvent pour y pleurer ſa perte; & toutes les eſperances, qu'avoit conçûes le Baron, s'évanouirent en un inſtant. Il voulut d'abord reparer ſa faute, en avouant à cette Demoiſelle, que la nouvelle de la mort du Marquis étoit une feinte : mais, lorſqu'il vit qu'on ne le croyoit pas, & qu'il ne devoit plus ſe flatter de devenir jamais le mari de Mademoiſelle Peſter, il s'accoutuma peu à peu à ſon abſence; enfin il l'oublia tout à fait.

Mademoiſelle de Preſle, dans la ſolitude de ſon Cloître, s'étonnoit de ne point voir le Marquis: mais ſon cœur fut penetré de la plus ſenſible douleur, loſqu'elle apprit de ſon pere, qu'il avoit quitté la Flandre: Ah! perfide, s'écria-t-elle, tu m'abandonnes, après m'a-

voir ravi ce que j'avois de plus précieux ; il ne m'eſt plus permis de douter de ton inconſtance & de mon malheur ; tu triomphes à preſent de ma crédulité, & de ma foibleſſe. Infortunée que je ſuis, que vais-je devenir ? Ingrat amant, tu m'as ſurpriſe dans un tems, où ma vertu n'a pû vaincre tes ſermens tant de fois réiterez. Je te regardois comme mon époux : ce n'eſt qu'à ce nom que j'ai accordé de coupables faveurs. Son déſeſpoir redoubla encore lorſqu'elle s'apperçût que ſa ſecrette union avec le Marquis avoit eû des ſuites, & qu'elle en portoit le funeſte témoignage.

Sur ces entrefaites, le Baron ſon pere vint la retirer du Couvent, & la ramena chez lui. Le Comte de Raucourt, gueri de ſes bleſſures, vint lui rendre viſite, & ſon pere lui ordonna de le regarder comme

ſon époux. Dans quel état ſuis-je réduite, diſoit la triſte Mademoiſelle de Preſle ? Conſentirai-je à épouſer un homme que je haïs ; & puis-je le riſquer dans l'état où je ſuis ? Avouerai-je à mon pere la foibleſſe que j'ai eûë pour le Marquis ? S'il avoit été conſtant, ma faute eût été excuſable, & peut-être cachée : mais ſa perfidie me condamne & me perd. Si je confie à mon pere ma funeſte avanture, je m'expoſerai aux plus rigoureux traitemens. Peut-être même que ſa fureur ſe portera juſqu'à m'ôter la vie. Mais dois-je craindre de la perdre, reprenoit-elle ? Non, expoſons-nous à ſa barbarie ; dût-elle ſe porter aux plus grands excès.

Alors elle marche d'un pas tremblant vers l'appartement de ſon pere ; elle ſe jette à ſes genoux : mais la parole meurt dans ſa bouche ; elle ne peut conſentir à avouer

ſa honte aux yeux d'un pere qu'elle redoute; & oubliant ce qu'elle veut lui dire, elle demande ſeulement de n'être point unie au Comte. Le Baron la menace, & lui apprend que le lendemain même ſera le jour de leur mariage. Elle quitte ſon pere deſeſperée : elle rentre dans ſon appartement, & s'abandonne aux gémiſſemens & aux plaintes.

De quel côté que je me tourne, diſoit-elle, je n'apperçois que des précipices, où mes foibleſſes m'ont conduite. Si j'accepte le Comte pour époux, je le vois déja armé pour me punir de l'affront dont je l'aurai couvert. Ai-je quelques reſſources? Non : tout eſt contre moi, parce que je ſuis coupable. Perſonne ne blâmeroit mon pere de me punir de la faute que j'ai commiſe; & le Comte feroit ſon devoir, en me regardant avec horreur. Je vois

la mort qui s'offre à mes regards. Hâtons-la nous-mêmes : du moins l'on ignorera notre honte ; on croira mon trépas causé par le desespoir d'avoir été forcée d'accepter un époux malgré moi. Avec la vie je perdrai ma honte & mes remords, & je conserverai mon honneur.

A ces mots elle se saisit d'un poignard, mais sa main tremblante se refuse à son fatal dessein. Elle revient à elle-même, & regarde le poignard, en versant un torrent de larmes. Malheureuse, dit-elle, ta seule ressource est dans la mort, & tu n'as pas le courage de te la donner. Elle redouble alors un effort inutile. L'amour naturel de la vie, & la timidité ordinaire à son sexe retiennent ses coups : elle songe, qu'en s'arrachant la vie, elle en prive le malheureux fruit de son amour. La crainte de commettre un parricide, lui fait tomber le poi-

gnard des mains. De tous les maux qui la menacent, elle choisit celui qui paroît le plus éloigné. En épousant le Comte, dit-elle, je pourrai prendre de justes mesures, pour que ma honte ne soit point sçûe; je sacrifie à ma réputation la haine que j'ai pour lui.

Deslors le Comte eût auprès d'elle un accès plus favorable; & elle commença à le traiter comme un homme, qui pouvoit la punir quelque jour, & à le menager comme un juge. Charmez d'un changement dont ils ignoroient la cause, le Baron son pere & le Comte s'empressérent pour préparer la cérémonie du mariage. Elle fut conduite au temple, comme une victime qui alloit elle-même s'immoler à l'honneur. Son visage pâle & défait laissoit voir l'embarras de son esprit, l'agitation de son cœur, & le re-

pentir qui le déchiroit. Mais quand il fallut jurer au Comte de Raucourt une fidelité inviolable, elle prononça le ſerment avec un ton de voix, qui inſpira preſque aux témoins de ce ſpectacle toute l'horreur qu'elle reſſentoit : ſes yeux mal aſſurez & mouillez de larmes, qu'elle n'oſoit laiſſer couler, ſembloient ſe plaindre de la violence, qu'elle étoit obligée de ſe faire à elle-même, & chercher le Marquis des Ramais, à qui elle avoit promis un amour & une fidelité, qu'elle juroit alors de conſerver à un autre.

Après une cérémonie ſi funeſte, elle fut reconduite chez elle, & ſon mari eût la douleur de ne pouvoir eſſuyer des larmes, dont il ignoroit la cauſe. Malgré ſes efforts, elle ne pouvoit cacher la douleur, dont elle étoit accablée; & au lieu de goûter ces plaiſirs

ſenſibles

ſenſibles, qui accompagnent ordinairement les premiers jours d'une union formée ſous d'heureux auſpices, ſon ame étoit également déchirée par la crainte, & par les remords.

Cependant le Marquis apprit en même tems la guériſon de ſon rival, & ſon mariage avec ſa maîtreſſe. Il partit ſur le champ d'Angleterre, où il s'étoit retiré, & revint dans ſa patrie, le même jour que le Comte de Raucourt conduiſoit ſa nouvelle épouſe à une de ſes Terres. Le Marquis l'ayant appris, le ſuivit, & il attendit dans une maiſon prochaine l'occaſion de parler à la nouvelle Comteſſe. Le Comte, qui aimoit la chaſſe, & qui ne craignoit point de rivaux dans ce lieu, n'étoit preſque jamais chez lui. Pendant ſon abſence, la triſte Comteſſe ſe promenoit ſouvent dans un parc fort

grand, qui ornoit ſon château. Elle y rêvoit ſans ceſſe au Marquis, autrefois ſi tendrement aimé, & qu'elle ne pouvoit encore bannir de ſon cœur. Elle y cherchoit des moyens pour cacher à ſon mari l'état fâcheux, où l'amour l'avoit réduite : le tems approchoit qu'elle devoit bien-tôt donner le jour au fruit de cet amour. Les fréquentes abſences du Comte lui faiſoient eſperer, qu'il ne ſeroit inſtruit ni de ſa groſſeſſe, ni de ſon accouchement : elle avoit déja pris de juſtes meſures, pour ne donner aucun ſoupçon aux domeſtiques, & ſa femme de chambre, à qui elle avoit confié ſa ſituation, étoit ſeule inſtruite de ſes deſſeins. Cependant la Comteſſe prévoyoit quelque choſe de funeſte; elle ne revoyoit ſon mari qu'en tremblant, & ne ſongeoit qu'en fremiſſant à l'inſtant fatal, qui de-

voit la delivrer du fardeau qui l'embaraſſoit.

Le Marquis des Ramais, ayant appris que la Comteſſe ſe promenoit ordinairement dans ſon parc, y entra ; & dans l'inſtant même que, l'eſprit tout plein de ſon amant, elle en prononçoit le nom, il ſe préſenta devant elle. La Comteſſe portoit ſur ſon viſage l'image de l'état affreux où ſon ame étoit plongée. Le Marquis en eût de la joye : Le chagrin, dont je vous vois accablée, Madame, lui dit-il, me venge déja de votre inconſtance. La Comteſſe allarmée & confuſe voulut fuir : mais l'amour l'arrêta ; & ſon amant, qui n'étoit venu que pour lui faire des reproches, ſentit diminuer ſa colere, & augmenter ſa paſſion ; il ſe jetta aux genoux de celle qui la cauſoit : Vous avez donc oublié vos ſermens, lui dit-il ; un

autre eſt maître d'un cœur que vous m'aviez donné : vous avez pris un époux, ſans vous ſouvenir que j'étois le vôtre. Ingrat, lui répondit-elle, peux-tu me tenir ce langage, toi qui m'as abandonnée, & qui m'as forcée, par ta fuite, d'obéïr à mon pere. Je n'ai point mérité le nom d'ingrat, reprit le Marquis ; & vous ne me chargez de ce nom odieux, que pour juſtifier votre procedé. Oui, cruelle; malgré votre infidelité, mon cœur n'a pû briſer les liens, qui l'attachent encore à vous; il conſerve toute l'ardeur, qu'ont ſçû lui inſpirer vos charmes. Eloigné de ma patrie & de l'objet de tous mes vœux, je ſacrifiois à une paſſion, que je croyois réciproque, tous les maux qui m'accabloient à la fois : dans l'inſtant que je me formois une idée conſolante du retour que je méditois, j'apprends votre inconſtance, & vo-

tre union avec mon rival. Non, une extrême douleur ne cause point la mort, puisque je respire encore. Je fis de vains efforts, pour effacer des traits si fortement gravez dans mon ame. Jugez de leur pouvoir. Je venois vous reprocher votre trahison ; & je ne songe qu'à me justifier de celle dont vous m'accusez.

N'en prenez point la peine, repartit la Comtesse ; elle est trop certaine, & ce que vous pourriez m'alleguer en seroit une nouvelle preuve. Quoi ! dit le Marquis, je ne pourrai donc point vous désabuser. Ecoutez-moi du moins ; vous m'avez puni ; voyez si vous l'avez fait avec justice : ne cherchez point à me trouver coupable, lorsque je suis innocent. De quoi m'accusez-vous. De votre départ précipité, repliqua la Comtesse, après avoir obtenu de moi

ce que je ne devois jamais vous accorder; de votre longue absence; de votre silence... enfin... En ignorez-vous la cause, lui dit le Marquis en l'interrompant? Mon combat avec le Comte de Raucourt me contraignit de fuir; j'avois tout à craindre : je croyois avoir tué mon rival. Je redoutois également & la severité des loix, & le ressentiment de ses amis : je me retirai en Angleterre pour quelque tems. Je vous croyois alors enfermée dans votre Couvent : comment aurois-je pû vous y faire tenir des lettres? Pendant que je gémissois de ne pouvoir vous donner de mes nouvelles, vous vous plaigniez de n'en point recevoir : mais non, vous m'aviez oublié.

Les larmes, qui coulérent alors des beaux yeux de la Comtesse, firent connoître à son amant qu'elle avoit ignoré la cause de son dé-

part. Effectivement elle avoit passé plusieurs mois sans parler à qui que ce soit ; & depuis qu'elle étoit sortie du Couvent , elle n'avoit point fait de séjour dans la ville, où le combat s'étoit passé, ensorte qu'elle n'en avoit rien sçû. Je m'apperçois , lui dit-il , que nous sommes tous deux plus malheureux que coupables : mais hélas ! en sommes-nous moins à plaindre ? Ciel , s'écria la Comtesse, pourquoi me fais-tu connoître la constance de mon amant, lorsque je ne puis la récompenser ? Non, personne ne m'avoit instruite, ajouta-t-elle , de votre combat avec le Comte ; & j'avois crû que votre départ précipité étoit l'effet de votre changement. La certitude où je suis maintenant du contraire, ne sert qu'à m'affliger davantage. Je vous revois avec plaisir ; j'en ressens infiniment, en apprenant

que vous n'avez point cessé de m'être fidele : mais la douleur de ne l'avoir pas toujours crû, & d'avoir sur ce prejugé formé des nœuds que je ne puis plus rompre, va me punir sans vous venger. Helas ! quand même je vous aurois toujours crû fidele, l'état où j'étois m'auroit forcée de ne vous l'être pas, & d'épouser le Comte : il me falloit choisir entre lui & la mort, puisque mon pere, sans ce mariage, auroit découvert ce qu'il n'auroit point appris sans m'ôter la vie. Ne croyez pas que je n'aye rendu que de legers combats, avant que de consentir à épouser le Comte. Je voulus, pour n'être point à lui, executer sur moi ce que mon pere auroit fait, si je l'avois plus long-tems refusé pour mari ; mais la crainte de commettre un double crime retint mon bras, prêt à me percer le sein. Tout

inconſtant que je vous croyois, il ſembloit que je voulois encore me conſerver pour vous, en me donnant à un autre. Cependant l'ordre de mon pere & l'état où j'étois, me preſſérent de me marier, & j'épouſai le Comte. Je ſuis malheureuſe ; je vais le devenir encore davantage ; je ne prévois qu'un funeſte avenir. J'ai pris, il eſt vrai, des meſures pour accoucher, ſans que mon mari en ſoit inſtruit ; mais je crains bien qu'elles ne me manquent, & qu'il ne me puniſſe.

Eloignez-vous de lui, répondit le Marquis ; fuyez un homme, de qui vous avez tout à craindre. Oubliez-vous qu'il eſt mon mari, repliqua-t-elle ? Je le ſuis avant lui, reprit-il : les liens qui nous attachent l'un à l'autre, ont été formez par l'amour même : lui ſeul nous dicta nos ſermens ; ils furent

volontaires ; & ceux que vous avez faits depuis à mon rival, vous ont été arrachez. Brisez-les, Madame, & suivez celui, que vous devez sans remords regarder comme votre veritable époux.

Non, je suis condamnée à passer ma vie auprès du Comte, répondit la Comtesse. En quel lieu mon union avec lui n'est-elle pas sçûë ? Par tout on vous reprocheroit d'avoir enlevé une femme à son mari, & à moi de l'avoir quitté pour suivre un amant. Les sermens que nous nous sommes faits, ont été secrets, ils n'ont point été accompagnez de ces formalitez extérieures, qui les rendent respectables au public. Le Comte me reclameroit par tout ; on viendroit m'arracher d'entre vos bras avec ignominie : deshonnorée pour toujours, je serois contrainte de passer le reste de mes

jours dans une triste retraite. C'est moins l'idée de cette retraite qui m'afflige, que la crainte de perdre l'honneur. Si vous m'aimez, plaignez-moi ; mais laissez-moi languir sous le funeste joug, que je me suis imposé. Cessez d'augmenter par votre présence le trouble qui agite mon ame : laissez-moi seule en butte aux malheurs qui se préparent à fondre sur moi, & faites-moi oublier, s'il est possible, que vous les partagez.

Non, répondit le Marquis, je ne vous laisserai point exposée à la fureur de mon rival, ou je lui présenterai deux victimes : vous ne pouvez éviter la mort, en restant chez lui : il publîra ce qui l'a porté à commettre ce crime ; ce que vous voulez cacher, sera alors divulgué pour sa justification. Ainsi vous avez à craindre, non-seulement de perdre la vie, mais en-

core cet honneur qui vous la fait méprifer : au lieu que, fi vous confentez à fuivre mes pas, je vous mettrai à l'abri de tout danger. Perfonne ne fçait que je fuis ici : perfonne ne fera inftruit du lieu de notre retraite : je vous conduirai en Angleterre. Là éloigné d'un mari, dont vous ne pouvez attendre que des fupplices, vous vivrez avec un homme qui vous adore, & que vous aimez.

La Comteffe follicitée par l'amour, par la crainte, & par les raifons du Marquis, lui répondit alors : Je cede, je vais vous fuivre ; mais ne perdons point de tems; n'attendons pas que le retour du Comte m'empêche de m'éloigner de lui. Je ne confens qu'à regret à vous fuivre ; mais helas ! que je refte avec le Comte, ou que je le quitte, je fuis expofée à tant de maux divers, que je choifis . . .

Arrêtez, ſcelerats, s'écria tout à coup le Comte, qui avoit entendu leur longue converſation; arrêtez, & ne comptez pas d'éviter dans un pays étranger le juſte ſupplice qui vous attend en ces lieux.

La Comteſſe étonnée tomba à ſes genoux; mais loin d'être attendri, il la repouſſa rudement. Le Marquis auroit pû fuir, & éviter le reſſentiment de ſon rival: mais reſolu de périr avec ſa maîtreſſe, & voulant mourir en brave homme, il tira contre le Comte cette même épée, qui l'avoit vaincu autrefois. Toutesfois inveſti de tous côtez, il ne pût faire de reſiſtance. Les domeſtiques de ſon rival qui accoururent au bruit le deſarmérent, & le conduiſirent avec la Comteſſe dans le château, où on les enferma ſéparément.

Le Comte, craignant de ne les

point punir assez, chercha long-tems le supplice qu'il devoit leur faire subir. Enfin il en trouva un capable d'assouvir sa vengeance. Il fit mettre le pauvre Marquis dans une espece d'armoire étroite en forme de biere, dont il fit clouer la porte ; & afin qu'il n'y étouffât point, il fit percer un trou au haut de cette armoire, par lequel il pouvoit respirer, & passer même sa tête. Il fit ensuite attacher, avec une chaîne de fer, la Comtesse sur une chaise de bois, vis-à-vis son amant, pour les repaître l'un & l'autre du cruel spectacle de leur souffrance réciproque. Il ordonna ensuite qu'on leur donnât du pain & de l'eau pour toute nourriture. Infames, leur disoit-il, vous voilà rejoints ; contemplez-vous maintenant l'un & l'autre, & mourez tous deux, si vous le pouvez, accablez de regrets & de remords. Après

avoir donné ordre à deux de ses domestiques les plus affidez, de veiller sur les deux malheureux amans, il partit pour une petite terre qu'il avoit à quelques lieues de-là. Il craignoit peut-être de s'attendrir à la vûë des maux qu'il leur faisoit souffrir : il ne se croyoit pas assez sûr de lui-même; il se défioit de sa barbarie.

Helas! disoit le Marquis en soupirant & en regardant la Comtesse, qui étoit devant ses yeux; que la vûë des maux, que je vous vois souffrir, augmente ceux que je ressens! Fasse le Ciel que je n'aye pas la douleur de vous voir expirer la premiere, & que je puisse mourir en vous voyant! Puissent nos ames se rejoindre, puisque nous ne pouvons nous unir autrement!

La Comtesse disoit la même chose au Marquis; & leurs yeux d'accord avec leur cœur, exprimoient

également la douleur & la pitié qu'ils reſſentoient. La fatigante poſture jointe au manque d'alimens & de repos, altera bien-tôt leur ſanté. La Comteſſe n'étoit plus reconnoiſſable : ſes yeux avoient perdu leur éclat ; ſes joues étoient devenuës creuſes & livides ; ſa voix même s'étoit éteinte, & il lui en reſtoit à peine pour ſe plaindre de ſes maux. Le Marquis étoit dans le même état : l'un & l'autre mouroient à chaque inſtant.

Cependant la femme de chambre de la Comteſſe, nommée Marton, à qui elle avoit confié l'état où ſon amour l'avoit miſe, s'étoit ſauvée de chez le Comte, après avoir vû le rigoureux traitement qu'on faiſoit à ſa maîtreſſe. Elle courut en inſtruire le Baron : mais elle lui en cacha prudemment la cauſe, afin que ne croyant pas ſa fille coupable, il allât à la terre

re de ſon gendre, comme pour remettre la paix entre les deux époux : elle jugea bien qu'alors il apprendroit ſa faute ; mais elle jugea auſſi, que les pleurs d'une fille humiliée & ſouffrante pourroient le toucher, exciter ſa tendreſſe, & ſolliciter ſa protection. Le Baron, qui aimoit ſa fille, réſolut, ſur le rapport de cette femme de chambre, de ſe rendre ſans tarder chez ſon gendre, & il ſe diſpoſa à ce voyage. La femme de chambre alla trouver enſuite les parens du Marquis, & leur apprit ſon malheur, en leur recommandant le ſecret. Tous enſemble formérent le deſſein de l'arracher des mains du Comte.

Celui-ci en fut inſtruit, auſſibien que du voyage que meditoit ſon beau-pere ; il partit alors de l'endroit où il s'étoit retiré, ſe rendit chez lui, & entra dans l'appar-

tement où étoient enfermez les deux objets de ſa vengeance, dans la cruelle attente d'une mort qui venoit trop lentement. Il fit auſſitôt ouvrir l'armoire, où le Marquis étoit enfermé, & le faiſant prendre par pluſieurs de ſes domeſtiques, il leur ordonna de le tranſporter à un certain lieu, qu'il leur indiqua. Le Marquis ne pouvoit conſentir à ne plus voir la Comteſſe, & la peine que cette ſéparation lui fit, fut pour lui le plus grand des maux qu'il avoit reſſentis juſqu'alors. La Comteſſe en le voyant partir, répandit des pleurs, qu'elle s'efforça de cacher. Elle n'oſoit ſe plaindre devant ſon mari; elle ſçavoit trop bien qu'elle étoit coupable.

Auſſi-tôt que le Marquis fut parti, le Comte fit détacher ſa femme de deſſus le fauteuil où elle étoit enchaînée; & l'ayant fait mettre dans un lit, il ordonna que l'on eût ſoin

d'elle : on s'empressa pour lui rendre la santé qu'elle avoit perduë ; le Comte même sembloit s'être dépouillé de sa barbarie ; il craignoit extrêmement le ressentiment du Baron, qu'il connoissoit homme à venger sa fille s'il ne la lui representoit pas, & s'il ne l'instruisoit pas du sujet qui l'avoit porté à la traiter si durement. Ainsi il n'avoit soin de la santé de la Comtesse, que pour faire approuver sa vengeance & exciter contre elle celle d'un pere, qui seroit convaincu par ses propres yeux de son infidelité. La Comtesse connut son dessein, & aimant mieux mourir que de voir son pere, dans l'état de honte où elle étoit alors, elle resolut de s'exposer à tout, plûtôt que d'attendre son arrivée, qui lui avoit été annoncée par son mari. Elle fit donc sçavoir à Marton, qui avoit instruit son pere des cruels traitemens du

Comte, qu'elle étoit libre, & qu'elle lui feroit un extrême plaisir, en la venant trouver secrettement. Celle-ci s'empressa pour se rendre auprès de sa maîtresse, & elle fut introduite dans son appartement, sans que le Comte le sçût. Mon pere vient-il, lui demanda la Comtesse? Oui, Madame, répondit-elle, & demain il sera ici. Il faut donc que je fuye dès aujourd'hui, reprit-elle; je ne pourrois soutenir sa vûë. Quelle resolution, s'écria Marton! êtes-vous en état de fuir, & pouvez-vous en concevoir le dessein? Telle est ma destinée, dit la Comtesse, il faut que je la suive: j'en mourrai; la mort est tout ce que je souhaite. Ne vois-tu pas, ajouta-t-elle, que mon mari ne veut me conserver, que pour faire connoître à mon pere que je l'ai offensé. Alors au lieu d'un tiran, j'en aurai deux attachez à me per-

ſecuter. Quand même (ce qui eſt contre toute apparence) mon pere ne s'armeroit pas contre moi, je ne pourrois ſoutenir ſon indulgence, & ſes regards ſeuls me confondroient. D'ailleurs ſon arrivée ici ſera ſans doute du bruit dans le monde ; on apprendra qu'il n'y eſt venu,que pour faire ceſſer les mauvais traitemens de mon mari. Si l'on ſçait qu'il les a approuvez, & que lui-même eſt devenu mon perſécuteur, on ne doutera plus que je ne ſois coupable,& ma faute ſera publique dans tout le pays. J'aime mieux fuir; éloignée, je m'imaginerai qu'on l'ignorera, & je n'aurai point à trembler ſans ceſſe devant un pere irrité, & devant un mari furieux. Le deſſein eſt pris ; ſeconde-le, ma chere Marton, & accompagne-moi juſqu'à..... je m'y jetterai dans un Convent, où je paſſerai le reſte d'une vie deſtinée aux larmes.

C'eſt en vain que Marton voulut s'oppoſer au deſir de la Comteſſe, en lui faiſant eſperer le pardon d'un pere, qui avoit beaucoup de tendreſſe pour elle. S'il m'avoit aimé, répondit-elle, m'auroit-il preſſé ſi long-tems d'épouſer le Comte ? Non, non, je ne dois rien eſperer de lui : fuyons, dérobons-nous à ſa colere, & ſauvons, s'il ſe peut, ma réputation. Croyez-vous la conſerver, en quittant votre mari, reprit Marton ? Que ne dira-t-on point dans le monde, lorſque l'on y apprendra votre fuite ? Mon pere ne me trouvant point ici, répondit la Comteſſe, il s'en prendra à mon mari, & tout le public l'accuſera de m'avoir maltraitée ſans ſujet : alors perſonne ne trouvera étrange, que me voyant ſeule & ſans ſecours auprès d'un mari cruel, je me ſois ſouſtraite à ſa fureur. On dira enfin que le deſeſpoir m'a

contraint de me jetter dans quelque Couvent, pour mettre mes jours en fureté. Mais afin que l'on ne puiſſe pas inquieter le Comte, après mon départ, en le contraignant de me repreſenter, je vais écrire une lettre, par laquelle je manderai à mon pere que je me ſuis renduë dans un Couvent, ſans alleguer le motif, qui m'y aura porté.

La Comteſſe fit cette lettre ſur le champ, la laiſſa ſur la table de ſa chambre, & s'apprêta à fuir. Cependant le Comte ſe repoſant ſur l'extrême foibleſſe où il l'avoit vûë, ne craignoit aucunement qu'elle s'échappât; & ayant recommandé, ſeulement pour la forme, à quelques-uns de ſes domeſtiques d'avoir l'œil ſur elle, il avoit été à la chaſſe, ſelon ſa coutume, & il attendoit tranquillement l'arrivée de ſon beau-pere. Marton pendant

ce tems-là avoit pris toutes les mesures necessaires, pour écarter ceux qui veilloient autour de sa maîtresse. Sur le soir une heure avant la nuit, elle fut l'avertir qu'elle pouvoit sortir de la maison. La Comtesse, quoique dénuée de forces, sortit à l'instant, & elles prirent toutes deux le chemin de...... Après trois ou quatre heures d'une marche fatigante, elles entrérent dans la spacieuse forêt des Ardennes, & furent réduites à coucher au pied d'un arbre. Le Comte, à son retour de la chasse, fut bien surpris d'apprendre la fuite de sa femme. Aussi-tôt il monta à cheval avec plusieurs de ses domestiques, qui se séparérent pour chercher chacun de leur côté. Le Comte prit directement le chemin de la forêt, & s'y étant égaré pendant l'obscurité, il attendit le retour du jour pour continuer sa recherche. La
malheureuse

malheureuſe Comteſſe pendant ce tems-là ſouffroit des douleurs incroyables. Sa ſuivante effrayée des cris qu'elle pouſſoit, s'efforçoit de la ſecourir. L'agitation de la marche, & encore plus celle de ſon ame, avoient fait ſur elle une vive impreſſion. Après bien des douleurs, elle ſe ſentit enfin délivrée du fardeau qui l'accabloit depuis long-tems, & qui étoit la cauſe de tous ſes malheurs. Vous naquîtes alors, me dit le Moine; c'eſt vous qu'elle mit au monde au milieu des tenebres de la forêt & de la nuit: votre tendre mere ne ſe ſouvint plus en vous voyant, de tous les maux qu'elle avoit reſſentis pour vous; mais elle prévit ceux que vous partageriez avec elle, & s'en affligea d'avance.

Marton charmée de voir ſa maîtreſſe dégagée du fardeau qui l'accabloit, l'exhorta quelques mo-

mens après, à prendre courage, & à profiter de l'obſcurité, pour s'éloigner, craignant avec raiſon que le Comte inſtruit de la fuite de ſa femme ne la fit chercher, & qu'étant encore à l'entrée de la forêt, ſes emiſſaires ne la trouvaſſent. La Comteſſe qui craignoit moins la mort que le malheur de retomber entre les mains de ſon mari, fit un effort pour ſe mieux cacher. Mais alors le peu de force que la crainte du péril lui avoit laiſſé, l'abandonna ; elle ne put avancer davantage, & tomba preſque ſans aucun ſentiment. Marton effrayée du long évanouiſſement de ſa maîtreſſe, pouſſa imprudemment des cris qui la décelérent. Le Comte qui, comme j'ai dit, s'étoit égaré dans la forêt pendant la nuit, étoit remonté à cheval à la pointe du jour : entendant des cris, il tourna du côté qu'ils

partoient; ayant apperçû deux femmes à travers les arbres, il accourut vers elles à toute bride. Son arrivée jetta l'effroi dans l'ame de la Comteſſe, qui avoit repris ſes ſens; quoiqu'elle s'attendît aux plus grands malheurs, elle n'étoit point preparée à celui de vous voir percer le ſein. Car le Comte furieux voulut d'abord vous arracher d'entre ſes bras: mais elle vous défendit avec ſa ſuivante, autant que ſes forces épuiſées purent le lui permettre: il ſembloit que la nature lui rendoit, pour vous défendre, celles qu'elle lui avoit fait perdre en vous donnant le jour. Dans ce combat inégal, le Comte alloit être vainqueur, & vous immoler, vous & votre mere à la fureur qui le tranſportoit; lorſque le Baron lui-même arriva au ſecours de ſa fille. Averti par les gens de ſon gendre, chez lequel il venoit d'arriver, &

de l'évaſion de la Comteſſe, & de la recherche qu'en faiſoit ſon mari, il demanda la route qu'il avoit priſe : il la ſuivit, & arriva dans la forêt, à l'inſtant même que ſa fille alloit être la victime des tranſports du Comte. A la vûe de ſon gendre tenant le poignard levé ſur le ſein de ſa fille, il fond ſur lui le piſtolet à la main. Celui-ci ſurpris, & craignant pour ſa vie, s'enfuit avec viteſſe, bien reſolu de ſe juſtifier dans la ſuite, & de faire approuver ſa conduite. Le Baron courut alors à la Comteſſe ; mais voyant un enfant entre ſes bras, & ayant déja quelques ſoupçons ſur ſa conduite, il ne douta plus qu'elle fût coupable : il ſe dépouilla donc de la pitié que lui avoit inſpirée la crainte de la perdre, & il reſolut de la punir.

Pour commencer, il vous laiſſa expoſée dans la forêt, malgré les

pleurs & les cris de votre tendre mere. Il la conduisit en même tems dans le château du Comte son gendre, qu'il trouva assiegé par les parens & les amis du Marquis, à la tête desquels étoit son pere, qui le redemandoit, en menaçant de brûler le château. Le Comte, enfermé avec ses domestiques, vit de loin arriver son beau-pere : craignant qu'il n'eût été gagné par les parens de son rival, & qu'il ne joignît ses efforts aux leurs, il s'apprêtoit déja à ouvrir les portes, & à y laisser entrer les parens du Marquis. Mais voyant que le Baron avoit fait demander ce qu'ils vouloient, & qu'il prenoit son parti, il sortit, suivi des siens bien armez, & vint se ranger auprès de son beau-pere. Peut-être y auroit-il eû du sang répandu, si le Comte qui craignoit le succès du combat, n'eût offert aux parens du Marquis, d'en laisser

entrer quatre d'entre eux pour viſiter dans ſa maiſon : ceux-ci cherchérent en vain leur parent.

J'ai oublié de vous dire, continua le Moine, que le Comte m'avoit fait enfermer chez lui, lorſqu'il avoit ſurpris le Marquis mon maître dans le parc avec ſa femme : je partageai ſon infortune ; mais je ne fus pas traité ſi rigoureuſement que lui. On m'enferma, plûtôt pour m'empêcher d'inſtruire les parens du Marquis de ſa détention, que pour me punir de l'avoir accompagné. Ceux qui le cherchoient dans le château du Comte, m'y trouvérent, & me demandérent ſi je ne ſçavois pas où étoit le Marquis. J'avois été inſtruit, pendant le trouble qu'avoit cauſé la fuite de la Comteſſe, de tout ce qui s'étoit paſſé. Je le dis à ceux qui faiſoient dans le château une recherche inutile : ils me crûrent, & m'ayant

emmené avec eux, ils me presen-térent au pere de l'infortuné Marquis. Il attendoit des nouvelles de son fils, avec une impatience proportionnée à la tendresse qu'il avoit pour lui ; & il fut au desespoir, lorsqu'après le recit des cruautez que le Comte avoit exercées, je lui dis qu'il n'étoit plus dans le château, & que son ennemi sçavoit seul le lieu de sa retraite.

Ce vieillard consterné demanda alors au Comte où étoit son fils : celui-ci feignit d'abord de l'ignorer ; mais voyant que tous les parens de son rival le menaçoient, il eût peur. Le vieux Baron, attendri par les discours d'un pere au desespoir, qui redemandoit son fils unique, exhorta lui-même son gendre à dire où il étoit. Celui-ci l'avoua enfin ; & sur le champ je fus déta-ché pour sçavoir s'il avoit dit la verité.

J'arrivai dans l'endroit indiqué : on m'introduisit dans la chambre de mon maître, que je trouvai dans un état digne de pitié. Il parut à mon arrivée s'éveiller comme d'un profond sommeil. La Comtesse respire-t-elle encore, me demanda-t-il d'un ton languissant ? Oui, lui répondis-je ; prenez courage, vous n'aurez bien-tôt plus à craindre la fureur du Comte, & vous jouirez de toute la tendresse d'un pere, qui vous aime. On me rend la liberté, lorsque je ne puis plus en jouir, me répondit-il d'une voix foible ; il ne me reste que peu de tems à vivre ; cependant ne me cachez pas l'état de la Comtesse : ce que vous m'apprendrez ne hâtera point une mort qui n'est pas éloignée. Elle est entre les mains de son pere, lui dis-je, & je crois qu'il la traitera avec moins de rigueur, qu'un mari furieux. Je

crains bien le contraire, reprit le Marquis ; ſon pere eſt violent, & peut-être n'eſt-elle tombée entre ſes mains, que pour éprouver encore une fois tous les maux qu'elle a déja reſſentis.

Comme cette idée le chagrinoit, je tâchai de la diſſiper par des diſcours qui firent quelque impreſſion ſur lui. Eſt-elle accouchée, me demanda-t-il ? Oui, lui répondis-je, & l'enfant, à qui elle a donné le jour, attend tout de vous, & n'aura rien que par vous. La mort me ſembloit douce, dit-il alors les larmes aux yeux ; mais à préſent je ſouhaiterois de vivre pour l'enfant qui vient de naître : où la Comteſſe l'a-t-elle fait mettre ? Je l'ignore, lui répondis-je ; mais ſans doute qu'il eſt en lieu de ſureté. Je n'étois point encore inſtruit de l'inhumanité du Baron à votre égard, (ajouta le Moine, en me regardant)

& je flatois le Marquis d'une chose qui n'étoit point, mais que je croyois.

Après diverses questions, qui avoient toutes pour objet, ou son amour pour la Comtesse, ou sa tendresse naissante pour vous, il me pria d'aller avertir son pere de l'état où il étoit, & de l'engager à venir promptement : Qu'il ne craigne point, dit-il, que l'agitation, que me causera la joye de le voir, me fasse aucun mal ; qu'il vienne, ou non, ma mort est certaine ; & je perdrois la vie avec la plus grande douleur, s'il ne recevoit pas mes derniers soupirs. J'obeïs, & je courus promptement avertir son pere de l'endroit & de l'état où il étoit. La douleur qu'il auroit eûe en le voyant dans cet état, sans y être préparé, auroit été trop vive. Cependant je lui donnai quelque esperance de guérison. Il m'ordonna

auſſi-tôt de le conduire dans le lieu où étoit ſon fils : il me ſuivit, & nous arrivâmes enſemble.

Dès que le Marquis eût appris l'arrivée de ſon pere, il le demanda avec empreſſement. Je ne puis vous exprimer les ſentimens de l'un & de l'autre. Le pere penetré de douleur s'efforçoit de la cacher, de peur d'augmenter le mal de ſon fils ; & le fils diſſimuloit ſon mal, de peur d'augmenter la douleur de ſon pere.

Pendant que le Moine m'avoit parlé des amours du Marquis & de la Comteſſe, j'avois ſenti dans mon cœur les mouvemens d'un interêt ſenſible. Mais dès qu'il avoit commencé à me parler de leurs malheurs, & ſur tout du danger de mon pere, il s'étoit fait dans mon ame une révolution ſubite, & mes larmes avoient coulé en abondance. Le Marquis (continua le

Moine) se sentant affoiblir à chaque instant, me dit de demeurer auprès de lui, afin de recueillir ses dernieres paroles, que je vais vous rapporter. » En quelque lieu » que soit la Comtesse, me dit-il, » ne la perdez point de vûe, & se- » courez-la, si elle a jamais besoin » de secours. A l'égard de ma fille, » si elle vit encore, informez-vous » exactement de l'endroit où elle » est; prenez bien garde sur tout, » que le Comte ne se venge sur » elle, ne pouvant plus se venger » sur moi. Comme mon pere n'a » point d'autre enfant que moi, je » le prierai de la regarder comme » sa fille, & de lui donner une bon- » ne éducation : qu'on ne l'instrui- » se de sa naissance, que lorsque » l'âge lui aura donné assez de rai- » son, pour ne point rougir de ce » ce qui n'a point dépendu d'elle : » cachez à tout le monde ce que

» vous lui découvrirez alors ; & si
» (comme je croi qu'il ne peut ar-
» river autrement) le bruit de mes
» amours avec la Comtesse se ré-
» pand dans le monde, ne dites
» jamais à qui que ce soit, que ma
» fille en est le fruit. Si sa naissance
» ne peut demeurer cachée, con-
» duisez-la dans quelque pays, où
» mes avantures & mon nom soient
» entierement inconnus, & où el-
» le puisse trouver un parti digne
» d'elle.

Après m'avoir donné ces instructions, il demanda à voir encore son pere, qui avoit le cœur serré de douleur. Il le conjura de vous faire son heritiere ; ce que ce bon vieillard, qui vous reconnoissoit pour son sang, lui promit. Il sembloit n'attendre que cette grace pour expirer. Son pere en fut inconsolable : Mon fils est mort, s'écria-t-il ; vengeons son trépas ; &

que le ſcelerat, qui me l'a ravi, meure avec lui. Il vouloit en même tems partir & aller mettre le feu au château du Comte, après l'avoir immolé à ſa fureur ; mais ſes amis lui firent prendre une reſolution plus moderée : ils lui remontrérent, qu'en ſuivant les mouvemens de ſa colere, il s'engageoit dans de mauvaiſes affaires dont il ne ſortiroit point; qu'il feroit éclater dans le monde une avanture, qu'il étoit de ſon honneur & de celui de ce fils qu'il vouloit venger, de tenir ſecrete ; qu'il perdroit de réputation la Comteſſe, cette femme ſi tendrement aimée de ſon fils ; qu'il falloit au contraire tenir tout ce qui étoit arrivé, extrêmement ſecret, & ſe contenter de faire demander au Comte l'enfant que la Comteſſe avoit mis au monde, promettant de ſe charger de ſon éducation & de ſa fortune.

Le pere du Marquis qui n'étoit plus dans cet âge où l'on n'écoute la raiſon, qu'autant qu'elle s'accommode aux paſſions, ſe rendit aux conſeils de ſes amis. Il envoya un de ſes gens, que j'accompagnai, au Comte, pour lui redemander la fille de ſon fils. En entrant dans ſon château, j'appris que la Comteſſe avoit ſuivi ſon pere, & que l'enfant avoit été laiſſé dans la forêt. Je ne ſçavois pas préciſément l'endroit, cependant je parcourus les lieux qu'on m'indiqua; mais ce fut inutilement, & on dit au pere du Marquis, qu'apparemment vous aviez été dévorée par les bêtes feroces : ce qui étoit fort vrai-ſemblable; ainſi l'on ne ſongea pas daventage à vous chercher. Mais comme votre pere m'avoit chargé, en mourant, de m'attacher à la Comteſſe, je me rendis où elle étoit avec ſon pere. Je m'informai de

ſon état : un domeſtique que je gagnai, & auquel le Baron ſe confioit, m'apprit que le Baron ne la maltraitoit point en public, de crainte de confirmer les bruits fâcheux qui couroient déja ; mais qu'en particulier il avoit preſque autant de rigueur pour elle, que le Comte même en avoit eû. Je fis ſçavoir à la Comteſſe mon arrivée : elle me fit dire qu'elle ſeroit bien aiſe de me parler, mais qu'il falloit prendre des meſures, & attendre une occaſion favorable pour le pouvoir faire ſans danger. Je croyois avoir réuſſi, lorſque j'appris qu'elle n'étoit plus chez ſon pere ; on faiſoit courir le bruit qu'elle étoit allé rejoindre ſon mari, mais j'appris bien-tôt le contraire ; & depuis ce tems-là je n'ai pû ſçavoir ce qu'elle étoit devenue.

Cependant, ajouta-t-il, la mort du

du Marquis m'avoit tellement affligé, que ne le voyant plus au monde, je resolus de le quitter entierement. L'amitié qu'il avoit toujours eûe pour moi, les perils que j'avois courus pour le servir, & les malheurs que j'avois partagez avec lui, me l'avoient rendu extrêmement cher. D'ailleurs, n'ayant d'autre bien que celui que je tenois de sa liberalité, je n'aurois pû subsister honnêtement dans le monde; je me retirai donc en France, où je me fis Religieux. Depuis ce tems, j'ai demeuré dans diverses Provinces. Etant à Dunkerque, j'appris vos avantures, & comme je vous l'ai déja dit, je jugeai alors que vous étiez la fille du Marquis; mais je me voyois hors d'esperance de vous le faire jamais sçavoir. Ayant été dans la suite contraint de sortir de France, pour des affaires de Religion, je vins me refugier à Amsterdam.

On peut juger avec quelle attention j'écoutois ce diſcours, & quelles eſperances j'en conçûs. Je remerciai le bon Moine des éclairciſſemens qu'il m'avoit donnez, & le priai de vouloir bien ne rien omettre, pour découvrir, s'il étoit poſſible, le lieu où ma mere s'étoit retirée, en cas qu'elle vécût encore. Dona Medina Lentilla après avoir fait quelque ſéjour à Amſterdam, reſolut de ſe rendre à la Haye, & moi de parcourir pluſieurs Villes de Flandres, & ſur tout celles du Brabant, ayant appris que j'étois née dans cette Province. Nous nous fîmes les plus tendres adieux en nous ſéparant, & nous nous jurâmes une amitié éternelle.

Je formai le deſſein d'aller droit à Bruxelles : mon cœur ſembloit prévoir que dans cette Ville je devois retrouver celle que je cher-

chois. Lorſque j'y fus arrivée, j'y fis pluſieurs connoiſſances, & je m'attachai ſur tout à une Dame aſſez âgée, nommée Madame de Brige, dont l'eſprit me plût. Elle avoit l'air grand, & les manieres nobles: elle étoit affable, douce, & complaiſante; mais on remarquoit en elle un fond de mélancholie qui paroiſſoit toujours malgré ſes efforts pour le cacher: nous liâmes enſemble une très-étroite amitié. Quoiqu'elle vécût dans une eſpece de ſolitude, elle recevoit quelquefois compagnie chez elle.

Un jour que j'y étois avec pluſieurs perſonnes, on vint à parler des malheurs de la Maiſon de Barneveldt. Ce nom, qui m'étoit cher, reveilla mon attention, & je plaignis avec eux le ſort d'une famille, à laquelle je m'intereſſois. Il ne reſte plus, dirent-ils, qu'un ſeul de cette Maiſon, qui après avoir

été long-tems éloigné de ſa patrie, & avoir demeuré pluſieurs années en Eſpagne, en eſt enfin revenu, & eſt actuellement à la Haye, où il a été reçû favorablement par les Etats Generaux. Si c'eſt lui qui a demeuré en Eſpagne, dis-je alors, je puis vous répondre, qu'il n'a aucun beſoin de la protection des Etats, & qu'il n'eſt point en état d'en profiter. Il n'y a à preſent d'autre Barneveldt, que celui qui s'étoit retiré en Eſpagne, me répondit une Dame de la compagnie, & je vous aſſure qu'il eſt à la Haye. Vous m'apprenez une choſe, que j'ai beaucoup de peine à croire, repris-je, car j'ai des preuves certaines de ſa mort. Il eſt vivant, me repartit-elle; vous pouvez m'en croire: cent perſonnes, qui le connoiſſent, l'ont vû, & il n'y a aucun doute que ce ne ſoit lui. Une aſſurance ſi poſitive fit

effet ſur mon eſprit, quoique prévenu. M'auroit-on heureuſement trompée, me diſois-je, lorſque l'on m'a aſſuré que Monſieur de Barneveldt avoit été tué? Mais quelle apparence, que ſes domeſtiques mêmes ayent été abuſez? Quoi qu'il en ſoit, je veux m'en éclaircir.

De retour chez moi, je dépêchai à la Haye un exprès, pour s'informer de la verité du fait, avec ordre de revenir en diligence m'en rapporter des nouvelles. J'attendis avec impatience le retour de ce Courier; j'eſperois & je craignois tout enſemble: mon ame agitée ne trouvoit de tranquillité, qu'auprès de Madame de Brige, à qui je fis alors confidence de mes liaiſons en Eſpagne avec Mr de Barneveldt. Nous allions tous les jours nous promener en caroſſe ſur le chemin de Bruxelles à la Haye, dans l'at-

tente du retour de mon Courier : Madame de Brige avoit la complaisance de se prêter à mon empressement.

Cinq jours après le départ de l'Exprès, nous vîmes deux Cavaliers qui accouroient vers nous au grand galop : ils s'approchérent, & je reconnus Monsieur de Barneveldt. Ceux qui n'ont jamais senti de ces mouvemens, où l'amour, la surprise & la joye se font sentir en même tems, ne comprendront point ce qui m'agita, ou plûtôt ce qui me transporta en ce moment : je ne puis moi-même le dépeindre, quoique je l'aye ressenti avec la plus grande vivacité. Monsieur de Barneveldt, charmé de me revoir, me dit tout ce qui pouvoit exprimer sa joye, & sa tendre sensibilité. J'ai couru de grands dangers, me dit-il ; mais j'oublie tout, puisque je vous retrouve, & que vous

me revoyez avec plaiſir. Il ſalua Madame de Brige, & me demanda tout bas ſi c'étoit ma mere, que j'avois eû le bonheur de retrouver. Je lui répondis que non; mais que j'eſperois avoir bien-tôt des nouvelles de ma famille.

Nous prîmes avec lui le chemin de la ville, & Madame de Brige l'invita à venir ſouper chez elle avec moi. Il s'y rendit de fort bonne heure, & on conçoit aiſément que la curioſité ne me permit pas de differer plus long-tems, à le prier de nous apprendre, comment il avoit échappé au péril, où je l'avois vû engagé, & où, ſelon le faux rapport que m'avoient fait ſes domeſtiques, il avoit perdu la vie. Lorſque les voleurs nous attaquérent, dit-il, ils s'attachérent principalement à moi : aidé de mes trois domeſtiques, je me défendois vigoureuſement, & j'avois

fis une vive peinture de la fâcheuse situation où je me trouvois. Il me répondit en me témoignant combien il en étoit touché, & m'envoya en même tems une somme assez considerable. Je fis venir alors un Chirurgien plus habile, que celui qui m'avoit pansé jusques-là. Je guéris enfin entierement, & je fus quelque tems après en état de monter à cheval. Après avoir satisfait tous ceux à qui j'avois obligation, je quittai le village, & je me rendis à Cadis.

Comme j'entrois dans la ville, je vis un grand concours de peuple assemblé autour de deux hommes qu'on alloit executer. Je demandai ce qu'ils avoient fait; & on me répondit, que c'étoit des voleurs, qui depuis long-tems commettoient des vols & des assassinats sur le chemin de Madrid; que plusieurs personnes, & entre autres un

Hollandois, qui venoit à Cadis avec une Dame, qui s'étoit heureusement ſauvée, avoient été tuez par ces brigands. M'étant plus amplement informé de cette derniere action, j'appris que c'étoit de moi dont l'on parloit, & que les ſcelerats, qu'on alloit executer, étoient revenus un inſtant après que les payſans m'eurent tranſporté à leur village, dans l'endroit où ils m'avoient attaqué ; & que comme leurs compagnons tuez étoient connus dans les environs, ils leur avoient defiguré le viſage à coups d'épée, pour les rendre méconnoiſſables. C'eſt ce qui empêcha mes domeſtiques de voir, que je n'étois plus où ils m'avoient vû tomber, & ce qui leur fit croire, que j'étois un de ceux, qu'ils virent étendus par terre, qui apparemment étoit de mon âge & de ma taille. Je m'embarquai à Cadis, & j'arri-

vai enfin à la Haye où je fus reçû favorablement, comme je m'y attendois. Je m'étois déja informé de vous, & je n'aſpirois qu'à vous retrouver, lorſque j'eus le bonheur de recevoir de vos nouvelles.

Je rendis à mon tour compte à Monſieur de Barneveldt, de ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation : mais je ne lui dis rien de ce qu'on m'avoit appris de ma naiſſance. Comme il avoit pris un appartement dans l'auberge où je logeois, nous nous retirâmes enſemble après le ſouper.

Madame de Brige, dont l'amitié pour moi augmentoit à chaque inſtant, me parla ainſi le lendemain. Demeurez avec moi, Madame, je vous prie,& ne vous en éloignez jamais : ma tendreſſe ne peut conſentir que vous lui dérobiez un ſeul moment: ne vous étonnez point d'une ſi vive amitié, que vous mé-

ritez. Vous ſemblez me tenir lieu d'une fille, qui feroit maintenant ma conſolation, ſi le Ciel me l'avoit laiſſée. Je ne ſçai quel mouvement interieur ſe fait ſentir dans mon ame: je ſens que je vous aime, autant que j'aurois aimé cette fille; & je n'ai jamais conçû pour perſonne une ſi parfaite inclination. Je lui répondis, que j'avois une amie à Amſterdam, & que je venois de la quitter: mais qu'il y avoit bien de la difference entre cette amitié & la tendreſſe que je ſentois pour elle. Ah! reprit Madame de Brige, charmée de ce que je venois de lui dire, quand le Ciel m'auroit conſervê la fille, que je pleure tous les jours, je ne l'aurois point vûe répondre avec plus de ſenſibilité, aux ſentimens que j'aurois eus pour elle, & ſa reconnoiſſance ne m'auroit pas plus touchée que la vôtre. Depuis que

vous êtes ici, ajouta-t-elle, j'ai moins de regret de sa perte; vous suspendez ma douleur.

En me peignant l'état de votre ame, vous faites le portrait de ce qui se passe dans la mienne, lui repliquai-je. En arrivant ici, j'étois resolue d'y séjourner peu de tems, & d'aller incessamment chercher par tout celle de qui je tiens la vie: mais des liens que je ne puis rompre, m'attachent auprès de vous, & je sens que je suis charmée d'y rester; il me semble, en vous voyant, que j'ai déja retrouvé ma mere; & je jouis d'avance auprès de vous de cette douce tranquilité, que je me figure que sa vue me procurera.

Que vous êtes heureuse, reprit-elle, d'esperer encore! Pour moi, j'ai perdu ma fille, & jamais sa presence ne tarira la source de mes larmes. Je ne suis point encore

certaine de retrouver ma mere, repartis-je ; mais en attendant, je ſuis heureuſe de vous avoir rencontrée : votre amitié me tient lieu d'une tendreſſe maternelle. Eh ! comment avez-vous perdu cette mere, me demanda-t-elle ? Je vous aime trop pour vous rien cacher, lui répondis-je : Je ne l'ai jamais vue, & à peine même m'eut-elle donné le jour, que l'ordre d'un pere barbare la contraignit de me laiſſer expoſée dans une forêt. Helas ! me dit-elle alors avec émotion, mon pere m'a auſſi forcée de laiſſer ma chere fille en proye aux bêtes féroces ; les Ardennes m'ont vue naître, ajoutai-je, & c'eſt-là qu'après d'inutiles efforts, ma mere fut obligée de m'abandonner. Ma mere eſt la Comteſſe de Raucourt, fille du Baron de Preſſe ....

Ah ! ma fille, s'écria Madame de Brige, en m'embraſſant, vous

êtes donc celle pour qui j'ai verſé tant de pleurs. Vous venez de prononcer mon nom : celui que je porte n'eſt qu'emprunté. Oui, je ſuis votre fille, lui répondis-je, en me jettant à ſes pieds; mon cœur me l'avoit déja dit, & votre bouche me le confirme. O! ma mere, le Ciel vous rend donc enfin à mes vœux, & je puis vous remercier du jour que vous m'avez donné; je puis jouir de toute votre tendreſſe, & vous exprimer toute la mienne. Ma mere répandoit des larmes en abondance auſquelles je mêlois les miennes. Nos pleurs nous faiſoient gouter une ſatisfaction, que l'on ne reſſent point dans les plus grands plaiſirs.

Quand la premiere ſenſibilité qu'inſpire le commencement d'un bonheur parfait & inattendu, eut été un peu moderée, je rendis compte à ma mere de la maniere

dont le Ciel m'avoit conſervée. Je lui peignis les ſoins & la ſageſſe du ſolitaire, qui m'avoit élevée: je lui dis mon mariage avec le Seigneur Roſino, & lui contai enfin tout ce qui m'étoit arrivé dans le cours de ma vie. Je lui dis auſſi en quel état étoit ma fortune, & elle m'inſtruiſit de la ſienne. Vous ſçavez, ajouta-t-elle, l'hiſtoire de votre naiſſance. Mon pere qui croyoit toute la terre informée de ce qui m'étoit arrivé, me conſeilla de me retirer dans un Couvent; ce conſeil fut une loi, & une loi bien douce pour moi: je choiſis pour ma retraite un cloître preſque inconnu. Monſieur de Raucourt irrité contre moi, ſortit de ſa patrie pour voyager dans l'Europe. Mais quelques tems après, j'appris qu'il avoit été tué; peut-être ſa mort fut-elle le fruit de celle du Marquis des Ramais. Mon pere

mourut quelque tems après : devenue son unique heritiere, je sortis du Couvent, où cette succession m'avoit fait connoître, pour me retirer à Bruxelles, où je ne suis connue que sous un nom emprunté. J'ai toujours vécu, depuis ce tems-là, dans une assez grande retraite : J'ai conservé les biens dont j'ai herité de mon pere, & heureusement je les ai conservez pour vous.

Monsieur de Barneveldt fut bientôt instruit par nous de cette heureuse reconnoissance. Il nous en témoigna une joye extrême, & me somma de ma parole. Je lui sçûs bon gré de son empressement ; & ma mere, qui souhaittoit notre union, en hâta les préparatifs. Quelques jours après, on celebra notre mariage, & je n'eus plus rien à souhaiter, que la continuation de mon bonheur.

Fin du II. & dernier Tome.

Fautes à corriger.

TOME I.

PAge 33. *ligne* 9. vengeance, *lisez* fureur.

P. 81. *l*. 6. la, *lisez* le.

P. 143. *l*. 17. mais comme seule je ne pouvois en occuper une dignement, *lisez* mais comme je ne pouvois en occuper une seule dignement.

P. 157. *l*. 8. fidelitez, *lisez* fidelité.

P. 175. *l*. 2. ne frequente point, *lisez* je ne frequente point.

P. 201. *l*. 7. quatre ans, *lisez* six ans.

P. 202. en se levoit, *lisez* on se levoit.

P. 210. *l*. 1. que l'amitié, *lisez* que de l'amitié.

P. 218. *l*. 7. par preuve, *lisez* pour preuve.

P. 220. *l*. 15. Sigisbez, *lisez* Cicisbé.

TOME II.

P. 215. *l*. 8. aimer, *lisez* armer.

P. 220. *l*. 18. qu'elle fut, *lisez* qu'elle ne fut.

P. 236. *l*. 6. sic'est lui, *lisez* si c'est celui.

AVIS DU LIBRAIRE.

Comme on avoit obmis les trois premieres feüilles du ſecond volume, on a été obligé de les imprimer après avoir imprimé les feüilles ſuivantes ; c'eſt ce qui fait qu'après le chiffre lxvj. *on trouve les chiffres* 1. 2. 3. *&c.*

APPROBATION.

J'AY lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Memoires de Madame de Barneveldt*; je l'ai trouvé rempli d'Avantures intereſſantes & écrit d'un ſtile pur, vif & élegant. Fait à Paris, ce 10 Juillet 1731.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT; notre bien amé Michel Gandouin, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un manuſcrit qui a pour titre *Memoire de Madame de Barneveldt, par le ſieur DAUVIGNI*, qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon pa-

pier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer ledit Manuſcrit, ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſd. tes preſentes. FAISONS deffenſes à toute ſorte de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Manuſcrit cy-deſſus expoſé en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à

l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous depens, dommages & intereſts; A LA CHARGE, que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept-cent vingt-cinq; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui âura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duëment

ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis ou neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir, donné à Paris le huitiéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept-cent trente-un, & de notre Regne le ſeiziéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

J'ai cedé la moitié du preſent Privilege à Pierre-François Giffart, pour en jouir conformément avec moi, à Paris ce 10 Aouſt 1731. M. GANDOUIN.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VIII de la Chambre Royalle des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 220. fol. 211, conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 10 Aouſt 1731.

P. A. LE MERCIER, Syndic,

PQ Auvigny, Jean du Castre d'
1954 Memoires de Madame de
A88M3 Barneveldt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY